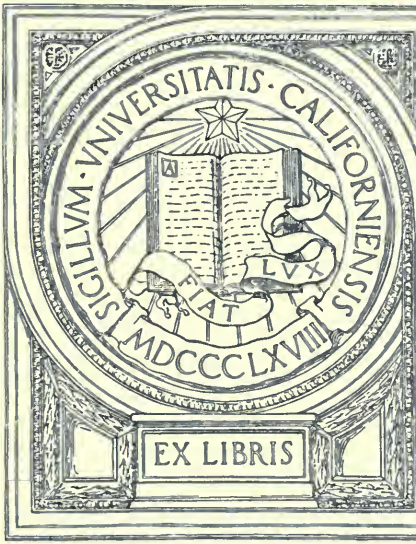
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT LOS ANGELES



12 vols
5 bds
15.00

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

A.e C.e PHILIPPE DE TUBIÉRE,
DE GRIMOARD DE PESTELS DE LEVI
COMTE DE CAYLUS.
Né à Paris en 1692, Mort dans la même Ville, le 5 7bre 1765.
C. N. Vauchin Del.
1765
De Launay le jeune Sc.

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

PREMIERE PARTIE.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/oeuvresbadinesco01cayliala

PQ
1961
C4
1787
v.1

PRÉFACE
DE
L'ÉDITEUR.

FRENCH
JUN 24 '41

LE Philoſophe aimable dont nous donnons les Œuvres badines, ſavoit allier à l'étude des ſciences abſtraites tout ce que la gaieté offre de plus agréable; c'étoit avec les jeux de l'imagination la plus vive, de l'eſprit le plus enjoué, qu'il ſe délaſſoit des travaux ſérieux auxquels il s'étoit voué depuis l'enfance.

Qui pourroit dédaigner de s'amuſer de la lecture d'ouvrages qui ont occupé les loiſirs d'un Savant également cher aux ſciences, aux arts & à la littérature? Et

ſi le Comte de Caylus a conſacré quelques-uns de ſes inſtans à compoſer les agréables riens que nous recueillons aujourd'hui, on ne peut regretter le tems que l'on emploiera à les lire.

Nous ne faiſons d'ailleurs, en recueillant ces Œuvres, que ſatisfaire aux deſirs du Public, & nous le mettons à portée de ſe procurer facilement des ouvrages devenus rares, & dont la recherche étoit pénible & coûteuſe. Depuis quelques années on s'étoit plu à réunir ces Œuvres; mais ces collections, faites ſans diſcernement & ſans choix, & les ouvrages qui les compoſent raſſemblés à grands frais, ne faiſoient que tromper l'eſpérance des Lecteurs qui s'appercevoient avec regret qu'on leur avoit fait payer cher des collections incomplettes & fautives; incomplettes, parce qu'elles ne contenoient point tout ce qui étoit ſorti de la plume du Comte de Caylus; fautives, parce qu'on lui attribuoit des ouvrages qui ne lui appartenoient point.

On ne fera point un pareil reproche au recueil que nous préſentons au Public ; nous avons fait les recherches les plus exactes, & nous croyons avoir raſſemblé tout ce que le Comte de Caylus a compoſé pour ſon amuſement. D'un autre côté, nous en avons exclus des ouvrages, agréables ſi l'on veut, mais qui, étant étrangers à notre Auteur, ne peuvent faire partie de cette collection (*a*).

Avant que de parler de chacune des productions que nous réimprimons, nous allons dire un mot de l'Auteur, & donner quelque détail des particularités de ſa vie.

Anne-Claude-Philippe de Tubière de Grimoard de Peſtels de Lévi, Comte de Caylus, eſt né à Paris en 1692. Il étoit

(*a*) On a vendu dernièrement, comme appartenant au Comte de Caylus & faiſant partie de ſes Œuvres, le Recueil de ces Dames, & les Mémoires de l'Académie de Troyes ; ces deux ouvrages ſont, le premier, de Chevrier ; & le ſecond, de feu M. Grosley.

d'une naiſſance illuſtre, & ſe deſtina d'abord au ſervice. Il fit de bonne heure ſes premières campagnes, & les fit avec diſtinction : il ſe ſignala en Catalogne & au ſiege de Fribourg ; & il prouva que ſi ſes talens l'ont appellé depuis à des occupations paiſibles, il n'en étoit pas moins fait pour ſe diſtinguer dans une autre carrière.

La paix qui ſurvint fit abandonner au Comte de Caylus la route qu'il avoit d'abord voulu ſuivre ; l'amour des arts qui l'a ſi fort dominé toute ſa vie, commença à ſe faire ſentir en lui, & un voyage qu'il fit en Italie fixa irrévocablement ſon goût & ſes occupations.

On ne peut exprimer avec quel enthouſiaſme le Comte de Caylus ſaiſit les beautés des chef-d'œuvres dont cette partie de l'Europe abonde. Dès cet inſtant, toutes les facultés du jeune militaire furent abſorbées, il ne lui fut plus permis de rien voir ni de rien ſentir qui fût étranger aux

chef-d'œuvres qui captivoient ſon ame & la rempliſſoient toute entière.

C'eſt à cette époque qu'a commencé la vie littéraire du Comte de Caylus. Vers l'an 1715 il chercha l'occaſion de paſſer dans le Levant, & ſe mit à la ſuite de l'Ambaſſadeur de France à la Porte Ottomane.

Le principal objet du Comte de Caylus étoit d'examiner les monumens qui nous reſtent de l'ancienne Grèce : arrivé à Smyrne, il forma le deſſein d'aller viſiter les ruines d'Ephèſe ; le trajet étoit court, mais peu sûr ; les chemins étoient infeſtés de brigands, d'autant plus dangereux qu'ils marchoient en grand nombre & ſe montroient avec hardieſſe. A la tête de ces brigands étoit un nommé *Caracayali*, que ſon audace avoit rendu redoutable, & dont le nom ſeul étoit la terreur des voyageurs. Tous ces dangers n'effrayèrent point le Comte de Caylus ; pour s'y ſouſtraire, il eut recours à un expédient ſingulier qui lui réuſſit.

Il se déguisa, & se dépouillant des habits relatifs à sa condition & au rang qu'il tenoit auprès de l'Ambassadeur, il se couvrit d'une toile des plus communes ; &, sous un habit qui indiquoit l'indigence, il fut hardiment se présenter à deux brigands de la bande de Caracayali. Il leur exposa que l'amour des sciences le déterminoit à entreprendre le voyage d'Ephèse ; mais que, desirant faire cette route en sureté, il se mettoit à leur discrétion & sous leur garde : il convint en même tems d'une somme qui devoit leur être payée à son retour à Smyrne, & qui, par sa modicité, étoit conforme à l'état de pauvreté que son extérieur annonçoit.

Les brigands acceptèrent l'offre, & accompagnèrent le Comte de Caylus pendant sa route ; il eurent de lui le plus grand soin, le préservèrent de toute rencontre fâcheuse, lui servirent de guides fideles & de défenseurs zélés ; ils le présentèrent à leur chef, de qui il reçut un accueil plus gracieux que son extérieur ne sembloit le lui promettre.

Ce brigand, que la férocité de son métier devoit rendre insensible au goût des arts, témoigna au Comte de Caylus un intérêt qui le surprit. Caracayali, instruit du motif du voyage de notre Savant, voulut l'aider dans ses recherches; il lui indiqua dans son voisinage plusieurs monumens dignes de piquer sa curiosité; & pour rendre ses recherches plus faciles & plus promptes, il lui fit donner des chevaux arabes, de ceux qu'on appelle chevaux de race, & qui sont estimés les meilleurs coureurs.

L'étonnement du Comte de Caylus fut grand, lorsqu'il se vit transporté comme par enchantement & avec une rapidité dont il n'auroit pu se faire une idée. Il se satisfit pleinement, & remporta de son voyage des découvertes qui passèrent ses espérances. Après avoir fini ses recherches, il retourna auprès de Caracayali, il passa la nuit dans son fort, & toujours escorté de ses fideles conducteurs, il se rendit le lendemain à Smyrne.

Peu d'années après, le Comte de Caylus

revint en France, mais ce fut pour entreprendre encore de nouveaux voyages, qui, de même que les premiers, eurent pour but ſon amour extrême pour les arts & les découvertes des anciens monumens.

Après avoir donné ſes premières années à une vie errante, quoique très-occupée, le Comte de Caylus prit le parti de cultiver en paix chez lui les arts auxquels il s'étoit voué, & de jouir tranquillement des richeſſes littéraires qu'il avoit amaſſées dans ſes courſes. Il rechercha la compagnie des Artiſtes, & ſe montra leur admirateur, leur protecteur & leur ami. Non-content d'encourager leurs talens, il devint artiſte lui-même; il s'occupa de muſique, de deſſein & de peinture, il fut tour-à-tour ſavant, homme de lettres, peintre, graveur & muſicien.

Il étoit bien juſte que les Artiſtes ſe montraſſent reconnoiſſans envers un homme de qualité qui leur avoit ſacrifié toute ſon exiſtence. L'Académie de Peinture & de

Sculpture le reçut dans ſon ſein en 1731, & le Comte de Caylus, par un retour digne de ſon amour pour les arts, fonda dans cette Académie un prix annuel pour celui des élèves qui réuſſiroit le mieux à caractériſer une paſſion.

Les Lettres ne ſe montrèrent pas moins empreſſées d'accueillir un homme qui avoit également bien mérité d'elles. L'Académie des Inſcriptions lui donna, en 1742, une place d'honoraire. Le Comte de Caylus fonda dans cette Compagnie un prix de 500 liv. dont l'objet étoit d'expliquer par les auteurs & par les monumens, les uſages des anciens peuples. On voit par ce ſujet que le Comte de Caylus ne perdoit pas de vue ſon objet favori, qui étoit la culture des arts & leur avancement, & que ſes travaux littéraires ſe propoſoient principalement ce but.

Il ne paroîtroit pas de notre objet de donner un détail plus long de travaux littéraires d'un homme dont nous ne recueil-

lons ici que les délaſſemens. Sa mémoire, qui ſera toujours chère aux ſciences & aux arts, n'a pas beſoin d'ailleurs du foible tribut d'hommages que nous nous permettrions de lui rendre, nous nous contenterons donc d'indiquer les principaux ouvrages qui ont immortaliſé ſon nom.

Le premier & le plus important eſt ſon *Recueil d'antiquités Egyptiennes, Etruſques, Grecques, Romaines & Gauloiſes*, en ſept volumes in-4°. Ce monument à jamais mémorable, élevé aux arts par le Comte de Caylus, eſt le fruit de ſes courſes & des recherches qui en ont été l'objet. On admire comment un ſeul homme a été capable de concevoir un édifice auſſi immenſe, & encore plus, comment il a pu l'exécuter.

Nous citerons encore les *Vies des Peintres & des Sculpteurs les plus fameux*. Après avoir encouragé les Artiſtes par ſes bienfaits, les avoir animés par ſon exemple, il ne lui reſtoit plus que de rendre lui-même hommage à leurs talens, en écri-

vant leurs vies, & en célébrant leurs ouvrages.

La vie privée du Comte de Caylus n'offre point de particularités dignes de piquer la curioſité de nos Lecteurs; nous ſommes étonnés ſeulement qu'il ait pu ſuffire à la quantité d'ouvrages qui eſt ſortie de ſa plume. Leur variété n'eſt pas moins étonnante.

Né pour le travail, ce n'étoit qu'avec une occupation que le Comte de Caylus ſe délaſſoit d'une autre occupation. Un travail ſérieux, une diſſertation approfondie, étoient ſuivis d'un conte enjoué, d'une facétie; ces derniers ouvrages n'étoient pour lui qu'un amuſement; on en excepte néanmoins ſes Romans & ſes Contes Orientaux, dont les premiers étoient des traductions de l'Italien & de l'Eſpagnol, & les derniers ſont dus à la connoiſſance qu'il avoit priſe des langues orientales pendant ſon ſéjour à Conſtantinople.

La plupart des facéties que l'on trouvera dans ce recueil n'appartiennent pas en entier au Comte de Caylus ; elles ſont l'ouvrage d'une ſociété de Gens de Lettres, du nombre deſquels étoient Duclos de l'Académie Françoiſe, Crébillon fils, l'abbé de Voiſenon, &c. Quoique chacun d'eux puiſſe revendiquer quelques-unes des plaiſanteries répandues avec profuſion dans ces ouvrages, on eſt convenu de les attribuer particulièrement au Comte de Caylus ; on a généralement reconnu qu'il en étoit le principal Auteur, & qu'il y avoit la plus grande part. Et lors de leur première publication, cette aimable Société s'eſt réunie pour lui en attribuer toute la gloire.

Le Comte de Caylus joignoit au mérite littéraire toutes les qualités qui honorent l'humanité. Ami ſincère & courageux, c'étoit dans la mauvaiſe fortune que ſes amis étoient ſurs de retrouver en lui des preuves non équivoques de l'attachement le plus vif : ce n'étoit donc pas en vaines

vaines démonſtrations que ſon amitié ſe manifeſtoit; ſon extérieur, au contraire, étoit ſec & froid; l'orgueil & la flatterie trouvoient en lui un ennemi irréconciliable toujours prêt à leur déclarer une guerre opiniâtre. Quoique fait par ſon nom pour prétendre aux dignités, il n'en ambitionna aucune. Son ame, comme nous l'avons dit, étoit entièrement abſorbée de l'amour des arts; il leur ſacrifia ſon nom, ſon rang, ſa fortune & tous les inſtans de ſa vie. » La ſimplicité noble de ſon » caractère, (dit un Auteur de ſa vie) » paſſoit peut-être un peu trop juſques » dans ſon extérieur; mais ſa libéralité » faiſoit tout ſon luxe: il encourageoit » les talens par des récompenſes, & il » prévenoit les beſoins des Artiſtes indigens par des bienfaits ». (Voy. le *nouveau Dictionn. hiſtor.*)

Le Comte Caylus eſt mort à Paris, le 5 Septembre 1765, âgé de 73 ans.

Les Œuvres badines du Comte de Caylus

ſeront diviſées en quatre parties ; la première contiendra ſes *Romans* de Chevalerie ; la ſeconde, ſes *Mélanges* ; la troiſième, ſes *Contes Orientaux* & ſes *Contes de Fées* ; & la quatrième, ſes *Facéties*.

NOTICE

Des Ouvrages qui compoſent la Collection complette des Œuvres badines du Comte de Caylus; & ordre dans lequel ils ſeront imprimés.

PREMIÈRE PARTIE.

Romans de Chevalerie.

HISTOIRE du vaillant Chevalier Tiran le Blanc, traduite de l'Eſpagnol.

Le Caloandre fidele, traduit de l'Italien de Giovanni Ambroſio Marini.

SECONDE PARTIE.

Hiſtoriettes, Contes, Nouvelles, &c.

Les Soirées du Bois de Boulogne.

Recueil de ces Meſſieurs.

Hiſtoires, Nouvelles & Mémoires ramaſſés.

Les Manteaux.

Le Pot-pourri, ouvrage nouveau de ces Dames & de ces Meſſieurs.

TROISIÈME PARTIE.

Contes Orientaux & Féeries.

Contes Orientaux,
Féeries nouvelles.
Cinq Contes de Fées.
Cadichon, ou tout vient à point qui peut attendre.
Jeannette, ou l'indiscrétion.

QUATRIEME PARTIE.

Facéties.

Histoire de Guillaume, cocher-fiacre.
Aventures des Bals de bois.
Les Fêtes roulantes, & les regrets des petites rues.
Mémoires de l'Académie des Colporteurs.
Etrennes de la Saint-Jean.
Les Ecosseuses, ou les Œufs de Pâques.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

*LE premier Roman de Chevalerie, traduit par le Comte de Caylus, eſt l'*Hiſtoire du vaillant Chevalier Tiran le Blanc ; *un avertiſſement du Traducteur nous donne tous les renſeignemens que l'on peut deſirer ſur l'Auteur Eſpagnol, & ſur l'époque à laquelle le Roman original a été écrit* (a).

Quoique le Comte de Caylus faſſe remonter ce Roman juſqu'en 1436, *on n'en connoît plus néanmoins d'édition auſſi ancienne. L'abbé Langlet Dufreſnoy, dans ſa Bibliotheque des Romans, en indique une première édition faite en* 1511 *à Valladolid, & c'eſt la plus ancienne que ſes recherches lui aient fait connoître. Il parle enſuite de trois autres faites toutes à Veniſe, l'une* in-4°. *en* 1538 ; *& les*

(a) Voyez ci-après l'avertiſſement de l'Auteur, qui précede le roman de Tiran le Blanc.

deux autres in-8°. *en* 1566 *&* *en* 1611.

Le Tiran le Blanc eſt un des romans de chevalerie Eſpagnols les plus eſtimés. L'auteur, ſans avoir eu beſoin du ſecours des enchantemens & des charmes de la féerie, reſſource ſi uſitée des romanciers de ce genre, a rendu ſon héros très-intéreſſant. On prétend que l'ouvrage Eſpagnol eſt écrit ſans enflure & avec un naturel rare aux romans de cette nation. S'il eſt ainſi, ſon ſtyle a été parfaitement imité par le traducteur: on le trouvera noble avec ſimplicité, & bien éloigné de cette bouffiſſure qui dégrade & rend ridicules les héros que l'on entreprend auſſi mal-adroitement d'exalter.

A la ſuite du Tiran le Blanc, nous donnons le Caloandre fidele. *Le Comte de Caylus a fait précéder cette traduction d'une préface qui ne nous laiſſe rien à dire ſur l'auteur peu connu du roman Italien. Nous nous contenterons ſeulement d'appuyer ſur le ſervice que le nouveau traducteur a rendu à la littérature, en faiſant paſſer dans notre langue un roman intéreſſant, qui ne nous étoit connu que d'une manière défavorable. L'ennuyeuſe & trop fé-*

conde plume de Scudéri avoit rendu cet ouvrage l'effroi des lecteurs les plus intrépides; le Comte de Caylus lui a reſtitué tous ſes agrémens; il ſeroit donc injuſte d'appliquer à ſa traduction la critique de Deſpréaux (b), *qui a porté le dernier coup à la traduction de Scudéri.*

On trouvera peut-être les événemens du Caloandre trop multipliés: on a voulu, par cette multitude d'aventures & de perſonnages, rendre l'ouvrage intéreſſant, & l'on y a réuſſi; mais d'un autre côté on en a rendu la lecture un peu fatiguante, & ceux qui deſirent ne trouver dans cet ouvrage qu'un objet d'amuſement, ſe plaignent de la peine qu'on leur donne à débrouiller une intrigue trop compliquée. Cependant cette obſervation ne doit point nuire à la traduction que nous imprimons; la multitude des faits rend la marche du roman plus rapide: au reſte, ils nous ont paru tracés avec clarté & facilité, & l'attention que nous avons été obligés de prêter pour

(*b*) Voyez l'avertiſſement de l'auteur, qui précede le Caloandre fidele, ci-après, tome III.

ſuivre le fil de l'intrigue, a été bien récompenſée par l'intérêt qu'elle a ſu nous inſpirer.

Nous croyons inutile de donner ici les notices ou tables des principaux perſonnages qui figurent dans ce roman. Ces notices ont été données dans la Bibliotheque des Romans, & y étoient néceſſaires : elles précedent l'extrait de l'ouvrage ; & la néceſſité où l'on a été, dans cet extrait, de reſſerrer des faits qui ne ſont déja pas trop étendus dans le roman, y a répandu une obſcurité que l'on ne trouvera pas dans l'ouvrage entier.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR,

Imprimé en tête de l'édition de 1740.

LE roman de Tiran le Blanc n'avoit guère été connu jusqu'ici aux François, que par ce qui en est dit dans la fameuse histoire de dom Quichotte. Voici de quelle manière en parle *Miguël de Cervantes de Saavedra*, au chap. 6 de la première partie de cet excellent ouvrage : « Le Curé, sans se » fatiguer davantage à examiner le reste » des livres, dit à la gouvernante de pren- » dre tous les grands & de les jetter dans » la cour. Elle qui auroit brûlé tous les » livres du monde pour une chemise neuve, » ne se le fit pas dire deux fois, & en prit » pour le moins sept ou huit qu'elle fit » voler par la fenêtre ; mais elle en avoit

» embraſſé tant, qu'il en tomba un aux
» pieds du barbier, qui lui donna de la
» curioſité, & en l'ouvrant il vit au titre :
» *Hiſtoire du fameux Tiran le Blanc.* Com-
» ment ! s'écria le curé, vous avez là le
» chevalier Tiran le Blanc ? Donnez-le-
» moi, maître Nicolas, je vous en prie,
» c'eſt un tréſor que vous avez trouvé,
» c'eſt le contre-poiſon du chagrin ; c'eſt
» là que nous verrons le vaillant chevalier
» don Kyrié-Eléiſon de Montauban, &
» Thomas de Montauban ſon frère, avec
» le chevalier Fonſeque (1) ; le combat
» du valeureux *Detriante* (2) contre le
» dogue ; les ruſes (3) de la demoiſelle
» *Plaiſir de ma vie* ; les amours & les trom-
» peries de la veuve *Tranquille* (4) ; &
» l'impératrice amoureuſe de ſon écuyer.
» Je ne vous mens pas, mon compère,

---

(1) Il faut que Cervantes ſe ſoit trompé en cet endroit, car le chevalier *Fonſeque* ne ſe trouve pas dans ce roman.

(2) Liſez *Tiran.*

(3) Liſez *les ſaillies*, *les bons-mots.* Agudezas.

(4) Liſez la veuve *Repoſée* ; ce mot, pris dans ſon ancienne ſignification, répond mieux au ſens de l'Eſpagnol.

» voici le meilleur livre du monde pour
» le ſtyle, & le plus naturel. Ici les che-
» valiers mangent & dorment, ils meurent
» dans leurs lits, & font leur teſtament
» avant de mourir, & mille autres choſes
» utiles & néceſſaires dont les autres livres
» ne diſent pas le moindre mot. Mais avec
» cela, il n'y eût pas eu grand mal d'en-
» voyer l'auteur paſſer le reſte de ſes jours
» aux galères pour avoir dit tant de ſot-
» tiſes (1) de propos délibéré. Empor-
» tez-le chez vous, compère, & le liſez,
» & vous verrez ſi tout ce que je vous en
» dis n'eſt pas vrai ».

On me permettra de mettre ici le texte même de Cervantes à la ſuite de la traduction françoiſe, parce que les auteurs de cette traduction ſi eſtimée & ſi eſtimable, n'ont pas rendu par-tout le ſens de Cervantes; une plus ſcrupuleuſe exactitude étoit peut-être inutile pour leur vue, qui n'a été que de procurer aux lecteurs un objet de délaſſement; mais elle n'eſt pas indifférente

(1) L'Eſpagnol dit ſeulement *necedades*, niaiſeries.

lorſqu'il s'agit de conſtater le jugement qu'a porté de l'hiſtoire de Tiran le Blanc un écrivain auſſi ſenſé & auſſi ſpirituel que Cervantes.

Y ſin querer canſar ſe mas en leer libros de cavallerias mandò al ama, de tomaſſe todos les grandes, y dieſſe con ellos en el corral. No ſe dixo al tonta, ni à ſorda, ſino à quien tenia mas gana de quemallos que de echar una tela, por grande y delgada que fuera: y aſſiendo quaſi ocho de una vez, los arrojo por la ventana. Por tomar muchos juntos ſe le cayo el uno à los pies del barbero, que le tomo gana de ver quien era, y vio que dezia: hiſtoria del famoſo cavallero Tirante el Blanco. *Valame Dios, dixo el cura, dando una gran voz, que aqui eſte Tirante el Blanco! Damele aca compadre, que hago cuenta que he hallado en el un teſoro de contento y una mina de paſſatiempos. A qui eſta don Quirie Eleyſon de Montalvan valleroſo cavallero, y ſu hermano Tomas de Montalvan, y el cavallero Fonſeca, con la batalla que el valiente de Tirante* (1) *hizo con el alano, y las*

(1) Toutes les éditions ont *Detriante*, c'eſt une faute,

agudezas de la donzella Plaſerdemavida, con los amores y embuſtes de la vuida Repoſada, y la ſegnora emperadriz enamorada de Ipolito ſu eſcudero. Digoos verdad ſegnor compadre, que por ſu eſtilo es eſte le mejor librodel mondo. A qui commen los cavalleros, y duermen, y mueren en ſus camas, y hazen teſtamento antes de ſu muerte, con otras coſas de que todos los demas libros deſte genero carecen. Contodo eſſo os digo que merecia el que lo compuſo, pues no hizo tantas necedades de induſtria, que (no) *le echaran à galeras por todos los dias de ſu vida. Lieva de à caſa y leelde y vereys que es verdad quanto del os he dicho.*

Ceux qui entendent le Caſtillan s'appercevront aiſément qu'il y a dans cette dernière phraſe quelques fautes d'impreſſion qui la rendent preſque inintelligible. Cervantes ne peut avoir dit que l'auteur de ce livre a mérité les galères perpétuelles, parce qu'il n'a pas écrit de deſſein pré-

---

qui a paſſé auſſi dans toutes les traductions. Cervantes parle du combat de Tiran contre le dogue, à la cour du roi d'Anglererre.

médité toutes ces niaiſeries, *necedades*. Le traducteur françois a ſupprimé la négation, & fait dire à Cervantes que *l'auteur auroit mérité les galères pour avoir dit tant de ſottiſes de propos délibéré*; ce qui eſt préciſément contre le ſens de Cervantes, qui loue formellement cet auteur d'avoir ſu éviter les inepties ou *niaiſeries* dont les autres ouvrages du même genre ſont remplis. Le terme eſpagnol *necedades* a un ſens beaucoup plus reſtreint que le mot françois, *ſottiſes*; il ſignifie ſeulement puérilité, inepties, *niaiſeries*, & ne peut tomber que ſur les abſurdités des autres livres de chevalerie, abſurdités évitées par l'auteur de Tiran, à ce que dit Cervantes.

Les termes Eſpagnols *contodo eſſo..... merecia..... que le echaran à galeras*, &c. ſignifient: « par cette raiſon, il avoit bien » mérité d'être envoyé aux galères pour » n'avoir pas écrit de propos délibéré tant » de naiſeries ». Cervantes n'étoit pas capable de raiſonner ainſi. Pour moi je ſoupçonnerois qu'il y a eu une ſeconde négation oubliée, & que Cervantes avoit

écrit, *contodo esso..... merecia el que lo compuso, pues no hizo tantas necedades de industria, que* (no) *le echaran à galeras por todos los dias de su vida* : « Et par-là » cet écrivain auroit bien mérité qu'on lui » fît grace des galères perpétuelles, pour » avoir su éviter tant de niaiseries que » les autres ont dites de propos délibéré ». J'ai idée d'avoir lu quelque part, que l'auteur du roman de Tiran le Blanc étoit mort aux galères ; je ne puis me rappeller dans quel livre.

Le mérite de Cervantes, & la juste célébrité de son ouvrage, rendent nécessaire cette correction qui lui sauve un faux raisonnement que lui faisoient faire toutes les éditions & toutes les traductions de son livre. Le lecteur pardonnera sans doute en cette considération une scholie grammaticale, pour la restitution du texte d'un moderne. Miguel de Cervantes mérite quelque distinction. S'il avoit l'honneur d'être un ancien, & que son ouvrage eût été écrit en grec, ou seulement en latin, il y a déja long-tems qu'il auroit des scholiastes

& même des commentateurs en forme.

Quoi qu'il en ſoit du ſens de ce paſſage, de Cervantes, on eſpère que les lecteurs du roman de Tiran le Blanc ne ſeront pas plus difficiles que le *licencié Pedro Perez*, curé du village de dom Quichotte, & qu'ils ne ſe ſcandaliſeront pas d'une eſpece de mêlange de dévotion & de libertinage qui ſemble régner dans quelques endroits de ce livre. On apperçoit ce mêlange dans tous les romans, & même dans preſque tous les ouvrages compoſés dans ce tems-là.

Les hommes d'alors étoient en général plus dévots que ceux d'aujourd'hui, mais ſans en être pour cela plus gens de bien. On ſe perſuadoit que l'exactitude à remplir certaines pratiques extérieures pouvoit tenir lieu de l'obſervation des préceptes, & diſpenſer même des regles de la morale. La même idée paroît ſubſiſter encore dans certains pays où l'inſtruction eſt moins commune. Dans les pays où les eſprits ſont plus éclairés, le ſyſtême a changé ſur cet article dans la ſpéculation, ſans que les choſes aient ceſſé d'aller le même train dans

la pratique, & ſans que l'empire des paſſions ſur le cœur humain ait rien perdu, ni de ſa force, ni de ſon étendue.

Le nom, le pays & le ſiecle de l'auteur de ce livre, ſont abſolument inconnus. On voit qu'il étoit Eſpagnol, & on peut ſeulement ſoupçonner qu'il étoit de Valence, à cauſe de la digreſſion dans laquelle il fait l'éloge de cette ville, comme le traducteur l'a remarqué dans une note. Il parle dans cette digreſſion de trois malheurs qui doivent arriver à cette ville, ſuivant une ancienne prophétie. Les prédictions des poètes & des romanciers ne regardent jamais que des événemens déja arrivés; ainſi on peut aſſurer que l'auteur a fait alluſion à des faits antérieurs. Les Maures qui doivent cauſer le ſecond des malheurs dont Valence eſt menacée, furent abſolument expulſés de la ville & du royaume de ce nom, en 1276. Le troiſième de ces malheurs arrivera, dit-on, par la faute des habitans chrétiens de Valence, mais ces habitans ne ſeront pas chrétiens de naiſſance.

L'auteur avoit probablement en vue les

troubles excités à Valence l'an 1369, lorſque les habitans ſe révoltèrent contre le roi d'Aragon, Pierre IV du nom, celui qui abolit les libertés accordées aux Aragonois & aux Valenciens. Le prétexte de défendre ces libertés avoit occaſionné diverſes révoltes; mais celle-ci fut la plus conſidérable; elle cauſa de très-grands déſordres : les révoltés aſſaſſinèrent un très-grand nombre de ceux dont le zele leur paroiſſoit trop modéré; & le roi d'Aragon ayant diſſipé la ligue, fit périr par les plus cruels ſupplices ceux qui en avoient été les chefs. Les ſuites de cette révolte devinrent très-funeſtes à ceux de Valence, non-ſeulement à cauſe de tous les meurtres dont elle fut l'occaſion, mais encore parce qu'elle donna un prétexte de les dépouiller de leurs anciens privileges. Cette révolution eſt de 1369. L'ouvrage eſt néceſſairement poſtérieur à cette année-là.

Ce que l'auteur dit de l'*Arbre des Batailles*, ouvrage compoſé vers l'an 1390, nous montre qu'il a vécu vers l'an 1400. La manière dont il parle de l'Afrique dans

ſon roman, ne nous permet pas de ſuppoſer qu'il ait écrit depuis l'an 1480 ou 1485. Il paroît aſſez bien inſtruit du détail géographique de l'intérieur de ce pays; les noms des peuples, des villes & des rayaumes ſont en général aſſez exacts; il parle même de celui de *Bornou*, dans le pays des noirs, au-delà du grand déſert; mais il ignoroit abſolument la ſituation de la partie orientale de l'Afrique. Selon lui, les états d'Eſcariano, roi d'Ethiopie, qui joue un très-grand rôle dans la ſeconde partie du roman, s'étendoient depuis le royaume de Tremecen juſqu'au Tigre. Ils étoient voiſins, de ce côté de l'Inde & des pays du *Prête-Jean*, ils faiſoient un même continent avec l'Arabie, & l'on pouvoit aller par terre de l'Ethiopie dans la Perſe & dans l'Aſie-mineure, ſans paſſer par l'Egypte & par la Syrie. Tout cela étoit conforme au ſyſtême ſuivi avant les navigations des Portugais autour de l'Afrique, en 1495; mais alors on ceſſa de mettre les états du Prête-Jean dans la haute Aſie, & on ſe perſuada qu'il étoit

le même que le *Negaſch*, ou que le roi d'Abyſſinie. Ce fut auſſi alors qu'on commença à connoître les Indes & la mer qui ſépare ce pays d'avec l'Afrique. Si l'auteur eût écrit depuis les navigations des Portuguais, il n'eſt guère probable qu'il eût voulu conſerver un ſyſtême géographique abſolument décrié, qui étoit indifférent à l'économie de ſon roman, & qui n'etoit propre qu'à le faire paroître abſurde.

On peut encore déterminer avec plus de préciſion le tems auquel ce roman doit avoir été écrit, par quelques endroits du livre qui font une alluſion aſſez ſenſible à des circonſtances que nous apprend l'hiſtoire du quinzième ſiecle.

1°. L'auteur, décrivant la guerre que le Soudan d'Egypte & le Grand-Turc faiſoient à l'empereur de Conſtantinople, ſuppoſe que pluſieurs ſeigneurs Italiens & Napolitains étoient ligués avec les infideles, & ſervoient dans leur armée. Il les nomme, & ces noms ſont ceux de pluſieurs ſeigneuries conſidérables dans le royaume

de Naples & ailleurs. Quelques-uns d'entr'eux ſont faits priſonniers dans un combat. Tiran les envoie à Conſtantinople; là, ils ſont dégradés ſolemnellement de l'ordre de chevalerie, déclarés traîtres & obligés d'eſſuyer la cérémonie la plus infamante que l'on puiſſe imaginer.

2°. L'auteur parle des Génois en différens endroits de ſon livre, & ſon eſprit paroît avoir été dans deux différentes diſpoſitions à leur égard. Dans la première partie de ſon roman, il les maltraite beaucoup; ils ſont tous, dit-il, de mauvais chrétiens, des gens ſans foi, les amis & les alliés des infideles, & qui pour un médiocre profit ne craignent point de procurer la deſtruction du chriſtianiſme. Ils veulent enlever l'île de Rhodes aux chevaliers de Saint-Jean, par la plus horrible trahiſon, & la livrer au ſoudan d'Egypte.

Dans la ſeconde partie, ce n'eſt plus la même choſe. Les Génois ont oublié le mal que leur a fait Tiran, & ils lui louent leurs vaiſſeaux pour tranſporter à Conſ-

tantinople l'armée qu'il conduit au ſecours des Grecs.

Il faut donc chercher un tems dans lequel les Aragonois puiſſent avoir eu des motifs. 1°. De chercher à déshonorer quelques ſeigneurs Napolitains. 2°. De déclamer contre les Génois, & d'en parler avec emportement. Il faut encore que dans ce même tems les choſes aient changé par rapport aux Génois, & que dans cet intervalle les mêmes raiſons d'en dire du mal n'aient plus ſubſiſté.

Le regne d'Alphonſe V, roi d'Aragon, nous fournit ce temps. Ce prince ſuccéda à ſon père le 2 Avril 1416, & mourut le 27 Juin 1458. En 1420, il fut adopté par la reine Jeanne de Naples, & déclaré ſon héritier. Ayant déplu depuis à cette princeſſe, elle caſſa cette adoption en 1433, & adopta à ſa place Louis duc d'Anjou. Ce prince étant mort peu après ſans enfans, elle lui ſubſtitua René de Lorraine, & mourut en 1434.

Ces différentes adoptions causèrent de longues & cruelles diviſions parmi les

Napolitains, & donnèrent lieu aux deux factions différentes des Angevins & des Aragonois. La guerre commença entre les deux partis en 1434, à la mort de Jeanne. Ceux que l'auteur du roman traite ſi mal, étoient des ſeigneurs du parti d'Anjou. On trouve les noms de quelques-uns dans l'hiſtoire générale, & peut-être découvriroit-on les autres dans les hiſtoires particulières de ce temps-là, ſi la choſe valoit la peine que donneroit une telle recherche. On doit donc ſuppoſer que l'ouvrage a été écrit entre les années 1434 & 1458.

Mais ce que l'auteur dit des Génois peut nous ſervir à déterminer un tems plus précis & un intervalle encore plus court. Les Génois ont été long-tems en guerre avec les Aragonois; ils ſe diſputoient la poſſeſſion des îles de la Méditerranée, dont les Maures avoient été chaſſés; mais ces guerres n'avoient donné lieu à aucun événement qui pût occaſionner la manière emportée avec laquelle l'auteur les traite. En 1636, ces peuples s'étant ligués avec

le duc de Milan & avec quelques autres princes de la faction Angevine, mirent en mer une puiſſante flotte pour aller ſecourir Gaëte aſſiégée par le roi d'Aragon.

Alphonſe s'avança au-devant d'eux, & leur préſenta le combat. Les Génois étoient alors les meilleurs hommes de mer de la Méditerranée. La flotte Aragonoiſe fut battue, & l'armée détruite : Alphonſe, fait priſonnier avec ſes frères & la fleur de ſa nobleſſe, fut remis entre les mains du duc de Milan ; mais peu de jours après, celui-ci mit ce prince en liberté, ſans autre condition que celle d'une ligue offenſive & défenſive.

C'eſt ſans doute à cauſe de la priſe du Roi d'Aragon que l'on voit tant de rois priſonniers dans l'hiſtoire de Tiran, & que ce chevalier conſolant un de ces rois dans ſa captivité, lui dit qu'elle n'eſt point un malheur dont un prince doive rougir ; que les rois braves & courageux y ſont expoſés, & qu'il n'y a que ceux qui ſe tiennent toujours loin des dangers, qui ſoient à l'abri d'un pareil ſort.

Alphonſe ſe trouva, par ſon alliance avec le duc de Milan, & par les puiſſans ſecours que les Aragonois, les Valenciens & les Catalans lui envoyèrent d'eux-mêmes, plus fort qu'il n'étoit avant ſa défaite. Il ſoumit entièrement le royaume de Naples; & le 2 Juin 1442 il entra dans cette ville, en renouvellant les cérémonies des anciens triomphes romains; circonſtance qui peut avoir donné lieu à l'auteur du roman, de faire accorder de ſemblables honneurs à Tiran, après avoir délivré la ville de Conſtantinople.

On trouve dans la chronique Catalane de *Miguel Carbonell* une relation originale & très-détaillée des fêtes données à Saragoſſe l'an 1399, pour le couronnement du roi d'Aragon Martin I, & de la reine Marie *de Luna* ſa femme. Ces fêtes ſont le modele de toutes celles que l'auteur décrit dans ſon roman, & qu'il ſuppoſe données tant en Angleterre qu'à Conſtantinople.

Alphonſe, maître du royaume de Naples, tourna toutes ſes forces contre les

Génois. Ils furent obligés de ſe ſoumettre & de demander la paix, que ce roi ne leur accorda qu'à la charge d'un préſent ou redevance annuelle. Ils la lui payoient avec des circonſtances qui donnoient à ce paiement l'air d'un véritable tribut.

Il eſt, ce me ſemble, aſſez probable que la première partie de ce roman a été écrite depuis la priſon du roi Alphonſe, & pendant la plus grande irritation des eſprits contre les Génois; mais que la ſeconde le fut après 1442, & lorſque ces peuples s'étant ſoumis à payer une redevance annuelle, la haîne des Aragonois fut modérée par l'humiliation de leurs ennemis.

Les Grecs de Conſtantinople étoient alors extrêmement preſſés par les ſultans Turcs, Amurat I, mort en 1451, & par ſon fils Mahomet II, qui prit cette ville le 29 de Mai 1453, & qui détruiſit ſans retour l'empire des Grecs. Dans la ſeconde partie, l'empereur de Conſtantinople ſe trouve réduit à une ſemblable extrémité, il en eſt tiré par la ſeule valeur de Tiran.

La délivrance de l'empire Grec étoit alors l'objet des vœux de tous les chrétiens, quoique des intérêts particuliers empêchassent les princes de se réunir pour y travailler. C'étoit probablement pour flatter ce desir universel, & pour faire allusion à la situation actuelle des choses, que l'auteur du roman a fini par supposer l'empire de Constantinople dans le plus grand péril, & par l'en retirer contre toute apparence.

On peut, ce me semble, conclure de tout cela, qu'il est assez probable que ce roman a été commencé entre les années 1436 & 1443, ou entre la prise d'Alphonse par les Génois, & le tribut qu'il imposa à ces peuples, & qu'il a été achevé entre la même année 1443 & la prise de Constantinople en 1453.

Si l'auteur, dans son argument, avoit daigné nous dire un mot du tems auquel il écrivoit, il auroit épargné au lecteur l'ennui de cette discussion. Après tout, on ne trouveroit pas étrange de voir à la tête d'une traduction de *Théagène & Cha-*

richée une dissertation sur la personne & sur le tems d'Héliodore qui en est l'auteur. Un roman moderne qui nous peint les mœurs & la façon de penser du xve. siecle, & qui par-là peut servir à nous donner une plus juste idée d'un tems auquel a commencé de se former la puissante monarchie des Espagnols sous la maison d'Autriche, ne pourra-t-il pas jouir du même privilege? N'y aura-t-il que l'antiquité Grecque & Romaine qui mérite notre attention & nos recherches?

Quant au style de ce roman, quoique Cervantes l'appelle à cet égard *le meilleur livre du monde* (1), cet éloge ne doit s'entendre que par comparaison aux autres ouvrages du même genre. Il a sur eux, à la vérité, l'avantage d'être écrit d'un style très-simple & très-naturel; au lieu que les autres romans Espagnols sont d'un style affecté & figuré jusqu'à l'enflure, quelquefois même jusqu'à l'extravagance. Mais il tombe peut-être dans l'excès op-

(1) *Por suo estilo es este el mejor libro del mundo.*

posé, & il n'eſt pas exempt des défauts qui accompagnent ordinairement une trop grande ſimplicité.

Quoique le fonds du ſtyle ſoit aſſez gai, & quoique les plaiſanteries ſoient en général d'aſſez bon goût, eu égard au tems; on trouve quelquefois des expreſſions & des détails trop bas, & peu ſéans aux perſonnages que l'auteur introduit. Peut-être auſſi ce défaut-là eſt-il moins celui de l'auteur que celui de ſon ſiecle. Les diſcours & les converſations ſont ordinairement très-allongés, quelquefois remplis de paroles & vuides de ſens. Mais c'étoit encore le défaut général de ſon tems. Il regne également dans nos vieux romans & dans nos vieilles chroniques, auſſi bien que dans les anciens écrivains Eſpagnols; on le trouve même dans les Italiens, quoiqu'ils ſoient les premiers qui aient commencé à mieux écrire.

Le traducteur, qui ſans doute n'a pas cru que le public ſe ſouciât de voir la verſion littérale d'un ancien roman Eſpagnol avec tous les défauts qui l'auroient

empêché de s'amuſer à une lecture (dans laquelle on ne peut guère chercher autre choſe que l'amuſement) a pris à cet égard toutes les libertés qu'il a cru néceſſaires, non-ſeulement en abrégeant certains récits & certaines harangues, qui n'étoient propres qu'à refroidir l'eſprit du lecteur, mais encore en faiſant des ſuppreſſions ou des changemens conſidérables toutes les fois qu'il a cru que l'intérêt des mêmes lecteurs le demandoit. Peut-être que quelques-uns ſouhaiteroient qu'il en eût encore fait davantage; mais ceux qui voudront comparer cette traduction avec l'original Eſpagnol, ou même avec la verſion Italienne, verront qu'il ne pouvoit guère faire de plus grands changemens ſans altérer l'économie du roman. Il a même lieu de craindre que les lecteurs amoureux de l'exactitude littérale ne l'accuſent d'avoir abuſé de la liberté accordée au traducteur d'un ouvrage frivole. Il a cependant conſervé par-tout avec ſoin, non-ſeulement la ſuite des narrations, & le ſens des diſcours, mais encore tous les détails

& toutes les expreſſions qui pouvoient ſervir à peindre, ſoit les mœurs du ſiecle de l'auteur, ſoit ſes opinions & ſa manière de penſer.

Ce ſera au lecteur à juger ſi ce roman mérite, pour le fonds des choſes, les éloges que lui donne Cervantes. On permettra cependant encore une obſervation que ceux qui ne ſont pas familiariſés avec les anciens romans Eſpagnols de chevalerie, ne ſeroient peut-être pas en état de faire.

Dans ces romans, on ne donne aux héros que la bravoure & la force de corps, & tous les dénouemens ſont tirés du merveilleux de la féerie & des enchantemens, ou du moins de certains haſards plus incroyables encore, ſi on le peut dire, que le ſyſtême de la féerie & de la magie, qui étoit alors le ſyſtême commun. L'auteur de ce livre ſemble avoir affecté de prendre, à cet égard, le contre-pied des autres romans. Tiran, malgré ſa bravoure & ſa force prodigieuſe, ne fait rien qui ne ſoit poſſible aux hommes, il doit encore plus ſes ſuccès à ſon eſprit

& à ſon habileté militaire, qu'à ſa valeur. Les moyens par leſquels l'auteur amene les événemens heureux ou malheureux de ſon héros, ſont pris dans l'ordre naturel des choſes, leur ſingularité a même preſque toujours je ne ſais quoi de bizarre qui fait rire l'eſprit, en même tems qu'elle le ſurprend. Peut-être auſſi n'a-t-on éprouvé un pareil ſentiment en liſant cet ouvrage, qu'à cauſe du contraſte qu'il forme à cet égard avec les autres livres de chevalerie que l'on a lus, & dont il peut paſſer pour une critique ingénieuſe.

Quelques lecteurs pourront penſer que l'auteur auroit dû faire les demoiſelles de Conſtantinople un peu moins faciles, mais de ſon tems on ne connoiſſoit pas encore cet amour métaphyſique qui fait la baſe de nos grands romans modernes, & qui n'a peut-être jamais exiſté hors de ces livres. Dans Triſtan de Léonois, dans Lancelot du lac, dans Perceforêt, & dans les Amadis, les choſes ſe paſſent à cet égard à-peu-près comme dans Tiran. D'ailleurs, l'auteur étoit d'un pays où l'on croit que

quand

quand un homme & une femme qui s'aiment, ſe trouvent ſeuls, ce ſeroit ſottiſe que de perdre le tems en paroles; & il pouvoit ſuppoſer que les femmes Grecques étoient encore plus vives ſur cet article que les Eſpagnoles.

Ce livre eſt maintenant aſſez rare en Eſpagne; il n'y eſt plus guère connu que par l'ouvrage de Cervantes. *Nicolas Antonio* n'en dit rien dans ſa bibliotheque Eſpagnole en deux volumes *in-fol.* quoiqu'il y ſoit entré dans un très-grand détail ſur les romans de chevalerie, & ſingulièrement ſur ceux dont parle Cervantes dans le dénombrement de la bibliotheque de don Quichotte.

On n'en connoît qu'une ſeule édition Eſpagnole à Valladolid en 1511 *in-fol.* ſous ce titre: *Los cinco libros del efforçado y invencible cavallero* TIRANTE EL BLANCO DE ROCA SALADA, *cavallero de Garrotera, el qual por ſu alta cavalleria alcanço à ſe pricipe y Ceſar del Imperio de Grecia.* fol. Lettre gothique à deux colonnes, feuillet 288. A la fin on lit ces mots ſinguliers:

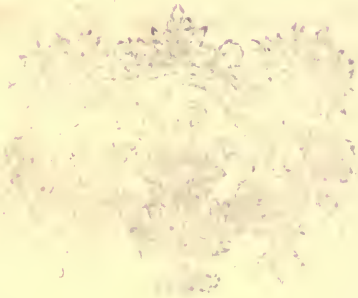
Al loor y gloria de nueſtro Sennor y de la benedita Virgen Maria ſu madre y Senora nueſtra, fue impreſſo el preſente libro del famoſo & invencible cavallero Tirante el Blanco, *en la muy noble villa de Valladolid per Diego de Gumiel accaboſe à* XXVIII *de Mayo del anno* M. D. XI.

Cette date eſt antérieure à la mort du roi Ferdinand, & à celle du Cardinal Ximenès, le reſtaurateur des Lettres en Eſpagne; mais d'un tems bien poſtérieur à l'établiſſement du fameux tribunal de l'Inquiſition, & de la police à laquelle les livres ſont aſſujettis en Eſpagne.

Ce roman avoit été traduit en Italien; mais d'une façon très-littérale, par un homme qui entendoit ſi mal ſon original, qu'en pluſieurs endroits la traduction eſt pleine de contre-ſens. Le traducteur étoit *Lélio di Manfredi*. Il y a trois éditions de cette traduction. L'une *in*-4°. à Veniſe en 1538 chez *Nicolini di Sabbio* (1). La ſeconde en 3 vol. *in*-12 à Veniſe en 1556,

(1) M. *Federico Torregiano* en a été l'éditeur.

chez *Dominico Sarri*. La troisième en 1611 3 vol. *in*-8°. Les trois éditions sont faites avec toutes les marques possibles de publicité, & les deux dernières sont d'un tems où l'on observoit depuis plusieurs années en Italie, pour la publication des livres, les regles sévères prescrites par le concile de Trente.



HISTOIRE

DU

VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.

TOME PREMIER.

HISTOIRE

DU VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ANGLETERRE jouiſſoit d'une profonde paix, lorſque le grand prince par qui elle étoit gouvernée, voulant célébrer avec éclat l'alliance qu'il venoit de contracter avec le Roi de France, fit publier dans ſon royaume un combat à la barrière à tout venant. Le bruit des fêtes & des magnificences dont ces noces devoient être accompagnées, ſe répandit bientôt, & tous les braves des cours étrangères ne tardèrent pas à s'y rendre.

Un gentilhomme d'une des plus anciennes maiſons de Bretagne s'étoit joint à pluſieurs autres, qui,

comme lui, alloient à Londres dans le deſſein de prendre part à la fête. Accablé de laſſitude, il s'endormit ſur ſon cheval, qui marchant à l'aventure, s'écarta du reſte de la troupe & du grand chemin. Un ſentier peu fréquenté qu'il ſuivit, le conduiſit dans un lieu ſolitaire, planté des plus beaux arbres du monde, & où ſur l'herbe tendre & fleurie couloit une fontaine délicieuſe, à laquelle les animaux ſauvages & domeſtiques venoient chaque jour ſe déſaltérer.

C'étoit dans ce lieu que le fameux comte Guillaume de Warwick avoit choiſi ſa retraite. Ce chevalier recommandable par ſa naiſſance & par ſes vertus, avoit long-tems porté les armes ſur terre & ſur mer. Il avoit remporté la victoire dans cinq combats particuliers, s'étoit trouvé à ſept batailles générales, dont il étoit ſorti vainqueur, ſon nom étoit célebre dans tous les pays. A l'âge de cinquante-cinq ans, un ſentiment de religion lui avoit fait quitter le métier de la guerre pour faire le voyage de Jeruſalem. Ni les larmes de la comteſſe ſon épouſe qu'il chériſſoit, ni les pleurs d'un fils unique qu'il laiſſoit encore au berceau, ne purent l'arrêter. Il fit une donation de toutes ſes terres à la comteſſe ſa femme, & ayant diſtribué des ſommes conſidérables à ſes vaſſaux, & aux chevaliers qui s'étoient attachés à lui, il partit ſuivi d'un ſeul écuyer; & après avoir viſité les ſaints lieux, il ſe rendit à Veniſe.

Là, il donna tout ce qui lui reſtoit d'argent à ce fidele domeſtique qui l'avoit accompagné; & il exigea de lui qu'à ſon retour en Angleterre il répandroit le bruit de ſa mort. Pour rendre cette nouvelle plus vraiſemblable, le comte engagea quelques négocians Anglois établis à Veniſe, à la mander dans leur pays. La comteſſe l'apprit avec la douleur la plus vive, & fit faire à ce mari qu'elle avoit aimé tendrement, des obſeques dignes de la naiſſance & de la valeur d'un auſſi bon chevalier.

Cependant le comte, après avoir laiſſé croître ſes cheveux & ſa barbe, prit un habit d'hermite, & vivant d'aumônes, retourna en Angleterre, où il choiſit pour ſa demeure une ſolitude ſituée ſur une haute montagne, peu éloignée de ſa ville de Warwick. Il y vivoit inconnu à tout le monde, & ſous ſon habit d'hermite, il alloit une fois la ſemaine à la ville, pour y recevoir les aumônes de ſes anciens ſujets. Il s'adreſſoit plus ſouvent à ſa vertueuſe épouſe qu'à tout autre, parce qu'il ne pouvoit ſe refuſer le plaiſir de jouir de la triſteſſe dans laquelle elle étoit plongée, & de voir combien elle étoit attachée à ſes devoirs. De ſon côté la comteſſe, par un ſentiment ſecret dont elle ignoroit la cauſe, lui donnoit plus ſouvent, & plus abondamment qu'aux autres pauvres.

Le comte avoit déja paſſé quelque tems dans ſa ſolitude, lorſque la fortune l'en retira, pour

rendre encore une fois à sa patrie un service signalé. Le grand roi des Canaries, pour se venger des insultes de quelques corsaires chrétiens qui avoient fait une espece de descente dans ses îles, avoit débarqué sur les côtes d'Angleterre, à la tête d'une armée formidable. Il s'étoit même déja rendu maître d'une partie considérable de l'île, où ses troupes commettoient les plus grands désordres. En-vain le roi Anglois avoit cru pouvoir s'opposer aux progrès du prince infidele. Vaincu dans deux combats, & chassé successivement de Cantorbéri, de Londres, & de plusieurs autres de ses meilleures places, il avoit enfin été obligé d'aller chercher un asyle dans la ville de Warwick. Là, investi de tous côtés par l'armée des maures qui l'avoit suivi, ce malheureux prince n'espéroit plus aucun secours, lorsque le ciel lui en offrit un dans le courage & dans l'habileté du comte hermite.

Le lendemain de l'arrivée du roi à Warwick, le comte étant monté dès le matin sur le haut de la montagne qu'il habitoit, dans le dessein d'y ramasser quelques herbes, qui faisoient une partie de sa nourriture, il apperçut l'armée des infideles campée dans la plaine. Il courut à la ville, qu'il trouva dans la consternation, & se rendit d'abord au château. A-peine y étoit-il entré, qu'il rencontra le Roi qui revenoit d'entendre la messe. Il se jetta à ses genoux, & lui demanda l'aumône. Mais ce prince

n'eut pas plutôt arrêté les yeux sur lui, que sa vue lui rappella le souvenir d'un songe qu'il avoit eu la nuit précédente. Il avoit cru voir une grande & belle femme vêtue de blanc, tenant un enfant entre ses bras. Elle étoit suivie de plusieurs demoiselles, qui toutes ensemble chantoient le *Magnificat*. Dès qu'elles eurent cessé de chanter, celle qui paroissoit commander aux autres s'approchant de lui, & lui mettant la main sur la tête, lui avoit dit : Ne crains rien, roi d'Angleterre, compte sur le secours du fils & de la mère. Remarque bien le premier homme, portant une longue barbe, que tu verras te demander l'aumône : baise-le sur la bouche, conjure-le de quitter l'habit qu'il porte, & d'accepter le commandement de ton armée ; je ferai le reste. A ces mots, le songe s'étoit évanoui, & le roi s'étoit réveillé.

A la vue de l'hermite humilié devant lui, ce prince ne douta point qu'il ne fût cet homme destiné du ciel pour être l'appui de sa couronne. Il le baisa sur la bouche, suivant l'avertissement qu'on lui en avoit donné ; le releva ; & le prenant par la main, il le conduisit dans une des chambres du château. Là, après lui avoir représenté, dans les termes les plus touchans, les malheurs de son royaume ; après l'avoir conjuré de l'aider de ses conseils & de sa personne, il se jetta à ses pieds, & le supplia de ne point lui refuser la grace qu'il lui demandoit.

Les larmes du malheureux roi touchèrent le comte. Il se rendit aux prières de son prince, & à la triste situation de sa patrie. Bientôt, par ses conseils, les chrétiens remportèrent un avantage considérable sur les infideles, dont ils brûlèrent & pillèrent le camp. Quelques jours après, le roi maure envoya défier le roi d'Angleterre à un combat particulier qui décideroit la guerre. Le roi Anglois accepta le défi; mais ses forces ne répondoient pas à son courage, & le conseil ne vouloit pas consentir qu'il s'exposât lui & son royaume à une perte certaine. Le roi des Canaries étoit un des hommes les plus forts & les plus adroits de sa nation. Le roi d'Angleterre se confiant à la promesse qui lui avoit été faite, crut ne devoir choisir d'autre que l'hermite même pour se démettre en sa faveur de la royauté, & le charger d'un combat qui ne pouvoit se faire que de roi à roi. Il ne se trouva point d'armes qui pussent convenir à l'hermite, dans toute la ville; il fallut avoir recours à celles qu'il avoit laissées à la comtesse de Warwick en partant pour Jerusalem, & dont il indiqua la forme & les couleurs.

Le roi hermite défit & tua le roi maure dans le combat. Cette mort ne termina cependant pas la guerre; le nouveau roi que l'on élut à sa place refusa d'exécuter le traité.

Le comte de Warwick donna dans la suite de cette guerre de nouvelles preuves de sa valeur &

de ſon habileté. Il fit prendre les armes à tout le monde, même aux enfans âgés de onze ans. Le fils qu'il avoit laiſſé en partant ſe trouva dans ce cas, & les larmes ni les prières de la comteſſe ne purent le faire excepter. Le roi vit avec plaiſir que cet enfant témoignoit un courage au-deſſus de ſon âge. Il l'arma chevalier à la première bataille. Enfin, après pluſieurs combats il vint à bout de ces barbares; tout fut paſſé au fil de l'épée, ou réduit en eſclavage.

Après avoir ainſi rendu la liberté à ſa patrie, il ne reſtoit plus au comte de Warwick qu'à ſe faire connoître à ſa tendre & vertueuſe épouſe. Depuis qu'il étoit monté ſur le trône, l'aventure des armes & quelques autres de même eſpece, avoient déja donné de grands ſoupçons. Elle ne pouvoit comprendre comment, ſans être ſorcier ou négromant, le nouveau roi étoit inſtruit, comme elle-même, de tout ce qu'elle avoit de plus caché dans ſa maiſon. A ſon retour, il crut ne pas devoir différer à la tirer d'inquiétude. Il lui fit remettre la moitié d'un anneau chargé de ſes armes, qu'il avoit partagé avec elle à ſon départ pour la Terre-Sainte, avec ordre de lui dire qu'il venoit d'un homme qui l'avoit aimée tendrement, & qui l'aimoit encore plus que ſa propre vie. A ce diſcours, & à la vue de l'anneau que la comteſſe reconnut d'abord, elle tomba évanouie, & ne revint de ſa foibleſſe que

lorſqu'elle ſe trouva entre les bras de ſon mari, qui étoit accouru à la nouvelle de cet accident. Cette reconnoiſſance fut accompagnée de toute la joie & de toute la tendreſſe que peuvent éprouver, après une longue abſence, deux perſonnes qui s'aiment véritablement.

Au bruit de cet événement, l'ancien roi, & tous les barons, charmés de devoir la liberté de l'Angleterre à un chevalier de ſi haute réputation, vinrent faire compliment au comte & à la comteſſe, qui leur donnèrent une fête magnifique. Mais au milieu des feſtins & des réjouiſſances dont elle fut accompagnée, le nouveau roi ſoupiroit après ſa retraite, & il ſongeoit à y retourner. Il commença donc par quitter les habits royaux, & remit à l'ancien roi toute l'autorité dont celui-ci s'étoit dépouillé en ſa faveur. Enſuite il recommanda ſa femme & ſon fils à ce prince, qui lui promit d'en avoir ſoin, & fit ſur le champ le jeune comte grand connétable d'Angleterre, en lui donnant outre cela une partie du royaume de Cornouailles. Enfin, après les plus tendres adieux, le comte reprit le chemin de ſon déſert, où il s'enferma, uniquement occupé du ſervice de dieu, & du ſoin de pleurer ſes péchés.

Ce ſaint homme s'occupoit à lire l'arbre des batailles, & cette lecture l'engageoit de plus-en-plus à remercier dieu des graces qu'il lui avoit faites pendant qu'il avoit ſuivi l'ordre de chevalerie, lorſque

Il m'est aisé mon Pere, de satisfaire votre curiosité, je m'appelle Tiran le Blanc.

Marillier Direx. Patas Sculp.

le gentilhomme étranger arriva à la fontaine. La vue d'un homme endormi sur son cheval attira l'attention de l'hermite. Il doutoit s'il devoit le réveiller, mais le cheval pressé de la soif le tira d'embarras. Comme sa bride étoit attachée à l'arçon, les mouvemens qu'il se donna pour s'en débarrasser réveillèrent le cavalier. Tiran demeura surpris à cette vue. L'hermite étoit d'une taille haute & majestueuse; il portoit une longue barbe blanche, & malgré son habit déchiré, son visage pâle & décharné, & ses yeux presque éteints, un air de dignité répandu sur toute sa personne, annonçoit ce qu'il avoit été autrefois.

Le cavalier mettant aussi-tôt pied à terre, s'avança pour le saluer. L'hermite, de son côté, le reçut d'un air doux & civil; & lui ayant proposé de s'asseoir dans l'agréable prairie qui bordoit la fontaine, il le conjura, par la politesse qu'il remarquoit en lui, de lui apprendre son nom, & quel hazard l'avoit conduit dans ce désert. Alors l'étranger prenant la parole: Il m'est aisé, lui dit-il, mon père, de satisfaire votre curiosité. Je m'appelle Tiran le Blanc, parce que mon père est seigneur de la Marche Tirannie, qui n'est séparée de l'Angleterre que par un petit trajet de mer. Ma mère, fille du duc de Bretagne, se nomme Blanche. Ainsi, pour conserver les deux noms, on m'a donné celui de Tiran le Blanc. Les fêtes que le roi d'Angleterre

prépare pour ſon mariage avec la princeſſe de France, m'ont attiré en ce pays. Cette princeſſe eſt la plus belle de toute la chrétienté. Elle poſſede tous les charmes & toutes les graces qui ſont partagées entre les autres femmes; rien n'approche de la blancheur & de la fineſſe de ſon teint. Je puis vous en donner une idée, mon révérend père, par un fait dont j'ai été témoin. J'étois à la cour de France le jour de la fête de Saint Michel; ce jour, auquel ſe faiſoit la déclaration du mariage, il y eut beaucoup de réjouiſſances. Le roi, la reine, & la princeſſe leur fille, mangeoient à une table ſéparée; & je puis aſſurer, pour l'avoir vu, que la blancheur & la fineſſe de la peau de cette princeſſe laiſſoient voir au paſſage le vin rouge qu'elle buvoit. Ce fut là que j'appris que le roi d'Angleterre, qui s'y étoit rendu, devoit être à Londres le jour de la Saint Jean; & qu'à ſon arrivée il y auroit de grandes fêtes dans cette ville pendant un an & un jour. Sur cette aſſurance, nous ſommes partis trente gentilshommes & moi, pour nous y trouver, & pour y recevoir l'ordre de chevalerie. La laſſitude de mon cheval, ajouta l'étranger, m'a fait demeurer derrière. Je me ſuis endormi, & le hazard n'a conduit ici.

L'hermite entendant parler de l'ordre de chevalerie, & du deſſein que ce gentilhomme avoit formé de le recevoir, pouſſa un grand ſoupir. Son imagination

gination lui retraça en cet instant toute l'excellence de cet ordre, & la gloire qu'il s'étoit acquise pendant tout le tems qu'il l'avoit professé. Tiran ne put s'empêcher de lui demander le motif des réflexions auxquelles il s'étoit abandonné. Et l'hermite reprenant la parole avec une douceur extrême : Je pense, lui dit-il, mon cher enfant, aux devoirs auxquels un chevalier s'engage en recevant cet ordre. Malgré l'habit dont je suis revêtu, j'ai l'honneur d'être chevalier. Il y a environ cinquante ans que je fus armé en Afrique, dans une grande bataille que nous soutînmes contre les Maures.

Puisque cela est ainsi, répliqua Tiran, je souhaiterois, mon révérend père, que vous eussiez la bonté de m'instruire à-fonds d'un état auquel je veux m'attacher toute ma vie, & dont je desire remplir les obligations. Mon fils, dit l'hermite en lui montrant le livre qu'il lisoit, Toutes les regles que vous demandez sont écrites dans ce volume. Je le lis souvent, pour ne point oublier les bontés dont le Seigneur m'a comblé.

Alors il ouvrit le livre, & lut à Tiran un chapitre qui contenoit l'origine de l'ordre de la chevalerie, & par quelle raison il fut établi. Il continua son discours, & lui apprit quelles étoient les vertus d'un bon chevalier, & quelles obligations on contractoit en entrant dans cet ordre. Il lui expliqua ensuite ce que signifioient les armes offensives

& défenſives du chevalier ; le caſque, la cuiraſſe, l'épée, la lance, & juſqu'aux éperons dorés. Il lui parla enfin des anciens chevaliers, & de ceux qui ſe diſtinguoient encore alors par les armes ; de Lancelot du Lac, de Galaad, de Boors, de Perceval le Gallois, qui fut le meilleur de tous, & qui par ſa vertu & ſa chaſteté (car il mourut vierge) mérita de faire la conquête du ſaint Graal (1) ; du bon chevalier de la Montagne noire, du duc d'Altretera, & de pluſieurs autres. Il lui dit auſſi que puiſqu'il avoit un ſi grand deſir de recevoir l'ordre de chevalerie, il falloit que ce fût avec éclat, c'eſt-à-dire, qu'il devoit choiſir pour cette cérémonie le jour d'un combat ou de quelques joûtes, afin que ſes parens & ſes amis fuſſent qu'il étoit capable de porter les armes & de les conſerver. Mais il ſe fait tard, continua-t-il, votre compagnie doit être fort

(1) Le ſaint Graal, dont il eſt tant parlé dans le roman de Lancelot du Lac & dans les hiſtoires de la Table ronde, étoit le baſſin dans lequel Jéſus-Chriſt avoit fait la Cène, apporté en Angleterre par Joſeph d'Arimathie, diſent ces romans. Ils en racontent beaucoup de merveilles, & même pluſieurs miracles ; car la ſimplicité de ces ſiecles groſſiers allioit la dévotion avec les intrigues libertines, dont ces livres, ſur-tout celui de Lancelot, ſont remplis. Graal dans la baſſe latinité gradale, ſignifie un baſſin : on emploie encore dans quelques provinces de France le mot de graille au même ſens ; & en vieil Anglois, graal ou graile eſt la même choſe que gradual.

loin; vous ignorez les chemins, & vous ſeriez en danger de vous perdre dans les bois dont ce canton eſt couvert, je vous conſeille donc de partir. A ces mots, il pria Tiran d'accepter le livre qu'il avoit. Montrez-le au roi & à tous les bons chevaliers, lui dit-il, afin qu'ils ſachent ce que c'eſt que l'ordre de chevalerie. Enſuite, l'ayant conjuré de paſſer à ſon retour par ſon hermitage, & de lui faire le récit des fêtes qui ſe ſeroient données à la cour, il lui dit adieu. Mais avant que de ſe ſéparer, Tiran demanda au ſaint homme ce qu'il devoit répondre au roi & aux autres chevaliers, en cas qu'ils vouluſſent ſavoir le nom de celui qui lui avoit donné le livre. Vous leur direz ſeulement, répartit l'hermite, qu'il leur eſt envoyé de la part d'un homme qui a toujours aimé & honoré l'ordre de chevalerie.

Tiran remonta à cheval, & continua ſon chemin. Peu de tems après, il rencontra pluſieurs de ſes gens, envoyés au-devant de lui, dans la crainte qu'il ne ſe fût égaré dans le bois. Arrivé au village où les autres cavaliers avoient mis pied à terre, il leur raconta ſon aventure, & leur montra le livre que l'hermite lui avoit donné. Ils paſsèrent la nuit à le lire, & montant à cheval au point du jour, ils arrivèrent à Londres. Les fêtes qui ſe donnèrent dans cette ville à l'occaſion du mariage du roi, durèrent, comme on l'a dit, un an & un jour.

après quoi, tous les étrangers qui s'y étoient rendus de toutes parts, quittèrent la cour pour retourner dans leurs pays.

Tiran se souvint alors de la parole qu'il avoit donnée à l'hermite. Il déclara donc à ses compagnons de voyage, qu'il étoit obligé de les quitter. Mais ils le prièrent tous de trouver bon qu'ils l'accompagnassent, & lui protestèrent que le récit qu'il leur avoit fait, avoit tellement piqué leur curiosité, qu'ils ne sortiroient point satisfaits d'Angleterre, s'ils n'avoient auparavant le plaisir de voir le saint homme. Tiran consentit à les conduire au lieu de sa retraite, & ils prirent tous ensemble le chemin de l'hermitage. En y arrivant, ils trouvèrent le solitaire qui disoit ses heures au pied d'un arbre. Ils l'abordèrent d'un air soumis, le saluèrent très-respectueusement, & voulurent même lui baiser la main; mais il les en empêcha, & les ayant tous embrassés, il les obligea de s'asseoir. Ensuite il leur parla en homme poli & touché de l'honneur qu'ils lui faisoient, & leur demanda s'ils ne venoient pas de la cour du roi son maître; quels étoient ceux qu'on avoit armés chevaliers, & ce qui s'étoit passé aux fêtes qui s'étoient données au sujet du mariage du roi avec la princesse de France; mais auparavant, ajouta-t-il en s'adressant à Tiran qu'il avoit reconnu d'abord, ayez la bonté de me nommer tous les seigneurs qui me font aujourd'hui l'honneur

de me visiter. Tiran obéit & satisfit la curiosité de l'hermite ; après quoi il continua en ces termes :

Les fêtes ayant été indiquées pour le jour de la saint Jean, on commença par faire la revue de tout ce qui se trouvoit dans la ville, tant de chevaliers & d'artisans, que de dames ou de demoiselles. Je ne dois pas oublier que, par une magnificence qui peut-être n'a jamais encore été mise en usage par aucun autre prince, le roi avoit ordonné que dans tous les ports, & sur les grands chemins qui conduisoient à la capitale, on fournît des vivres à ceux qui arriveroient pour voir les fêtes ou pour signaler leur adresse ; ensorte que, depuis le jour de leur embarquement jusqu'à celui de leur départ, ils ont toujours été défrayés.

Le jour de la saint Jean, le roi parut vêtu d'un habit magnifique, brodé de grosses perles & doublé de martres zibelines. Les chausses étoient pareilles, & le pourpoint de fil d'argent trait ; ce prince ne portoit point d'or, parce qu'il n'étoit pas encore armé chevalier. Il avoit seulement sur la tête une riche couronne de ce même métal, & tenoit son sceptre à la main. Il montoit ce jour-là un très-beau cheval, qu'il manioit avec une adresse & une bonne grace admirables. Dans ce superbe équipage il partit de son palais & se rendit à la grande place, suivi seulement des damoiselles de quatre différentes cours de l'Europe. Dès qu'il fut

arrivé, le duc de Lancaſtre, couvert d'une armure blanche, parut à la tête de quinze mille hommes d'armes. Ce ſeigneur mettant pied à terre, alla d'abord faire la révérence au roi, & prendre ſes ordres; après quoi il fit défiler les gendarmes, & paſſer à la tête de la marche. Ils étoient montés & armés à l'avantage; leurs chevaux étoient couverts de houſſes d'une étoffe brodée d'or & d'argent, & avoient ſur la tête des houppes & des panaches à l'italienne.

Toutes ces troupes marchèrent à la ſuite du duc de Lancaſtre, chaque cavalier portant un cierge à la main. Les artiſans parurent enſuite, ſelon le rang & avec les marques de leur profeſſion. Mais il s'éleva parmi eux une ſi grande diſpute, qu'elle fit craindre qu'il n'en périt un grand nombre.

Quelle fut l'origine & la ſuite de cette conteſtation? reprit l'hermite. Je vais vous l'apprendre, répondit Tiran. Les tiſſerands prétendoient avoir le pas ſur les ferruriers, qui n'y vouloient point conſentir. Il ſe trouva plus de dix mille hommes de chaque côté, prêts à ſoutenir l'honneur de leur corps. Les gens de loi étoient la principale cauſe de tout le déſordre; les uns alléguoient en faveur des tiſſerands, que la toile étoit néceſſaire pour le ſervice divin; les autres diſoient, pour les ferruriers, que l'invention du fer avoit précédé celle de la toile, & qu'il n'y avoit aucun métier où le fer

ne fût néceſſaire ; ce qui donnoit un grand avantage à ces derniers. Ces diſcours ne ſervoient qu'à échauffer les eſprits ; & ſi le duc ne ſe fût trouvé alors à cheval, les choſes auroient peut-être tourné de façon que le roi lui-même n'eût pu y apporter du remede. Le duc ſe jetta donc au milieu des mutins, prit ſix légiſtes, trois d'un parti & trois de l'autre, & les emmena hors de la ville. Ils le ſuivirent ſans aucun ſoupçon. Mais à-peine furent-ils éloignés de leurs confrères, que le duc, qui avoit eu la précaution d'établir une garde de mille hommes à la tête du pont, avec ordre de ne laiſſer paſſer qui que ce fût, n'exceptant de cette défenſe que la ſeule perſonne du roi, mit pied à terre au milieu du pont, fit élever très-promptement deux potences, & fit pendre à chacune trois des légiſtes, la tête en-bas pour leur faire plus d'honneur. Le roi, inſtruit de cet événement, courut au duc, & lui dit qu'il ne pouvoit jamais lui rendre un plus grand ſervice, ni faire rien de plus juſte, parce que ces hommes de loi ne s'enrichiſſoient qu'en ruinant toute l'Angleterre. Je veux, continua-t-il, que ces légiſtes demeurent expoſés pendant tout ce jour, & que demain on les coupe en quatre quartiers, pour les mettre ſur les grands chemins. Le duc profita de cette occaſion pour repréſenter au roi que ſi ſa majeſté vouloit le croire, elle ordonneroit que dans tout le royaume il n'y eût que deux

hommes de loi, qui seroient obligés de prononcer dans l'espace de quinze jours, une sentence définitive, sur quelque affaire que ce pût être. Mais il faudroit, ajouta-t-il, que votre majesté les payât bien, afin de pouvoir les traiter comme ceux-ci, au cas qu'on s'apperçût qu'ils se laissassent corrompre. Le jeune roi approuva l'avis du duc; il ordonna sur le champ qu'il fût exécuté; & le peuple informé d'un réglement si sage, lui donna des louanges infinies. Du reste, cet incident n'empêcha point la fête de s'exécuter de la même manière dont elle avoit été projetée.

Après les artisans, qui formoient entr'eux différens jeux, venoient les archevêques, les évêques, les protonotaires, les prévôts, les chanoines, les prêtres; enfin tout le clergé portant un grand nombre de reliques. On voyoit ensuite un grand dais ou baldaquin très-riche, sous lequel marchoit le roi, environné de tous ceux qui vouloient recevoir l'ordre de chevalerie. Ils étoient vêtus de satin blanc, ou de brocard d'argent, pour marque de la virginité dont ils devoient faire profession.

Derrière eux marchoient les seigneurs & les barons, vêtus de brocard ou de riches étoffes d'or & d'argent, de satin, de velours, & de damas cramoisi. Toutes les femmes mariées paroissoient ensuite, vêtues comme leurs maris. Les hommes veufs & les femmes veuves venoient après cette riche

cavalcade, les uns & les autres portoient des habits de velours noir, avec les harnois de leurs chevaux de même couleur. Ils étoient ſuivis par les jeunes filles & par les jeunes garçons, habillés de brocard blanc ou verd, chamarré d'argent. Les diverſes troupes étoient parées de groſſes chaînes d'or, avec des fermails de même métal, enrichies de perles, de diamans, de rubis, & d'autres pierreries d'une grande valeur; car tous avoient fait à l'envi leurs efforts pour paroître magnifiques à cette fête.

Après cette pompeuſe cour, marchoient toutes les religieuſes de tous les différens ordres, vêtues d'habits de ſoie, ſi elles le vouloient, mais de la couleur preſcrite par leurs regles; le roi en avoit obtenu la permiſſion du pape, avec celle de pouvoir ſortir de leurs couvens pendant l'eſpace d'un an & un jour. Mais afin qu'elles puſſent faire uſage de cette liberté, le roi avoit fait diſtribuer de l'argent à tous les monaſtères, ſur-tout à ceux qui étoient les moins riches. Ainſi, toutes les religieuſes, ſur-tout les jeunes, ne manquèrent pas de ſe trouver à cette fête, parées & ajuſtées avec ſoin. Elles portoient chacune un cierge allumé. Les femmes du tiers-ordre ſuivoient, en chantant le *Magnificat*. Elles étoient auſſi habillées de ſoie, & portoient de même un cierge à la main. Après elles paroiſſoient tous les officiers du royaume, & toute l'in-

ſanterie armée comme ſi elle eût marché à l'ennemi. Toute cette milice portoit la livrée du roi, c'eſt-à-dire, des caſaques mi-parties de blanc & de rouge avec une bordure d'hermines. Ces troupes précédoient les femmes publiques, accompagnées de leurs protecteurs. Elles portoient une guirlande de fleurs ou de myrte. Celles qui avoient quitté leurs maris pour prendre cet état, étoient obligées de porter encore une banderolle à la main. Les unes & les autres marchoient en danſant au ſon du tambourin.

Dès que la reine apprit que le roi approchoit, elle ſortit du palais qu'elle avoit occupé juſqu'alors à Granoug (Greenwick), monta dans un château de bois, porté ſur douze roues, traîné par trente-ſix chevaux des plus grands & des plus forts que l'on eût pu trouver en France. Elle avoit avec elle cent trente demoiſelles, toutes fiancées; car il n'étoit point permis à aucune autre fille ou femme de l'accompagner. Ce palais roulant étoit ſuivi d'un grand nombre de ducs, de comtes & de marquis à cheval, & de pluſieurs dames & demoiſelles du premier rang. La reine s'arrêta au milieu d'une grande prairie, & ſe plaça ſur la porte de ſon château, d'où elle ne ſortit qu'à l'arrivée du roi. Le duc de Lancaſtre parut le premier, & ayant mis pied à terre, vint faire la révérence à cette princeſſe. Chaque ordre défila enſuite devant elle, & lui rendit ſes hom-

mages. Cependant le roi étant arrivé, mit pied à terre à quelques pas du château, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Alors la reine, ſuivie de toutes les dames, ſe leva, & deſcendit par une échelle d'argent qu'on appliqua au château. La fille du duc de Berri lui donnoit le bras, & celle du comte de Flandres lui portoit la queue. Elle étoit précédée par les cent trente demoiſelles qui l'avoient accompagnée.

Mais permettez-moi, mon révérend père, de vous parler ici de la magnificence & de la beauté de cette princeſſe. Elle étoit vêtue ce jour-là d'une veſte de brocard rouge & d'or, dont le fond étoit relevé d'une riche broderie d'argent; la tête de chaque fleur étoit d'or émaillé. Sur la veſte, elle portoit un manteau tout couvert de glands d'or battu, garni de rubis & d'émeraudes. Jamais beauté ne fut comparable à la ſienne. Ses cheveux traînans juſqu'à terre paroiſſoient autant de fils d'or; ſon viſage & ſes mains étoient d'une blancheur éblouiſſante; ſa taille enfin & ſa démarche avoient tant de graces, qu'elles perſuadoient aiſément que tout ce qu'on ne voyoit point étoit admirable. Dès que cette princeſſe fut en préſence du roi, elle lui fit une petite révérence qu'il lui rendit par une inclination de tête. Alors tous les ſeigneurs & toutes les dames de la cour furent admis à baiſer la main de leurs majeſtés. Auſſi-tôt après, le cardinal d'An-

gleterre, revêtu de ſes habits pontificaux, commença la Meſſe ſur un autel portatif, que l'on dreſſa dans la prairie; & l'orſqu'il fut à l'évangile, il fiança le roi avec la princeſſe; le roi la baiſa par pluſieurs fois. Après la meſſe, il alla la joindre, cauſa long-tems avec elle, & ils ſe firent toutes les careſſes permiſes entre fiancés. Le duc de Lancaſtre, oncle du roi, lui donna enſuite l'ordre de chevalerie. Pluſieurs jeunes gentilshommes témoignèrent le deſir qu'ils avoient de recevoir auſſi cette marque d'honneur; mais on déclara que dans un pareil jour aucun autre ne pouvoit être armé chevalier.

Après la cérémonie, le roi entra dans un petit pavillon, où il quitta tous les habits qu'il avoit portés comme damoiſel, & les envoya au fils du duc d'Orléans, couſin-germain de la reine, & qui avoit été chargé de la conduire en Angleterre. Il accompagna ce préſent de deux gros villages qu'il lui donna. Enſuite ce prince parut avec un ſuperbe habit de velours rouge à fonds d'or, doublé d'hermine. Au lieu de couronne, il portoit ſur ſa tête une toque de velours noir, ornée d'une agraffe de diamans, que l'on eſtimoit cinquante mille écus. Dès-lors il quitta la compagnie des damoiſels, pour prendre celle des chevaliers mariés; & s'étant remis ſous ſon riche baldaquin, tandis que la reine étoit montée dans ſon château de bois, on ſe rapprocha

de Londres dans le même ordre qu'on avoit tenu d'abord.

A un mille de cette ville, on s'arrêta dans une vaſte prairie, où l'on trouva un grand nombre de tentes & de pavillons dreſſés, & une infinité d'inſtrumens qui jouoient ſans diſcontinuer. Le roi mit pied à terre avec toute ſa cour, monta dans le château de la reine, & lui donna la main pour deſcendre dans la prairie. Alors ils ſe baisèrent. Tous les fiancés en firent de même, & le bal commença. On ſervit enſuite, ſelon l'uſage de ce pays, un breuvage compoſé de malvoiſie & de gingembre verd (1). On partit de cette prairie pour ſe rapprocher de la ville, & l'on ſe rendit auprès d'une grande rivière bordée d'arbres fort hauts, & de différentes eſpèces, ſous leſquels on avoit dreſſé un grand nombre de tables. Chaque corps avoit ſon quartier ſéparé, accompagné de maiſons de bois, que l'on avoit conſtruites à ce deſſein, & qui, jointes à un grand nombre de tentes, ſuffiſoient pour loger tout le monde, ſans qu'on fût obligé d'entrer dans la ville. Là, les fêtes commencèrent, & ce premier jour ſe paſſa en jeux & en danſes. Le ſecond, qui étoit un vendredi, après la meſſe, nous mon-

(1) C'eſt ce que nos romans françois, comme Perceforêt, nomment vin ſpécial. Cet uſage a ſubſiſté long-tems.

tâmes dans des bateaux couverts de tapiſſeries de ſoie & de brocard, & ornés de devîſes. Nous prîmes le divertiſſement de la pêche. Il y avoit plus de deux cens barques. Le roi dîna enſuite, & ſur la fin du repas le grand veneur parut, ſuivi de tous ſes chaſſeurs, qui conduiſoient des braques, des chiens courans & des lévriers de Bretagne. On partit pour la chaſſe, où l'on tua une prodigieuſe quantité de gibier.

Le ſamedi matin, on aſſembla un conſeil général, compoſé d'hommes & de femmes, pris dans tous les différens ordres, & on régla quelle devoit être la deſtination de chacun des jours de la ſemaine, pendant tout le temps que devoient durer les fêtes. Le réglement, arrêté à la pluralité des voix, fut publié par les rois d'armes, les hérauts & les pourſuivans. Voici quelle en étoit la ſubſtance.

Le dimanche, jour de bénédiction & de joie, fut deſtiné aux danſes; les différens états, tant de la magiſtrature que des corps de métiers, devoient danſer ſéparément. Ils pouvoient auſſi, s'ils le vouloient; repréſenter des farces & des comédies (1). Ceux qui auroient le mieux réuſſi, au ſentiment des juges nommés à cet effet, devoient recevoir vingt marcs d'argent, & de plus, être rembourſés des frais de leurs intermedes.

(1) Entremeſes.

Le lundi fut marqué pour les joûtes, ſoit à fer morné, ſoit à fer émolu. On régla la forme & la meſure des lances, & on ordonna que ces deux eſpèces de joûtes ſe feroient alternativement. On fixa le prix à cinq marcs d'or.

Le mardi fut deſtiné aux combats de barrière à pied, des chevaliers & des gentilshommes, ſoit ſeul-à-ſeul, ſoit deux contre deux ou en plus grand nombre; mais il ne pouvoit pas paſſer vingt-cinq, parce que le nombre des tenans n'étant que de vingt-ſix, il falloit qu'il reſtât quelqu'un à la garde du prix deſtiné à celui qui auroit le mieux fait; c'étoit une épée d'or du poids de dix marcs. Le vaincu devoit reſter priſonnier du vainqueur, & ne pouvoit obtenir ſa liberté que par échange ou par rançon.

Le mercredi étoit le jour des combats à cheval, ſoit à outrance, ſoit au premier ſang. Le prix de ces combats devoit être une couronne d'or du poids de quinze marcs.

Le jeudi étoit deſtiné pour les combats à pied, à outrance & à toutes armes; ſoit corps-à-corps, ſoit deux contre deux, ou en plus grand nombre; mais toujours au-deſſous de vingt-ſix, comme on l'a dit. Le prix étoit une ſtatue d'or répréſentant l'infante, & du poids de trente-cinq marcs au moins. Le vaincu devoit faire ſerment entre les mains des juges: 1°. de ne pouvoir jamais, du reſte de ſa vie, demander le combat à outrance, avec

des armes de l'eſpèce de celles qu'il auroit employées dans ce combat : 2°. de ne pouvoir porter les armes du reſte de cette année, à moins que ce ne fût contre les infideles : 3°. d'aller ſe remettre à la diſcrétion de l'infante, qui pourroit en faire à ſa volonté.

Le vendredi, jour de douleur & de triſteſſe, il ne devoit y avoir aucun combat ; ſeulement après la meſſe il étoit permis d'aller à la chaſſe.

Enfin, le ſamedi fut deſtiné pour l'examen & la réception des nouveaux chevaliers. Après ce réglement, on fit le choix de vingt-ſix tenans. On alla examiner les lices & le champ de bataille, que l'on trouva en bon état. On régla auſſi la façon dont les aſſaillans devoient ſe préſenter pour demander le combat, & pour marquer les armes dont ils devoient ſe ſervir. Comme toutes ces entrepriſes devoient avoir la gloire des dames pour objet, l'aſſaillant s'avançoit au pied de l'échafaut ſur lequel étoient les tenans, accompagné de deux filles ou de deux femmes, à ſa volonté : là, après avoir déclaré ſon pays, ſon nom, celui de ſon père & celui de ſa mère, il déclaroit ſi celle à l'honneur de qui il entreprenoit le combat étoit fille, femme, veuve ou religieuſe ; & alors toutes celles de l'ordre dont étoit ſa maîtreſſe, faiſoient à haute-voix des vœux pour qu'il obtînt la victoire.

Lorſque toutes ces choſes eurent été réglées, le roi alla dîner ; & après avoir entendu les vêpres,

il

il ſe rendit dans la prairie, ſuivi de tous les ordres. On avoit dreſſé au milieu une montagne de charpente, avec tant d'art, que l'œil y étoit trompé. Sur le ſommet de cette montagne on découvroit un château très-élevé, défendu par une épaiſſe muraille, garnie de cinq cents ſoldats couverts d'armes blanches. Le duc de Lancaſtre s'avança à la tête des troupes, & dès qu'il fut au pied du rempart, il fit ſommer la garniſon d'ouvrir les portes. Ils répondirent que leur ſeigneur leur avoit confié la garde du château, & qu'ils en défendroient l'entrée contre le monde entier. Alors le duc s'adreſſant à ceux de ſa ſuite : Chevaliers, leur dit-il, faites comme moi. En même tems il mit pied à terre, & en un inſtant toutes les troupes attaquèrent la place l'épée & la lance à la main. Les aſſiégés lançoient cependant avec leurs machines de grandes poutres & des pieux, qu'on auroit pris pour des barres de fer ; mais les yeux y étoient trompés, & tout cela n'étoit au fond que des ſachets de cuir remplis de ſable & noircis. Les pierres, dont la garniſon faiſoit pleuvoir une grêle ſur les aſſiégeans, étoient de même nature. Ces ſacs ne laiſſoient pas de renverſer ſouvent les aſſaillans ; enſorte qu'il ſe paſſa quelque tems avant qu'ils s'apperçuſſent que ce n'étoit qu'un j'eu, ce qui rendit le ſpectacle plus agréable.

Tous les états ſe préſentèrent ſucceſſivement

devant la place, & la ſommèrent inutilement d'ouvrir ſes portes; le roi lui-même ne réuſſit pas mieux. Enfin la reine s'avançant au pied du rempart, ſuivie de toutes ſes dames, demanda le nom du ſeigneur de ce château; on lui répondit qu'il s'appelloit le dieu d'amour. En même tems il parut à une fenêtre. La reine lui fit une profonde révérence, & s'adreſſant à lui: Dieu d'amour, lui dit-elle, dont je révère la puiſſance & la grandeur, eſt-il poſſible que vous réſiſtiez ainſi aux prières de vos ſerviteurs, & que vous refuſiez de les rendre témoins de la gloire & du bonheur que vous deſtinez à ceux qui vous ſervent? Vous qui régnez ſur les cœurs des amans fideles, leur refuſerez-vous votre aſſiſtance dans leurs peines? les rendrez-vous éternelles, & ne parviendront-ils jamais à cette félicité qui en doit être le prix? Dieu puiſſant, auquel je me ſuis livrée, ouvrez-moi les portes de votre ſéjour, recevez-moi pour la plus ſoumiſe de vos eſclaves, rendez-moi témoin de votre gloire, qui m'a été inconnue juſqu'à-préſent, & admettez-moi au nombre de celles qui en ont goûté les douceurs.

A ces mots, la porte s'ouvrit avec un grand bruit. Le roi & la reine, ſuivis de tous les états, entrèrent dans une vaſte cour tendue de tapiſſeries travaillées en ſoie, en or & en argent, & qui repréſentoient des hiſtoires admirables. Le plafond de la cour étoit couvert de brocard d'Alexandrie,

& au-dessus des tentures on voyoit des loges remplies d'anges vêtus de blancs, & portant des diadêmes sur leurs têtes. Ils jouoient de toutes sortes d'instrumens, & chantoient si parfaitement, que les spectateurs en étoient ravis & charmés. Peu de tems après, le dieu d'amour, tout brillant de lumière, parut à une fenêtre; & s'adressant à la reine, avec un air riant & ouvert: Vos graces, aimable reine, lui dit-il, vous rendent souveraine de ma volonté. Je vous adopte pour fille. Dispensez les faveurs de cet heureux séjour. Punissez & récompensez tous ceux qui sont engagés sous ma loi. Vous seule désormais serez la maîtresse de leur sort. Mais que les amans & que les amantes perfides ne trouvent aucune grace devant vous; c'est la seule loi que je vous impose. En même tems le dieu & les anges disparurent, les tapisseries s'agitèrent, comme si la terre eût tremblé. Nous montâmes tous au haut du château, & mettant la tête aux fenêtres qui regardoient sur la cour, nous ne découvrîmes plus que la prairie; & nous apperçûmes avec surprise que le château étoit composé de quatre grands bâtimens séparés.

Le roi logea dans un avec toute sa cour, la reine occupa le second avec tous les François qui l'avoient suivie. Le troisième & le quatrième étoient destinés pour les chevaliers étrangers, d'Allemagne, d'Italie, de Lombardie, de Castille, d'Aragon, de

Portugal & de Navarre. Chacun de ces quatre grands corps de bâtimens renfermoit un si grand nombre de salles & de chambres superbement meublées, que tout le monde y étoit commodément logé. Les chevaliers qui avoient visité toutes les cours des plus grands rois, convenoient qu'ils n'avoient rien vu de si magnifique que cette fête. On voyoit dans l'appartement du roi une statue d'argent, qui représentoit une femme nue ; son ventre paroissoit un peu enflé, ainsi que sa gorge, qu'elle sembloit soutenir, & même presser avec ses deux mains. Il sortoit de cette gorge deux filets d'une eau extrêmement claire, qui tomboit dans un vase de cristal.

Dans le logement de la reine étoit la statue d'une jeune fille, faite d'or emaillé ; elle étoit nue, & tenoit ses mains baissées & serrées contre son corps, comme pour s'en couvrir ; de dessous ces mains il sortoit une fontaine de vin délicieux, qui étoit reçu dans un vase transparent.

D'un autre côté paroissoit une statue d'évêque, aussi d'argent. Il étoit représenté les mains jointes, les yeux élevés vers le ciel, & la mître en tête ; de cette mître couloit une fontaine d'huile qui tomboit dans un vase de jaspe. Enfin, dans le dernier corps de bâtiment on voyoit un lion d'or, portant une couronne ornée de pierreries, jettant continuellement par la gueule un miel blanc & délicieux, qui étoit reçu dans un vase de calcédoine.

Au milieu d'une cour qui séparoit ces quatre logemens, étoit un nain, le plus difforme que l'on puisse imaginer. Une de ses mains posoit sur sa tête; l'autre soutenoit son ventre, dont il sortoit un ruisseau d'un excellent vin rouge, qui tomboit dans un vase d'argent. Ce nain étoit moitié d'or & moitié d'acier, & paroissoit couvert d'un demi-manteau. Un peu au-dessus, il y avoit une statue d'argent, représentant un homme d'une grande vieillesse, avec une bosse d'une grandeur énorme, & couvert d'une barbe très-blanche. Il avoit un bâton à la main; cette bosse étoit creuse, & elle étoit toujours remplie d'un pain le plus blanc & le meilleur que l'on pût manger.

Toutes ces merveilles, qui tenoient de l'enchantement, étoient l'ouvrage de l'art. Tant que les fêtes ont duré, le boulanger de la cour a fourni par jour plus de trente mille pains. Jamais on ne dérangeoit les tables que pour en changer le linge, & elles étoient servies avec profusion. Tous les appartemens où l'on mangeoit étoient accompagnés d'un buffet richement paré des plus beaux vases d'argent, sans que jamais personne ait été servi qu'avec de la vaisselle de ce métal. Ce château étoit accompagné d'un jardin parfaitement bien planté, & très-agréable, où le roi alloit souvent se promener. De-là on entroit par une très-belle porte dans un grand parc, rempli de gibier & des ani-

maux les plus rares. C'étoit là que ce prince, suivi de tous les seigneurs de sa cour, alloit chasser le vendredi, comme il avoit été réglé. Quelquefois aussi il se promenoit sur la rivière, accompagné d'un nombreux cortege de barques, toutes magnifiquement parées.

Dans le cours de la fête il y a eu plus de soixante jeunes gentilshommes qui ont reçu l'ordre de chevalerie; & plus de cent cinquante chevaliers ont perdu la vie dans les différens combats de barrière. Il s'y est trouvé des rois, des ducs, des comtes, des marquis, & un nombre infini de gentilshommes des plus anciennes & des plus illustres maisons de l'Europe, qui tous s'y sont distingués.

C'est sans doute un grand honneur pour un chevalier, reprit l'hermite, d'entendre proclamer son nom, & de se voir déclarer vainqueur dans une telle assemblée. Mais dites-moi, je vous prie, continua-t-il, quel est celui qui s'est le plus distingué, & auquel on a décerné l'honneur des tournois & des joûtes? La chose n'étoit pas facile à décider, répondit Tiran. Il pouvoit se faire que cet honneur eût été mérité par un simple gentilhomme; & il n'eût pas été naturel de faire cet affront au grand nombre de princes & de seigneurs qui étoient à la fête; car pour peu que ces derniers montrent de valeur dans de semblables assemblées, leur gloire efface celle des simples che-

valiers. Cela peut arriver, dit l'hermite, mais ce n'eſt pas l'uſage de ce pays-ci; car dans les joûtes & dans les tournois les hérauts & les rois d'armes ſont obligés de proclamer à haute-voix quel eſt celui qui a remporté l'honneur de ce combat par-deſſus tous les autres vainqueurs. On n'aura pas ſans doute manqué à cette coutume, dans une fête comme celle-ci; c'eſt le nom du chevalier que je vous demande.

Tiran rougit à ces mots, baiſſa les yeux, & ſe tut. Pourquoi donc ce ſilence, mon fils? reprit l'hermite. Alors un chevalier, nommé Diofébo, ſe leva; & prenant la parole: Son ſilence, dit-il, mon père, vous inſtruit aſſez. Mais je jure, par l'ordre que j'ai reçu le jour de l'aſcenſion, de vous dire avec vérité tout ce que vous deſirez ſavoir. Tiran, qui ne vouloit pas être préſent à cette converſation, les quitta pour aller donner quelques ordres; & Diofébo continuant ſon diſcours: Ce chevalier qui a diſparu, eſt celui-là même qui a remporté le prix ſur tous les vainqueurs. C'eſt ainſi qu'en ont décidé le roi, les juges du camp, & tous les ſeigneurs de la chrétienté, qui ſe ſont trouvés préſens aux combats. A ces mots Diofébo ſe remit ſur le gazon, & continua en ces termes.

Tiran le blanc fut le premier auquel le roi conféra l'ordre de chevalerie. Après les queſtions & les réponſes ordinaires, & après le ſerment accou-

tumé de remplir les engagemens de cet ordre, deux des plus grands ſeigneurs prirent notre chevalier ſous les bras, & le conduiſirent aux pieds du roi, qui lui mit l'épée ſur la tête, en diſant : Dieu & monſeigneur ſaint Georges te faſſent bon chevalier ; après quoi il le baiſa à la bouche. En même tems ſept demoiſelles, vêtues de blanc, repréſentant les ſept alégreſſes de la vierge Marie, vinrent lui ceindre l'épée. Enſuite quatre chevaliers, qui repréſentoient les quatre évangéliſtes, lui chauſsèrent l'éperon. Alors la reine s'avança, & le prenant par un bras tandis qu'une ducheſſe le tenoit par l'autre, elle le conduiſit ſur une belle eſtrade, où elle le fit aſſeoir ſur un trône. Le roi & la reine ſe placèrent à ſes côtés, & tous les chevaliers & les demoiſelles ſe rangèrent au bas de l'eſtrade. Enfin on ſervit une ſuperbe collation, après quoi chacun ſe retira. On obſerva les mêmes cérémonies pour tous les autres chevaliers.

La promotion de Tiran fut ſuivie de deux victoires, qu'il remporta ſucceſſivement contre deux des chevaliers tenans. Le premier combat étoit à cheval & à la lance ; le ſecond fut un combat à pied & à outrance, avec la hache, l'épée & le poignard. Dans l'un & l'autre, Tiran fit également admirer ſon adreſſe & ſon courage, & laiſſa ſes deux adverſaires morts ſur la place.

Peu de jours après, le roi & la reine danſant

dans la prairie, Tiran jetta les yeux sur une parente de la reine, nommée la belle Agnès, fille du duc de Berri. Sa beauté le cédoit à-peine à celle de la reine; mais elle l'égaloit en graces, en gentil parler, & en politesse. Elle étoit affable & prévenante, n'ayant rien de ces façons altières, si communes aux belles personnes. Cette belle portoit ce jour-là au cou un nœud de diamans. Après les danses; Tiran s'approcha d'elle, & lui faisant une profonde révérence: La vertu, lui dit-il, la haute naissance, la beauté, les graces & le savoir qui sont en vous, belle Agnès, me font desirer de vous servir. Si vous me donniez ce nœud que je vois sur votre sein, je le porterois toute ma vie; & je fais serment, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, de combattre en votre honneur un chevalier à toute outrance, soit à pied, soit à cheval, armé ou désarmé. Sainte Marie! s'écria la belle Agnès; comment! pour une chose aussi médiocre, vous voulez vous exposer, & vous battre en champ clos? Mais afin de ne point essuyer les reproches des dames, des demoiselles, & des bons chevaliers, & pour que vous ne perdiez point le fruit du mérite de la chevalerie, je consens qu'en présence de tout le monde vous preniez vous-même ce joyau que vous desirez. Tiran fut charmé de la réponse de la belle Agnès; & ayant détaché le bijou, ce qu'il ne pouvoit faire sans lui toucher la gorge, il le

porta à ſa bouche. Enſuite ſe mettant aux genoux de celle qui venoit de lui accorder une faveur ſi ſingulière : Je ne puis aſſez vous remercier, madame, lui dit-il, du préſent que vous venez de me faire ; je l'eſtime plus que je ne ferois le royaume de France ; & je promets à Dieu de le conſerver juſqu'à la mort. En même temps il l'attacha à la barrette qu'il portoit ce jour-là.

Cette aventure lui occaſionna un démêlé avec un chevalier françois qui étoit alors à la cour. Il ſe nommoit le ſeigneur de Villermes. Sa valeur & ſon expérience aux armes étoient connues. Le lendemain, pendant que le roi entendoit la meſſe, il vint trouver Tiran, & lui dit : Chevalier, comment avez-vous eu l'audace de porter des mains profanes ſur un corps ſacré comme celui de la belle Agnès ? Jamais chevalier a-t-il fait une demande pareille à la vôtre ? Il faut que de gré ou de force vous me donniez ce précieux bijou ; je le mérite mieux que vous : dès mon enfance, j'ai aimé, ſervi & reſpecté cette rare beauté ; c'eſt un prix qui eſt dû à mes longs ſervices. Remettez-le à celui qui en eſt le plus digne ; ne me forcez point à vous l'arracher avec la vie. Je ſerois regardé comme le plus infâme & le plus lâche des chevaliers, répondit Tiran, ſi j'abandonnois ce joyau qui m'a été accordé, que j'ai détaché moi-même, & que j'ai juré de conſerver. Mais, chevalier, vos diſcours ſont

trop fiers, je vois qu'il qu'il faut que je rabaiſſe votre orgueil. Le chevalier françois voulut alors ſe ſaiſir du joyau ; Tiran mit ſur le champ l'épée à la main, & tous ceux qui ſe trouvèrent préſens en firent de même. Chacun prit parti ; de ſorte qu'il y eut une douzaine de chevaliers ou de gentilshommes tués, avant qu'il fût poſſible de les ſéparer. Je puis en dire des nouvelles certaines, ajouta Diofébo, puiſqu'en cette occaſion je fus bleſſé de quatre coups d'épée. Cependant la reine accourut au bruit des combattans. Sa préſence arrêta d'abord les plus animés : on ſe ſépara, & chacun ſe retira à ſon logement.

Cette affaire ne laiſſa pourtant pas d'avoir des ſuites. Quelques jours après, le chevalier françois écrivit à Tiran, & lui fit tenir ſa lettre par un page. Elle étoit conçue en ces termes.

» A toi, Tiran le blanc, qui viens de cauſer » la perte de tant de guerriers. Si tu ne crains » point d'expoſer ta vie, je te laiſſe le choix des » armes ; armé, déſarmé, à pied, à cheval, nud ou » habillé ; tout m'eſt égal, pourvu que je me batte » avec toi juſqu'à la mort. Ecrit de ma propre main, » & ſcellé de mon cachet. DE VILLERMES. »

Tiran lut la lettre, & fit entrer le page dans une chambre, où il lui donna dix mille écus d'or

après avoir tiré parole de lui, qu'il ne parleroit à perſonne de ce qui s'étoit paſſé. Enſuite il ſortit ſeul, & fut chercher un roi d'armes, qu'il conduiſit à trois milles du lieu où les fêtes ſe donnoient. Là, ſe trouvant tête-à-tête avec lui : Roi d'armes, lui dit-il, je te conjure, par la foi dont tu fais profeſſion, & par le ſerment que tu as prêté à ton roi le jour qu'il ta revêtu de ta charge, de me garder le ſecret ſur ce que je vais te confier, & de me dire franchement & loyalement quelle conduite je dois tenir. Le roi d'armes, qui ſe nommoit Jéruſalem, jura par tout ce qu'il y a de plus ſacré, d'être ſecret ; après quoi Tiran lui montrant la lettre qu'il avoit reçue : Jéruſalem, mon ami, lui dit-il, je tiendrai certainement à honneur de ſatisfaire la volonté du brave chevalier de Villermes ; mais je n'ai pas encore vingt ans, & je ne ſais pas trop les regles de la chevalerie, c'eſt à toi de m'en inſtruire. Je crains de déplaire au roi, & de violer des loix que je voudrois ſuivre ſi l'honneur me le permettoit. Le roi d'armes lui répondit qu'il pouvoit être tranquille, & que le chevalier étant l'agreſſeur, c'étoit lui qui violoit les loix, & qui le mettoit, par ſon défi, dans la néceſſité de les enfreindre. Le ſcrupule de Tiran étant diſſipé par cette réponſe, il demanda à Jéruſalem qui ſeroit le juge de ce combat. Le héraut lui répondit qu'il ne pouvoit plus lui ſervir de juge, parce qu'il lui

avoit servi de conseil ; mais il ajouta qu'il ne pouvoit mieux faire que de prendre le roi d'armes Claros de Clarence. Je le connois pour très-instruit, dit Tiran ; je le prendrai, si le seigneur de Villermes le trouve bon. En même tems il délivra au roi d'armes son blanc-seing cacheté de ses armes, avec pouvoir de convenir avec son ennemi de toutes les conditions du combat. Et parce qu'il étoit l'agresseur, il fut résolu qu'on lui laisseroit le choix des armes.

Jérusalem consentit à tout, & se chargea de la carte-blanche. En le quittant, Tiran lui fit présent d'une robe de brocard doublée d'hermine, qu'il accepta. De-là il alla chercher le chevalier de Villermes, & le tirant à l'écart : Seigneur, lui dit-il, je voudrois fort, à cause de mon ministère, vous accorder, & faire la paix entre vous & Tiran le Blanc ; mais si vous persistez dans votre résolution, voici votre lettre & sa réponse ; c'est un blanc-seing signé de sa main & scellé de ses armes. Vous êtes l'agresseur, décidez de tout ; & si vous le pouvez, prenez cette nuit pour le combat.

Le seigneur de Villermes fut charmé du procédé de Tiran. Il dit au roi d'armes qu'il acceptoit volontiers le pouvoir qu'il lui donnoit de la part de son ennemi. Et voici, ajouta-t-il, quelles sont mes intentions. Nous nous battrons à pied, avec une simple chemise de toile de France, un bou-

clier de papier, & une guirlande de fleurs sur la tête. Nos armes offensives seront deux coutcaux de Gênes, longs de deux palmes, pointus & tranchans des deux côtés, avec lesquels nous nous battrons à outrance. Allons donc, lui dit Jérusalem, chercher avant la nuit tout ce qui est nécessaire pour le combat. Sur le champ il firent l'acquisition de deux couteaux tels qu'ils le souhaitoient. Ils choisirent de la toile de France, dont il commandèrent deux chemises un peu longues, mais dont les manches ne venoient que jusqu'au coude, pour ne point les embarrasser. Ensuite ils prirent une feuille de papier qu'ils séparènt en deux, & qu'ils accommodèrent en forme de boucliers. Après cette cérémonie, Jérusalem proposa à Villermes de prendre pour juge de leur combat le roi d'armes Claros de Clarence. Il est fort entendu, ajouta-t-il, & lui-même très-adroit aux armes. Pourvu que la chose soit égale & secrette, tout m'est bon, répliqua le chevalier; arrangez-vous avec Tiran. Je vais vous attendre à l'hermitage de la Madeleine, afin que si par hasard quelqu'un me rencontroit, on s'imaginât que j'y suis pour faire mes prières.

Le roi d'armes se rendit d'abord chez Claros, qui consentit à être le juge de ce combat, pourvu qu'il ne se fît point de nuit, parce qu'alors il n'est pas possible de juger avec connoissance de cause. Il accepta seulement la proposition pour le lende-

main matin, pendant que le roi entendroit la meſſe, temps auquel les chevaliers étoient occupés à lui faire leur cour, ou empreſſés auprès des dames. Jéruſalem rendit compte à Tiran & au ſeigneur de Villermes de cette réſolution; & de part & d'autre on attendit le lendemain avec une égale impatience.

Dès le grand matin, les rois d'armes vinrent prendre les deux chevaliers, & les conduiſirent dans un bois, où ils choiſirent une place convenable pour leur combat. Alors Jéruſalem poſa ſur l'herbe les armes dont ils étoient convenus; & Claros de Clarence prenant la parole: Vaillans chevaliers, leur dit-il, voici le lieu de votre mort & de votre ſépulture. Vous êtes ici ſans eſpérance de ſecours, & vous touchez à votre dernière heure. Prenez confiance en Dieu & en votre courage. Mais déclarez d'abord ſi vous m'acceptez pour juge, & jurez-moi par l'ordre de chevalerie, de ceſſer le combat dès que je vous l'ordonnerai. Ils le jurèrent; & Villermes dit à Tiran: Prenez les armes. Non, répondit-il, vous êtes l'agreſſeur, c'eſt à vous de choiſir. Après cette légère conteſtation, que Claros termina en les faiſant tirer au ſort, ils quittèrent leurs habits, & prirent leurs chemiſes qu'on avoit apportées. Le juge leur partagea enſuite le champ, leur défendant de commencer le combat qu'il ne leur en donnât l'ordre. Après quoi, les

deux rois d'armes coupèrent des branches d'arbres, dont ils formèrent une espece d'échafaud pour asseoir le juge.

Cependant Claros faisoit tous ses efforts pour accorder les deux chevaliers. Tiran sembloit se prêter; mais le seigneur de Villermes ne vouloit entendre à aucun accommodement, si premièrement son adversaire ne lui remettoit le bijou que la belle Agnès lui avoit donné, & s'il ne lui rendoit les armes. Le juge voyant donc qu'il n'étoit pas possible de faire la paix entre eux, alla s'asseoir sur son échafaud de branches d'arbres, cria à haute voix: Allons, chevaliers, gouvernez-vous en bons & braves combattans, tels que vous êtes.

Alors il coururent l'un contre l'autre avec une fureur égale; le chevalier françois portant le couteau aussi haut que sa tête, & Tiran, droit devant sa poitrine. Villermes porta d'abord un coup à son adversaire; mais celui-ci le rabattit, & d'un revers lui emporta l'oreille, qui tomba sur son épaule. La blessure étoit si grande, qu'on lui voyoit presque la cervelle. Tiran reçut ensuite sur la cuisse un coup si terrible, que l'os en étoit découvert; mais il ne l'empêcha pas d'en donner un à son ennemi sur le bras gauche. Enfin notre chevalier se sentant affoiblir par la quantité de sang qu'il perdoit, serra de près son adversaire, & lui porta à la mammelle gauche un coup de pointe, dont

il

...i perça le cœur; l'autre lui donna en même temps un ſi grand coup ſur la tête, qu'il en fut ébloui & renverſé. Il eſt certain que ſans le coup qu'il avoit porté au François, Tiran eût infailliblement perdu la vie; car il demeura évanoui & baigné dans ſon ſang. Mais Villermes n'eut pas le temps de redoubler, & tomba mort.

Le juge voyant les deux chevaliers par terre & ſans mouvement, deſcendit de l'échafaud, ſuivi de Jéruſalem. Ils approchèrent d'eux, & les trouvèrent ſans connoiſſance. Ils firent donc deux croix, qu'ils posèrent ſur leurs corps; mais s'appercevant que Tiran reſpiroit encore, Claros ordonna à Jéruſalem de demeurer à la garde des corps, pendant qu'il iroit rendre compte au roi & aux juges du camp de ce qui s'étoit paſſé. Le roi d'armes rencontra ce prince revenant d'entendre la meſſe; & l'abordant d'un air empreſſé: Seigneur, lui dit-il, il y a deux chevaliers qui ſe ſont battus à trois mille d'ici, & qui expirent ſur le champ de bataille. Eh! qui ſont-ils? reprit vivement le roi. Claros les lui nomma, l'aſſurant que l'un d'eux étoit certainement mort, & que l'autre donnoit peu d'eſpérance.

Cette nouvelle fit monter à cheval tous les parens & les amis de ces chevaliers. Nous arrivâmes des premiers; nous trouvâmes Tiran ſi défiguré, qu'à peine pouvoit-on le reconnoître. Il avoit cependant

encore les yeux ouverts. Les amis de Villermes le voyant expiré, voulurent ſe jetter ſur notre chevalier, pour lui enlever le peu de vie qui lui reſtoit, mais nous nous mîmes en devoir de le défendre; & le plaçant au milieu de nous, nous fîmes face de tous côtés. Nous étions dans cette ſituation, lorſque le connétable, armé de blanc, parut à la tête de beaucoup de troupes, qu'il poſta en différens endroits. Le roi ſuivit de près, accompagné des juges du camp. Lorſqu'ils apperçurent l'état où étoient les deux chevaliers, ils défendirent qu'on les enlevât, juſqu'à ce qu'ils euſſent tenu conſeil; ce qu'il firent.

Cependant la reine arriva, ſuivie de tous les états. Les dames & les demoiſelles ne purent voir ces braves chevaliers ſans verſer des torrens de larmes. Mais on ne peut exprimer la douleur de la belle Agnès, qui ſe tournant vers la reine: Voyez, madame, lui dit-elle à haute voix, voyez quel ſpectacle affligeant, & quelles preuves des ſentimens les plus généreux! Enſuite s'adreſſant aux parens & aux amis de Tiran, elle leur reprocha le peu d'intérêt qu'ils prenoient à ſa vie. Il va mourir, continua-t-elle, & vous lui laiſſez perdre tout ſon ſang. Que voulez-vous que nous faſſions, madame? lui répondit un de nous; le roi a défendu, ſous peine de la vie, de l'enlever ſans ſa permiſſion. Ah malheurs! s'écria la belle Agnès; comment ſe

peut-il que le roi ait donné un ordre auſſi ſévère ? Cependant s'étant apperçue que le chevalier s'affoibliſſoit, & que ſes bleſſures ſe refroidiſſoient : Qu'on en diſe tout ce qu'on voudra, s'écria-t-elle ; je ne le fais qu'à une ſainte intention. A ces mots elle détacha ſa robe de velours blanc, doublée de martre zibeline, & la fit mettre ſous Tiran. Elle pria auſſi pluſieurs Demoiſelles de lui donner leurs robes pour le couvrir.

Enfin le roi, parfaitement inſtruit, ſortit du conſeil, & appellant les archevêques & les évêques, il leur ordonna une proceſſion ſolemnelle de tout le clergé, pour rendre au chevalier mort les honneurs qui lui étoient dus. Les parens de Tiran firent venir en même tems des chirurgiens, une tente, un lit, en un mot, tout ce qui lui étoit néceſſaire. On viſita ſes bleſſures, & d'onze qu'il avoit reçues, on trouva qu'il y en avoit quatre qui pouvoient être mortelles. On en compta cinq ſur le corps de l'autre chevalier, qui toutes avoient cauſé ſa mort. On mit enſuite le premier appareil ; & tout le clergé étant en ordre, le roi & les juges ordonnèrent que le mort ſeroit couvert d'un drap d'or magnifique, préparé pour les chevaliers qui ſeroient tués dans les fêtes. Tiran ſuivit le corps, porté ſur un grand bouclier. Il fut encore réglé, qu'à cauſe de ſon extrême foibleſſe, ſa main ſeroit appuyée ſur un bâton, auquel ſeroit attaché

le couteau avec lequel il avoit tué ſon adverſaire. Les croix marchoient les premières. Le corps les ſuivoit, accompagné de tous les chevaliers à pied. Le roi, la reine, tous les ſeigneurs, les dames & les demoiſelles venoient enſuite, & précédoient Tiran. Le connétable fermoit la marche, à la tête de trois mille hommes d'armes. On arriva en cet ordre à l'égliſe de ſaint Georges, où l'on célébra, en grande pompe, une meſſe de *requiem*, après laquelle tout le clergé chanta une belle litanie ſur la foſſe du défunt. Le roi, la reine, & toute leur cour, conduiſirent enſuite Tiran à ſon logement. On lui donna trente demoiſelles pour le ſervir; & juſqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli, le roi vint tous les jours lui rendre viſite. Mais, pour le dire en paſſant, il eut cette attention pour tous les bleſſés.

Diofébo continua ſon diſcours, & voyant que l'hermite en étoit touché, il lui raconta encore un combat ſingulier que Tiran avoit eu contre un dogue furieux, de ceux que le prince de Galles, qui avoit beaucoup de paſſion pour la chaſſe, avoit amenés à ces fêtes. Cet animal, qui avoit rompu ſa chaîne, cauſoit beaucoup de déſordre. Tiran l'attaqua ſans ſe ſervir d'aucunes armes. Le combat dura entre eux plus d'une demi-heure. Le chien étoit beaucoup plus grand que le chevalier. Ils ſe colletèrent. Trois fois le dogue renverſa Tiran, & trois fois Tiran terraſſa ſon ennemi. Enfin, prenant

le chien par le cou, & le ſerrant de toutes ſes forces, il l'étouffa. Mais, ajouta Diofébo, ce qu'il me reſte à vous apprendre de Tiran, a quelque choſe encore de plus merveilleux.

Quelques jours après ce combat, lorſque Tiran fut rétabli de quelques bleſſures qu'il avoit reçues, il arriva à la cour une aventure ſi ſingulière, qu'elle parut d'abord tenir de l'enchantement. Un jour, l'aurore commençoit à-peine à paroître, lorſqu'à deux portées d'arc du logement du roi on apperçut pluſieurs pavillons qu'on avoit dreſſés dans cet endroit pendant la nuit, & qui ſe faiſoient remarquer de loin par leurs pommes dorées. Auſſi-tôt on vint avertir les juges du camp de cette nouveauté. Ils ſe tranſportèrent chez le roi, & ſuivant leur avis, ce prince envoya un roi d'armes pour éclaircir cette aventure.

Jéruſalem fut chargé de cette commiſſion. Il prit ſa cotte-d'armes, & s'étant rendu ſeul à ces tentes, lorſqu'il en fut proche, il vit ſortir d'un des pavillons un vieux chevalier avec une longue barbe d'une blancheur éblouiſſante, appuyé ſur un gros bâton, vêtu de velours noir avec une doublure de martre, comme on eſt à la cour. Il tenoit à la main une couronne de calcédoine, & la chaîne d'or qu'il portoit au cou étoit des plus groſſes.

Le roi d'armes le traita en chevalier, & le ſalua en ôtant ſa barrette. Le veillard, ſans lui dire un

ſeul mot, lui rendit ſon ſalut d'une façon polie; & Jéruſalem prenant la parole : Seigneur, lui dit-il, le roi mon maître, & les juges du camp, curieux de ſavoir qui vous êtes, m'ont envoyé vers vous pour m'en informer. Je vous ſerai obligé de m'inſtruire de façon que je puiſſe les ſatisfaire. Au reſte, ſi vous avez beſoin de mon miniſtère, continua-t-il, je ſuis prêt à vous obéir. Le vieux chevalier, gardant toujours le ſilence, le remercia par un ſigne de tête; & le prenant par la main, il le conduiſit ſous une tente, qui renfermoit quatre beaux chevaux ſiciliens, de la plus grande taille, avec leurs ſelles garnies d'acier, & leurs brides toutes dorées.

De-là, il le fit entrer dans une autre tente ornée de quatre lits-de-camp, ſuperbes & fort ſinguliers. Chaque lit avoit ſa couverture & ſes matelats. Leurs pavillons étoient de brocard vert, doublé de ſatin cramoiſi, brodé d'or battu, avec un nombre infini de pendeloques, qui s'agitoient au moindre ſouffle de vent. Ils étoient tous quatre abſolument ſemblables. Au pied de chacun étoit une demoiſelle, richement vêtue, d'une beauté admirable; elles en faiſoient la plus belle parure. Dans cette tente étoient attachés, vis-à-vis de la porte, quatre écus parfaitement bien peints.

Le vieillard & le roi d'armes paſsèrent enſuite dans une troiſième, à l'entrée de laquelle ils rencontrèrent quatre grands lions, qui ſe levèrent ſur

leurs pieds à la vue de Jéruſalem, & qui lui firent très-grande peur. Mais un jeune enfant leur donna à chacun un petit coup de baguette, & ſur le champ ils ſe couchèrent à terre. Le roi d'armes apperçut dans cette tente quatre armures des plus brillantes, & un pareil nombre de belles épées bien dorées. Un rideau de velours vert partageoit cette tente, à-peu-près par la moitié. Un autre enfant, de même âge que le gouverneur des lions, tira ce rideau, & laiſſa voir quatre chevaliers aſſis. Ils avoient le viſage couvert d'un grand voile de ſoie très-clair, qui, ſans les empêcher de voir, mettoit dans l'impoſſibilité des les reconnoître. Leurs éperons étoient chauſſés, & ils tenoient leurs épées nues, la pointe en bas, & le pommeau ſur leur eſtomac.

Après que le roi d'armes les eut conſidérés pendant quelque temps, le vieux chevalier le fit ſortir de cette tente pour entrer dans une autre. J'oubliois de vous dire, que toutes ces tentes étoient doublées de taffetas, & brodées comme les lits. Jéruſalem trouva dans cette dernière un grand buffet, orné de beaucoup de vaiſſelle d'or & d'argent, & pluſieurs tables dreſſées, où tous ceux qui entroient étoient abſolument obligés de boire & de manger. Si on faiſoit quelque difficulté, il arrivoit un lion qui ſe mettoit à la porte, & qui ne laiſſoit point ſortir, qu'on n'eût pris quelques rafraîchiſſemens. On fit beaucoup d'honnêtetés au roi d'armes dans

cette tente, & l'orsqu'il voulut se retirer, le vieux chevalier prit de dessus le buffet un plat d'argent qui pésoit trente-cinq marcs, & lui en fit présent. Jérusalem vint aussi-tôt rendre compte au roi de tout ce qu'il avoit vu, l'assurant que depuis qu'il étoit au monde il n'avoit jamais eu tant de peur.

Après le dîner on eut avis que les quatre chevaliers arrivoient. Aussi-tôt le roi & la reine allèrent s'asseoir à la porte du château pour les recevoir. Toute la cour occupoit les deux côtes de la prairie, dont elle laissoit le milieu libre. Un moment après parurent quatre jeunes enfans, portant des pourpoints d'étoffe d'argent, avec des casaques sans manches, tailladées, découpées & ornées d'une riche broderie; leurs chausses étoient couvertes de très-belles perles. Ils menoient chacun un lion, attaché à une chaîne d'or qui leur passoit au cou. Les quatre chevaliers marchoient ensuite, montés sur des haquenées blanches. Leurs habillemens superbes, & les équipages de leurs chevaux étoient uniformes. Toutes leurs actions indiquoient qu'ils étoient grands seigneurs. Ils mirent pied à terre à quelques pas du roi, & le saluèrent par une simple inclination de tête, en pliant pourtant un peu les genoux. Le roi & la reine leur rendirent le salut.

Les chevaliers, sans faire aucun mouvement, ni prononcer une seule parole, s'arrêtèrent d'abord à considérer la magnificence de cette cour. Un

inſtant après, un des enfans s'approchant d'eux avec ſon lion, l'un des chevaliers lui mit un papier dans la gueule, lui parla à l'oreille pendant quelque tems, & le détacha. Alors le lion vint droit au roi, ſans ſe méprendre & ſans héſiter. La reine voyant approcher l'animal, eut ſi grande peur, qu'elle fut ſur le point de prendre la fuite auſſi bien que ſes demoiſelles; mais le roi la retint par la robe, & lui dit de s'aſſeoir, en lui repréſentant, pour la raſſurer, qu'il n'étoit pas naturel d'imaginer que des étrangers vinſſent à ſa cour dans l'intention de l'offenſer. La reine obéit avec quelque répugnance. Et le lion s'approchant de la façon du monde la plus familière, préſenta au roi le papier qu'il tenoit dans ſa gueule. Ce prince le prit, ſans faire paroître la moindre altération. Alors l'animal ſe coucha à ſes pieds, & y reſta le plus tranquillement du monde, tandis que le roi fit la lecture de cet écrit. Voici quel en étoit le contenu.

» Tous ceux qui verront ces préſentes lettres » ſauront que les quatre frères d'armes, en préſence » du ſénat de Rome, & des cardinaux de Piſe, » de Terra-Nuova, de Saint Pierre de Luxembourg, » du patriarche de Jéruſalem, de Meſſire Alberto » Campobaſſo, & meſſire Louis Colonne, &c. » m'ont ordonné, à moi, notaire impérial, de » dreſſer un acte public, pour certifier que ces

» quatre chevaliers prouvent leurs quatre quartiers
» de père & de mère, d'oncle & de tante, &
» que perſonne ne peut leur diſputer l'ancienneté
» de leur nobleſſe. En foi de quoi, moi, notaire
» public, j'ai ſigné AMBROSINO DE MANTOUA.
» L'an mil, &c. »

La lecture de ce papier fit voir au roi que ces chevaliers ne vouloient point être connus. Ainſi il ordonna à un de ſes ſecrétaires d'écrire qu'ils étoient les bien-venus dans ſon royaume & dans ſa cour, & qu'il les aſſuroit qu'ils y ſeroient les maîtres. Le roi mit cette réponſe dans la gueule du lion, qui retourna promptement à ſes maîtres. Les inconnus lurent la réponſe du roi, ôtèrent leurs chapeaux, & firent une profonde révérence, pour remercier le prince des offres qu'il leur faiſoit. Enſuite un enfant s'approcha avec ſon lion, & un des quatre inconnus fit la même cérémonie que le premier ; & l'animal s'étant de même approché du roi, ce prince trouva encore dans ſa gueule un papier qui contenoit ce qui ſuit.

» Ayant appris à Rome que le très-haut & très-
» puiſſant roi d'Angleterre accordoit toute ſûreté à
» ceux qui ſe rendroient dans ſon heureuſe cour ;
» nous, les quatre frères d'armes, ſommes venus
» pour y combattre à outrance. C'eſt pourquoi

» nous ſupplions votre alteſſe de nous permettre » le combat. »

Le roi répondit de la même manière, qu'ils étoient les maîtres de choiſir le lieu, l'heure & le jour qu'ils ſouhaiteroient, quand ils auroient pris le tems néceſſaire pour ſe repoſer; les priant cependant de venir chez lui, où il ſeroit charmé de leur faire tout l'honneur qu'ils méritoient.

Les chevaliers augmentèrent, à cette réponſe, les ſignes de leur muette reconnoiſſance. En même tems le troiſième inconnu détacha ſon lion. Son écrit portoit que s'il ſe trouvoit quelques chevaliers qui vouluſſent les combattre à outrance, ils pouvoient venir à leur logement, où ils trouveroient pour deviſe une hune de vaiſſeau, portée ſur un arbre qui n'a ni feuilles, ni fruits, ni fleurs, & que l'on appelle ſycomore; & autour de cette hune quatre écus peints en or & en flammes, dont chacun a ſon nom. L'un s'appelle *valeur*, l'autre *amour*, le troiſième *honneur*, le quatrième *intrépidité*.

Le chevalier, diſoit cet écrit, qui touchera l'écu qui s'appelle *amour*, ſera obligé de combattre à cheval; & celui qui le défendra aura une caſaque de toile & un ſimple harnois. Le combat ne finira que par la mort & la victoire, ſans qu'on puiſſe le ſuſpendre, pour raccommoder quelque piece que ce ſoit du harnois; & les harnois ſeront

ſans aucune fauſſe fabrique, c'eſt-à-dire, tels qu'on les porte à la guerre.

Celui qui touchera l'écu de l'*honneur*, ſe battra ſans caſaque, ſans bouclier & ſans autre arme défenſive que le harnois & l'écu. Les lances auront ſept palmes de longueur, & ſeront armées d'un fer très-aigu. Si la lance ſe rompt les combattans pourront en changer, & courront l'un contre l'autre juſqu'à la mort où la victoire.

Celui qui touchera l'écu qui ſe nomme *valeur*, combattra à cheval avec une ſelle & une garniture de bride d'acier, les étriers déliés, les corcelets de vingt livres, & une ſeule lance longue de treize palmes, avec un fer à pointe de diamant, la groſſeur à la volonté. L'épée aura quatre palmes de longueur; la dague & la petite hache au choix du chevalier; & ſur la tête une ſalade avec la viſière. Si la hache tombe de la main, le chevalier pourra la ramaſſer tout autant de fois qu'il lui ſera poſſible de le faire; mais il ne ſera permis à perſonne de la lui donner.

Enfin le quatrième lion ſe préſenta avec ſon papier. Voici ce qu'il contenoit. Le chevalier qui touchera l'écu de l'*intrépidité*, combattra à pied avec quatre ſortes d'armes; la lance, le poignard, l'épée & la hache à deux mains. La lance à ſon choix; l'épée aura le fil, s'il leur convient. Le combat ne finira, comme les autres, que par la mort

ou la victoire. Si le vaincu demeuroit sain & sans aucune blessure, il sera tenu de se remettre au pouvoir de la dame que nommera le vainqueur. La mort étant un danger égal, nous pardonnons de bon cœur à quiconque nous la donnera; comme nous demandons pardon à ceux que nous serons forcés d'outrager. Le roi accorda les demandes des quatre inconnus, mais il ne put s'empêcher de dire que leur entreprise étoit périlleuse.

Après cette cérémonie, qui fut longue, les étrangers montèrent à cheval, & retournèrent à leur logement. Un moment après, le roi & la reine les envoyèrent inviter par un héraut d'armes, & firent conduire à leurs tentes trente mulets chargés de toutes sortes de vivres. Les inconnus furent sensibles à ces politesses; mais ils écrivirent au roi, qu'ils avoient fait vœu de ne rien recevoir, & de ne point manger hors de chez eux, qu'après leur combat; & renvoyèrent les présens. La cour & la ville alloient en foule admirer la magnificence de ces quatre chevaliers inconnus. Leur table étoit toujours superbement servie, & tous ceux qui se présentoient y étoient reçus. Tout ce qu'ils achetoient, ils le payoient en monnoie d'or; & si le prix étoit moindre, l'excédent étoit pour le marchand, ne voulant pas même toucher de la monnoie d'argent.

Le lendemain de leur audience, ils allèrent en-

tendre la messe au logement du roi. Ils étoient vêtus ce jour-là de robes de brocard cramoisi, traînantes jusqu'à terre, & doublées d'hermine, le visage couvert avec des gazes d'une autre couleur, brodées de grosses perles. Ils étoient coëffés à la turque, portant des colliers d'or massif, & tenant à la main des couronnes garnies de grosses calcédoines. Ils arrivèrent en cet équipage, suivis de leurs quatre lions, qui leur portoient chacun un livre d'heures richement orné. Le roi les rencontra au sortir de son appartement, & voulut les conduire lui-même à la chapelle. En allant, ce prince leur fit des excuses de ce que, ne les connoissant point, il ne leur rendoit peut-être pas tout ce qu'il leur devoit ; l'orsqu'ils furent arrivés, il les fit placer au plus près de l'autel, & avant tous les autres chevaliers. A toutes ces honnêtetés ils ne répondirent que par une profonde inclination de tête, sans jamais proférer un seul mot. Après la messe, pendant laquelle ils furent toujours en prières, ils reconduisirent le roi & la reine jusqu'à leur appartement ; mais quelques instances que fît le prince, ils ne voulurent jamais accepter le dîner qu'il leur proposa.

Dès que les quatre inconnus eurent présenté leur cartel au roi, Tiran se rendit secrétement à la ville, & commanda quatre écus, sur lesquels il fit peindre les armes de son père, celles de sa mère, de son

grand-père & de ſa grand-mère. Pendant qu'il faiſoit ces préparatifs, tous les meilleurs chevaliers vouloient s'éprouver contre ces nouveaux venus, & formoient pour cela leurs quadrilles. Le prince de Galles, les ducs de Clarence, d'Atretera & de Bedfort, paroiſſoient les plus empreſſés. Ils firent même des propoſitions à Tiran, pour l'engager à lier lui-même la partie. Il feignit d'entrer dans leur projet; mais il avoit en effet des vues fort différentes.

Il appréhendoit ſi fort d'être prévenu, qu'à-peine ſe donna-t-il le tems de faire peindre quatre grandes bannières, qu'on devoit porter devant lui, & de faire faire quatre cottes-d'armes pour deux rois d'armes, un héraut, & un pourſuivant. Auſſi-tôt que tout ſon équipage fut en état, il aſſembla toutes les demoiſelles les plus jolies & de la plus grande diſtinction, & leur donna ſes quatre écus à porter. Il pria auſſi pluſieurs chevaliers de l'accompagner; & avec ce nombreux cortege, précédé des trompettes & de différens inſtrumens, il ſe rendit aux tentes des quatre étrangers, qui frappés du bruit & de cette nombreuſe ſuite, ſortirent bien en ordre, mais toujours le viſage couvert de leurs gazes, pour n'être point connus. Ils firent un peu abaiſſer la hune, afin que les demoiſelles en puſſent aiſément approcher.

La première qui ſe préſenta fut la belle Agnès;

& quoique plus voisine des autres écus, elle toucha par préférence celui d'*amour* ; car dans la crainte de se méprendre, elle eut grand soin de lire ce qui étoit écrit. Madame Guyomard, fille du comte de Flandre, fut affligée de ne toucher que l'écu de la *valeur*. Cassandre, fille du duc de Provence, ne voulut toucher que celui de l'*intrépidité* ; & la belle Sans-Pair, fille du duc de Niort, fut contente de celui de l'*honneur*. Les inconnus descendirent ensuite les quatre demoiselles de cheval, & chacun prit la sienne sous le bras. Nous les suivîmes en leur tente, où les lits étoient dressés. Par ma foi, madame, dit un des étrangers à la belle Agnès, dans un écrit qu'il lui présenta, si vous étiez en chemise dans ce lit, & vos compagnes dans les trois autres, pendant toute une longue nuit d'hiver, je pourrois bien dire qu'il n'y auroit pas quatre plus beaux lits dans le monde. Notre compagnie ne vous est pas trop nécessaire, seigneurs chevaliers, répondit la belle Agnès, je vois quatre belles dames qui vous tiennent assez bonne compagnie toute la nuit, pour qu'il ne vous en faille pas d'autres. Eh ! madame, dit le chevalier, le bien empêche-t-il de connoître le mieux ?

En sortant des tentes, un des inconnus fit présent à la belle Agnès d'un petit livre d'heures admirable, & richement garni. Un autre donna à madame Guyomard un brasselet d'or & d'acier, orné

orné d'un grand nombre de diamans, & d'autres pierreries fines. Caſſandre reçut du troiſième un ſerpent d'or, qui ſe mordoit la queue. Il étoit garni de diamans, & les yeux étoient marqués par deux gros rubis. Pour la belle Sans-Pair, qui avoit les cheveux blonds, & de la plus grande longueur, le quatrième lui offrit un peigne d'or, auſſi richement garni que les trois autres bijoux. Ils firent auſſi préſent de mille nobles d'or à chacun des rois d'armes, des hérauts, des pourſuivans, des trompettes & des joueurs d'inſtrumens; après quoi ils reconduiſirent les quatre demoiſelles juſques chez la reine, qui leur fit encore beaucoup de politeſſes.

Lorſque tout fut prêt pour le combat, les chevaliers inconnus écrivirent ſur la porte du champ clos, que le chevalier qui avoit touché l'écu d'*amour* eût à ſe trouver dans trois jours au camp. Ce jour arrivé, Tiran s'arma le plus ſecrétement qu'il lui fut poſſible; ce qu'il obſerva dans les trois autres combats ſuivans. Nous n'étions que trois de ſes parens, & un ancien domeſtique, dans ſa confidence; & ce fut à nous qu'il fit porter ſes bannières. Il ſe mit en marche, ſuivi de toutes les demoiſelles, & d'un grand nombre de chevaliers; & arriva au camp, où l'inconnu, qui devoit combattre contre lui, l'attendoit à la barrière. Après les cérémonies accoutumées les deux chevaliers partirent l'un contre l'autre au bruit des trompettes;

& fournirent plusieurs carrières avec beaucoup de grace & d'adresse. Mais enfin la fortune favorisa Tiran, qui rencontra son ennemi dans l'épaule gauche & lui cassa le bras. Le malheureux chevalier vouloit absolument qu'on le lui attachât, résolu de continuer le combat ; mais le sang qu'il perdoit le fit tomber évanoui. On l'emporta, & il mourut de ses blessures. Le roi lui fit rendre tous les honneurs possibles. Les trois autres suivirent le corps de leur frère, sans répandre une seule larme, ni témoigner la moindre douleur. Ils étoient, eux & toute leur suite, habillés de rouge, en signe de vengeance.

La fortune ne favorisa pourtant pas leurs intentions dans les combats suivans. Tiran en remporta encore tout l'honneur, & fit de même mordre la poussière aux trois inconnus, qui se présentèrent successivement contre lui. Le premier, après dix courses assez heureuses, fut percé de part en part à la onzième. Tiran fit sauter la cervelle au second à coups de hache. Le troisième lui donna plus d'affaires ; mais enfin il succomba, & mourut. Après cet avantage, Tiran fut reçu avec beaucoup de joie par toutes les demoiselles qui l'attendoient, & qui le conduisirent à son logement. Là, il se désarma promptement, sans cependant vouloir jamais ôter son armure de tête ; comme il le pratiqua dans tous les combats qu'il soutint contre ces inconnus,

afin de n'être point connu lui-même. Il s'habilla enſuite le plus ſecrétement qu'il lui fut poſſible, & vint ſe mêler parmi les autres chevaliers.

Cependant, quelques précautions qu'il eût priſes, on n'ignora pas long-tems que c'étoit à lui que cette victoire étoit due. On apprit de même dans la ſuite que l'un des quatre inconnus étoit le roi de Friſe, l'autre le roi d'Apollonie, le troiſième le duc de Bourgogne, & le quatrième le duc de Bavière (1).

La partie avoit été liée à Rome entre ces quatre princes. Le roi de Friſe & celui d'Apollonie étoient frères ; ils avoient une égale paſſion de viſiter les cours de l'Europe, ils voulurent commencer par celle de Rome, & profiter de l'occaſion du jubilé ; mais pour n'être point reconnus à Rome, ils ſe déguisèrent. Etant allés viſiter un jour l'égliſe de Saint-Pierre, un gentilhomme du duc de Bourgogne, qui reconnut le roi d'Apollonie, le ſalua comme on ſalue les rois. Ce prince le remit auſſi, & lui demanda ſi le duc ſon ſeigneur étoit à Rome. Le gentilhomme le lui montra dans une chapelle. Alors les deux princes, charmés de ſe voir, coururent l'un à l'autre, & ne ſe quittèrent plus pen-

(1) On auroit peine à trouver le tems de cet empereur Philippe de Bavière, les romanciers Eſpagnols ne ſe ſont jamais aſſujettis à la chronologie ni à l'exactitude hiſtorique.

dant le voyage. Ils avoient auſſi toujours avec eux Philippe duc de Bavière, celui qui avoit témoigné contre ſa mère, qu'il avoit fait mourir en priſon. Il étoit fils de l'empereur d'Allemagne. On ſait qu'on ne peut élire d'empereur que de la maiſon de Bavière ou de celle d'Oſtairich (1).

Un jour ils parlèrent à table, du roi d'Angleterre & des ſuperbes fêtes dont il avoit voulu que ſes noces fuſſent accompagnées; de l'honneur qu'y recevoient tous les étrangers; des hauts faits d'armes que l'on voyoit chaque jour, & de l'affluence des chevaliers qui ſe rendoient à Londres de toutes parts. Le roi de Friſe dit, qu'après les cérémonies de Rome il étoit réſolu d'y faire un tour. Ce prince n'étoit âgé tout au plus que de vingt-ſept ans, & le roi d'Apollonie n'en avoit pas trente. Le duc de Bavière également animé du deſir de la gloire, aſſura qu'il ne les abandonneroit point; & le duc de Bourgogne les voyant déterminés, proteſta qu'il quitteroit toutes les affaires qu'il avoit à la cour de Rome, pour les ſuivre. Puiſque nous penſons tous de même, dit le roi de Friſe, promettons-nous de ne point nous quitter pendant le voyage, de nous garder une inviolable fidélité, & que

(1) D'Autriche, du nom allemand un peu défiguré de ce pays, *Ooſten-Riick*, royaume oriental. *Ooſten* eſt la même choſe que *Ooſtelvck*, oriental.

vivant en tout comme frères, nous ſerons auſſi frères d'armes. La propoſition fut acceptée, & ils allèrent ſur le champ à Saint-Jean de Latran, où ils prononcèrent leur ſerment. Ils pourvurent enſuite à tout ce qui leur étoit néceſſaire pour le voyage, & abordèrent en Anlgeterre ſans être connus. Comme ils étoient inſtruits de tout ce qui ſe paſſoit à la cour, ils arrivèrent pendant la nuit, & firent tendre leurs pavillons, comme je l'ai dit, à deux traits d'arbalête du lieu où le roi faiſoit ſon ſéjour.

Peu de temps après, on apprit en Friſe avec une douleur extrême l'accident arrivé au roi de ce pays. A cette nouvelle, le chevalier don Kyrié-Eléiſon de Mautauban, qu'on croyoit deſcendu des anciens géans, parce qu'il etoit prodigieuſement grand, & qu'il joignoit à cette taille beaucoup de force & de courage, jura publiquement de venger la mort du prince. En effet, il écrivit ſur le champ une lettre, dont il chargea une demoiſelle, qu'il fit accompagner par un roi d'armes nommé Fleur de Chevalerie. Ils s'embarquèrent l'un & l'autre pour paſſer en Angleterre, où ils arrivèrent heureuſement; & ayant obtenu audience du roi: Je ſuis venue vers V. M. lui dit la demoiſelle d'une voix ferme, pour lui demander juſtice d'un faux chevalier qui ſe fait nommer Tiran le Blanc, & pour lui ſoutenir, que par trahiſon, & avec des

armes inégales, il a tué depuis peu deux rois & deux ducs. Demoiſelle, répondit le roi, comment ce que vous dites peut-il être vrai, puiſqu'il y a près d'un an que ce chevalier eſt à ma cour, & que je n'ai vu ni entendu dire qu'il ait rien fait de ſemblable à ce que vous lui reprochez? Quelques parens de Tiran voulurent alors prendre la parole; mais ce prince leur impoſa ſilence, & fit appeller le chevalier.

On le trouva dans ſon lit où le retenoient ſes bleſſures, dont il n'étoit pas encore parfaitement rétabli. L'orſqu'il apprit qu'une demoiſelle l'accuſoit de trahiſon en préſence du roi, de la reine & de toute la cour: Sainte Marie! s'écria-t-il, jamais une ſemblable idée ne m'eſt entrée dans l'eſprit. En même temps il s'habilla, & prit un manteau brodé de perles, parce qu'on lui avoit dit que la demoiſelle étoit accompagnée d'un roi d'armes. Il courut chez le roi, qui l'attendoit à la porte de ſa chapelle; & l'abordant avec la fierté convenable à un chevalier: Seigneur, lui dit-il, me voici prêt à défendre la raiſon, l'honneur & ma réputation. Traître & méchant chevalier, indigne de porter l'ordre de chavalerie, interrompit la demoiſelle qui le reconnut à ces paroles, tu as répandu le ſang royal, & tes armes fauſſes ont fait périr en ce lieu-ci deux ducs, & deux frères, les rois de Friſe & d'Apollonie, & les ducs de

Bavière & de Bourgogne. Rien ne peut excuſer ton infamie, ni te faire éviter la punition que tu mérites. Demoiſelle, lui dit le roi, de quels rois & de quels ducs me parlez-vous? je n'ai aucune connnoiſſance de leur arrivée, ni de leur combat en ce pays. Alors la demoiſelle lui apprit quels étoient ces quatre chevaliers inconnus, mêlant dans ſon récit des nouvelles injures contre Tiran, qui eut peine à ſe modérer. Il ſe contenta de lui répondre que les diſcours de celles de ſon ſexe, qui ne ſavoient combattre que de la langue, ne pouvoient faire de bleſſures à l'honneur. Enſuite, s'adreſſant au roi & aux ſeigneurs qui étoient préſens: Si j'ai tué ces quatre chevaliers, continua-t-il, je l'ai fait ſans ſupercherie, & avec des armes égales. Le roi & les juges du camp en peuvent rendre témoignage; je me ſoumets à leur jugement. Le roi & les juges approuvèrent ſa réponſe, & convinrent tout d'une voix, que Tiran étoit un très-brave & très-ſage chevalier.

Alors le roi d'armes, Fleur de Chevalerie, s'approcha de Tiran, & lui préſenta la lettre de don Kyrié-Eléiſon de Montauban. Roi d'armes, lui dit le chevalier, vous êtes obligé, par votre emploi, de donner les lettres de bataille, & de porter les paroles aux chevaliers pour les combats néceſſaires ou volontaires. J'accepte en préſence du roi, de la reine & de toute la cour celui que

vous me proposez, soit à outrance ou autrement. En même tems il prit la lettre, qui fut lue à haute voix. Elle étoit conçue en ces termes.

« A toi, Tiran le Blanc, le plus cruel & le plus faux de tous les chevaliers, qui as répandu le sang royal de Frise & d'Apollonie avec des armes fausses, & que les chevaliers d'honneur ne portent jamais. J'ai appris le détail de la mauvaise action que tu as commise, & quoique tu me sois fort inégal, puisque tu es un traître, je veux bien cependant m'abaisser jusqu'à te défier, & entrer en champ clos avec toi. Je te combattrai suivant l'usage de France, te laissant le choix des armes. Le combat se fera dans vingt-cinq jours, à compter de celui auquel cette lettre te sera rendue par le roi d'armes Fleur de Chevalerie. J'attends ta réponse, qu'il est chargé de me remettre. Si tu me redoutes, & que tu n'acceptes pas le défi, sois certain que je renverserai ton écu, je te pendrai par les pieds comme un traître, & j'irai annoncer ta perfidie dans toutes les cours. Ecrit, signé & scellé de ma main & de mon cachet. KYRIÉ-ELÉISON DE MONTAUBAN.

Sire, dit Tiran au roi, après la lecture de la lettre, chaque chose aura son tems. Ce chevalier m'accuse de trahison, c'est à moi à m'en défendre par les armes; je serois digne du traitement dont il me menace, si j'en étois coupable. Nous connoissons tous, lui répondit le roi, la fausseté de

cette accuſation ; mais nous ne pouvons nous diſpenſer de rendre aux rois que vous avez vaincus les honneurs dus à leur rang.

Les juges du camp approuvèrent cette réſolution ; & toutes les cours s'aſſemblèrent pour l'exécuter. Alors Tiran demanda qu'il lui fût permis de marcher tout armé, immédiatement après les corps de ces rois, que l'on alloit transférer dans une ſépulture plus honorable. On tint conſeil, & l'on convint que ſa demande étoit conforme aux regles. Il alla donc promptement prendre des armes blanches, & marcha à l'égliſe de ſaint Georges, l'épée à la main, eſcorté de ſa compagnie ordinaire, de demoiſelles & de chevaliers, & ſuivi des trompettes, des tambourins, & d'un nombre infini d'inſtrumens.

Lorſqu'il entra dans l'égliſe avec tout ce cortege, le roi, la reine & toutes les cours étoient déja arrivés auprès du tombeau commun qui renfermoit les corps des chevaliers. Ils étoient dans des cercueils ſéparés, & embaumés avec ſoin. On avoit eu cette attention pour tous les chevaliers morts à ces joûtes, afin qu'ils puſſent être tranſportés dans leur patrie. Tiran s'étant approché, frappa le tombeau de ſon épée, en diſant : Sortez, rois qui repoſez-ici. . . . Alors les gens de juſtice en firent l'ouverture ; & portèrent les deux cercueils des rois au milieu de l'égliſe, ſous deux catafalques couverts d'étoffes précieuſes. Le roi fit élever enſuite

un cercueil de bois d'aloès, chargé de sculptures, sur lequel on posa leurs armes, & au-dessus celles de Tiran, avec des inscriptions en lettres d'or, qui portoient que les deux rois de Frise & d'Apollonie étoient frères, & qu'ils étoient martyrs d'armes de la main du brave chevalier Tiran le Blanc. Après cette cérémonie, il fut reconduit par le même cortege jusqu'à son logement, où il se désarma, & répondit à la lettre de Kyrié-Eléison.

Le roi d'armes Fleur de Chevalerie se rembarqua donc dès le lendemain de son arrivée, avec la demoiselle qui l'avoit suivi. Peu de tems après ils arrivèrent en Frise. Kyrié-Eléison ayant lu la réponse de Tiran, & la trouvant telle qu'il la desiroit, mit ordre à son équipage; & après avoir embrassé ses parens & ses amis, il partit dès le jour suivant avec un grand cortege. Il étoit accompagné du même roi d'armes qu'il avoit envoyé à Tiran. Il arriva à la cour d'Angleterre; & après avoir fait la révérence au roi & la reine, il demanda lequel des chevaliers étoit son ennemi. Fleur de Chevalerie le lui montra. Le chevalier étranger s'avança vers lui; Tiran en fit de même, & ils s'embrassèrent. Puisque notre combat est résolu, dit Kyrié-Eléison, nous demandons au roi la permission de terminer ce différend dès ce soir ou demain matin.... J'y consens, répartit Tiran...; & le prenant par la main, ils allèrent ensemble présenter

leur requête au roi, qui leur répondit qu'il ne la trouvoit pas raisonnable, parce que, si par hasard la fortune ne favorisoit pas Kyrié-Éléison, on ne manqueroit pas d'attribuer son malheur à la fatigue du voyage. Ainsi, continua-t-il, je crois qu'il est plus à-propos de remettre la partie à la huitaine.

Les deux chevaliers parurent également affligés de ce retardement. Cependant Kyrié-Eléison fut accueilli par toute la cour, sur-tout par le prince de Galles, qui ne pouvoit pardonner à Tiran d'avoir tué son dogue, & d'avoir combattu les quatre inconnus à son préjudice. Le lendemain de son arrivée, le chevalier étranger pria ce prince de le conduire au tombeau des deux rois. Il admira la beauté de ce monument; mais lorsqu'il apperçut au-dessus de leurs écus les armoiries de Tiran; il répandit des torrens de larmes, & poussa des cris affreux sur la mort de son souverain. Sa douleur fut si forte à cet aspect, qu'il courut arracher les écus de Tiran; car il étoit si grand qu'il y touchoit facilement. Ensuite, lorsqu'il fut revenu à lui, par le secours des seigneurs qui l'accompagnoient, il fit ouvrir le tombeau; mais la vue de son maître lui serra si fort le cœur, que le saisissement, joint à la colère, le fit expirer sur le champ. Cet événement fut heureux; car trois cens chevaliers, tous armés de blanc, montèrent à cheval, dès qu'ils apprirent comment cet étranger avoit traité l'écu

de Tiran. Ils étoient réſolus de prendre ſa défenſe; & le prince de Galles auroit été dans la néceſſité d'embraſſer le parti de Kyrié-Eléiſon; ce qui auroit fait répandre beaucoup de ſang.

Kyrié-Eléiſon étoit favori du roi de Friſe, qui après l'avoir accablé de biens, l'avoit encore nommé vice-roi de ſes états pendant ſon abſence. Ce chevalier avoit un frère, pour qui le roi d'Apollonie ne montroit pas moins d'amitié. Il s'appelloit Thomas de Montauban. C'étoit un homme extrêmement fort, très-bien fait, & beaucoup plus brave que ſon frère. Sa taille étoit ſi élevée, qu'à-peine Tiran alloit à ſa ceinture. Celui-ci ayant appris la réſolution que ſon frère avoit formée de venger la mort des deux rois, partit d'Apollonie, dans l'eſpérance de le rencontrer encore en Friſe; mais à ſon arrivée, il apprit ſon départ pour l'Angleterre. Il s'y rendit de ſon côté; mais en débarquant il fut informé, par les domeſtiques de ſon frère, du malheur qui lui étoit arrivé. Cette nouvelle augmenta la douleur qu'il reſſentoit de la mort de ſes maîtres. Avant que de ſe préſenter à la cour, il fut à l'égliſe de ſaint Georges. Depuis l'entrepriſe de Kyrié-Eléiſon, Tiran avoit fait porter ſes écus chez-lui; enſorte que le chevalier étranger ne les trouva plus.

Après avoir fait ſa prière, & pleuré ſur les tombeaux de ſes rois & de ſon frère, Thomas de Mon-

tauban alla faire ſa révérence au roi & à la reine, & demanda Tiran, qui laiſſant la converſation des dames, ſe préſenta. Alors l'étranger s'adreſſant à lui : Chevalier, lui dit-il, je ſuis venu pour venger la mort du brave Kyrié-Eléiſon mon frère. Voilà la lettre qu'il vous avoit écrite, & la réponſe que vous y avez faite. Tout ce qui eſt dans cette lettre me convient; mais je ſoutiens de plus que vous avez tué en traître mon ſouverain le roi de Friſe, & ſon frère le roi d'Apollonie. C'eſt pour ces raiſons que je vous offre le combat. Je l'accepte, répondit Tiran, pour me défendre de la trahiſon que vous & votre frère m'avez imputée; & je dis que vous avez menti tous les deux. En même tems l'étranger ôta ſa toque. Tiran prit de même une chaîne d'or qu'il portoit, & l'un & l'autre les remirent aux juges; après quoi il s'embraſsèrent pour ſe demander mutuellement pardon de leur mort.

Le jour marqué pour le combat, Tiran, par un pur mouvement de religion, propoſa un accommodement à ſon ennemi, qui n'y voulut point entendre. Ils ſe rendirent donc au camp l'un & l'autre avec les cérémonies accoutumées, & furent conduits d'abord dans deux petits pavillons de ſatin. Dès qu'ils y furent entrés, deux moines de l'ordre de ſaint François vinrent pour les confeſſer, & les communièrent avec un peu de pain; (car en cette occaſion ils n'avoient garde de leur donner

le corps de J. C.) Après leur départ les juges du camp prièrent inſtamment le chevalier Thomas de pardonner l'injure qu'il croyoit lui avoir été faite. Le roi même ſe joignit à eux, mais inutilement. Ils firent donc entrer dans ſon pavillon un prêtre tenant le corps de J. C., qui lui dit : Chevalier, ne ſois point cruel à ton maître & à ton créateur; comme il a pardonné à ceux qui lui donnoient la mort, pardonne à tes ennemis. A la vue du corps du Seigneur, le chevalier ſe mit à genoux pour l'adorer, & dit : Seigneur, vous avez pardonné à ceux qui vous ont fait mourir; mais pour moi, je ne pardonne ni ne veux pardonner à ce traître de Tiran.

Les juges voyant ſon obſtination, ſe retirèrent fort mécontens; les trompettes ſonnèrent & un roi d'armes cria par trois fois : Laiſſez aller les bons chevaliers. Alors le combat commença, & devint très-vif. Il ſe faiſoit à pied, avec la hache, l'épée & le poignard. L'étranger eut d'abord l'avantage du combat. Sa taille & ſa force prodigieuſe nous firent croire pendant quelque tems que Tiran ne pourroit lui réſiſter. La hache de Thomas de Montauban s'étoit engagée dans la mentonniere du caſque de Tiran, de façon qu'elle lui bleſſoit la gorge & lui ôtoit la reſpiration. Tiran fut obligé de ſe retirer juſqu'aux barrières du camp. Il reſta quelque tems en cet état; mais Thomas de Montauban

ayant voulu faire un mouvement & prendre sa hache de la main gauche pour se pouvoir servir de son poignard, la hache lui échappa. Tiran profita de cet instant, lui fit plusieurs blessures, & l'obligea de reculer à son tour jusqu'à l'autre extrémité de la barrière. Tiran avoit alors l'avantage des armes; car Thomas de Montauban ne se servoit pas de son épée comme de sa hache. Il proposa à son ennemi de reprendre sa hache, pourvu qu'il voulût se dédire de l'accusation de trahison. Thomas accepta le parti; on fit approcher les rois d'armes & les *Féaulx*, & on dressa un acte en forme de la rétraction. Le combat recommença ensuite avec une nouvelle ardeur; mais les suites en furent funestes au chevalier de Montauban. Ses forces déjà affoiblies par une blessure qu'il avoit reçue au commencement du combat, ne répondoient plus à sa taille giganteſque. Tiran au contraire sentoit redoubler les siennes; car, comme je vous l'ai déjà dit, jamais ce chevalier n'a perdu l'haleine dans un combat, il est plus frais à la fin qu'au commencement. Enfin Thomas fut renversé par Tiran d'un coup de hache, & consentit à recevoir la vie que notre chevalier lui offrit généreusement. Le vainqueur fut conduit en triomphe hors des barrières par Thomas de Montauban; on l'obligea de marcher à reculons devant Tiran, qui tenoit l'épée d'une main & le poignard de l'autre. Lors-

qu'ils furent aux barrières, on désarma le vaincu ; & on jetta toutes les pieces de son armure l'une après l'autre hors de la lice. Les juges du camp le déclarèrent déloyal, parjure, & faux chevalier. Il fut ensuite mis hors des barrières, toujours à reculons, & conduit de la même manière à l'église de saint Georges, au milieu des huées & des injures des enfans. Là, en présence de tout le monde, un poursuivant prit de l'eau chaude dans un bassin d'étain, & la lui jetta au visage, en criant ; C'est-là le faux chevalier qui s'est dédit & parjuré. Thomas de Montauban guérit de ses blessures ; mais il alla cacher sa honte dans un cloître & sous un habit de moine. Après cette victoire, toute la cour conduisit Tiran armé, & à cheval, chez le roi, qui lui fit présent d'un manteau de brocard, doublé de martre zibeline, & le retint pour le souper, après lequel on dansa jusqu'à minuit.

Que vous-dirai-je enfin, mon révérend père, continua Diofébo ? Tiran a été vainqueur dans onze combats à outrance, sans compter les victoires remportées dans les joûtes & dans les tournois. Mais, ajouta-t-il, j'aurois peur de vous ennuyer par un plus long récit. Le souper est prêt. Tiran nous sert aujourd'hui de maître-d'hôtel, ne le faisons point attendre. Après le repas, je vous entretiendrai de l'ordre ou fraternité, que le roi d'Angleterre a institué, & qui a beaucoup de rapport à celui

celui de la Table-ronde, que le bon roi Artus établit autrefois.

Je ſuis charmé, dit l'hermite, de tout ce que vous m'avez appris; mais je ſuis enchanté ſur-tout de ce que vous m'avez dit du fameux Tiran le Blanc, qui dans un âge auſſi peu avancé, a fait tant de belles actions. Je me croirois le chevalier du monde le plus heureux, ſi j'avois un fils qui pût un jour lui reſſembler. Alors Tiran parut avec l'air le plus modeſte; & mettant un genou en terre: Vous nous ferez beaucoup d'honneur, dit-il, mon père, ſi vous daignez agréer le petit ſouper de ces meſſieurs & le mien. Le vertueux hermite ſe leva, & lui répondit avec politeſſe, que quoiqu'il ne lui convînt pas trop d'accepter de pareilles invitations, il ſe rendroit à celle-là pour l'amour de lui. On s'approcha de la belle fontaine, ſur le bord de laquelle les tables étoient dreſſées; l'hermite donna ſa bénédiction, & chacun prit place. Le ſouper fut très-bon & très-abondant; car Tiran avoit pourvu à tout. On ne s'entretint pendant le repas que de faits de chevalerie.

Le lendemain tous les chevaliers allèrent prendre l'hermite, qui, après ſa prière, ſortit de ſa cellule, & les conduiſit dans un des plus beaux endroits de la prairie. Là, le ſaint homme leur témoigna l'envie qu'il avoit d'entendre la ſuite du récit que Diofébo lui avoit promis la veille; & ce chevalier

prenant la parole, à la prière de Tiran, continua ſon diſcours en ces termes.

L'année marquée pour la durée des fêtes étant expirée, le roi fit prier tous les états, de lui accorder encore quelques jours, parce qu'il vouloit faire publier l'ordre & la fraternité de vingt-ſix chevaliers, qui ſeroient tous ſans reproche. Ce prince nous a raconté lui-même ce qui lui fit naître la première idée de cette inſtitution.

Un jour qu'il donnoit un bal à ſa cour, après avoir danſé, il ſe retira dans un des côtés de la ſalle où l'on étoit aſſemblé. La reine étoit vis-à-vis de lui avec ſes demoiſelles. Pendant que les chevaliers danſoient avec les dames, une demoiſelle nommée Madré-Silva, paſſa en danſant proche du roi. Le mouvement qu'elle ſe donnoit fit tomber ſa jarretière de la jambe gauche, qui étoit une liſière de ſoie, & un chevalier qui s'en apperçut lui dit : Demoiſelle, vous avez perdu une des pieces de votre armure, votre page l'avoit bien mal attachée. (1). Ce diſcours l'embarraſſa. Elle ceſſa de

(1) Dans l'Eſpagnol, le diſcours du chevalier n'a rien d'offenſant. Le voici à la lettre. *Madre-Silva, vous avez perdu votre armure de jambe gauche ; vous avez ſans doute un page mal adroit, qui n'a pas ſu l'attacher.* Cette piece de l'armure, nommée *greve*, qui couvroit la jambe, s'attachoit avec des aiguillettes, & c'étoit les pages qui armoient leurs maîtres. C'eſt-là le fondement de la plaiſanterie.

danſer, & alla pour reprendre ſa jarretière ; mais elle avoit été prévenue par un chevalier qui l'avoit ramaſſée : le roi l'appella & ſe la fit attacher à la jambe gauche, au-deſſous du genou. Ce n'eſt pas que cette demoiſelle fût plus belle qu'une autre : ſa beauté étoit aſſez commune ; mais elle avoit de l'éclat : ſa danſe & ſa voix étoient agréables ; ſa converſation & ſes manières étoient vives & même un peu agaçantes ; & le plus ſouvent c'eſt-là ce qui détermine le goût des hommes.

Le roi porta cette jarretière plus de quatre mois, ſans que j'amais la reine lui en dît un mot. Cependant il la mettoit avec plus de ſoin l'orſqu'il devoit paroître en public. Il n'y eut qu'un de ſes favoris qui oſa lui en parler. Un jour voyant que cette fantaiſie ne finiſſoit point : Si votre majeſté ſavoit, lui dit-il, tout ce que diſent les étrangers, les Anglais, la reine elle même, & toutes les dames de la cour ! Eh bien, que diſent-ils, répondit le roi ? Ils ſont étonnés, continua le favori, de ce que votre majeſté fait, pour une demoiſelle de médiocre condition, qui n'eſt point jolie, & qui n'eſt même pas trop eſtimée, des choſes qui ſeroient encore extraordinaires ſi elles avoient une reine ou quelque grande princeſſe pour objet. Ainſi donc, reprit le roi, tout le monde en jaſe ? Eh bien, ajouta-t-il en françois, *honni ſoit qui mal y penſe.* Je jure d'établir en faveur de cette jarretière un ordre

de fraternité dont on parlera à jamais dans le monde. A ces mots, quelque regret qu'il eût à cette jarretière, il l'ôta, & ne la porta plus depuis; mais auſſi-tôt après les fêtes, il ſongea à exécuter ſon projet.

Il commença par faire bâtir une égliſe dans un château nommé Andiſor (1), & la dédia au bienheureux monſeigneur ſaint Georges. Elle étoit conſtruite à l'imitation de celles des moines qui diſent l'office. On y voyoit de chaque côté treize chapelles, chacune deſquelles étoit deſtinée à un chevalier, qui y avoit ſon fauteuil, & ſur le dos du fauteuil étoit appliquée une lame d'or ou d'argent, ſur laquelle ſes armes étoient peintes ou attachées. Au-deſſus de chaque place, ce prince avoit fait mettre une épée dorée, dont le fourreau couvert de brocard d'or & cramoiſi, étoit brodé de perles & garni d'orfévrerie. A-côté de cette épée étoit un heaume pareil à ceux dont on ſe ſert dans les joûtes; il étoit orné de ſon cimier, avec la deviſe de chaque chevalier.

Le roi procéda enſuite à la nomination des vingt-cinq chevaliers dont l'ordre devoit être compoſé, après avoir juré d'obſerver lui même les ſtatuts qu'il lui avoit donnés. Tiran fut nommé le premier,

(1) C'eſt Windſor. Le roman Eſpagnol d'Amadis de Gaule nomme ce lieu Vindiliſor, de ſon ancien nom Saxon.

comme le plus excellent de tous ; après quoi on fit la cérémonie de leur réception. Voici ce qui s'observa alors, & ce qui doit se pratiquer dans la suite en pareille rencontre.

On donne à un archevêque ou évêque une copie des réglemens, fermée & cachetée ; il envoie au chevalier désigné une robe brodée de jarretières, & doublée de martres zibelines, un manteau de damas d'Alexandrie traînant jusqu'à terre, & doublé d'hermine, & un cordon de soie blanche pour le lacer. Les deux manches du manteau sont faites de façon qu'elles peuvent se rejetter sur les épaules, pour laisser voir la robe. Le chaperon est brodé & doublé d'hermine comme le manteau. La broderie de la ceinture est pareille à celle de la jarretière, sur laquelle on lit ces mots : *Honni soit qui mal y pense*. Elle tombe jusqu'à la moitié de la jambe, lorsqu'elle est passée dans la boucle. Tout l'habillement est donc brodé de jarretières. Après que le chevalier a reçu l'habit, l'archevêque ou l'évêque qui le lui a envoyé, doit aussi le conduire en cérémonie, non de la part du roi, mais de tout l'ordre, à l'église de saint Georges, ou à celle du lieu de sa résidence. Là, le prélat lui fait mettre la main sur l'autel, en lui disant : Chevalier, qui avez reçu l'ordre de chevalerie, je suis chargé par toute la fraternité de l'ordre fortuné du bienheureux saint Georges, de vous demander par serment le secret,

directement ou indirectement, sur tout ce que vous allez apprendre. Après que le chevalier a fait le serment, le prélat lui remet les réglemens, qu'il reçoit à genoux avec beaucoup de respect & de soumission, & l'on célebre une grande fête. Les chevaliers qui sont alors en Angleterre, doivent se rendre à cette cérémonie. Ceux qui sont absens ne sont obligés à rien, mais ceux qui se trouvent dans l'île, & qui manquent d'assister à la réception, sont condamnés à deux marcs d'or, qui doivent être employés pour les églises.

Le roi a donné à cet établissement quarante mille écus de revenu, destinés à la dépense des habits de l'ordre, & aux frais d'un repas magnifique, accompagné d'une grande fête, qui se donne la veille de la saint-Georges. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on reçoit aussi dans l'ordre vingt dames d'honneur, qui font trois vœux; le premier, qu'elles ne soliciteront jamais leurs maris, leurs frères ou leurs enfans, qui seront à la guerre, de revenir chez eux; le second, que si elles apprenent que quelques-uns de ceux que je viens de nommer, sont assiégés dans quelque ville ou château, & qu'ils aient besoin de vivres, elles feront tout leur possible pour leur en envoyer; Le troisieme enfin, que si quelqu'un de ceux-là est fait prisonnier, elles l'aideront de tout leur pouvoir, & sacrifieront pour sa rançon jusqu'à la moitié de leur dot. Du reste

elles ſont obligées de porter la jarretière, non-ſeulement ſur leurs habits, mais encore autour du bras gauche.

Je vous ſuis très-obligé, dit alors l'hermite, de tout ce que vous avez bien voulu m'apprendre. Je vous avoue que cet ordre de la jarretière me plaît beaucoup, parce qu'il eſt établi ſelon les belles loix de la chevalerie. Je n'ai jamais entendu parler de rien qui ſe ſoit fait avec autant de dignité, ni qui ſoit plus conforme à ma façon de penſer. L'hermite témoignoit ainſi ſa reconnoiſſance à Diofébo, lorſque Tiran vint le prier d'accepter une collation qu'il avoit fait préparer à la fontaine. Il lui demanda en même tems la permiſſion de paſſer quatre ou cinq jours avec lui. L'hermite non-ſeulement agréa la propoſition, mais il leur témoigna tant d'amitié, qu'au lieu de quatre ou cinq jours qu'ils comptoient reſter avec lui, ils y reſtèrent plus de dix, qu'ils employèrent à parler des belles actions qui s'étoient faites, & à écouter les bons avis du ſaint père.

La veille de leur départ, Tiran le pria avec inſtance de paſſer la nuit avec eux ſous leurs tentes, car il retournoit tous les ſoirs coucher à ſon hermitage. Tiran lui demanda cette grace, afin que le lendemain matin ils puſſent tous recevoir ſa bénédiction, ſans laquelle ils ne vouloient point partir. L'hermite y conſentit pour leur faire plaiſir, & ſe jetta ſur un lit qu'on lui avoit préparé. Ce-

pendant Tiran fit porter ſecrétement à l'hermitage des vivres pour plus d'un an, & juſqu'à du bois & du charbon, afin que le bon père ne fût point obligé de ſortir par le mauvais tems. Quand l'heure du départ fut venue, les chevaliers rémercièrent l'hermite, reçurent ſa bénédiction, & prirent le chemin de la Bretagne. De retour à ſa cellule, il s'apperçut avec ſurpriſe qu'elle avoit été remplie de proviſions. Il ſe douta que c'étoit une attention de Tiran, & ſe promit bien de ne pas l'oublier dans ſes prières.

Tiran arriva à Nantes avec tous ceux qui l'accompagnoient. Au bruit de ſon retour, le duc de Bretagne, déja inſtruit par la renommée des grandes actions par leſquelles il s'étoit diſtingué à la cour d'Angleterre, alla au-devant de lui, & dans la ſuite il le traita comme ſon favori, & lui donna pluſieurs grandes terres. Un jour, il ſe promenoit avec le duc, lorſqu'ils virent arriver deux chevaliers qui venoient de la cour de France; ils leur demandèrent s'il n'y avoit aucune nouvelle. Oui, ſeigneurs, il y en a, répondirent les deux chevaliers, & elles ſont telles, que vous ne pouvez manquer d'en être touchés. (1) Vous ſavez l'éta-

(1) Voici une nouvelle preuve du peu de ſoin de l'auteur à s'aſſujettir à la chronologie. Ce fut ſous Philippe-le-Bel que l'on donna la dépouille des Templiers aux chevaliers de Rhodes.

bliſſement de l'ordre de ſaint Jean de Jéruſalem ; vous n'ignorez pas non-plus qu'on lui a donné les dépouilles des Templiers, & que ces nouveaux chevaliers ſe ſont emparés de l'île de Rhodes. Lorſque le bruit s'en eſt répandu dans le Levant, le ſultan du Caire fut très-fâché d'apprendre que la ville & le château étoient extrêmement fortifiés ; & pendant pluſieurs années il ne s'occupa que des préparatifs néceſſaires pour aller les attaquer.

Les Génois ayant appris que cette année il devoit faire des efforts plus conſidérables, & déſirant ſe rendre maîtres de Rhodes, qu'ils trouvoient d'autant plus à leur bienſéance, que leurs vaiſſeaux trafiquent beaucoup en Alexandrie & à Baruth, réſolurent dans un conſeil qu'ils tinrent en préſence de leur duc, de ſurprendre la ville & le château. Dans ce deſſein ils armèrent vingt-ſept navires ; mais ils n'en firent partir que trois, qui mirent à la voile au commencement du carême. Quinze jours après, ils en envoyèrent cinq autres, ſous prétexte de vouloir les faire raccommoder dans le Levant. A la mi-carême, un pareil nombre ſe mit en mer. En un mot, ils prirent ſi bien leurs meſures, que le dimanche des rameaux les vingt-ſept vaiſſeaux mouillèrent devant la ville de Rhodes, chargés de beaucoup de troupes, les uns feignant d'aller à Baruth, & quelques-uns tenant la mer, de façon qu'on ne pouvoit les reconnoître de la

côte. Enfin tous les vaiſſeaux ſe raſſemblèrent dans le port le vendredi-ſaint, jour que les Génois avoient choiſi pour s'emparer de la ville.

Ils n'ignoroient pas qu'il y avoit un grand nombre de reliques dans le château, & que les papes avoient accordé beaucoup d'indulgences à ceux qui ce jour-là ſe trouveroient à l'office. C'eſt là que ſe voit une épine de la couronne du ſauveur, qui fleurit tous les ans, préciſément à l'heure où on la lui mit ſur la tête, & demeure en cet état juſqu'au moment qu'il rendit l'eſprit. Cette épine eſt de jonc marin, & on la fait voir au peuple tous les vendredis. Les Génois, qui ſont mauvais chrétiens, bien informés de toutes ces circonſtances, & de la manière dont le grand-maître & la religion ſe gouvernoient, avoient gagné deux chevaliers de leur nation, qui ôtèrent toutes les balles des arbalêtes, & mirent à leur place des morceaux de fromage ou de ſavon. En un mot, tout étoit diſpoſé de façon qu'ils auroient facilement pris ou tué tous les chevaliers avant que le grand-maître eût pu y mettre ordre; mais Notre-Seigneur permet quelquefois un grand péché, pour qu'il en réſulte un grand bien.

Il y avoit dans la ville de Rhodes une dame d'une grande beauté, à laquelle pluſieurs chevaliers, & entr'autres un Navarrois nommé Simon del Faro, faiſoient la cour. Elle leur avoit réſiſté

à tous ; mais un écrivain de la capitane de la flotte Génoiſe l'ayant vue, en devint amoureux ; il l'alla trouver, lui déclara ſa paſſion, & lui promit de faire ſa fortune ſi elle vouloit y être ſenſible ; en même tems il lui préſenta un diamant & un rubis du prix de plus de cinq cens ducats ; & tirant une poignée de pieces d'or, il la verſa dans ſon giron : des manières ſi nobles attendrirent la dame, ſa fierté l'abandonna, & elle rendit le Génois heureux.

Cette aventure ſe paſſa le jeudi-ſaint. La dame réſolue d'en tirer ce qu'elle pourroit, ne ménageoit rien pour le perſuader de ſa tendreſſe. Vous me rendez le plus heureux de tous les hommes, lui dit le Génois dans les tranſports de ſon amour, je veux vous rendre auſſi la plus riche & la plus heureuſe femme du monde. Je prétends vous donner dès demain la maiſon la plus belle & la mieux meublée de la ville. Ah ! malheureuſe que je ſuis ! s'écria la dame ; parce que vous n'avez plus rien à deſirer, vous vous mocquez maintenant de moi ; retirez-vous, & n'inſultez pas plus long-tems à ma foibleſſe. Madame, lui répondit l'écrivain, je croyois être de tous les hommes le plus heureux ; j'eſpérois que la mort ſeule pourroit nous ſéparer, & que je vous verrois la femme la plus contente de toute l'île. Cependant vous me quittez ainſi ; croyez que je vous parle ſincèrement, & que je vous aime plus que ma propre vie. Le terme que je vous

marque n'eſt pas éloigné ; demain vous me rendrez juſtice. Puiſque la choſe m'eſt ſi avantageuſe, répliqua la dame, pourquoi donc m'en faire un myſtère ? Mais vous autres Génois, vous êtes des ingrats. Eh bien, madame, répartit l'écrivain, promettez-moi le ſecret, & vous ſerez ſatisfaite. La dame promit tout au Génois, & il lui fit le récit de ce qui devoit ſe paſſer le lendemain.

A-peine étoit-il ſorti, qu'elle envoya au château un enfant très-ſage & dont elle connoiſſoit l'eſprit & la diſcrétion. En arrivant il apprit que le grand-maître étoit à matines avec tous les frères. Il ſe rendit à l'égliſe, & fit ſigne à del Faro qu'il avoit à lui parler. Le chevalier ſortit pour ſavoir ce qu'on ſouhaitoit de lui ; & il apprit de cet enfant que ſa maîtreſſe le conjuroit de tout quitter pour la venir trouver ; qu'il s'agiſſoit d'une affaire ſi importante, que le jour même de la paſſion ne devoit point l'empêcher de la voir.

Le chevalier, que l'amour preſſoit plus que la dévotion, courut chez la dame le plus ſecrétement qu'il lui fut poſſible, & en fut reçu avec beaucoup de careſſes. Elle l'embraſſa, & le faiſant aſſoir auprès d'elle ſur un petit lit : Généreux chevalier, lui dit-elle à voix baſſe, je n'ignore point votre paſſion pour moi, ni les peines qu'elle vous a cauſées ; le devoir ſeul m'a empêchée d'y répondre juſqu'à-préſent ; je n'y ai point été inſen-

ſible, votre amour m'a touchée, & je ſuis prête de le récompenſer. Mais j'ai une choſe encore plus preſſée & plus importante à vous découvrir, c'eſt-là ce qui m'oblige de vous envoyer chercher dans un jour tel que celui-ci. Je frémis en vous révélant ce ſecret.

Le grand-maître de Rhodes, toute la religion, & le peuple de cette ville touchent au moment de leur perte. Demain, pendant l'office, l'entrepriſe doit s'exécuter. Le chevalier, frappé du diſcours de la dame, lui répondit qu'il étoit plus flatté de ce qu'elle étoit ſenſible à ſon amour, qu'il ne le ſeroit du don d'une couronne; & lui baiſant les mains tendrement, il la ſupplia de lui découvrir tout ce qu'elle ſavoit de cette importante affaire. La dame lui raconta alors tout ce qu'elle avoit appris de l'écrivain Génois, ſans l'inſtruire cependant du moyen dont elle s'étoit ſervie pour tirer de lui ce ſecret. Le chevalier ſe jetta aux genoux de ſa maîtreſſe, qu'il embraſſoit dans les tranſports de la proteſtation. Elle le releva, & le baiſa avec une modeſtie qui tenoit encore de ſon ancienne conduite avec lui.

Cependant le tems preſſoit, le chevalier ſe hâta de prendre congé de la dame. La nuit étoit fort obſcure, & les portes du château déja fermées. Simon del Faro frappa très-fort; les chevaliers qui étoient de garde ſur le rempart, deman-

dèrent qui pouvoit frapper avec tant de force ; Simon ſe nomma & les pria de lui ouvrir ; mais ils s'en excusèrent, & lui dirent de revenir le lendemain, en l'avertiſſant du danger qu'il couroit, ſi le grand-maître venoit à ſavoir qu'il fût hors du château à une telle heure. Je ſais tout cela, répondit Simon, mais il faut abſolument que je lui parle ; allez donc, je vous prie, lui dire de me faire ouvrir. A ce diſcours, on détacha un chevalier de la garde, qui ſe rendit à l'égliſe, où le grand-maître diſoit ſes heures.

Lorſqu'il apprit que Simon del Faro étoit à cette heure hors du château, il entra dans une furieuſe colère, & jura que le lendemain matin il lui feroit donner une telle diſcipline, qu'elle le puniroit ſuffiſamment, & ſerviroit d'exemple à tous les autres. Voilà, continua-t-il, un mauvais frère ! Depuis que je ſuis grand-maître, aucun chevalier ne s'eſt abſenté à une telle heure. Retournez lui dire qu'il ne peut entrer ce ſoir, mais que demain matin il ſera traité ſelon ſes mérites..... Il continua ſes prières, & on apporta ſa réponſe au chevalier, qui ne ſe rebuta point ; au contraire, il proteſta qu'il ſe ſoumettoit à la pénitence dont il étoit menacé, & obtint que l'on retournât vers le grand-maître. Celui-ci étoit accompagné d'un vieux chevalier, qui lui dit : Pourquoi ne donnez-vous pas audience à ce frère Simon ? Il arrive quelquefois

dans un moment ce qui n'arrive pas en mille. Ce chevalier ſait la conſéquence de ſa démarche; ne le croyez pas aſſez fou pour vouloir ſans ſujet entrer à cette heure dans le château. Si j'étois à votre place, je ferois redoubler la garde aux portes & dans les tours, & mettre les machines en état ſur les remparts. Car enfin, ſeigneur, j'ai vu de mon tems que ſi l'on n'eût ouvert à minuit la porte du château de S. Pierre, il eût été pris le lendemain par les Turcs.

Le grand-maître ſe rendit aux raiſons du vieux chevalier, & donna tous les ordres néceſſaires pour éviter une ſurpriſe. On amena enſuite le chevalier Simon del Faro, auquel il dit d'un ton irrité: O mauvais frère, & plus mauvais chevalier! comment avez-vous aſſez peu de crainte de Dieu, pour être hors du château à une heure auſſi indue? Venez, miniſtres de la juſtice, conduiſez-le en priſon, & ne lui donnez pour toute nourriture que quatre onces de pain & deux onces d'eau. Le chevalier lui répondit ſans s'étonner: Votre ſeigneurie n'a pas coutume de condamner quelqu'un ſans l'entendre; Si la raiſon que j'ai à donner n'eſt pas bonne, je me ſoumets, ſans en appeller, au double de la peine que vous m'impoſez. Je ne t'écoute point, reprit le grand-maître avec vivacité, & je veux que mes ordres ſoient exécutés. Seigneur, répliqua le chevalier, il ne ſe paſſera pas vingt-

quatre heures que vous ne vous repentiez de ne m'avoir pas écouté; vous voudriez alors m'avoir donné la meilleure commanderie de la religion. Sachez qu'il n'y va pas moins que du salut de tout notre ordre. Si je vous en impose, je consens à être précipité dans la mer.

La fermeté du chevalier étonna le grand-maître; & comme il l'assura qu'il ne pouvoit lui parler qu'en particulier, il fit retirer tout le monde. Alors Simon se voyant tête-à-tête avec lui: Seigneur, lui dit-il, notre religion reçoit en ce moment une grande marque de la bonté divine. Encore une nuit, & nous étions perdus. Je vous prie, mon fils, de vous expliquer, dit alors le grand-maître d'un ton fort radouci, & loin de vous punir, je vous promets, foi de religieux, de vous faire un des premiers de l'ordre. Le chevalier se mit à genoux, en lui baisant la main, & lui fit le détail de tout ce qu'il avoit appris. Il lui dit que deux chevaliers Génois les avoient trahis, & avoient engagé la flotte de leur nation à venir attaquer l'île; que leurs vaisseaux étoient dans le port, chargés de beaucoup de troupes; que ces traîtres avoient ôté toutes les balles des arbalêtes, & en avoient substitué de savon ou de fromage; qu'ils avoient choisi les plus braves de leurs soldats pour entrer dans le château, sans autres armes qu'une épée & des arbalêtes démontées, qui se rajustoient en un instant; qu'ils devoient s'y rendre

le

le lendemain matin, deux-à-deux, sous prétexte de venir adorer la vraie croix & entendre l'office. Lorsqu'ils seront en assez grand nombre, continua-t-il, ils doivent sortir de l'église, & par le secours des deux traîtres, qui pendant ce tems-là se seront rendus maîtres de la tour qu'on à laissée à la garde du châtelain, ils donneront aisément entrée à toutes leurs troupes: alors s'étendant de proche en proche dans les autres tours, ils auront pris la moitié du château avant que vous ayiez eu le moindre soupçon. Ainsi vous voyez, seigneur, que nous ne pouvons éviter la mort.

A cette nouvelle, le grand-maître voulut s'éclaircir de la vérité; & prenant le chevalier par la main: Allons, lui dit-il, à la chambre des armes. Ils s'y rendirent, & trouvèrent en effet ce que Simon avoit dit. Alors le grand-maître convaincu de la trahison, fit assembler promptement le conseil. On arrêta les deux frères Génois, qui convinrent que le grand-maître & tout l'ordre devoient périr le lendemain. Sur le champ ils furent précipités dans le fond d'une tour remplie de serpens, d'aspics, & d'autres animaux venimeux. Tous les chevaliers passèrent la nuit sous les armes; ils redoublèrent la garde, & choisirent cinquante d'entr'eux, des plus jeunes & des plus alertes, pour recevoir ceux des ennemis qui se présenteroient pour entrer au château, tandis que les autres s'arme-

roient pour les soutenir, dans le cas où le nombre des Génois seroit trop considérable.

Le matin, dès que les portes furent ouvertes, ceux-ci vinrent deux-à-deux, sous prétexte de vouloir entendre l'office. Ils avoient trois portes à passer avant que d'entrer dans le château; ils trouvèrent la première ouverte, & gardée seulement par deux portiers; mais on ne passoit les deux autres que par le guichet. A mesure que les soldats Génois arrivoient dans la grande cour, les cinquante chevaliers nommés pour les recevoir, les désarmoient; après quoi ils les jettoient dans une grande fosse destinée à conserver le bled, & de laquelle on ne pouvoit entendre leurs cris. On fit périr ainsi mille trente Génois. Il n'en vint pas un plus grand nombre au château, parce que leur commandant, qui ne voyoit paroître aucun de ceux qu'il avoit envoyés, songea à rembarquer promptement le reste de ses troupes. Alors le grand-maître commanda une sortie, composée de presque tous les chevaliers, avec ordre de faire main-basse sur les ennemis, dont un grand nombre resta sur la place.

Les Génois se voyant découverts, mirent à la voile, & firent toute à Baruth, où le sultan devoit se rendre. Là, le commandant Génois lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé à Rhodes; & à sa prière le sultan résolut d'armer & de passer lui-même dans l'île avec le plus de forces qu'il lui

ſeroit poſſible. Il fit partir d'abord vingt-cinq mille mammelucs, & au ſecond voyage il ſe rendit lui-même devant la place, ſuivi de vingt-cinq mille maures. A-préſent, continuèrent les chevaliers, il eſt à la tête de cent-cinquante mille hommes. Après avoir déſolé la campagne, il a mis le ſiege devant la ville, que les vaiſſeaux Génois tiennent bloquée de toutes parts. On donne régulièrement trois aſſauts par jour. Les chevaliers ſe défendent en braves gens, mais ils manquent de vivres, & après avoir été contraints de manger leurs chevaux, ils ſe nourriſſent à-préſent de rats & de ſouris. Le grand-maître a fait paſſer un brigantin à-travers la flotte ennemie, pour informer le pape, l'empereur & tous les rois chrétiens, du triſte état où il eſt réduit, & leur demander du ſecours. Tous en ont promis, mais il eſt très-lent à partir. Le roi de France a donné de belles paroles, mais il n'a rien effectué.

Les chevaliers ajoutèrent qu'ils avoient quitté la cour de France pour venir implorer la protection du duc de Bretagne. Ce prince leur témoigna combien il étoit ſenſible à la cruelle ſituation du grand-maître & de tout l'ordre, & les aſſura qu'il alloit envoyer des ambaſſadeurs au roi de France, pour lui offrir de commander en perſonne le ſecours qu'il voudroit envoyer à Rhodes, & de contribuer juſqu'à dix mille écus pour les frais de l'expédition. En effet, il tint le lendemain un grand conſeil, &

l'on nomma quatre ambaſſadeurs, qui furent un archevêque, un évêque, un vicomte, & Tiran le Blanc, parce qu'il étoit chevalier de la Jarretière. A leur arrivée en France, ils eurent audience du roi, qui remit à leur faire réponſe dans quatre jours; mais il ſe paſſa plus d'un mois avant qu'ils puſſent ſavoir quelles étoient ſes intentions. Enfin ce prince leur déclara que dans les circonſtances où il ſe trouvoit, il ne pouvoit rien faire pour la religion, & qu'il avoit des affaires plus importantes. Après cette réponſe, les ambaſſadeurs reprirent le chemin de Bretagne.

Lorſque Tiran vit que perſonne ne ſe diſpoſoit à ſecourir la ville de Rhodes, il demanda à ceux que l'on avoit envoyés dans le brigantin, s'il étoit impoſſible d'y faire entrer du ſecours par mer. Ils lui répondirent qu'en prenant beaucoup de précautions on pouvoit entrer dans le château de Rhodes par une autre porte que celle de la marine. Sur cette aſſurance, Tiran, avec la permiſſion du duc, de ſon père & de ſa mère, acheta un gros vaiſſeau, qu'il fit équiper en guerre, & qu'il chargea de toutes ſortes de vivres & de munitions.

Le roi de France qui régnoit alors avoit cinq fils. Le plus jeune, qui ſe nommoit Philippe, étoit fort lourd & très-ignorant; le roi en faiſoit ſi peu de cas, que perſonne ne parloit de lui. Un gentilhomme, nommé Ténébreux, qui le ſervoit, ayant

appris que Tiran avoit armé un gros vaiſſeau pour aller à Rhodes, & ſouhaitant lui-même de paſſer dans ce pays, réſolu de ſe rendre enſuite hermite à Jéruſalem, parla un jour à Philippe de cet armement, & le trouvant diſpoſé à l'écouter : Seigneur, continua-t-il, les chevaliers qui veulent acquérir de l'honneur ne doivent pas s'enſevelir dans la maiſon paternelle, lorſqu'ils ſont jeunes & capables de porter les armes; ſur-tout lorſque leurs pères ne paroiſſent avoir pour eux aucune eſtime. Pour moi, ſi j'étois à votre place, il n'y a rien au monde que je ne préféraſſe à cette cour. Ne ſavez-vous pas ce que dit le proverbe : Qui change de lieu, change de fortune ? Jettez les yeux ſur ce fameux Tiran le Blanc : voyez quel honneur il s'eſt acquis en Angleterre ! Il arme à-préſent un gros vaiſſeau pour aller au ſecours de Rhodes, de la religion & de la ſainte maiſon de Jéruſalem. Quelle gloire ne vous attireriez-vous pas, ſi nous partions pour l'accompagner dans cette expédition ! Tiran eſt un chevalier rempli d'honneur, qui ſe fera une gloire de vous ſervir & de rendre tout ce qui eſt dû à votre naiſſance & à votre rang. Ce conſeil eſt bon, lui dit le prince ; mais quelles meſures faut-il prendre pour l'exécuter ? Seigneur, répondit le gentilhomme, j'irai trouver Tiran, comme de moi-même, pour lui demander paſſage ſur ſon vaiſſeau ; & ſuivant la diſpoſition où je le trouve-

rai, je me déclarerai davantage..... Il partit le lendemain, & se rendit en six jours au port. Tiran qui connoissoit sa valeur & qui aimoit son caractère, le vit avec joie, & s'engagea à tout entreprendre pour servir le prince de France. Ils convinrent de faire préparer une chambre sur le vaisseau, où il pourroit se tenir caché jusqu'à ce que l'on fût en mer. Après quoi Ténébreux retourna à la cour (1).

Philippe l'attendoit avec impatience. Le gentilhomme lui rendit compte de sa négociation. Le prince lui répondit que rien ne le retenoit. En effet, dès le lendemain matin il alla trouver le roi son père, & en présence de la reine, il lui demanda la permission d'aller à Paris voir la foire qui de-

(1) Ce Philippe de France est un personnage de la façon de l'auteur, & qu'il est inutile de chercher dans l'histoire. On verra dans la suite qu'il le fait devenir roi de Sicile, par son mariage avec la fille unique du roi de ce pays. Charles d'Anjou, frère de S. Louis, le premier roi de Sicile de la maison de France, le devint par le droit des armes, & par l'investiture du pape, qui ôta cette couronne à Mainfroy par des motifs de politique. D'ailleurs, Charles d'Anjou étoit marié en France, & avoit épousé une fille du comte de Provence. Il est vrai qu'il étoit le septième fils de Louis VIII, mais il étoit un enfant à la mort de son père. Ainsi cet épisode, & le caractère que l'auteur Espagnol donne à Philippe de France, sont des choses totalement imaginaires.

voit s'ouvrir dans deux jours. L'un & l'autre y consentirent. Philippe leur baisa les mains en prenant congé d'eux ; & après avoir fait provision d'argent & de pierreries, il partit suivi de Ténébreux, & prit le chemin de la Bretagne.

Ils arrivèrent au bout de six jours au port de mer, où ils s'embarquèrent sans que le prince eût été reconnu. Peu de tems après on mit à la voile, & Philippe se fit connoître à Tiran, qui fut très-charmé de le voir, & qui le reçut avec tous les honneurs dus à sa naissance. Le vent les obligea de relâcher à Lisbonne ; & le roi de Portugal informé que le fils du roi de France étoit sur le vaisseau, envoya un gentilhomme le prier de descendre à terre. Philippe & Tiran s'habillèrent magnifiquement, & suivis d'un grand nombre de gentilshommes parés de chaînes d'or, ils prirent le chemin du palais. le roi de Portugal embrassa le prince, & le retint deux jours à sa cour. Cependant il envoya des provisions en abondance sur le vaisseau. Ce fut de là que Tiran dépêcha un gentilhomme au roi de France, pour lui donner des nouvelles de son fils. Le roi & la reine, qui ignoroient ce qu'il étoit devenu, & qui appréhendoient qu'il ne fût mort, ou qu'il ne lui eût pris fantaisie d'entrer dans quelque monastère, furent charmés de le savoir en aussi bonne compagnie.

Philippe prit congé du roi de Portugal, & le

vaiſſeau remit à la voile. Il avoit doublé le cap de Saint-Vincent, & ſe préparoit à paſſer le détroit, lorſqu'il fut attaqué par quinze vaiſſeaux Maures. Le combat fut vif & dura plus de quatre heures, pendant leſquelles il y eût de part & d'autre beaucoup de tués & de bleſſés.

Tiran avoit embarqué un matelot d'une adreſſe & d'une valeur infinies; il ſe nommoit Catoquifaras. Celui-ci voyant que le combat ne tournoit pas à leur avantage, fit avec de la corde un filet ſemblable à ceux dans leſquels on porte la paille. Il le tendit enſuite depuis le château de pouppe juſqu'à la proue, & l'élevant fort haut ſur le grand mât, il ne cauſoit aucun embarras aux chrétiens qui combattoient, & leur étoit d'un grand ſecours: car les Maures jettoient ſur le pont une quantité prodigieuſe de poutres, de pierres & de pieux; mais le filet renvoyoit le tout à la mer. Non-content de cette manœuvre, le matelot fit bouillir de l'huile & de la poix, avec quoi il obligea les ennemis d'abandonner l'abordage & de ſe décrocher.

Les chrétiens paſsèrent ainſi le détroit, en ſe battant jour & nuit. Leur vaiſſeau reçut tant de coups de traits, que ſes voiles en reſtèrent clouées contre les mâts, & il lui étoit difficile de manœuvrer. Ils gagnèrent enfin le mouillage d'une île déſerte & voiſine de la terre des Maures; & après avoir réparé, autant qu'il leur fut poſſible, leur

vaiſſeau, ils côtoyèrent la Barbarie, & abordèrent à Tunis. Ils ne firent pas un long ſéjour dans ce port; comme ils vouloient embarquer des bleds, ils prirent la route de Sicile, & arrivèrent heureuſement à Palerme.

Dès que le vaiſſeau fut entré dans le port, Philippe & Tiran envoyèrent à terre l'écrivain & cinq ou ſix perſonnes de l'équipage, pour faire les proviſions néceſſaires, avec l'ordre de ne point les découvrir, & de dire ſeulement que ce vaiſſeau étoit parti du Ponent, faiſant route à Alexandrie, & ayant à bord quelques pélerins qui alloient au ſaint Sépulchre. Mais le roi informé qu'il étoit arrivé des étrangers, avoit voulu les voir; en lui faiſant le récit de leur navigation, ils oublièrent l'ordre qu'ils avoient reçu, & lui apprirent ſans le vouloir que Philippe, fils du roi de France, étoit ſur le vaiſſeau avec Tiran le Blanc.

A cette nouvelle, ce prince fit dreſſer un grand pont de bois, qui depuis la terre alloit juſqu'au vaiſſeau. On le couvrit de tapiſſeries, qui pendoient juſqu'à l'eau; & le roi s'étant rendu lui-même à bord, accompagné de ſes deux fils, il pria Philippe & Tiran de débarquer, & de venir à terre pour ſe repoſer des fatigues de la mer & des combats qu'ils avoient ſoutenus contre les Maures. Ils acceptèrent ſes offres, & le ſuivirent, après l'avoir remercié mille fois de ſes honnêtetés. Le roi les

conduisit à la ville, où on leur avoit préparé, par son ordre, un magnifique logement. Ce prince voulut les y conduire lui-même, mais Philippe, instruit par Tiran, protesta qu'il n'y mettroit point le pied, qu'il n'eût rendu ses devoirs à la reine. Le roi y consentit; & lorsqu'ils arrivèrent au palais, ils trouvèrent cette princesse accompagnée de l'infante Ricomana sa fille, & en furent reçus avec une extrême politesse. Après cette visite, ils se rendirent à leur logement, qu'ils trouvèrent superbement meublé, & où ils furent servis avec beaucoup de magnificence.

Pendant le séjour que Philippe & Tiran firent à Palerme, ils étoient presque toujours avec le roi, mais plus souvent encore avec l'infante, princesse accomplie, renommée pour son savoir & sa vertu, & qui recevoit si poliment les étrangers, que dans tout le monde on ne parloit que de son mérite. Philippe ne put la voir ainsi tous les jours, sans en devenir amoureux. L'infante, de son côté, ne fut pas insensible au mérite du prince de France. Mais lorsqu'il étoit avec elle, il se trouvoit si embarrassé, qu'il ne pouvoit parler, ni répondre aux questions qu'elle lui faisoit. Tiran, témoin de son embarras, & qui avoit résolu de servir sa passion, prenoit alors promptement la parole.

Un jour qu'il étoit seul avec l'infante, le chevalier croyant cette occasion favorable pour parler

en faveur du prince : Voyez, madame, quel eſt le pouvoir de l'amour ! lui dit-il ; dès que Philippe eſt de retour chez lui, il chante ſans ceſſe vos louanges ; & l'excès de ſa paſſion le rend muet en votre préſence. Pour moi, continua-t-il, ſi j'étois fille, & que je trouvaſſe un homme d'un ſemblable caractère, auſſi bien fait & d'auſſi bonne maiſon, je le préférerois à tout autre. Ce que vous dites eſt fort bon, répondit la princeſſe ; mais en convenant de toutes ces qualités que vous donnez au prince, ſi la nature l'a formé lourd & épais, quel plaiſir peut goûter une femme raiſonnable, lorſque tout le monde ſe rit de celui qu'elle aime, & qu'elle eſt obligée de le tenir, pour ainſi dire, enfermé dans une boîte ? A vous parler naturellement, j'aimerois mieux que le prince eût un peu plus d'eſprit, & moins de nobleſſe. Je voudrois encore qu'il ne fût point avare, & que ſon ignorance ne fût point extrême. Avec votre permiſſion, madame, répliqua Tiran, vous ne rendez pas juſtice à Philippe. Il eſt jeune, mais il a la raiſon d'un vieillard. Croyez-moi, aimez qui vous aime. Ce prince eſt fils de roi, comme vous ; il vous adore ; & s'il ne parle pas autant que beaucoup d'autres, vous devez l'en eſtimer davantage. Défiez-vous, ajouta-t-il, de ces hommes qui témoignent leur paſſion avec hauteur & fierté : cet amour n'a ſouvent ni vérité ni franchiſe, il s'en retourne auſſi promptement qu'il eſt

venu. Soyez persuadée, au contraire, que l'embarras que vous causez est une preuve avantageuse des sentimens que l'on a pour votre personne. L'amitié que vous portez à Philippe, répartit l'infante, vous engage à parler de la sorte; mais ne pensez pas que je sois capable de croire légèrement. Je conviens que sa figure me plait, mais mon cœur combat encore. Je crains, je vous l'avoue, de trouver en lui de l'ignorance & de l'avarice. Madame, reprit Tiran, en pareille matière il n'est pas toujours bon de pousser trop loin l'examen: souvent après avoir bien choisi on prend le pire.

La reine qui parut alors, interrompit la conversation; & s'adressant à Tiran: Nous venons de nous entretenir, le roi & moi, de vos exploits, lui dit-elle; il vous parlera d'une affaire qui nous touche infiniment l'un & l'autre; mais je vous déclare que j'y apporterai tous les obstacles imaginables; parce que, quelque bon chevalier que vous soyez, je ne pense pas que vous en puissiez jamais sortir à votre honneur. Madame, répondit Tiran, je ne comprens rien à ce que vous me faites l'honneur de me dire; mais je puis vous assurer qu'il n'y a rien que je ne fasse & à quoi je ne m'expose, pour contenter votre excellence, avec le bon plaisir du roi. La reine le remercia de sa bonne volonté; & prenant congé d'elle & de l'infante, le chevalier se rendit à son vaisseau pour le mettre en état de partir.

Pendant qu'il étoit à bord, il eut avis qu'un vaisseau paroissoit en haute mer; & sur le champ il détacha un brigantin armé pour aller le reconnoître. Le brigantin fit le trajet avec une extrême diligence; & à son retour il apprit à Tiran que ce vaisseau venoit d'Alexandrie & de Baruth; qu'il avoit touché à l'île de Chypre; mais qu'il n'avoit pu entrer dans le port de Rhodes, à cause du grand nombre de Maures qui l'assiégeoient par terre & par mer; que les vaisseaux Génois fermoient le port; qu'en un mot cette ville étoit aux abois, & que le sultan avoit refusé de la recevoir à composition. Ces nouvelles engagèrent Tiran à presser son départ, & par-conséquent l'embarquement du bled & des vivres dont il vouloit faire provision, pour secourir la religion de Rhodes. Il paya si libéralement le marchand, qu'en peu de jours son vaisseau se trouva chargé de bled, de vin, & de toutes les viandes salées qui lui étoient nécessaires.

Cependant le roi de Sicile, instruit de ces préparatifs, fit savoir à Tiran qu'il souhaitoit de lui parler; & le prenant en particulier: Les grandes actions que vous avez faites, valeureux Tiran, lui dit-il, vous élevent au-dessus de tous les princes de la chrétienté. Le secours que vous portez si généreusement au grand-maître de Rhodes, que tout le monde a abandonné, vous fait un honneur infini; & votre mérite personnel, joint à tant de gloire,

m'engage à vous assurer qu'il n'est rien que je ne fasse pour vous prouver combien je vous suis acquis. C'est ce qui m'oblige à vous découvrir aujourd'hui le dessein que j'ai formé de vous accompagner sans être connu, & d'aller gagner avec vous les indulgences à Jérusalem. Tiran, après avoir loué le dessein du prince, l'assura que son vaisseau, & tout ce qui lui appartenoit, étoit à son service, & qu'il étoit le maître d'en disposer. Le roi le remercia de ses offres, & voulut sur le champ aller avec Tiran visiter le vaisseau, où il choisit son logement auprès du grand mât.

La conversation tomba aisément entre eux sur Philippe. Comme le chevalier l'aimoit beaucoup, & qu'il ne pensoit qu'à lui faire épouser l'infante, il prit cette occasion pour en faire la proposition au roi. Ce prince sentit d'abord tout l'avantage d'une alliance avec la maison de France; mais il répondit alors à Tiran, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de rien décider sur cette affaire sans le consentement de la reine, & sur-tout sans celui de l'infante. Il les manda donc toutes deux à son retour; & après leur avoir déclaré le dessein où il étoit de partir avec Tiran: Mais, continua-t-il en s'adressant à la princesse, dans l'incertitude de ce qui peut arriver, je voudrois bien, ma fille, vous voir contente avant mon départ. Je m'estimerai heureux de m'allier avec le roi de France, le plus grand prince de la chré-

tienté; ce qui arriveroit certainement, si par hazard Philippe vous convenoit.

L'infante répondit que de quinze jours au moins le vaisseau ne seroit en état de partir, & que pendant ce tems il pourroit consulter sur cette affaire le duc de Messine son oncle, qui devoit arriver ce même jour. Mais, ajouta-t-elle, puisque vous avez résolu de faire ce saint voyage, je conseille à votre majesté de donner une grande fête avant son départ, en l'honneur de Tiran & des autres chevaliers de sa suite; afin que le roi de France, si par hazard il en est instruit, sache le cas que vous faites de son fils. Ordonnez donc que dimanche prochain on célebre la fête, & qu'il y ait cour plénière pendant trois jours, que les tables soient dressées jour & nuit, & qu'à toute heure ceux qui se présenteront soient abondamment servis. Le roi approuva la proposition de la princesse; & parce qu'il avoit beaucoup d'ordres à donner pour le gouvernement de son royaume pendant son absence, il la pria d'ordonner elle-même la fête, & commanda à tous ses officiers de lui obéir.

Comme l'infante n'avoit principalement imaginé le projet de cette fête que pour mieux examiner Philippe, elle voulut que le jour qu'elle devoit se célébrer, le roi, la reine, le prince de France, & elle, mangeassent à une table plus élevée; & que le duc de Messine, Tiran & les autres comtes &

barons, fussent servis à une autre plus basse. L'heure du festin arrivée, chacun prit place. Le roi s'assit au milieu de la table qui lui étoit destinée, ayant la reine à sa gauche; à l'égard de Philippe, il le fit placer par honneur à sa droite, au bout de la table, & l'infante vis-à-vis de lui.

Tiran n'abandonnoit point le prince, dans la crainte qu'il ne lui échappât quelque chose qui pût déplaire à la princesse. Le roi qui s'en apperçut, lui dit que son frère le duc de Messine l'attendoit pour dîner. Le chevalier le supplia de lui permettre de servir le fils de son roi dans une fête aussi brillante; mais l'infante prenant la parole avec une impatience mêlée de dépit: Il n'est pas nécessaire, Tiran, lui dit-elle, que vous soyez toujours aux côtés de Philippe, il y a dans la cour du roi mon père assez de chevaliers pour le servir. Tiran voyant que la princesse lui parloit si vivement, s'approcha de Philippe, & lui dit à voix basse: Lorsque le roi se lavera les mains, & que vous verrez l'infante se lever, & se mettre à genoux, ne manquez pas de prendre le bassin, & faites tout ce que vous lui verrez faire: sur-tout prenez bien garde de ne commettre aucune impolitesse. Le prince l'assura qu'il pouvoit être tranquille; & Tiran fut se mettre à table.

Aussi-tôt que tout le monde fut placé, on présenta à laver au roi. L'infante ne manqua pas alors de

de ſe mettre à-genoux, en prenant le baſſin. Philippe voulut en faire de même, mais jamais le roi n'y conſentit. On fit la même cérémonie à la reine. Enfin on porta le baſſin à l'infante, qui prit la main de Philippe pour le faire laver avec elle. Il s'en excuſa d'abord, & ſe mit à ſes genoux pour lui tenir le baſſin; mais la princeſſe le releva, & voulut abſolument qu'ils lavaſſent enſemble.

On apporta le pain enſuite; mais au lieu de n'y point toucher, & d'attendre que l'on eût couvert, Philippe prit un couteau, & coupant avec empreſſement le pain qu'on lui avoit ſervi, il en fit douze grandes tranches qu'il mit à côté de lui. L'infante ne put s'empêcher de rire en voyant cette cérémonie; le roi n'y tint pas, non-plus que tous ceux qui étoient préſens; & les jeunes chevaliers qui ſervoient à table éclatèrent. La choſe fut ſi forte, que le bruit en parvint juſqu'à Tiran, tout éloigné qu'il étoit. Il ſe leva donc, ne doutant point que le prince n'eût donné quelque ſcène; & s'étant approché de lui, il apperçut les douze tranches de pain qu'il avoit faites, pendant que le roi, ni perſonne, n'avoient pas encore touché à celui qu'on leur avoit préſenté. Auſſi-tôt, ſans ſe déconcerter, il prit les douze tranches de pain, & tirant de ſa bourſe un pareil nombre de pieces d'or, qu'il mit dans chaque morceau, il ordonna qu'on les diſtribuât à douze pauvres. Alors on ceſſa de rire; & le roi & la reine

ayant demandé à Tiran la raiſon de cette libéralité: Vos excellences ont été ſurpriſes, leur dit-il, ainſi que toute la compagnie, du procédé de Philippe; on a fait plus, on s'en eſt moqué. Mais il faut ſavoir que les très-chrétiens rois de France, en reconnoiſſance de toutes les graces qu'ils ont reçues de Dieu, ont ordonné que tous leurs enfans coupent le pain qu'on leur ſert, en douze tranches dans leſquelles ils mettent une monnoie d'argent, lorſqu'ils n'ont point encore reçu l'ordre de chevalerie, & qu'ils donnent enſuite aux pauvres en l'honneur des douze apôtres; lorſqu'ils ſont chevaliers, c'eſt de l'or qu'ils y mettent. Juſqu'à-préſent tous les princes du ſang de France ont ſuivi cet uſage. Cette aumône, dit le roi, me paroît la plus belle que l'on ait jamais faite; pour moi, qui ſuis roi couronné, je n'en fais pas en un mois une auſſi conſidérable. Tiran ſe retira. Enſuite Philippe s'appercevant de la faute qu'il avoit faite, & de la façon ſage dont ſon ami avoit ſu la réparer, fut ſobre pendant le reſte du repas, & eut une grande attention de ne pas manger plus que la princeſſe.

Après le dîner, le roi accompagné du duc de Meſſine paſſa dans l'appartement de l'infante, où la reine les ſuivit. Là, il leur dit à l'une & à l'autre qu'étant réſolu de faire le ſaint voyage qu'il entreprenoit, il étoit conſolé de laiſſer ſes états entre les mains du duc ſon frère, qu'il faiſoit viceroi &

lieutenant-général du royaume. Il leur parla enſuite du mariage de Philippe & de la princeſſe, & les aſſura que puiſqu'ils ſe convenoient, il ne ſouhaitoit rien davantage que de le voir accompli. Mais il ajouta qu'il vouloit que ce fût avec le conſentement du roi & de la reine de France, & que pour l'obtenir, il falloit que Tiran leur écrivît, d'autant que le prince étant fort jeune, on pourroit s'imaginer que peut-être on l'auroit ſéduit. J'aimerois mieux, continua-t-il, donner ma fille à un ſimple chevalier, du conſentement de ſes parens, qu'à un roi contre la volonté de ſon peuple. La reine approuva cet avis; & l'infante elle-même ne fut pas fâchée de ce retardement, dans l'eſpérance d'en profiter pour connoître encore mieux le caractère de Philippe. On manda Tiran, qui ſur le champ écrivit en conſéquence; & le roi fit avancer un brigantin, pour porter les lettres à Piombino en terre ferme.

Tout étant diſpoſé pour le départ, le roi de Sicile feignit de s'embarquer ſur le brigantin qu'il avoit fait préparer, ſous prétexte de vouloir aller en Italie, pour s'aboucher avec le pape, & ſe rendit ſecrétement ſur le vaiſſeau de Tiran. Cependant ce chevalier alla avec Philippe prendre congé de la reine & de l'infante; elles étoient dans une affliction extrême, mais Philippe entroit pour beaucoup dans la douleur de l'infante.

Tiran mit à la voile, & le tems fut si favorable, qu'en quatre jours ils arrivèrent à la vue de Rhodes. Ils mouillèrent sous le château de saint-Pierre, attendant un vent tel qu'ils souhaitoient pour exécuter leur projet. Tiran, par le conseil de deux matelots de ses terres, qui lui étoient fort attachés, fit remettre à la voile pendant la nuit, & se trouva au point du jour presque dans le port. Les Génois ne doutèrent point d'abord que ce vaisseau ne fût un de ceux qu'ils avoient envoyés chercher des vivres pour le camp du sultan; car ils ne pouvoient s'imaginer qu'un ennemi eût la hardiesse de s'engager au milieu de leur nombreuse flotte. Ils ne restèrent pas long-tems dans cette erreur. Dès que Tiran se vit à une certaine distance de la place, il ordonna qu'on mît toutes les voiles. Alors, soit au gabari, soit à la manœuvre, les Génois reconnurent le vaisseau pour être étranger. Ils firent leur possible pour lui couper le chemin; mais comme il avoit toutes les voiles dehors, leurs efforts furent inutiles.

Tiran avoit ordonné au pilote de porter de voiles dans une petite plage de sable défendue par la ville, & d'échouer le vaisseau; ce qui fut exécuté. Les chevaliers voyant cette manœuvre, ne doutèrent point que les Génois ne l'eussent imaginée pour les surprendre d'une nouvelle façon. Ils vinrent donc courageusement pour attaquer le vaisseau étranger; mais un matelot arbora promptement un pavillon

blanc, en même tems qu'un homme de l'équipage ſauta à terre & les inſtruiſit de la vérité.

A cette nouvelle, le grand-maître ſe jetta à genoux avec tous les chevaliers, & remercia Dieu du ſecours qu'il leur envoyoit. Il deſcendit enſuite du château, à la tête des frères & de tous les habitans, & ſe rendit ſur le rivage, dans le deſſein de faire mettre le bled dans les magaſins; mais lorſqu'il apprit qu'il avoit cette obligation à Tiran, dont il connoiſſoit la réputation, il envoya ſur le vaiſſeau deux chevaliers des plus conſidérables, pour le prier de deſcendre à terre, & pour lui témoigner l'extrême envie qu'il avoit de le voir & de le remercier. Tiran reçut ſes députés avec beaucoup de politeſſe, & leur dit qu'il croyoit ſa préſence encore néceſſaire dans le vaiſſeau, juſqu'à ce que toutes les proviſions fuſſent débarquées. Cependant il leur fit ſervir des rafraîchiſſemens, après quoi il les pria de conduire deux chevaliers de ſa ſuite au grand-maître, pour l'avertir qu'il avoit ſur ſon bord le roi de Sicile, & Philippe fils du roi de France.

Peu de tems après, Tiran deſcendit à terre, accompagné des deux princes. Il étoit extrêmement magnifique; il portoit ce jour-là un habit de brocard cramoiſi brodé de perles, la jarretière à la jambe, & ſur la tête une toque d'écarlate avec une agraffe d'un grand prix. Dans cet équipage il entra

dans la ville, ſuivi de pluſieurs autres chevaliers, & trouva le grand-maître qui l'attendoit dans la place. Les dames & les demoiſelles étoient aux fenêtres, & juſques ſur les toits, pour voir le généreux chevalier qui les délivroit de la famine & de la captivité, & tout retentiſſoit de ſes éloges.

En effet, ce ſecours décida du ſalut de Rhodes & de la levée du ſiege. Auſſi-tôt après ſon arrivée, Tiran commença par donner un ſuperbe repas au grand-maître & aux chevaliers, qui l'acceptèrent d'autant plus volontiers, qu'à-peine avoient-ils la force de parler, tant ils étoient abattus par la famine. En même tems il fit porter au château toutes les proviſions néceſſaires pour la garniſon; après quoi il donna ſes ordres pour qu'on diſtribuât au peuple de la farine, de l'huile, des légumes, enfin tout ce dont on avoit beſoin. Il n'y eut perſonne qui ne fût très-content de ſa magnificence & de ſa libéralité.

On tint enſuite un conſeil général ſur l'état du ſiege, & ſur les moyens de le faire lever. A la fin, un vieux chevalier de l'ordre propoſa d'envoyer au ſultan un préſent de vivres & de rafraîchiſſemens, afin qu'il ne pût douter du ſecours que la ville avoit reçu, & pour lui ôter toute eſpérance de la prendre par famine. Cette propoſition fut approuvée, & ſur le champ on envoya au camp des Maures quatre cens pains ſortans du four, du vin, des confitures, trois couples de paons, de poules,

& de chapons, avec du miel & de l'huile. Le ſultan fut très-affligé de ce préſent; cependant il reçut très-bien les envoyés, & leur fit beaucoup de politeſſes.

Tiran s'étoit chargé de garder la ville du côté du port, avec les troupes qui l'avoient ſuivi; & les vaiſſeaux Génois, ſur-tout celui du commandant, mouilloient fort près de terre. Le ſoir même du débarquement, un des matelots de Tiran s'étant rendu auprès de lui: Seigneur, lui dit-il, que donneriez-vous à celui qui mettroit le feu à ce vaiſſeau que vous voyez le plus près de nous? Si tu faiſois une pareille action, répondit Tiran, tu pourrois compter ſur trois mille ducats d'or de récompenſe. Après cette réponſe, le matelot ſe retira pour préparer ce qui lui étoit néceſſaire; & voici ce qu'il exécuta le lendemain.

La nuit étoit fort obſcure; vers minuit, le matelot trouva moyen, en nageant & en plongeant, de paſſer un cable dans un des anneaux de fer du gouvernail de ce vaiſſeau. Il attacha enſuite un des bouts de ce cable à terre, & l'autre à une grande barque remplie de bois, d'huile & d'autres matières combuſtibles. Auſſi-tôt qu'il y eut mis le feu, cent hommes tirèrent le cable. En un moment la barque en feu s'attacha au vaiſſeau Génois, & les flammes ſe communiquèrent avec tant de furie, que rien au monde n'eût été capable d'éteindre l'embrâſement. Beaucoup de Génois périrent en cette occaſion; les

uns furent brûlés, d'autres se jettèrent à la mer, dans l'espérance de gagner quelques-uns de leurs bâtimens, & se noyèrent. Tiran donna au matelot les trois mille ducats qu'il lui avoit promis, & y joignit un bel habit de soie doublé de martres.

Lorsque le sultan apprit l'accident arrivé à ce vaisseau, il s'écria : Ce sont des diables qui sont arrivés. Ils passent au travers d'une flotte entière, ils secourent la ville, & le lendemain ils brûlent le vaisseau commandant. Si nous leur en donnons le tems, ils brûleront de même tous les autres, sans qu'on puisse les en empêcher. Le cable qui avoit porté le brûlot sur le vaisseau ennemi, avoit été consumé comme le reste ; en sorte que les Maures ne pouvoient comprendre comment la chose étoit arrivée. Le sultan assembla donc tous les capitaines de terre & de mer, & leur prouva, par le présent qui lui avoit été envoyé, le secours considérable que les assiégés avoient reçu ; ce qui, joint aux pluies & à la saison avancée, lui fit conclure la levée du siege.

Son avis fut généralement approuvé, & on donna tous les ordres nécessaires pour l'embarquement des troupes, & pour la retraite. Mais elle se fit avec tant de précipitation de la part des Maures, que ce désordre donna lieu à Tiran de la leur vendre chèrement. Il sortit sur eux, suivi seulement d'un petit nombre de soldats, & ayant joint quelques

troupes qu'on n'avoit pu encore embarquer, il les chargea avec tant de furie qu'il en fit un carnage épouvantable. Le ſultan furieux du maſſacre de ſes gens, envoya pluſieurs barques pour faciliter leur retraite; mais ce ſecours ne leur fut pas d'une fort grande utilité, & ils reſtèrent preſque tous ſur la place. Ce prince infidele mit enfin à la voile, & reprit la route d'Alexandrie, où il fut reçu par ceux des ſeigneurs du pays qui ne l'avoient point ſuivi à cette expédition. Comme ils étoient parfaitement inſtruits de tout ce qui s'étoit paſſé, le grand Alcadi portant la parole pour tous les autres: Tu ſers mal notre ſaint prophete Mahomet, lui dit-il; tu dépenſes nos tréſors mal-à-propos, tu n'as point de courage, & tu déshonores la religion. Sans prendre conſeil de perſonne, tu quittes l'île de Rhodes, tu leves le ſiege. Le ſecours d'un ſeul vaiſſeau te fait trembler, toi qui commandes ſur vingt-deux rois couronnés. Tu t'es abandonné aux Génois, à ces faux chrétiens, incapables d'aucun bon ſentiment, & qui ne ſont ni Maures ni chrétiens. Je te condamne donc à la mort pour tous les maux que tu nous as faits. A ces mots on le jetta dans la foſſe aux lions, où ce malheureux prince fut auſſi-tôt dévoré.

Ainſi l'île fut abſolument délivrée des infideles. Dès que les habitans de Chypre apprirent la levée du ſiege, ils chargèrent à Famagouſte pluſieurs vaiſ-

ſeaux de bled, de bœufs, de moutons & de toutes ſortes de vivres, qu'ils firent partir pour Rhodes. En peu de tems l'abondance y fut ſi grande, que les perſonnes les plus âgées ne ſe ſouvenoient pas d'en avoir jamais vu une pareille. Il arriva auſſi pluſieurs vaiſſeaux Vénitiens chargés de bled, & ſur leſquels on avoit embarqué quelques pélerins qui alloient à Jéruſalem. Tiran apprit cette nouvelle au roi & à Philippe, à qui elle cauſa d'autant plus de joie, que leur vaiſſeau étoit hors d'état de tenir la mer. Sur le champ le roi fit part au grand-maître du deſſein où ils étoient de profiter de cette occaſion pour ſatisfaire au ſaint vœu qu'ils avoient fait. Le grand-maître approuva leur réſolution; mais avant leur départ il tint un chapitre général de tous les chevaliers, où, après avoir exagéré la grandeur du ſervice qu'ils avoient reçu de Tiran, il fut réſolu de quelle manière on le remercieroit du ſecours généreux qu'il venoit de leur donner.

Le lendemain matin, le grand-maître fit fermer les portes de la ville, afin que tout le monde fût témoin de la converſation qu'il vouloit avoir avec le chevalier. En même tems il fit apporter au milieu de la place le tréſor de l'ordre, après avoir prié le roi de Sicile & le prince de France de vouloir bien être préſens à cette cérémonie. Lorſque tout le monde fut aſſemblé, le grand-maître adreſſant la parole au chevalier, parla en ces termes:

Votre générosité & vos hauts faits d'armes, brave Tiran, vous rendent digne du plus grand empire. vous avez mis en liberté la sainte maison de Jérusalem & le temple de Salomon; vous nous avez délivrés des maux les plus affreux, & vous avez empêché la ruine de la religion. Tout le peuple de Rhodes vous doit l'honneur, les biens & la vie. Lorsque vous êtes arrivé dans cette ville, nous n'avions plus d'autre ressource que celle de mourir pour la foi de J. C. Toute la religion vous prie donc d'accepter son trésor. Quoique ce ne soit pas une récompense proportionnée aux obligations infinies que nous vous avons, agréez-la, & que votre générosité supplée à l'impuissance où vous nous avez mis de vous remercier dignement.

Quoique Tiran n'eût pas été prévenu, il ne parut point étonné de la proposition du grand-maître; & prenant la parole avec sa liberté ordinaire: Vos éloges, seigneur, lui répondit-il, passent de beaucoup les services que j'ai pu vous rendre. Je suis venu, par la permission divine, dans l'unique dessein de secourir votre révérence & tout son ordre, sur une lettre de votre main, que j'ai vue entre les mains du très-chrétien roi de France. Je remercie Dieu de la grace qu'il m'a faite d'arriver assez tôt pour vous tirer de la cruelle situation où vous étiez réduit, & de s'être servi de moi pour délivrer la religion. L'honneur que j'en reçois est ici-bas une

récompense, suffisante des peines que j'ai prises, & de ce que j'ai pu dépenser; j'en attens une autre dans le ciel. En l'honneur de S. Jean-Baptiste, le protecteur de cette ville & le patron de la religion, je vous remets donc tous mes droits; vous priant seulement de vouloir bien faire chanter tous les jours une messe de *requiem* pour le repos de mon ame.

Le grand-maître le conjura d'accepter du moins ce qu'il avoit dépensé, afin que si jamais l'ordre se trouvoit réduit à la même extrémité, ceux qui auroient dessein de le secourir ne se crussent pas obligés à une pareille générosité. Mais Tiran s'en excusa encore: Et afin que vous soyez content, dit-il au grand-maître, je veux que tout le monde sache que je le suis aussi. En même tems il mit les deux mains sur le trésor, ordonnant aux trompettes de publier qu'il étoit satisfait, & qu'il donnoit au peuple le bled & toutes les provisions qu'il avoit apportées. On ne peut exprimer les éloges & les bénédictions que cette générosité attira à ce vertueux chevalier.

Dès que la nuit fut venue, le roi, Philippe & Tiran prirent congé du grand-maître, & montèrent avec toute leur suite sur les vaisseaux Vénitiens qui arrivèrent en peu de jours au port de Jaffe, où tous les pélerins débarquèrent. De là ils se rendirent par terre à Jérusalem, & employèrent quatorze jours à visiter les lieux saints. A leur retour ils prirent

leur route par Alexandrie, où Tiran trouva encore une occasion d'exercer sa générosité.

Il se promenoit un jour par la ville, avec le roi de Sicile, lorsqu'ils firent rencontre d'un esclave chrétien qui pleuroit amèrement. Tiran lui demanda le sujet de sa douleur, l'assurant qu'il le soulageroit, s'il étoit possible de le faire. Qu'est-il besoin que je vous en instruise? répondit l'esclave; ma douleur est de telle nature, qu'on ne peut me donner ni conseil ni secours. Il y a vingt-deux ans que je suis dans l'esclavage, continua-t-il; & parce que je ne veux pas changer de religion, on m'accable de coups & l'on me fait mourir de faim. Montre-moi, je te prie, reprit Tiran, celui qui te fait tant souffrir. Vous le trouverez dans cette maison, répartit l'esclave. Tiran obtint du roi la permission d'entrer dans la maison que ce malheureux lui montroit; & ayant fait venir le maure qui l'habitoit, il lui proposa de lui vendre un esclave chrétien, qu'il dit être son parent. Le maure y consentit, à condition qu'il auroit pour sa rançon cinquante ducats d'or, que Tiran lui compta sur l'heure, en le priant de lui faire connoître les maures qui avoient des esclaves chrétiens, parce qu'il étoit résolu de les acheter.

Cette nouvelle se répandit bientôt par toute la ville; & dans l'espace de deux jours ce chevalier racheta quatre cent soixante-treize esclaves, em-

ployant à cette bonne œuvre tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, jusqu'à vendre même quelques-unes de ses pierreries. Il les fit embarquer ensuite sur les vaisseaux qui se trouvèrent au port d'Alexandrie, & les conduisit à Rhodes. Là il commença par les faire tous habiller de pied en cap; & le jour du départ étant arrivé, il leur donna un grand repas. Après les avoir régalés magnifiquement: Mes amis, leur dit-il, il n'y a pas long-tems que vous étiez dans l'esclavage, Dieu m'a fait la grace de vous en délivrer; & vous êtes enfin arrivés en terre de promission, libres d'aller par-tout où il vous plaira; car je me départs de tous les droits que je puis avoir sur vous. Ceux qui voudront me suivre seront les bien reçus; ceux qui aimeront mieux demeurer ici le peuvent de même. Enfin, s'il s'en trouve à qui aucun de ces deux partis me convienne, j'aurai soin qu'il ne leur manque rien de ce qui leur sera nécessaire pour se rendre ailleurs. A ce discours, ils se jettèrent tous à ses pieds, pénétrés de la plus vive reconnoissance, & les arrosèrent de leurs larmes. Chacun prit son parti, & Tiran fournit abondamment à tous leurs besoins.

Le même jour le chevalier & les deux princes prirent congé du grand-maître, qui pendant leur séjour à Rhodes leur fit tous les honneurs & toutes les caresses imaginables. Ils mirent à la voile, & eurent le vent si favorable, qu'en peu de tems ils

arrivèrent heureuſement en Sicile. On ne peut exprimer la joie des Siciliens au retour de leur ſeigneur naturel. On porta promptement cette bonne nouvelle à la reine & à l'infante, qui ſe préparèrent auſſi-tôt à recevoir le roi. Son frère le duc de Meſſine, ſortit au-devant de lui, accompagné d'un nombreux cortege. Il étoit ſuivi de tous les bourgeois de Palerme, bien vêtus & marchant en bon ordre. L'archevêque & tout le clergé marchoient après eux, & précédoient l'infante Ricomana environnée d'un grand nombre de dames & demoiſelles ſuperbement parées. Après les premiers complimens, Philippe & Tiran firent la révérence aux princeſſes. Le prince de France prit l'infante ſous le bras, & la conduiſit juſqu'au palais. Pendant pluſieurs jours ce ne fut que fêtes & que réjouiſſances dans la capitale, & même dans toute l'île.

Quelques jours après, le roi donna audience aux ambaſſadeurs du roi de France. Ce prince ayant reçu les lettres de Tiran, au ſujet du mariage de Philippe avec l'infante Ricomana, avoit envoyé en Sicile une belle compagnie de ſoixante gentilshommes pour conclure cette alliance. Ils s'étoient rendus à Palerme peu de tems avant le retour du roi, & avoient fait une entrée magnifique dans cette ville. A l'arrivée de ce prince, ils eurent l'honneur de lui faire la révérence, & après lui avoir remis leurs lettres de créance, ils allèrent ſaluer Philippe.

Dans l'audience qui leur fut accordée enſuite ; ils expliquèrent plus particulièrement le ſujet de leur ambaſſade. Il conſiſtoit en trois points. Le premier, que le roi de France étoit charmé que ſon fils épousât l'infante de Sicile, comme le brave Tiran l'avoit arrêté. Le ſecond, que ſi le roi de Sicile avoit un fils, le roi de France lui donneroit une de ſes filles en mariage, avec cent mille écus pour ſa dot. Enfin ils déclarèrent que le roi leur maître avoit demandé au pape, à l'empereur & à tous les princes chrétiens des ſecours pour la guerre qu'il avoit réſolu d'entreprendre contre les infideles ; que tous les princes auxquels il avoit écrit, avoient promis de le ſeconder ; qu'il aſſembloit une armée dont il avoit deſſein de donner le commandement à Philippe ; & qu'il eſpéroit que le roi de Sicile joindroit ſes forces aux ſiennes pour l'exécution d'une entrepriſe ſi glorieuſe, & ſi utile à la chrétienté. Le roi répondit aux ambaſſadeurs, qu'il acceptoit avec joie la demande que le roi de France lui faiſoit faire de l'infante pour le prince ſon fils. A l'égard des deux autres articles, il remit à leur en dire ſon ſentiment lorſqu'il auroit pris l'avis de ſon conſeil.

Cependant les ambaſſadeurs voyant que le mariage étoit arrêté, remirent à Philippe, ſuivant les ordres qu'ils en avoient, cinquante mille écus, tant pour ſe mettre en équipage, que pour les frais de la

la noce. Le roi de France les avoit encore chargés de plusieurs présens pour l'infante. Ils consistoient en quatre superbes pieces de brocard d'or, trois mille martres zibelines, & un collier magnifiquement travaillé. Il avoit été fait à Paris, & étoit enrichi d'un grand nombre de pierreries d'un prix inestimable. La reine lui envoyoit aussi plusieurs pieces de drap de soie & de brocard, des meubles de soie, des tapisseries magnifiques, & plusieurs autres raretés que les ambassadeurs eurent l'honneur de présenter à la princesse.

Lorsqu'elle apprit que son mariage étoit arrêté, elle se confirma plus que jamais dans le dessein de ne rien négliger pendant les quinze jours qui devoient en précéder la célébration, pour pénétrer le caractère du prince qu'on lui destinoit. Elle appréhendoit, comme on l'a vu, de trouver en lui de la grossièreté & de l'avarice; & dans ce cas elle étoit résolue de ne pas pousser les choses plus loin, même de se faire religieuse plutôt que de l'épouser. Elle ne pouvoit s'empêcher de vouloir mal à Tiran, qui, par sa présence importune & ses soins empressés auprès de Philippe, lui ôtoit le moyen de connoître à-fonds le génie de ce prince; & parce que cet obstacle ne lui paroissoit pas aisé à lever, elle résolut de faire venir de Calabre un philosophe d'un profond savoir & d'une grande réputation, qu'elle crut en état de satisfaire sa curiosité. Elle

donna donc tous les ordres néceſſaires pour qu'il ſe rendît ſecrétement à la cour. Cependant le hazard lui offrit une occaſion qu'elle jugea favorable pour s'éclaircir de ce qu'elle ſouhaitoit.

Le jour de la Notre-Dame d'août, le roi de Sicile donna un grand repas, auquel le prince de France & les ambaſſadeurs furent invités. Ce jour-là Philippe ſe rendit au palais, vêtu d'une robe de brocard cramoiſi doublé d'hermines, & traînante juſqu'à terre. Le dîner fut des plus ſuperbes; & dès que les tables furent levées, on fit venir des muſiciens, & le bal commença. On ſervit enſuite une magnifique collation, après laquelle le roi paſſa dans ſon appartement pour prendre quelque repos. Son départ n'empêcha cependant point l'infante de continuer le bal, afin de ne pas donner lieu à Philippe de ſe retirer.

Pendant le dîné il étoit ſurvenu une grande pluie, qui avoit fait beaucoup de plaiſir à la princeſſe. Le tems s'éclaircit ſur le ſoir; & elle propoſa d'aller ſe promener dans la ville. Le prince eut beau lui repréſenter que le tems n'étoit pas fort aſſuré, & qu'elle couroit riſque de ſe mouiller, l'infante qui s'apperçut avec chagrin que Tiran avoit preſſenti ſon deſſein, & qu'il faiſoit tous ſes efforts pour engager Philippe au ſilence, demanda avec impatience qu'on lui amenât ſa haquenée. Le prince lui donna le bras, & lui ſervit d'écuyer. Mais dès qu'elle fut

à cheval, elle lui tourna le dos, prêtant cependant toujours l'oreille à ce qu'il diroit. Alors s'adreſſant à Tiran: Vous auriez bien fait, lui dit-il, de m'envoyer chercher un autre habit; celui-ci ſera tout gâté. Eh bien, répondit le chevalier avec impatience, s'il eſt gâté vous en aurez un autre. Au moins, reprit Philippe, voyez, je vous prie, s'il n'y auroit pas là deux pages pour me porter la queue, & l'empêcher de traîner à terre. Comment ſe peut-il, répliqua Tiran, qu'avec autant d'avarice & de vilenie, vous ſoyez le fils d'un grand roi! Marchez, l'infante vous attend. Le prince, quoiqu'affligé, joignit l'infante, fort embarraſſé de ſa queue.

Quoique cette princeſſe prêtât l'oreille à leurs diſcours, elle étoit cependant trop éloignée pour y rien comprendre. On ſe promena dans la ville pendant quelque tems. Enſuite l'infante s'appercevant que Philippe étoit fort occupé de ſa robe, réſolut de ſe divertir de ſa peine, & fit apporter des éperviers, pour voler quelques cailles. Mais ne voyez-vous pas, madame, lui dit alors le prince qui n'y pouvoit plus tenir, qu'il ne fait pas un tems convenable pour la chaſſe, & que nous ſommes dans la boue juſqu'au cou? L'infante trouva peu de galanterie dans un diſcours qui s'oppoſoit à une fantaiſie qu'elle témoignoit. Cependant elle ſortit de la ville, & demanda tout bas à un payſan qu'elle

rencontra, s'il ne pourroit pas lui enſeigner quelque ruiſſeau ou quelque canal. Il lui en indiqua un, dans lequel un cheval en avoit juſqu'aux ſangles. La princeſſe marcha de ce côté-là, & dès qu'elle y fut arrivée, elle entra dedans & le traverſa. A l'égard de Philippe, lorſqu'il ſe vit ſur le bord du ruiſſeau, il ne manqua pas de s'arrêter, & de demander encore une fois à Tiran s'il n'avoit perſonne pour lui porter la queue. Le chevalier lui fit de nouveaux reproches, & l'obligea de ſuivre l'infante; mais il feignit en même tems un grand éclat de rire, perſuadé que la princeſſe voudroit en ſavoir le motif. Elle le voulut en effet; & Tiran continuant la même feinte : Je ris, madame, répondit-il, d'une queſtion que le prince m'a faite au ſortir du palais, & qu'il a continuée pendant toute la promenade. Il m'a demandé ce que c'étoit que l'amour, & quel étoit ſon principe; mais en entrant dans cette eau, il a ajouté en quel endroit il ſe plaçoit. Pour moi, quoique je ne le connoiſſe point, je crois que les yeux ſont les interpretes du cœur. Mais ſur tout ce que je vois, je me perſuade de plus en plus que l'amour véritable que le prince a pour vous, l'occupe tellement, qu'il ne lui permet de penſer à aucune autre choſe..... Cependant la robe étoit ſi mouillée que Philippe avoit pris ſon parti.

Au retour, l'infante dont les doutes n'étoient pas abſolument levés, répéta de nouveau à Tiran la ré-

ſolution qu'elle avoit priſe. Il lui répondit qu'il étoit étonné qu'une princeſſe auſſi accomplie condamnât le prince ſans aucun fondement : qu'il étoit beau, bien fait & très-ſage. Et ſi votre alteſſe, continua-t-il, veut pouſſer plus loin ſa curioſité, je me charge de la ſatisfaire. Quoiqu'il en ſoit, il ne tient qu'à vous de l'avoir à vos côtés dans un lit bien parfumé ; & ſi le lendemain votre alteſſe n'en eſt pas contente, je me ſoumets à tout ce qu'elle ordonnera de moi. Cette converſation les conduiſit juſqu'au palais, où ils trouvèrent le roi qui s'entretenoit avec les ambaſſadeurs. On ſervit le ſoupé, après lequel chacun ſe retira.

Ce jour-là même, le philoſophe que la princeſſe attendoit avec impatience, & qu'elle avoit envoyé chercher en Calabre, arriva à Palerme. Comme il avoit réſolu de parler le lendemain à l'infante, qui lui avoit donné rendez-vous dans une égliſe de la ville, il ſe logea à l'auberge. Il étoit occupé d'un morceau de viande qu'il avoit mis à la broche pour ſon ſoupé, lorſqu'un payſan qui portoit un lapin, lui dit de ſe ranger, parce qu'il vouloit faire rôtir ſon lapin. Mon ami, répondit le philoſophe, ne ſais-tu pas que chacun eſt maître dans cette maiſon, & que celui qui arrive le premier doit être le premier ſervi ? Je ne m'embarraſſe point de tout cela, reprit le payſan ; ne voyez-vous pas qu'un lapin eſt plus noble qu'un morceau de mouton ? Par conſé-

quent vous devez faire honneur à ce que j'apporte. Ces paroles en amenèrent de si vives de part & d'autre, que le manant donna un grand soufflet au philosophe. Celui-ci riposta par un coup de sa broche, qu'il lui porta sur la tête; & ce coup fut si malheureux, que le payſan tomba mort sur la place. Aussi-tôt le philosophe fut arrêté & mis en prison, où l'on ne lui donnoit que quatre onces de pain par jour.

Quelques jours après cette aventure, on mit dans la même prison un chevalier de la cour, qui avoit été arrêté pour une querelle particulière. Il vit le philosophe, & touché de compassion, il lui fit part des vivres qu'on lui apportoit. Au bout de quelques jours, ce savant homme lui dit: Chevalier, je vous prie, lorsque vous serez à la cour, d'avoir la bonté de dire à l'infante que j'ai obéi à ses ordres. Comment voulez-vous, répondit le chevalier, que je m'acquitte de cette commission? je demeurerai peut-être ici pendant plus d'un an; que sais-je quand j'en sortirai? Avant qu'il soit une demi-heure, répartit le philosophe, vous serez en liberté; & si vous ne sortez pas dans ce moment, vous resterez ici toute votre vie. Le chevalier surpris & inquiet tout à la fois de ce discours, ne savoit trop qu'en penser, lorsqu'il vit entrer le geolier, qui lui annonça sa sortie.

Dans ce tems-là, un gentilhomme ayant su que

le roi faiſoit chercher par-tout des chevaux de prix pour envoyer à l'empereur de Conſtantinople, lui en préſenta un ſi beau, qu'il en fut frappé d'amiration, ſans pouvoir lui trouver d'autre défaut que celui de porter les oreilles un peu bas. Le prince avoua que ſans cela il vaudroit mille ducats d'or; mais perſonne ne pouvoit découvrir quelle étoit la cauſe de cette imperfection. Le chevalier nouvellement ſorti de priſon, ſe ſouvenant alors du philoſophe qu'il y avoit laiſſé: Si votre alteſſe, dit-il au roi, faiſoit venir un ſavant que j'ai vu dans les priſons, & qui m'a prédit les choſes les plus extraordinaires, je ne doute point qu'il ne contentât votre curioſité. Le roi l'envoya chercher, & lui demanda pourquoi ce cheval portoit les oreilles ſi baſſes. Seigneur, lui répondit le philoſophe, la raiſon en eſt fort naturelle; c'eſt que ce cheval a été nourri par une âneſſe, dont il a retenu cette mauvaiſe habitude. Sainte Marie! s'écria le roi, cela pourroit-il être? On remonta à la ſource, & l'on trouva qu'en effet il n'y avoit rien de plus vrai. Le prince admira le ſavoir de cet homme: & ayant appris qu'on ne lui donnoit que quatre onces de pain par jour, il ordonna qu'il fût reconduit en priſon, & qu'on augmentât ſa nourriture du double.

Peu de jours après, un lapidaire arriva à la cour. Il venoit de Damas & du Caire, & portoit beaucoup de pierreries, entr'autres un rubis-balai, plus

grand & plus beau que tous ceux que l'on voit à ſaint Marc de Veniſe & à ſaint Thomas de Cantorbéry. Il vouloit en avoir ſoixante mille ducats; & le roi lui en offrit trente mille. Le chevalier dont on a parlé, & qui s'étoit trouvé avec le philoſophe, ne put s'empêcher de témoigner au prince la ſurpriſe que lui cauſoit l'offre conſidérable qu'il faiſoit de ce rubis, parce qu'il y remarquoit trois petits trous dans le fond. Mais le roi lui répondit que les lapidaires l'avoient aſſuré qu'ils diſparoîtroient dès que le rubis ſeroit monté. Quoiqu'il en ſoit, dit le chevalier, je conſeille à votre alteſſe de le faire voir au philoſophe. On l'amena donc devant le roi; & lorſqu'il eut examiné les trois trous, il mit le rubis dans ſa main, l'approcha de ſon oreille en fermant les yeux, & aſſura qu'il y avoit un corps vivant dans cette pierre. La choſe parut ſi extraordinaire au marchand, qu'il conſentit à la perte de ſon rubis pour voir l'épreuve de cette merveille. On le caſſa, & en effet on trouva dedans un petit ver plein de vie.

Tous les ſpectateurs admirèrent la fineſſe & le profond ſavoir du philoſophe. A l'égard du prince, il ordonna ſimplement qu'il fût reconduit en priſon, & qu'on lui donnât huit onces de pain par jour, outre l'ordinaire. Le philoſophe, outré de ce traitement, ne put s'empêcher de dire, en préſence de ceux qui le conduiſoient, que le roi n'étoit pas

fils de ce grand & magnifique roi Robert, qui avoit si heureusement gouverné la Sicile. Ses actions démontrent clairement, ajouta-t-il, qu'il est fils d'un boulanger. Quand il me plaira je le prouverai, & que c'est à tort qu'il possede un royaume qui appartient de droit au duc de Messine.

On rendit compte au roi de ce discours, & il ordonna que dès que la nuit seroit venue, on lui amenât secrétement le philosophe. Alors l'ayant pris en particulier, il lui demanda si tout ce qu'on lui avoit rapporté étoit véritable. Le philosophe lui ayant répondu d'un air tranquille, que c'étoit la vérité pure : Mais comment sais-tu, lui dit le prince, que je ne suis pas le fils du roi Robert ? Seigneur, répartit le philosophe, il suffit de consulter la nature pour s'en assurer. Lorsque je vous expliquai l'énigme que votre alteſſe me proposa au sujet des oreilles de ce cheval dont on lui avoit fait présent, vous ordonnâtes qu'on augmentât ma nourriture de quatre onces de pain. Quand je vous ai découvert depuis le secret du rubis, vous vous êtes encore contenté de me faire donner un peu plus de pain. De-là, par une connoissance simple & naturelle, j'ai conclu que vous étiez fils d'un boulanger, & non d'un roi de glorieuse mémoire, tel que le roi Robert (1).

(1) On chercheroit inutilement un roi du nom de Robert parmi les princes qui ont régné en Sicile. Robert Guiscard

Si tu veux rester à mon service, dit alors le roi, j'oublierai le mal que je t'ai fait, & je te donnerai place dans mon conseil; mais je veux absolument être plus éclairci sur ma naissance. N'en faites rien, seigneur, reprit le philosophe; car enfin l'on dit en Calabre, que *trop gratter cuit, & trop parler nuit.* Le prince convaincu du profond savoir de cet homme, le crut, lui donna sur le champ la liberté, & le retint à sa cour.

Aussi-tôt que l'infante en fut instruite, elle l'envoya chercher pour savoir ce qu'il pensoit de Philippe. Il faut auparavant que je le voie, répondit le philosophe. Vous allez être satisfait, dit la princesse. En même tems elle fit proposer au prince de venir danser avec elle. Pendant la danse, le philosophe l'examina soigneusement, & dit ensuite à l'infante: Le galant que vous m'avez fait voir est ignorant & avare, & vous fera beaucoup de mal; il est brave & courageux, & mourra roi. Ce discours affligea véritablement la princesse; elle dit que l'on ne mouroit jamais d'autre mal que de celui qu'on appréhendoit; & qu'elle aimeroit mieux se faire religieuse que d'épouser Philippe, quand même il seroit roi de France.

---

mourut avant la conquête en 1085, & Robert, roi de Naples, qui mourut en 1343, ne régna point sur la Sicile.

Le roi de Sicile avoit fait faire pour les noces de l'infante un lit ſuperbe de brocard d'or; & afin que les meſures fuſſent plus juſtes, il en avoit fait dreſſer un autre tout blanc, qui devoit ſervir de modele. Ces deux lits ſe trouvoient à côté l'un de l'autre dans le même appartement. La princeſſe profita de cette occaſion pour éprouver encore Philippe. Elle fit en ſorte que la danſe ne finît que bien avant dans la nuit. Le roi voyant minuit paſſé, ſe retira pour ne pas interrompre le plaiſir de ſa fille, qui, quelque tems après, lui envoya demander s'il vouloit permettre que Philippe couchât cette nuit au palais avec l'infant ſon frère, parce qu'il faiſoit alors une fort grande pluie. Le roi y conſentit; & les danſes étant finies, l'infante dit à Philippe qu'il coucheroit cette nuit au palais, qu'elle étoit trop avancée pour qu'il pût penſer à retourner chez lui. Le prince la remercia, lui témoignant une grande envie de ſe retirer; mais elle le prit par la robe, & lui dit: Ma foi, vous coucherez ici cette nuit, puiſque mon frère vous en prie. Demeurez, lui dit Tiran, puiſqu'on a tant d'envie de vous retenir; je reſterai ici pour vous ſervir. Non, Tiran, cela n'eſt pas néceſſaire, reprit la princeſſe; il y a aſſez de domeſtiques dans le palais de mon père, qui prendront volontiers cette peine. Le chevalier, qui vit par ces paroles que ſa préſence étoit importune, leur donna le bonſoir & ſe retira.

Un moment après, deux pages, avec des flambeaux, conduisirent Philippe dans la chambre même où l'on avoit tendu les deux lits. Il fut étonné de la magnificence de l'un, & choisit l'autre pour se coucher. Mais comme en dansant il avoit fait un trou à un de ses bas, & qu'il imagina que ses gens ne viendroient pas aussi matin qu'il avoit envie de se lever, il pria un des pages, que l'infante avoit bien instruit, d'aller lui chercher une aiguille à coudre & du fil blanc. Le page s'adressa d'abord à l'infante, qui s'étoit placée de façon à pouvoir examiner toutes les actions du prince, mais qui n'avoit pu distinguer ce qu'il demandoit. Le page porta donc à Philippe ce qu'il souhaitoit, & le trouva qui se promenoit en long & en large dans la chambre. Il prit l'aiguille & la piqua dans le lit qu'il avoit choisi. Ensuite il se déshabilla, & s'étant fait déchausser, il renvoya les deux pages, en leur disant de laisser le flambeau dans la chambre. Ils obéirent, & fermèrent la porte en se retirant. Alors le prince se leva, chercha l'aiguille pour coudre son bas, & renversa tout le lit sans pouvoir jamais la trouver. Il entreprit de le raccommoder, mais il étoit si prodigieusement bouleversé, que ne pouvant en venir à bout, il prit le parti de coucher dans l'autre.

Ce hazard décida des résolutions de la princesse. Comme elle avoit observé tout ce qui s'étoit passé,

elle dit à ſes demoiſelles : N'êtes-vous pas étonnées du ſavoir des étrangers, ſur-tout de Philippe ? J'ai voulu l'éprouver au ſujet de ces deux lits, perſuadée que s'il étoit avare il choiſiroit le plus commun. Qu'a-t-il fait ? Il l'a jetté par terre, & s'eſt couché dans le plus beau, pour montrer qu'il convient ſeul au fils du roi de la nation la plus noble & la plus ancienne. Je ſuis à-préſent perſuadée de tout ce que Tiran m'a dit. Il ne m'a jamais parlé que pour mon bien & pour mon honneur ; & je ſuis perſuadée que le philoſophe n'en ſait pas autant qu'il le croit. Occupée de ces agréables idées, elle ſe mit au lit, & dormit juſqu'au lendemain.

Dès le matin, Ténébreux arriva au palais, ſuivi de quelques domeſtiques de Philippe, qui lui apportoient d'autres habits. La princeſſe de ſon côté ne fut pas plutôt éveillée qu'elle envoya chercher Tiran, & lui déclara qu'elle avoit enfin reconnu tout ce que Philippe valoit, & qu'elle étoit déterminée à conclure le mariage. Puiſque vous avez commencé, c'eſt à vous de finir, continua-t-elle. Aſſurez le bonheur de deux perſonnes qui vous en auront une éternelle obligation. Tiran proteſta qu'il n'avoit jamais eu d'autre deſſein. Sans perdre de tems, il paſſa chez le roi, & le pria de terminer le mariage qu'il avoit arrêté, l'aſſurant que les ambaſſadeurs de France n'attendoient que cette cérémonie pour retourner auprès de leur maître ; & ajoutant que ſi

ſon alteſſe le ſouhaitoit, il en parleroit à l'infante. Le roi agréa la propoſition, & pria pour cela Tiran d'agir en ſon nom & comme lui-même.

Le chevalier retourna de-là chez la princeſſe, à qui il rendit compte des diſpoſitions dans leſquelles il avoit laiſſé le roi ſon père. Elle en fut charmée, & l'aſſura de nouveau qu'elle le laiſſoit le maître de tout. Alors il lui demanda la permiſſion de faire entrer Philippe, qui attendoit à la porte de ſon appartement pour la mener à la meſſe. La princeſſe la lui accorda; mais il la pria de faire retirer ſes demoiſelles, afin qu'il lui parlât ſans témoins. Elle y conſentit encore; & Tiran faiſant entrer le prince: Voyez, madame, lui dit-il, le prince du monde qui vous aime le plus; il eſt à vos genoux, je vous conjure de le baiſer pour témoigner que vous acceptez la fidélité qu'il vous jure. L'infante ſe fâcha, & jura très-fort qu'elle n'en feroit rien que par le commandement de ſon père; mais à un ſignal que le chevalier fit au prince, celui-ci l'embraſſa, & la portant ſur un petit lit de repos, la baiſa cinq ou ſix fois. L'infante dit à Tiran qu'elle n'auroit jamais de confiance en lui; qu'elle l'avoit toujours regardé comme ſon frère, & qu'il venoit de la livrer entre les mains d'un homme qu'elle ne ſavoit ſi elle devoit regarder comme ami ou comme ennemi. Que vous êtes injuſte! lui répondit le chevalier; comment pouvez-vous regarder Philippe comme ennemi, lui qui

vous aime plus que sa propre vie, & qui meurt d'envie de vous tenir dans ce lit de parade où vous l'avez fait coucher cette nuit? Mais, madame, continua-t-il, ne pensez plus à tout ce qu'on doit à votre rang, & répondez de bonne grace aux sentimens de l'amoureux Philippe. Dieu m'en garde! reprit la princesse, je n'y consentirai jamais. Madame, lui dit le chevalier, nous ne sommes ici, Philippe & moi, que pour rendre service à votre alteſſe; ayez seulement la bonté de prendre un peu de patience. En même tems il lui prit les mains, & le prince voulut profiter de l'occasion; mais les demoiselles accoururent aux cris de l'infante.

Cependant la paix se fit entr'eux; & la princesse ayant achevé de s'habiller, Philippe & Tiran la conduisirent à l'église, où ils furent mariés. Aussitôt après la cérémonie, les fêtes commencèrent & durèrent huit jours. Elles furent mêlées de joûtes, de tournois, de danses & de farces; & l'infante fut si bien fêtée, qu'elle se trouva fort contente de Tiran, & plus encore de Philippe, qui se gouverna de façon qu'elle n'en perdit jamais la mémoire. Après les solemnités de ce mariage, le roi de Sicile, qui avoit résolu de donner du secours au roi de France, fit armer deux galères & quatre gros vaisseaux, & paya les équipages pour six mois. A l'égard de Tiran, comme dans cette expédition il ne vouloit prendre l'ordre que de lui seul, il acheta une

galère qu'il fit mettre en état de partir. A-peine cet armement étoit achevé, qu'on eut nouvelle que le roi de France étoit à Aiguemortes avec les vaiſſeaux des rois de Caſtille, d'Arragon, de Navarre & de Portugal. Philippe fut déclaré généraliſſime de cette armée. L'infant de Sicile voulut l'accompagner. Ils trouvèrent à Savonne les vaiſſeaux du Pape, de l'empereur & de tous ceux qui avoient promis du ſecours. Ils en partirent tous enſemble, & joignirent le roi de France à l'île de Corſe, où étoit le rendez-vous général. De-là ils arrivèrent un matin devant Tripoli de Syrie.

On ne peut exprimer la gloire que Tiran s'acquit devant cette place; mais il lui arriva ſur-tout une aventure qui mérite d'être rapportée. Dès que la flotte chrétienne eut mouillé dans le port, ce chevalier avoit fait vœu entre les mains du roi, & en préſence de toute l'armée, d'être le premier qui débarqueroit, & le dernier qui rentreroit dans les vaiſſeaux. Après la retraite, où malgré les attentions & les précautions du roi, les chrétiens perdirent beaucoup de monde, Tiran reſtoit encore à terre pour accomplir ſon vœu; cependant pour lever l'échelle on attendoit auſſi un chevalier qui vouloit acquérir de l'honneur, & dont le courage étoit infini; il ſe nommoit Richard le Téméraire. Celui-ci s'approcha de Tiran, & le prenant par la main: Chevalier, lui dit-il de tout ce qui eſt à-preſent à terre,

terre, il ne reſte de vivant que vous & moi. Mais puiſque vous avez eu l'honneur d'aborder le premier cette terre de gens maudits, il eſt juſte que je vous faſſe honneur, & que vous rentriez auſſi avant moi dans la galère, afin que nous ſoyons égaux, & que nous n'ayions rien à nous reprocher. Songez qu'on perd ſouvent la gloire de ce monde, pour la deſirer en entier. Soyez raiſonnable, & faites-moi part de ce qui m'appartient légitimement. Chevalier, répondit Tiran, je ſuis sûr de ma gloire & de mon ſalut en mourant de la main des infideles, & lorſque j'ai fait mon vœu j'étois plus occupé des idées de la mort que de celles de la vie. Je n'eſtime rien autant que l'honneur; mais quand je ne me ſerois pas engagé entre les mains d'un prince tel que le roi de France, il me ſuffiroit d'avoir promis, pour ne pas remettre le pied dans mon bord, tant qu'il reſteroit à terre une ſeule ame vivante. Ainſi, Richard, ne perdons point le tems en diſcours inutiles; ſuivez-moi, & allons mourir en braves chevaliers. Richard y conſentit, & ils marchèrent aux infideles. Mais lorſque celui-ci vit Tiran ſur le rivage, prêt à attaquer les Maures, il le retint, & lui dit: Je ne connois que toi, chevalier, qui ſois ſans peur & ſans reproche; mets un pied ſur l'échelle en même tems que moi. Tiran en voulut bien partager l'honneur avec lui; il mit le pied droit ſur l'échelle, Richard monta enſuite,

& de cette ſorte le vœu de Tiran fut accompli.

On parla beaucoup de cette aventure dans toute l'armée, & il n'y eut perſonne qui ne convînt de l'honneur que Tiran s'y étoit acquis. Richard, voyant que dans le récit que l'on faiſoit il n'étoit mention que de ce chevalier, dit en préſence du roi que tous ceux qui raiſonnoient ainſi montroient leur ignorance & l'oubli des anciennes déciſions miſes en pratique par le fameux Artus, roi de la grande & de la petite Bretagne, qui établit cette fameuſe Table-ronde, où tant de braves chevaliers furent aſſis pour juger du point-d'honneur. Car enfin, continua-t-il, ſi cette affaire étoit décidée par les loix de la chevalerie, à qui en pourroit-on attribuer l'honneur qu'à moi ſeul? Je ſuis déchauſſé dans ce moment, & je jure de demeurer dans cet état juſqu'à ce que le roi & les braves chevaliers qui l'accompagnent en aient porté leur jugement; s'ils me le refuſent, je déclare ici devant toute l'armée que je ſuis meilleur chevalier que Tiran, ce que je lui ſoutiendrai les armes à la main.

Ce diſcours ayant été rapporté à Tiran, il fit approcher ſa galère du vaiſſeau du roi, où il apprit que ce prince repoſoit. Richard qui étoit ſur ce vaiſſeau, averti de l'arrivée de ſon rival, alla au-devant de lui, & lui dit: Tiran, il n'importe quelle eſt la raiſon qui me le perſuade; mais ſi vous avez le front d'avancer que vous êtes meilleur che-

valier que moi, je vous offre le combat à outrance, & voilà mon gage, ajouta-t-il en lui jettant son gant. Tiran qui vit que ce chevalier vouloit le combattre avec si peu de raison, lui donna un soufflet, & se retira sur le champ dans sa galère. Aussi cet événement causa-t-il une si grande rumeur sur le vaisseau, que le roi sortit de sa chambre l'épée à la main; & il est certain que s'il eût eu Tiran en son pouvoir, il lui eût fait un mauvais parti, après l'affront sanglant qu'il venoit d'en recevoir.

Cependant comme l'honneur a toujours beaucoup de force sur les cœurs nobles & généreux, ces deux chevaliers ne furent pas long-tems ennemis. De Tripoli on fit voile à Tunis où l'armée chrétienne débarqua. Dans un des combats qui se donnèrent devant cette ville, Tiran qui avec ses troupes attaquoit une des tours, eut le malheur de tomber dans le fossé. Richard, qui ne pensoit qu'à se venger de lui, s'apperçut de l'accident qui lui étoit arrivé. Tout armé qu'il étoit il se précipita après lui, & l'ayant retiré de ce danger: Tiran, lui dit-il, tu dois la vie à ton ennemi, mais à Dieu ne plaise que je te laisse périr par les mains des Maures. A-présent que je t'ai mis en liberté, prends garde à toi, défends ta vie, car je ne vais rien négliger pour te l'enlever. Valeureux chevalier, répondit Tiran, tu m'as donné la vie avec tant de générosité, que je me mets à tes genoux,

& te prie de me pardonner : voilà mon épée, prends de moi telle vengeance qu'il te plaira ; mais je jure de ne la tirer jamais contre toi. Le chevalier touché de ce discours, lui pardonna & devint son ami, au point qu'il n'y eut depuis que la mort qui put les séparer. Après le sac de la ville de Tunis, Richard quitta les vaisseaux du roi, & s'embarqua sur la galère de Tiran. Tout le monde admira le procédé de l'un & de l'autre, & l'approuva.

Au retour de cette expédition, le roi de France qui souhaitoit de voir sa bru, alla débarquer à Palerme. Le roi de Sicile, instruit de son arrivée, lui prépara de grandes fêtes, & alla le recevoir jusques sur son vaisseau. Après s'être témoigné la joie réciproque qu'ils avoient de se voir, ils descendirent à terre, & trouvèrent l'infante Ricomana sur le rivage, où les caresses recommencèrent de part & d'autre. Le roi son beau-père lui fit de magnifiques présens. Tous les jours à son lever elle trouvoit sur sa toilette des pieces de brocard, des colliers d'or, des agraffes de diamans, & plusieurs autres raretés plus belles les unes que les autres. Le roi de Sicile eut de son côté toutes les attentions possibles pour celui de France. Il lui fit présent de cent beaux chevaux, & ordonna à sa fille de faire embarquer sur les vaisseaux toutes les provisions dont ils auroient besoin. Après quelques jours de repos dans cette ville, le roi de France prit

congé de celui de Sicile, de la reine & de l'infante, & mit à la voile, emmenant avec lui l'infant, auquel il vouloit faire épouſer une de ſes filles. De-là ſon armée aborda à Marſeille, où il débarqua, renvoyant tous les vaiſſeaux qui l'avoient ſuivi, à la réſerve de celui de Philippe, qui vouloit voir la reine ſa mère.

Tiran accompagna ſon ſouverain, & alla faire un tour en Bretagne, pour embraſſer ſon père, ſa mère & ſes parens. Cependant, auſſi-tôt après le mariage de l'infant de Sicile, le roi France ayant appris que le ſecond infant ſon cadet étoit entré dans un monaſtère, crut qu'il étoit à propos de renvoyer Philippe dans ce pays. Mais ce prince le pria ſi inſtamment d'obtenir de Tiran qu'il fît le voyage avec lui, qu'il ne put le refuſer. Le roi écrivit en conſéquence des lettres fort preſſantes à Tiran, auſſi bien qu'au duc de Bretagne. Le chevalier fut touché de l'empreſſement qu'on lui témoignoit. Il ſe rendit à la cour de France, où il fut bien reçu & careſſé du roi & de la reine, qui le remercièrent mille fois de ſa complaiſance. Il partit enſuite avec le prince, & ils arrivèrent à Marſeille. Ils trouvèrent dans ce port pluſieurs galères très-bien armées qui les attendoient, & qui les portèrent promptement & heureuſement en Sicile, où l'on fut charmé de les recevoir.

Fin de la première Partie.

HISTOIRE

DU VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.

SECONDE PARTIE.

NOUS avons vu dans la première partie de cette hiſtoire de quelle manière le ſultan du Caire leva le ſiege de Rhodes, & comment à ſon retour dans ſes états, il fut traité par ſes ſujets. Après ſa mort on élut un autre ſultan, qui pour ſe montrer amateur du bien public, leva un plus grand nombre de troupes que n'avoit fait ſon prédéceſſeur, dans le deſſein de les employer contre les Grecs. Il s'allia, pour l'exécution de ce projet, avec le Grand-Turc, qui joignit à ſon armée une nombreuſe infanterie, &

beaucoup de cavalerie. Leurs troupes réunies se montoient à cent dix-sept mille hommes. Chaque prince avoit son enseigne particulière. L'une étoit rouge, avec un calice & une hostie en broderie. Ils portoient cette devise depuis que les Génois & les Vénitiens leur avoient donné en gage un calice & une hostie consacrée. L'autre bannière étoit de gros taffetas verd, avec une inscription en lettres d'or, qui disoit, qu'ils étoient les vainqueurs du brave chevalier Hector le Troyen. A leur arrivée dans la Grece ils prirent beaucoup de villes & de châteaux, & seize mille enfans, qu'ils envoyèrent en Turquie & sur les terres du sultan, pour les faire élever dans la secte de Mahomet. Ils se répandirent ensuite dans l'empire qu'ils ravagèrent, portant par-tout le dégât & la désolation.

Huit jours après l'arrivée de Tiran en Sicile, le roi lut & communiqua à son conseil une lettre que l'empereur de Constantinople lui avoit écrite depuis peu, pour l'informer de ses malheurs. Sur le champ il manda le chevalier, & fit faire la lecture de cette lettre en sa présence. Elle étoit conçue en ces termes :

» Frédéric, par la grande bonté du Dieu éternel, empereur de Constantinople : A vous, roi de la grande & féconde île de Sicile, salut & honneur. En considération de l'union établie entre

nos ancêtres, & de celle que nous avons jurée & confirmée nous-mêmes par nos ambaſſadeurs, nous faiſons ſavoir que le ſultan Maure renégat eſt entré dans notre empire avec le Grand-Turc; qu'ils ſe ſont emparés de la plus grande partie de nos états, & qu'ils ont fait un horrible maſſacre du peuple chrétien; ce que nous n'avons pu empêcher, à cauſe de la vieilleſſe qui nous met hors d'état de porter les armes. La perte que nous avons faite de tant de villes & de châteaux, a été ſuivie d'une autre encore plus grande; je veux dire de celle de notre fils aîné, le plus grand bien que nous euſſions au monde, notre conſolation, le bouclier & le rempart de la ſainte foi catholique. Il eſt mort avec un courage infini, en combattant contre les infidèles. Ce triſte jour nous a ravi l'honneur & la réputation de notre famille impériale. Cependant ayant ſu que vous aviez à votre cour un chevalier célebre par ſes grandes actions, nommé Tiran le Blanc, de l'ordre de la jarretière; inſtruit d'ailleurs de ſes grands faits d'armes, & du ſecours qu'il a donné au grand-maître de Rhodes, nous vous demandons, par la foi & l'amour que vous avez pour Dieu & la chevalerie, de le prier en votre nom & au nôtre, de venir à notre ſervice. Nous lui ferons telle part de nos biens qu'il ſouhaitera. Que s'il refuſe de nous ſecourir, nous ſupplions la juſtice divine de lui faire éprouver les maux que nous ref-

ſentons. O bienheureux roi de Sicile ! prenez pitié de notre malheur, afin que la divine bonté vous préſerve d'un ſemblable. »

Après la lecture de cette lettre, le roi s'adreſſant au chevalier : Valeureux Tiran, lui dit-il, vous devez rendre graces à Dieu des talens qu'il vous a donnés, & de la gloire que vous vous êtes acquiſe dans le monde. Je ſais que vous n'êtes point obligé de rien faire à ma prière ; au contraire, c'eſt à moi à vous remercier de tout ce que je vous dois. Cependant la confiance que j'ai en la généroſité de votre cœur, me porte à oſer vous prier de la part de l'empereur de Conſtantinople & de la mienne ; & ce qui doit vous toucher encore plus, je vous demande au nom de Dieu même, & de ſa bienheureuſe mère, d'avoir pitié de ce malheureux empereur, qui vous prie de le ſecourir dans ſa vieilleſſe, & de ne pas permettre que ſon empire ſoit la proie des infideles.

Le roi ſe tut après ce diſcours, & Tiran prenant la parole : Seigneur, lui répondit-il, on ne peut avoir un plus grand deſir que j'en ai de vous ſervir. Les prières de vorre alteſſe ſont des ordres pour moi ; & puiſqu'elle le deſire, j'irai ſecourir l'empereur de Grece. Mais je ne puis faire l'impoſſible, quelque heureuſe que ſoit pour moi l'étoile de Mars, ſous laquelle je ſuis né ; & je vous

avoue que je ne comprends pas comment dans un ſi grand nombre de rois, de ducs, de marquis & de comtes, qui tous ſont meilleurs chevaliers que moi, ce grand empereur penſe à moi préférablement à tout autre. Le roi répartit qu'il y avoit, à la vérité, beaucoup de bons chevaliers dans le monde; qu'il croyoit cependant qu'il l'emportoit ſur tous; que c'étoit pour cette raiſon qu'il le conjuroit encore une fois d'aller au ſecours de cet empereur, & de délivrer par ſon courage & ſon habileté un ſi grand nombre de chrétiens, qui n'attendoient que la mort ou l'eſclavage. Mes galères ſont prêtes & bien armées, continua le roi, & je vous ſupplie de hâter votre départ.

Tiran ſe rendit aux prières du roi de Sicile; & les ambaſſadeurs Grecs qui avoient apporté la lettre de l'empereur, en remercièrent ce prince dans les termes les plus forts. Depuis qu'ils étoient dans cette cour, ils avoient déja levé quelques gens de guerre; mais l'île n'étoit pas en état de leur fournir la quantité de troupes dont ils avoient beſoin; ils envoyèrent à Rome & à Naples, où ils trouvèrent beaucoup de gens de bonne volonté. achetèrent auſſi grand nombre de chevaux. Tiran n'étoit occupé que du ſoin de faire préparer les armes, & de remplir cinq grandes caiſſes de trompettes pour la cavalerie.

Tout étant diſpoſé pour le départ, le chevalier

prit congé du roi, de la reine, de l'infante & de Philippe. Il mit enſuite à la voile ; & après quelques jours d'une heureuſe navigation, il arriva un matin à la vue de Conſtantinople. Cette nouvelle cauſa un plaiſir extrême à l'empereur ; il diſoit ſans ceſſe, que ſon fils étoit reſſuſcité. Les galères entrèrent dans le port au ſon d'un ſi grand nombre d'inſtrumens, que tout le peuple de cette capitale, un moment auparavant triſte & abattu, pouvoit à-peine contenir ſa joie. L'empereur lui-même ſortit de ſon palais, & alla ſe placer ſur un grand échafaud, pour voir aborder les galères. Tiran, averti qu'il étoit dans cet endroit, fit porter deux grandes bannières du roi de Sicile, & une des ſiennes, par trois chevaliers armés de blanc ; & chaque fois qu'il paſſa devant l'empereur, il les fit baiſſer juſqu'à l'eau ; mais pour marquer ſon reſpect, il fit entrer la ſienne dans la mer. L'empereur fut charmé de cette nouveauté, & de cette politeſſe. Enfin après pluſieurs mouvemens, les vaiſſeaux donnèrent à terre, & Tiran deſcendit, revêtu d'une cotte de mailles, dont les manches étoient garnies de franges d'or. Il portoit par-deſſus une ſoubreveſte à la françoiſe, avec un ceinturon d'où pendoit ſon épée ; & ſa tête étoit couverte d'une toque écarlate, ornée d'une ſuperbe agraffe de diamans & de pierreries. Diofébo, qui l'accompagnoit, étoit vêtu à-peu-près de la même

façon. Richard, & tous les autres chevaliers & gentilshommes de ſa ſuite étoient auſſi fort magnifiques.

Le comte d'Afrique s'étoit rendu ſur le bord de la mer avec un nombreux cortege pour recevoir Tiran, & l'accompagna juſqu'à l'échafaud de l'empereur. Tiran ayant apperçu ce prince, fit de ſuite deux profondes révérences; & lorſqu'il fut auprès de lui, il ſe mit à genoux en devoir de lui baiſer les pieds, ce que l'empereur ne voulut pas permettre; au contraire, il le baiſa ſur la bouche, après n'avoir pu l'empêcher de lui baiſer les mains. En même tems Tiran lui remit la lettre du roi de Sicile, dont il fit la lecture, après quoi il dit au chevalier qu'il n'oublieroit jamais l'obligation qu'il avoit à ce prince, de l'avoir déterminé à venir le tirer de l'état malheureux auquel il étoit réduit. Et afin que perſonne n'ignore, continua-t-il, le cas que je fais de vous, & combien je vous aime, je vous donne le commandement général & impérial ſur les gens de guerre, & ſur la juſtice. A ces mots il lui préſenta un bâton d'or, ſur lequel les armes de l'empire étoient émaillées; mais Tiran s'excuſa de l'accepter, & ſe mettant à ſes genoux, il lui dit, qu'il ſupplioit ſa majeſté impériale de ne point trouver mauvais qu'il refusât un commandement qu'il n'avoit point mérité; que trois raiſons entr'autres l'y engageoient; la première,

qu'il ignoroit les mouvemens & l'état des ennemis ; la ſeconde qu'il avoit avec lui trop peu de troupes ; & la troiſième enfin, que cette dignité convenoit beaucoup mieux au duc de Macédoine, qu'à tout autre. Mais l'empereur, ſans avoir égard à ſes excuſes : Perſonne ne peut commander ici, répondit-il, que ceux à qui j'en donnerai l'ordre. Je veux donc que vous commandiez toutes mes troupes ; & je me démets en votre faveur de toute mon autorité, puiſque j'ai perdu toute la conſolation de ma vie, & que mon âge & toutes mes infirmités m'empêchent de porter les armes. Tiran contraint d'obéir à l'empereur, reçut le bâton en lui baiſant la main. En même tems toutes les troupes publièrent dans la ville, au ſon des trompettes, que Tiran le Blanc commandoit la guerre & la juſtice.

Après cette cérémonie, l'empereur quitta ſon échafaud pour retourner au palais, où Tiran l'accompagna. Lorſqu'ils y furent arrivés, le chevalier demanda permiſſion à l'empereur d'aller faire la révérence à l'impératrice, & à l'infante ſa fille. Ce prince y conſentit ; & le prenant par la main, il le conduiſit dans une chambre qu'ils trouvèrent fermée & ſans lumière. En entrant, l'empereur s'écria : Madame, voici votre capitaine général, qui vient vous faire la révérence. Une voix foible & preſque éteinte, répondit : Qu'il ſoit le bien

venu. Seigneur, dit alors Tiran à l'Empereur, il faut de la foi pour croire que l'impératrice soit ici. Capitaine, reprit ce prince, puisque vous commandez absolument dans l'empire grec, vous avez le pouvoir d'ouvrir les fenêtres. Aucun deuil de mari, de père, de fils ou de frère, ne peut vous empêcher de voir ces dames. Usez de vos droits.

Tiran ayant donc fait apporter des lumières, n'apperçut d'abord qu'un pavillon. Il s'en approcha, l'ouvrit, & trouva dessous une femme vêtue de gros drap, & couverte depuis la tête jusqu'aux pieds d'un grand voile noir. Lorsqu'il l'eut levé, il se mit à genoux & baisa la main de l'impératrice, après avoir baisé le bas de sa robe. Elle tenoit un chapelet d'or émaillé, qu'elle baisa, & qu'elle donna ensuite à baiser au capitaine. Un moment après il apperçut un lit, dont les rideaux étoient également noirs, & sur lequel l'infante étoit couchée. Elle avoit une veste de satin noir, & une robe de velours de la même couleur. La veuve Reposée, qui lui avoit servi de nourrice, & la fille du duc de Macédoine, étoient assises sur le pied de son lit. Il y avoit dans le fond de la chambre cent soixante & dix dames ou demoiselles, qui n'abandonnoient jamais l'impératrice & l'infante Carmésine sa fille. Tiran s'approcha de cette princesse, lui fit une profonde révérence; & après lui avoir baisé la main, il ouvrit les fenêtres; ce qui

réjouit beaucoup toutes les dames ; car elles vivoient depuis long-tems dans cette obscurité, à cause de la mort du prince fils de l'empereur.

Après ces premières civilités, Tiran dit son avis à l'empereur & aux princesses sur l'état où il les trouvoit. Il leur remontra, que par cette vie triste & retirée qu'ils menoient, ils contribuoient, sans le vouloir, à augmenter la consternation où la mort du prince, & les progrès des infideles avoient jetté leurs meilleurs sujets. De-là il conclut, qu'il jugeoit à-propos que leurs majestés prîssent des manières plus gaies & plus ouvertes, afin de consoler le peuple, & de lui inspirer de la confiance & du courage.

Cet avis fut généralement applaudi, & l'empereur voulant montrer qu'il l'approuvoit : Le capitaine nous donne un bon conseil, dit-il ; je veux donc, & j'ordonne que dès ce moment tout le monde quitte le deuil. Tiran écoutoit le discours de l'empereur ; mais ses yeux étoient attachés sur Carmésine, que la grande chaleur avoit obligée de se délacer, en sorte qu'elle laissoit voir une gorge admirable, & d'une blancheur éblouissante, qui donna au chevalier des idées qu'il n'oublia jamais. Aussi éprouva-t-il dans ce moment ce qu'il n'avoit jamais ressenti. Cependant l'empereur prit sa fille par la main, & Tiran donna le bras à l'impératrice. On sortit de cette chambre lugubre,

& on passa dans une autre magnifique, où se voyoient représentées les histoires de Florés & de Blanche-fleur, de Pyrame & de Thisbé, d'Enée & de Didon, de Tristan & d'Yseult, de Lancelot & de la reine Genievre, & de plusieurs autres; ce qui servit de prétexte à Tiran, pour dire à Richard, que jamais il n'eût cru trouver dans ce pays d'aussi belles choses. Mais Richard n'entendoit pas le véritable sens de ces paroles.

L'empereur avoit fait préparer dans la ville une belle maison, destinée à loger Tiran & toute sa suite. Dès que le chevalier s'y fut retiré, il entra seul dans sa chambre, & s'appuyant la tête sur le pied d'un lit, il resta dans cette situation, uniquement occupé de ses pensées. Un moment après on vint lui demander s'il vouloit dîner; mais il répondit qu'il avoit mal à la tête. Il étoit frappé de cette passion enchantereſſe, dont le poison délicat attaque en même tems l'esprit & le cœur. Diofébo, inquiet de cette retraite imprévue, vint lui-même s'informer de l'état de sa santé & lui offrir ses services : Mon cousin, lui répondit Tiran d'un air embarrassé, je ne puis à-présent vous expliquer ce que je souffre; je me crois incommodé de l'air de la mer. O mon cher capitaine! reprit Diofébo, pourquoi chercher du mystère avec moi, pour qui vous n'avez jamais eu aucun secret? Ne m'importunez pas davantage, répliqua Tiran; je ressens

ce

ce que jamais je n'ai éprouvé ; & sans oser lever les yeux sur lui, il ajouta : Que voulez-vous ? J'aime. A ce mot il ne contraignit plus ses soupirs, & donna un libre cours à ses larmes.

Diofébo comprit d'abord que l'embarras de Tiran procédoit principalement de la façon dont il avoit toujours parlé de l'amour à ses parens & à ses amis, traitant d'insensés tous ceux qui soumettoient leur liberté à leurs plus cruelles ennemies. Mais voyant enfin qu'il étoit tombé lui-même dans un inconvénient, auquel toutes les forces humaines ne sont pas capables de parer, & ne doutant point que cette passion ne fût un effet des charmes de l'infante : Rien n'est aussi naturel que d'aimer, dit-il à Tiran ; Aristote nous assure qu'on doit toujours chercher son semblable. Vous êtes amoureux, & quelque dure que cette soumission vous paroisse, vous ne pouvez éviter de succomber. Ne vous affligez point ; & puisque nous avons placé notre cœur en si haut lieu, vous d'un côté & moi de l'autre, espérez que nous apporterons quelque remède à notre nouveau mal. Ce discours consola le chevalier ; il se leva quoiqu'avec une espece de honte, & alla se mettre à table. Le dîner que l'empereur avoit fait servir étoit de la dernière magnificence ; mais Tiran ne mangea pas beaucoup. On attribua son peu d'appétit à la fatigue de la mer. Enfin, tourmenté de son amour, il quitta la table,

& se retira dans sa chambre, où il alla cacher ses soupirs.

Après le dîner tous les autres chevaliers sortirent pour se promener, & donner à Tiran le tems de prendre quelque repos. Diofébo, accompagné d'un autre, prit le chemin du palais; ils furent apperçus de l'empereur, qui les fit appeller. On les conduisit dans la chambre de l'impératrice, où toutes es dames étoient assemblées. Là, après leur avoir appris des nouvelles de Tiran, dont il les assura que l'incommodité n'auroit point de suites; Diofébo, à la prière de l'empereur, fit le récit de tout ce qui s'étoit passé en Angleterre aux noces du roi & de la princesse de France. Il raconta ensuite le mariage de l'infante de Sicile, & n'oublia pas le secours que Tiran avoit donné au grand-maître de Rhodes. Toutes les dames écoutèrent avec admiration de six beaux actes de chevalerie; mais il n'y en eut aucune à qui ce récit fît plus de plaisir qu'à l'infante.

L'empereur se rendit ensuite au conseil, où Diofébo se mit en devoir de l'accompagner; mais ce prince ne voulut jamais le permettre, & lui dit, que les jeunes chevaliers ne devoient point abandonner les dames. Après quelques momens de conversation, la princesse demanda à l'impératrice la permission de passer dans une autre salle pour se promener; ce qu'elle n'avoit point fait depuis

long-tems, à cauſe du deuil de ſon frère. L'impératrice y conſentit; & l'infante, ſuivie de ſa compagnie, entra dans une grande ſalle dont les murs étoient revêtus de jaſpe & de porphire de différentes couleurs. Les fenêtres étoient de criſtal, & le pavé ſemé d'étoiles rendoit un éclat merveilleux. Les tableaux placés dans les compartimens repréſentoient différentes hiſtoires de Boors, de Perceval & de Galad. On y voyoit l'aventure du trône périlleux, & la quête du ſaint Graal. Le plafond étoit tout en or & azur; & les ſtatues de tous les princes chrétiens, que l'on avoit placées autour de la ſalle, étoient d'or, avec la couronne ſur la tête, & le ſceptre à la main. Le nom de chaque prince ſe voyoit écrit en lettres latines dans un écu poſé ſur le piédeſtal, où l'on avoit auſſi gravé ſes armes.

En arrivant dans cette ſalle, l'infante s'éloigna un peu de ſes demoiſelles, pour s'entretenir en particulier avec Diofébo. Leurs diſcours roulèrent preſque tous ſur Tiran, & le chevalier s'apperçut aiſément combien cette converſation étoit agréable à la princeſſe; auſſi lui dit-il qu'ils ſe trouvoient parfaitement heureux d'être dans un lieu où depuis ſi long-tems ils deſiroient d'arriver. Nous ſommes enfin parvenus, continua-t-il, à voir ce qu'il y a jamais eu de plus beau, de plus aimable & de plus vertueux dans le monde. Tout ce que nous avons ſouffert pour nous rendre ici, & tout ce que nous

ſouffrirons dans la ſuite, ne nous afflige point. Le bonheur de vous voir nous en a déja conſolés. Il ajouta que Tiran n'étoit venu en Grece que ſur les merveilles qu'il avoit entendu raconter de ſa beauté; que ni les prières du roi de Sicile, ni la lettre de l'empereur ſon père, ne l'avoient déterminé à ce voyage, qu'il ne l'avoit entrepris que dans l'eſpérance de la voir & de la ſervir, qu'elle ſeroit l'unique objet de tout ce qu'il entreprendroit dans cette guerre, & de tous les combats qu'il donneroit dans la ſuite. On croit aiſément ce que l'on ſouhaite. La princeſſe commençoit à n'être pas inſenſible au mérite de Tiran, elle ne douta point que ce diſcours ne fût véritable. Cette penſée la plongea dans une profonde rêverie, ſon cœur étoit partagé entre la joie & le dépit; il y avoit des momens où elle ſe reprochoit d'être trop ſenſible à ce qu'elle apprenoit; & malgré ſon ſilence, on liſoit dans les changemens de ſon viſage les mouvemens de ſon cœur.

Elle étoit dans cet état lorſque l'empereur ſortit du conſeil. Il appella Diofébo, dont la converſation lui plaiſoit, & s'entretint avec lui juſqu'à l'heure du ſouper. En partant, le chevalier s'approcha de l'infante, & lui demanda ſi elle n'avoit rien à lui commander. La princeſſe le prenant par le bras: Recevez cette embraſſade, lui dit-elle, & faites-en part à Tiran. Diofébo rendit compte au

chevalier de tout ce qui s'étoit passé, après l'avoir embrassé d'abord de la part de la princesse. Ce qu'il lui apprit, le rendit le plus content des hommes. Il reprit toute sa gaieté, soupa de bon appétit, attendant avec impatience le moment de pouvoir contempler à son aise celle qui tenoit son cœur en captivité.

La princesse de son côté n'étoit pas tranquille. Après le départ de Diofébo, elle étoit si agitée & si inquiette, qu'elle ne put demeurer à table avec l'empereur. Elle sortit, & passa dans son appartement, suivie de la fille du duc de Macédoine, son amie & sa confidente. Elle se nommoit Stéphanie, & étoit de même âge que l'infante, qu'elle n'avoit point quittée depuis sa plus tendre enfance. La princesse se voyant seule avec elle, lui conta tout ce que Diofébo lui avoit dit, & ne lui cacha point le penchant qu'elle se sentoit pour Tiran. Elle rappeloit sa bonne mine, sa politesse, son courage, & ses grandes actions. Elle se disoit que c'étoit pour elle seule qu'il étoit venu au secours de l'empire, elle trouvoit mille raisons d'être sensible à son amour, elle se promettoit que cet amour feroit le bonheur de sa vie. Stéphanie la confirma dans cette idée. Leur conversation fut interrompue par l'arrivée des autres demoiselles, & de la veuve Reposée, qui, en qualité de nourrice de la princesse, conservoit un grand ascendant sur son esprit. On se

retira, mais l'infante ne ferma pas l'œil de toute la nuit, & la passa à s'entretenir de Tiran avec Stéphanie.

Le lendemain matin, Tiran sortit de chez lui vêtu d'un superbe habit brodé. Une broderie de perles dessinoit sur son manteau cette devise : *une en vaut mille, & mille n'en valent pas une.* Il portoit à la main le bâton d'or de commandement, que l'empereur lui avoit remis. Tous ceux qu'il avoit amenés avec lui, parens ou amis, habillés magnifiquement d'un brocard soie & argent, le suivirent & prirent avec lui le chemin du palais. Lorsqu'ils furent arrivés à la grande porte, ils remarquèrent deux grands vases d'or placés en dedans & en dehors, plus hauts que le plus grand homme, & d'un poids si considérable, que cent personnes n'auroient pu les ébranler. L'empereur avoit fait faire cette magnificence dans le tems de ses prospérités. Ils entrèrent dans le palais, & apperçurent des ours & des lions attachés avec des chaînes d'argent. De-là ils se rendirent dans une grande salle revêtue d'albâtre.

Quoique l'empereur ne fût pas encore habillé, dès qu'il fut instruit de leur arrivée, il ordonna qu'on fit entrer son général. L'infante le peignoit alors, elle lui donna ensuite à laver, comme elle faisoit tous les matins. Cette princesse n'étoit couverte que d'une simple robe brodée d'une herbe

qu'on appelle *l'amour vaut*, avec des lettres qui formoient cette deviſe, *mais non pour moi.* Lorſque l'empereur fut habillé, il demanda à Tiran ce qu'il avoit reſſenti la veille. Mon mal ne vient que d'un changement d'air, dit le chevalier, celui de ce pays me ſemble un peu vif pour nous autres occidentaux. La princeſſe prenant la parole, & regardant Tiran avec un ſourire qui lui montroit qu'il avoit été entendu, lui dit : Chevalier, ce mal n'eſt dangereux que pour les étrangers qui ne ſavent pas ſe gouverner. En même tems l'empereur ſortit de ſon appartement, en s'entretenant avec le général. L'infante de ſon côté prit Diofébo par la main, & lui dit : Je n'ai pas dormi de toute la nuit; ce que vous m'apprîtes hier ne m'a pas permis de fermer l'œil. Nous n'avons pas plus dormi de notre côté, reprit Diofébo; mais je ſuis charmé que vous ayiez entendu ce qu'a dit Tiran. Comment ! répondit la princeſſe, croyez-vous donc les Grecques moins intelligentes que les Françoiſes ? Parlez ſi obſcurément qu'il vous plaira, & comptez que nous vous entendrons parfaitement. Tant-mieux ! reprit le chevalier, nous aurons plus de gloire à vivre avec des perſonnes auſſi habiles. Vous l'éprouverez par la ſuite, continua l'infante, & vous verrez ſi nous ſaurons juger de vos démarches.

Dans ce moment la princeſſe appela Stéphanie & pluſieurs autres demoiſelles, pour tenir compa-

gnie à Diofébo, & rentra dans sa chambre, où elle acheva de s'habiller. Tiran de son côté accompagna l'empereur à sainte Sophie, où il le laissa, & revint au palais pour mener les princesses à la messe. Il trouva son cousin dans la grande salle au milieu de toutes les demoiselles de l'infante, d'un air aussi libre avec elles, que s'il eût passé toute sa vie dans cette cour, & leur racontant les amours de Philippe avec la princesse de Sicile. Lorsqu'elles apperçurent Tiran, elles le firent asseoir, & l'environnèrent jusqu'à l'arrivée de l'impératrice. Elle parut couverte d'un habit de velours, & s'avança d'abord pour demander à Tiran des nouvelles de sa santé. Un moment après, l'infante sortit de son appartement, vêtue d'une robe cramoisie, doublée, de martres zibelines, avec les maches ouvertes. Elle avoit sur la tête une petite couronne & beaucoup de pierreries dans ses cheveux. Dans cet état, elle étoit belle comme le plus beau jour. Tiran donna le bras à l'impératrice; car en qualité de capitaine-général, il avoit le pas sur tous les seigneurs de la cour, qui présentètent le bras à l'infante; mais au défaut de celui de Tiran, elle n'en voulut point d'autre que celui de Diofébo. En allant à l'église, ce chevalier dit à la princesse, qu'il étoit frappé du rapport qui se trouvoit entre leurs habits. En effet, Tiran étoit vêtu ce jour-là de couleur cramoisie comme l'in-

fante. Que je ſerois content, ajouta-t-il, ſi je plaçois ce manteau ſur votre robe ! En même tems il arrêta le général, & mit en effet leurs habits l'un ſur l'autre. La princeſſe lui demanda s'il avoit perdu l'eſprit, de dire & de faire de ſemblables folies en préſence de tout le monde ; mais il aſſura que perſonne ne l'avoit ni vu ni entendu, & qu'il étoit homme à dire le *pater* à rebours ſans que l'on s'en apperçût.

De-là on arriva à l'égliſe où l'infante ne voulut pas entrer dans la tribune avec l'impératrice, ſous prétexte qu'il y faiſoit trop chaud ; mais en effet, pour pouvoir regarder Tiran avec plus de facilité. Les ducs, les comtes & les marquis l'avoient placé au-deſſus d'eux tous, & fort proche de l'autel. La princeſſe le voyant toujours à genoux (car c'étoit ainſi qu'il entendoit la meſſe), lui envoya, par une demoiſelle, un des carreaux de brocard dont elle ſe ſervoit. L'empereur lui ſut très-bon gré de cette attention. Tiran de ſon côté ſe leva pour recevoir le carreau, & fit une profonde révérence à l'infante, qui ne put jamais achever ſes heures, tant elle étoit occupée à examiner le chevalier, dont la parure à la françoiſe lui revenoit infiniment.

D'un autre côté, Tiran vivement occupé des beautés de l'infante, & ſe rappelant toutes les femmes qu'il avoit vues, convenoit que jamais

il ne pouvoit s'en trouver de plus belle & de plus accomplie. Ses beaux cheveux blonds rattachés en partie ſur ſa tête, flottoient à groſſes boucles ſur un cou dont la blancheur faiſoit honte à la neige. Ses ſourcils un peu arqués, ni trop épais, ni trop noirs, paroiſſoient tracés au pinceau. Ses yeux reſſembloient à deux étoiles plus brillantes qu'aucune pierre précieuſe. Leur éclat ſe trouvoit mêlé de tant de grace & de douceur, qu'il étoit impoſſible de ne pas leur rendre les armes. Son nez fin n'étoit ni trop grand, ni trop petit, dans la plus juſte portion pour un viſage formé de lys & de roſes. Elle avoit les levres auſſi rouges que le plus beau corail, & les dents de la plus grande blancheur. Ses mains petites & potelées, ſes doigts longs & menus étoient accompagnés d'ongles ſi fort incarnats, qu'on les eût ſoupçonnés d'être peints. Sa taille étoit grande & légère. En un mot, la nature l'avoit douée de toutes les perfections capables de charmer les yeux & de captiver les cœurs.

Après la meſſe on retourna au palais où l'empereur donna un grand repas en l'honneur de Tiran. Tous les ſeigneurs qui ſe trouvoient alors à la cour y furent invités. Le dîner fut ſuivi du bal, & d'une grande collation, après laquelle l'empereur voulut monter à cheval, pour montrer la ville au capitaine. Tiran fut émerveillé des grands édifices & de la magnificence de cette capitale de l'empire.

Au retour de la promenade, l'empereur retint le général à souper; & ayant ordonné qu'on avertît l'infante de venir se mettre à table : Seigneur, lui dit Tiran, il me semble que ce titre d'infante n'est pas juste, puisque la princesse votre fille est héritière présomptive de l'empire. Je sais que V. M. a une fille aînée qui a épousé le roi de Hongrie; mais comme par son mariage elle a renoncé à tous ses droits, & qu'on ne donne le titre d'infante qu'aux filles de rois, il me paroît que celui de princesse conviendroit mieux à la belle Carmésine. L'empereur trouva l'avis fort sage, & ordonna que dorénavant on n'appelleroit plus sa fille que princesse.

On tint le lendemain un grand conseil sur les opérations de la guerre. On y examina l'état des troupes, celui des finances & des provisions, & on prit sur chacun de ces articles les arrangemens que le général jugea nécessaires. Au sortir du conseil, il se rendit au tribunal de Zafiro, où se tenoit la justice, & y présida pendant tout le jour, écoutant les plaintes, & jugeant les contestations des particuliers; ce qui n'étoit point encore arrivé, depuis que le sultan & le Grand-Turc étoient rentrés dans l'empire. Il fit ensuite plusieurs réglemens, tant pour ce qui regardoit la maison de l'empereur, & le service de sa personne & des princesses, que pour la sûreté de la ville. En très-peu de tems l'abondance & la tranquillité régnèrent dans Cons-

tantinople, & le peuple donna des louanges infinies à Tiran pour le bon ordre qu'il y avoit établi.

Son amour augmentoit chaque jour; mais sa passion étoit si respectueuse, qu'il n'avoit pas eu la hardiesse de témoigner à la princesse ce qu'il ressentoit pour elle. Cependant son départ n'étoit différé que pour laisser aux chevaux que ses vaisseaux avoient apportés, le tems de se remettre des fatigues de la mer, & pour débarquer les grains & les autres provisions dont ils étoient chargés. La princesse l'aimoit trop elle-même, pour ne pas s'appercevoir de ce qu'il pensoit. Elle lui manda donc un jour, par un page, de se rendre chez elle très-peu accompagné, sur l'heure de midi, parce que tout le monde dormoit alors dans le palais. A cette nouvelle Tiran se crut le plus heureux de hommes, & déclara à Diofébo qu'il ne vouloit être accompagné que de lui seul.

L'heure du rendez-vous arriva, & les deux chevaliers ayant pris le chemin du palais, se rendirent secrétement à l'appartement de la princesse, qui, charmée de leur exactitude, se leva pour les recevoir. En même tems elle prit Tiran par la main & le fit asseoir à ses côtés, tandis que Diofébo donnoit un bras à Stéphanie, & l'autre à la veuve Reposée, & les emmenoit d'un autre côté, afin qu'elles ne pussent entendre leur conversation. Alors la princesse se trouvant tête-à-tête avec le

chevalier : Votre générosité, lui dit-elle avec l'air du monde le plus gracieux, m'engage à vous parler librement, sans craindre que vous m'en sachiez mauvais gré, parce que mes intentions sont trop pures & trop droites pour vous offenser. Aussi ne me consolerois-je jamais, si votre courage vous conduisoit à des malheurs que vous ne pouvez prévoir étant étranger dans ce pays. Vous êtes venu à la prière du roi de Sicile; mais il n'aura pu vous dire les dangers auxquels vous allez être exposé, parce qu'il les ignore. Pour moi je m'intéresse trop à ce qui vous regarde, pour ne pas vous donner des conseils salutaires qui pourront servir à vous acquérir une gloire immortelle jusques dans votre propre pays.

Ttran interrompit la princesse en cet endroit, l'assurant qu'il étoit pénétré de reconnoissance pour l'intérêt qu'elle daignoit prendre à ce qui le touchoit, & qu'il s'estimeroit trop heureux de pouvoir obéir à ses ordres. Il la supplia ensuite de lui donner sa main à baiser, mais elle n'y voulut jamais consentir, en sorte qu'il fut obligé d'appeler Stéphanie & la veuve Reposée, qui, pour faire plaisir au général, déterminèrent la princesse à lui accorder cette faveur. Cependant elle ne permit point qu'il baisât sa main par-dessus, ce qui marque quelque autorité; mais elle l'ouvrit, & Tiran la baisa en dedans en signe d'amour.

Alors la princeſſe continuant la converſation, lui donna les conſeils qu'elle crut convenables à ſa ſituation préſente. Elle l'aſſura qu'elle s'eſtimeroit très-heureuſe de lui devoir ſes états, mais qu'elle ſeroit au déſeſpoir s'il falloit qu'elle en achetât la poſſeſſion au prix du ſang d'un chevalier ſi fameux par toute la terre. Elle l'avertit enſuite, lorſqu'il ſeroit arrivé à l'armée, de ſe défier du duc de Macédoine, ajoutant que c'étoit un homme cruel & jaloux, accoutumé à la trahiſon & à la perfidie, & qui même avoit la réputation d'avoir contribué à la perte du prince ſon frère; elle lui conſeilla de ſe conduire avec prudence, mais de ne rien négliger pour éviter les pieges qu'il ne manqueroit pas de lui tendre. L'arrivée de l'impératrice interrompit la converſation, & empêcha Tiran de répondre à la princeſſe. On ſe leva, & l'impératrice ayant propoſé de faire voir au général le tréſor de l'empereur, la princeſſe qui en avoit toutes les clefs l'y conduiſit. Le chevalier vit avec admiration les richeſſes immenſes qui y étoient entaſſées, en argent, en or & en pierreries; mais on peut aſſurer qu'il n'y trouva rien de ſi beau que Carméſine.

Toute la nuit ſuivante il ne fut occupé que de ce que cette princeſſe lui avoit dit; & dès que le jour parut, il ſe leva, & commanda deux ban-

nières, l'une étoit verte, semée de cadenats (1) d'or, & ces mots au-dessous :

Ea lettra qu'estra primera
En el nombre d'esta pintura
La Ila es con que ventura
Cerreda tienne la prostrera.

L'autre étoit à fond rouge, avec un corbeau en broderie, & cette latine :

Avis mea, sequere me, quia de carne meâ, vel alienâ, satiabo te.

Ces paroles furent trouvées fort bonnes par l'empereur, les dames, & tous les bons chevaliers. Tiran se rendit ensuite au palais, résolu de voir la princesse & l'impératrice. Il entra dans la salle pendent leur dîner, & ôta le service au grand sénéchal, suivant le droit de sa charge. Ensuite adressant la parole à l'impératrice, il la supplia de décider une question qui l'embarrassoit; savoir lequel étoit le plus honorable à un chevalier de bien ou

(1) La première lettre du mot de cadenats, est la même que celle qui commence le nom de la princesse Carmésine. Les rébus étoient jadis fort à la mode dans les joûtes & dans les tournois.

mal mourir, lorsque c'étoit une nécessité qu'il devoit subir, & que de plus il ne pouvoit parler. Quelle demande faites-vous à ma mère? reprit la princesse; personne n'ignore qu'il vaut mieux bien mourir. A ces mots, Tiran frappa de ses mains sur la table, & dit entre ses dents, de façon qu'à-peine il pouvoit être entendu : Cela arrivera ainsi. En même tems il sortit de la salle.

Tout le monde fut fort étonné du procédé de Tiran; & les princesses en instruisirent aussi-tôt l'empereur, qui leur dit, qu'il appréhendoit beaucoup que le chevalier n'eût quelque grande passion, ou qu'il ne fût fâché de se voir si éloigné de son pays, de ses parens & de ses amis, ou bien qu'enfin il ne redoutât la puissance des Turcs, & les dangers auxquels il alloit être exposé. Quoi qu'il en soit, continua-t-il, qu'on ne parle à personne de ce qui est arrivé; avant la nuit je saurai m'en éclaircir. En effet, ayant mis la tête à une fenêtre qui regardoit sur la grande place, & appercevant Richard, il l'appela, & le pria d'avertir le général, qu'il l'attendoit pour aller à la promenade.

A l'arrivée de ce messager, Tiran ne douta point que l'impératrice & sa fille n'eussent parlé. Il se rendit au palais, monté sur une haquenée, & suivi d'un grand nombre de chevaliers parés magnifiquement. L'empereur monta aussi-tôt à cheval avec un grand cortège; & l'on prit le chemin

de

de Péra, qui n'étoit éloigné de la capitale que de trois milles. Dans cette promenade, l'empereur pria Tiran de lui confier le ſujet de ſon chagrin, l'aſſurant que ſi la choſe étoit en ſon pouvoir, il ſeroit bientôt conſolé. Mon attachement pour V. M. eſt ſi grand, lui répondit le chevalier, que je n'aurai jamais rien de caché pour elle. Je vais donc lui obéir, en découvrant à votre alteſſe une choſe qui m'afflige ſenſiblement. J'ai vu l'impératrice & la princeſſe à table; & j'ai remarqué que la première pouſſoit un grand ſoupir, que j'ai attribué au regret qu'elle a de la perte du prince. J'en ai été véritablement touché; & dès le moment j'ai fait vœu de n'avoir aucun repos, que je n'euſſe tiré vengeance de ceux qui ont méchamment répandu le ſang du glorieux prince votre fils. Le bon empereur prit cette défaite en paiement. L'attachement que le chevalier lui témoignoit, lui tira des larmes, & il ne manqua pas de le remercier de ſon amitié.

Pour chaſſer les idées triſtes dont il étoit occupé, Tiran fit tomber enſuite la converſation ſur des ſujets amuſans. Ils arrivèrent enfin à Péra, qu'ils trouvèrent ornée de ſuperbes palais, & d'agréables jardins. C'étoit une ville d'un fort grand commerce. Tandis que le chevalier s'occupoit à l'examiner, l'empereur lui dit : Capitaine, je veux vous apprendre combien cette ville eſt ancienne. On lit

dans l'hiſtoire, qu'elle fut d'abord fondée par des peuples payens & idolâtres, qui, très-long-tems après la priſe de Troie, furent enfin convertis à la foi chrétienne, par un brave & valeureux chevalier mon ayeul, nommé Conſtantin. Le père de Conſtantin avoit été élu empereur de Rome, & poſſédoit la Grece entière avec pluſieurs autres pays, comme l'hiſtoire le rapporte amplement. Saint Sylveſtre le guérit d'une grande maladie, & le fit chrétien; &, en revanche, ce prince le fit pape, & lui donna l'empire de Rome, pour lui & pour l'égliſe. Cette converſation les mena ſi loin, qu'ils ne rentrèrent au palais qu'à la nuit. Tiran accompagna l'empereur juſqu'à la chambre de l'impératrice, & après avoir pris congé de leurs majeſtés, il ſe retira à ſon logement.

La princeſſe étoit toujours frappée de ce qu'elle lui avoit entendu dire pendant le dîner; & quoique l'empereur lui eût rendu compte de la converſation qu'il avoit eue avec lui, elle n'en étoit pas plus tranquille. Le lendemain matin, ayant apperçu Diofébo à la meſſe, elle l'appela, & le chargea de prier ſon couſin de ſe rendre chez elle après le dîner, l'aſſurant qu'elle avoit pluſieurs choſes importantes, ſur leſquelles elle ſouhaitoit de l'entretenir.

Tiran comprenant d'abord le deſſein de la princeſſe, fit acheter le plus beau miroir que l'on put

trouver, & le cacha dans sa manche. Il courut ensuite au palais avec son cousin, & trouva l'empereur qui s'entretenoit avec sa fille, & qui, à l'arrivée des deux chevaliers, fit venir les instrumens. On dansa long-tems; ensuite l'empereur s'étant retiré, la princesse prit Tiran par la main, & le conduisant dans l'embrâsure d'une fenêtre : Généreux chevalier, lui dit-elle, votre mal me touche; confiez-le moi, & soyez persuadé que je le partagerai. Madame, lui répondit Tiran, parlons, s'il vous plaît, de choses plus amusantes que ne le peuvent être les passions d'un simple chevalier tel que moi. Cependant, reprit la princesse, il n'y a rien dans le monde dont je ne vous fisse part, si vous me témoigniez la moindre curiosité. Se peut-il que vous me refusiez, moi qui vous en prie au nom de ce que vous aimez le plus ! Madame, répliqua le chevalier, vous me parlez de façon, que je ne puis me dispenser de vous obéir. Je suis cependant très-assuré que vous ne me faites des questions, que pour instruire l'empereur de mes sentimens; mais de quelque manière que la chose tourne, je prévois que cet entretien sera la cause de ma mort. Quoi! pensez-vous, lui dit la princesse, que je vouluſſe, pour quoi que ce fût, révéler votre secret? Vous me faites tort; parlez hardiment. Vous m'y forcez, madame, répartit le général; mais songez que vous l'ordonnez; &

puiſque vous voulez ſavoir ce que je ſens, j'aime. Puis baiſſant les yeux, il ſe tut. Apprenez-moi donc, ajouta la princeſſe dont cette confidence acheva de piquer la curioſité, quel eſt l'objet de votre paſſion; & croyez que je vous ſervirai en tout ce qui dépendra de moi. Alors le chevalier tira le miroir de ſa manche, & le préſenta à la princeſſe: Le portrait que vous verrez, lui dit-il, peut ſeul me donner la vie ou la mort. Que votre alteſſe lui recommande de me traiter favorablement. La princeſſe prit le miroir, & paſſa dans la chambre avec empreſſement, dans la crainte & l'impatience de trouver le portrait de quelque femme dans cette boîte; mais lorſqu'elle n'y apperçut que ſes propres traits, il ne lui fut plus permis de douter des ſentimens que Tiran avoit pour elle. Ceux qu'elle avoit conçus elle-même pour ce chevalier, ſe réveillèrent à cette vue. Elle admira la manière ingénieuſe dont il s'étoit déclaré, & cette ſurpriſe agréable lui cauſa une émotion dont elle ne fut pas la maîtreſſe.

La veuve Repoſée & Stéphanie la ſurprirent en cet état, & la trouvant ce miroir à la main, lui demandèrent qui lui avoit fait ce beau préſent. La princeſſe leur raconta ce qui venoit de ſe paſſer, ajoutant qu'elle n'avoit jamais lu ni entendu rien d'auſſi galant. Elle ſe récria ſur les graces des étrangers, & avoua qu'elle n'avoit jamais douté

jusqu'alors que tous les talens ne fussent réunis dans la Grece; mais qu'elle étoit enfin obligée de convenir que les autres nations l'emportoient sur son pays. Comment! dit la veuve Reposée, quel train vous allez! Un pied n'attend pas l'autre. Vous voilà déja toute émue, & vos regards brillans m'annoncent qu'il ne faudroit pas vous prier long-tems. Est-ce ainsi qu'il vous est permis de regarder un homme que l'empereur votre père a reçu à son service, presque pour l'amour de Dieu, & pour en débarrasser le roi de Sicile? Voulez-vous pour un semblable aventurier exposer votre gloire & votre réputation, devenir la fable de l'univers, & l'objet du mépris de tant de rois & de princes qui recherchent votre alliance? La veuve Reposée étoit en train de prêcher, elle dit encore beaucoup de choses dures pour la princesse, & offençantes pour Tiran. La princesse ne pouvant supporter ses reproches la quitta, pénétrée de dépit.

Elle passa dans sa garde-robe les larmes aux yeux, & fut suivie de Stéphanie, qui lui dit qu'elle avoit tort de s'affliger. Quoi! lui répondit la princesse, n'est-ce donc pas assez que je sois soumise à l'autorité d'un père & d'une mère? Faut-il encore essuyer les duretés de ma nourrice? Eh, que vous fera-t-elle, reprit Stéphanie? Vous empêchera-t-elle de danser, & vous interdira-t-elle les amusemens des personnes de votre âge, de votre rang

& de votre ſexe ? Allez, continua-t-elle, il n'y a point de dame qui ne faſſe vanité d'être aimée, & toutes ſuivent les loix de l'amour ; il n'y a de différence que dans la nature de cet amour. Car il y en a de trois eſpeces : l'un eſt l'amour honorable. Lorſqu'un infant, un duc, un marquis, un comte fort en faveur, ou bien un chevalier célebre aime une fille, elle tient à honneur que tout le monde ſoit informé que c'eſt pour elle qu'il danſe, qu'il joûte, ou qu'il livre un combat ; les belles actions de ſon chevalier tournent à ſa gloire. Si un gentilhomme très-brave & de bonne maiſon, aime une demoiſelle, & ſe fait aimer d'elle à force de préſens, c'eſt l'amour profitable ; mais il ne me plaît pas ; auſſi n'eſt-il pas de plus longue durée que le profit. Mais il y a une troiſième ſorte d'amour. Lorſqu'une fille, ſenſible au mérite d'un chevalier, écoute ſes diſcours paſſionnés, de quelle douceur ſon cœur n'eſt-il pas rempli ? Que s'ils peuvent aller plus avant, & qu'ils puiſſent paſſer une grande nuit d'hiver dans un bon lit bien parfumé, & entre deux draps bien blancs ; c'eſt-là ce que l'on peut nommer l'amour délectable, & celui que je préférerois aux deux autres. Ce diſcours fit ſourire la princeſſe, & diſſipa une partie de ſon chagrin. Mais, madame, ce n'eſt pas encore là tout, ajouta Stéphanie ; il y a encore trois articles de foi, dont je vois qu'on n'a pas eu ſoin de vous

instruire. Nous sommes heureuses que les hommes les ignorent aussi, sans cela il leur seroit bien plus aisé de venir à bout de nous. Sachez, madame, que nous sommes toutes envieuses & avares, que nous aimons la bonne chère, & que nous avons du tempérament. Je crois que toutes les autres sont faites sur cet article comme moi. Un homme doit s'attacher & connoître celle de ces inclinations qui domine dans sa maîtresse. Stéphanie étoit en beau train, & la princesse ne se lassoit point d'écouter; mais l'impératrice la fit appeler, ce qui rompit cette conversation.

Le lendemain, Tiran pria son cousin de se rendre chez la princesse, afin de savoir ce qu'elle pensoit du miroir. Le chevalier la trouva qui entendoit la messe. Lorsqu'elle fut finie, il s'approcha d'elle; & sur ce qu'elle lui demanda ce que faisoit son cousin, il lui répondit simplement qu'il étoit allé donner les audiences. Si vous saviez, ajouta la princesse, la belle plaisanterie qu'il me fit hier! Mais je compte bien la lui rendre. Ah! madame, lui dit Diofébo, ce n'est point ici un jeu; Tiran vous adore, & son cœur est embrâsé de la flamme la plus ardente. Ce feu-là, dit la princesse, a plus de fumée que de chaleur. Lorsque nous brûlons nous autres, c'est d'un feu qui a bien plus d'ardeur, quoiqu'il fasse moins de fracas. Ils continuèrent encore quelque tems cette conversation,

dans laquelle Diofébo crut voir que la princeſſe craignoit ſeulement que l'on ne s'apperçût de la paſſion de Tiran. Diofébo alla ſur le champ en rendre compte à ſon couſin, & dès qu'ils eurent dîné, ils montèrent enſemble au palais. Stéphanie les vit arriver, & courut en avertir la princeſſe, qui paſſa dans ſa chambre pour les recevoir. Tiran la ſalua en entrant avec le plus profond reſpect. Elle le reçut avec beaucoup de froideur, & à-peine répondit-elle à ſon ſalut. Le chevalier ſurpris d'un accueil ſi froid, s'approchant d'elle avec précipitation : Eh! madame, lui dit-il d'une voix baſſe & étouffée par la douleur, quelle peut-être la cauſe du chagrin que je vois ſur votre viſage ? Tiran, lui dit la princeſſe, il n'y en a point d'autre que votre conduite avec moi. Sans reſpect pour mon rang, ni pour la dignité de l'empereur mon père, ſans reconnoiſſance pour les bontés dont il vous accable, ſans égard pour ma réputation, vous oſez me parler d'amour, & me témoigner ouvertement votre folle paſſion ! Si on vient à la ſoupçonner, que dira-t-on de moi, quelle idée en aura-t-on ? Il faut, pour prévenir un tel malheur, que je me hâte d'aller moi-même découvrir votre crime à l'empereur mon père, & que je prouve par-là à tout l'empire, que ſi, par mes bontés, j'ai eu le malheur de vous inſpirer une ardeur criminelle, du moins je n'ai pas eu la foibleſſe de vous la pardonner.

A ces mots, la princeſſe ſe leva pour paſſer dans une autre chambre : Tiran la ſuivant avec précipitation, l'arrêta par ſa robe, en la ſuppliant de l'écouter. Stéphanie & Diofébo joignirent leurs prières aux ſiennes, & la forcèrent de ſe raſſeoir. Ah ! madame, dit le chevalier en ſe jettant à ſes pieds, vous ignorez quelle eſt la force de l'amour; votre vertu ne vous a pas permis de connoître quels ſont les effets de cette paſſion qui eſt le lien de toute la nature, qui égale tout, & à qui tout obéit. Non, madame, je n'ai point oublié ce que je vous dois, mon eſprit & mon amour vont pour vous juſqu'à l'adoration. Si la violence de cet amour m'a porté à quelque action qui vous ait déplu, pardonnez-la à ce même amour. Mais je vois que vous êtes inexorable. Eh bien ! madame, il faut vous ſatisfaire, il faut ceſſer de vous offenſer, il faut éteindre dans mon ſang un amour qui vous irrite, & qui ne peut finir qu'avec ma vie; ce jour ſera le dernier où je vous importunerai. Votre beauté vous fera mille adorateurs, dont le rang, dont le pouvoir, dont les exploits ſurpaſſeront les miens; mais il n'en ſera point qui vous aime, qui vous adore avec une paſſion ſi violente & auſſi reſpectueuſe. Adieu, madame, ſongez quelquefois à un homme dont votre ſeule rigueur aura cauſé la mort. Je veux que mon tombeau en inſtruiſe l'univers ; je veux que l'on grave deſſus : CI-GIT TIRAN LE BLANC,

En achevant ces paroles, Tiran se leva avec précipitation, & se retira suivi de Diofébo. La princesse, frappée de l'état où elle l'avoit vu sortir, demeura plongée dans la douleur. Elle craignit les suites du désespoir qu'elle avoit vu dans ses yeux. Ah! ma chère Stéphanie, s'écria-t-elle, le visage couvert de larmes, je ne le verrai plus! il va mourir. Je connois son courage & la violence de son amour. Ne m'abandonnez pas dans cet état cruel, prévenez ce malheur; vous seule pouvez me secourir. Allez le trouver, découvrez-lui mes sentimens, instruisez-le de ma douleur; faites cesser son désespoir; qu'il vive, ma chère Stéphanie, qu'il espère; mon sort & le sien sont entre vos mains, je m'abandonne à vous.

Stéphanie, touchée des larmes de la princesse, prit avec elle une fille, & passa chez Tiran, dont le logement étoit voisin du palais. En y arrivant, elle le vit dans un désordre qui annonçoit le plus violent désespoir. Diofébo tâchoit en-vain de le modérer; elle ne douta point qu'il ne se préparât à mourir. Elle se mit donc à genoux, & lui dit: Ah! qu'allez-vous faire, Tiran? Hé quoi! voulez-vous perdre ce que vous avez acquis d'honneur & de réputation, pour quelques paroles que ma maîtresse vous a dites? Ignorez-vous le caractère des femmes? Croyez-vous qu'il leur soit permis de

laisser paroître leurs vrais sentimens ? Faut-il vous abandonner ainsi à la douleur ? Oubliez ce que la princesse vous a dit, elle-même vous en conjure ; c'est par ses ordres que je viens vous en assurer. Dès que le chevalier apperçut Stéphanie dans cet état, il alla se mettre à ses pieds. Il la respectoit comme demoiselle de la princesse, & elle étoit digne des plus grands égards par son mérite & par sa naissance. Elle étoit niece de l'empereur & fille du feu duc de Macédoine, le premier de tout l'empire grec. Non, lui dit-il, ma chère Stéphanie, non, n'espérez pas me tromper ; mes maux sont à leur comble, mon cœur ne peut plus en supporter le poids ; la mort n'a rien de terrible pour moi, elle va les finir. Je meurs pour la plus belle & la plus respectable princesse de l'univers. Cette mort me couvrira de gloire. Cessez de me flatter d'une espérance qui ne serviroit qu'à prolonger ma vie pour la rendre plus malheureuse.

A-peine la princesse avoit-elle vu partir Stéphanie, que sa douleur & son inquiétude redoublèrent. Bientôt elle ne fut plus maîtresse d'elle-même, & se couvrant d'un voile qui la cachoit toute entière, elle prit avec elle Plaisir de ma vie, une de ses filles, en qui elle pouvoit se fier, & descendant par un escalier dérobé au jardin du palais, elle le traversa sans être reconnue, en sortit par une porte secrette, & se rendit chez Tiran. A-peine

l'apperçut-il qu'il courut se prosterner à ses pieds, le visage couvert de larmes, & sans pouvoir prononcer une parole. La princesse ne put résister à ce spectacle; elle tomba aussi à terre, en lui disant : Chevalier, si mes discours vous ont blessé, pardonnez-les moi, je vous en prie; perdez-en le souvenir, que mon repentir les efface de votre mémoire.

Ces paroles pénétrèrent Tiran de la joie la plus vive, à-peine put-il la supporter. Il protesta à l'infante qu'elle seroit toujours la maîtresse de son sort, & qu'il la regarderoit comme sa souveraine. Alors Stéphanie prenant la parole, dit à la princesse : Madame, il faut que vous accordiez un gage à ce chevalier, pour sceller la paix que vous venez de faire; je lui ai promis que s'il obéissoit à vos ordres, vous lui permettriez de baiser vos cheveux. Non-seulement les cheveux reprit la princesse, mais les yeux & le front, s'il me promet foi de chevalier, de ne rien entreprendre sur lui-même. Tiran le promit; & tout ce qu'il souffroit fut converti en joie & en félicité. Alors la princesse retourna promptement au palais, & repassant par le jardin, elle rentra dans son appartement, sans que personne eût eu aucune connoissance de sa sortie.

Tiran n'étoit cependant pas tellement occupé de son amour, qu'il ne pensât aussi au sujet pour

lequel il étoit venu en Grece, & aux moyens de délivrer l'empire du joug des infideles. Ce jour-là même l'empereur reçut des nouvelles qui engagèrent encore le général à preſſer ſes préparatifs. Un homme envoyé de l'armée lui avoit rapporté que, depuis peu de jours, le duc de Macédoine, qui commandoit les troupes impériales, s'étoit laiſſé engager mal-à-propos dans une embuſcade, qui lui avoit été dreſſée par les ennemis; que toute l'armée avoit été défaite, & qu'on avoit perdu douze mille hommes dans ce combat; que cependant le duc voyant la bataille perdue, avoit pris la fuite, ſuivi de tous ceux qui avoient pu l'imiter, & s'étoit jetté dans la ville de Pellidas; que les Maures l'y avoient ſuivi, & avoient mis le ſiege devant la place; qu'à cette nouvelle le Sultan avoit pris le titre d'empereur de Grece, & qu'il s'étoit rendu au ſiege avec le Grand-Turc, & tous les rois venus à leur ſecours; qu'au reſte, il n'y avoit des vivres dans la ville que pour ſix ſemaines au plus, & que ce terme arrivé, le duc & tous ceux qui l'avoient ſuivi ſeroient obligés de ſe rendre aux infideles.

L'empereur communiqua ces mauvaiſes nouvelles au général, qui ſur le champ fit publier que toutes les troupes ſe tinſſent prêtes à partir dans ſix jours. Pour lui, dès que la nuit fut venue, il ſortit de la ville accompagné ſeulement de deux guides qui connoiſſoient parfaitement le pays, & arriva le lende-

main à midi dans une grande plaine, que l'on appelloit LA BONNE VALLÉE. Elle étoit remplie de beſtiaux que l'on y avoit raſſemblés de toutes parts dans la crainte des ennemis. Tiran fit prendre toutes les jumens qui s'y trouvèrent, & les ayant fait attacher l'une à l'autre, il en confia la conduite à deux cens hommes, à qui il ordonna de ſuivre le chemin du camp des Maures. Pour lui il revint à Conſtantinople, où il arriva le cinquième jour de ſon départ.

Le lendemain il fit faire la revue des troupes, les proceſſions & la bénédiction des bannières; après quoi tout le monde monta à cheval & ſe mit en marche. La bannière de l'empereur ſortit la première & fut ſuivie de celle qui portoit la deviſe de ce prince. C'étoit la tour de Babylone en broderie d'argent, d'où ſortoit une épée portée par un bras armé ſur un champ d'azur, avec ces mots écrits en lettres d'or, LA FORTUNE EST MIENNE. Toute la maiſon de l'empereur accompagnoit cette bannière. Le duc de Péra marchoit après cet eſcadron avec ſa troupe. Il etoit ſuivi des ducs de Babylone & de Sinopoli, des marquis de ſaint Marc, de Peſcaire & de celui de Montferrat, des comtes de Malateſta & de Vintimille, Siciliens, & de pluſieurs autres comtes, vicomtes & capitaines, qui parurent à la tête de leurs compagnies toutes bien armées. Il y eut quatre-vingt-trois mille combat-

tans, divisés en quarante-huit escadrons, qui passèrent en revue ce jour-là devant l'empereur & devant les dames. Tiran mettoit tout en ordre, n'ayant que les jambes & les bras d'armés, & portant une simple cotte-de-mailles, & par-dessus un manteau impérial. Sa troupe parut la dernière avec les deux bannières, des cadenats & du corbeau.

Lorsque toutes les troupes eurent défilé, l'empereur appella le capitaine, & lui dit de ne point partir sans lui parler. Il monta donc au palais; mais ayant trouvé ce prince occupé dans son cabinet avec son secrétaire, il ne jugea pas à-propos de l'interrompre. La princesse qui l'apperçut, l'appella, & lui dit : Je vois bien que votre départ est certain; je prie Dieu de tout mon cœur qu'il me fasse la grace de vous revoir victorieux & plus grand qu'Alexandre. Tiran se mit à ses genoux, & lui baisa la main; & la princesse continuant à lui parler : Demandez-moi, Tiran, avant votre départ, tout ce que vous voudrez, lui dit-elle, & comptez que vous ne serez point refusé. Votre altesse est unique en tout genre comme le phénix, lui répondit le chevalier. Je sais bien ce que je demanderois; mais vous ne voudriez pas me l'accorder. Cette chose-là seule que je desire en ce monde, & qui me raviroit au ciel, me sera certainement refusée, ainsi je n'en parlerai point. Ca-

pitaine, reprit la princeſſe, quoique je n'aie pas été en France, j'entends bien votre langage, mais je ne ſais ſi vous entendez le mien; je ne prétends pas aller ſi vîte; j'ai voulu vous dire ſeulement que ſi vous avez beſoin des tréſors de mon père, j'en ſuis la maîtreſſe, comme vous ſavez, & j'en puis diſpoſer ſans qu'il le ſache. Non, madame, dit Tiran, c'eſt une autre faveur que je voudrois obtenir. Voyons donc ce que c'eſt, dit la princeſſe, & ſi je puis vous l'accorder, mon honneur ſauf, je ne vous refuſerai rien. Je ne vous demande rien autre choſe, répondit Tiran, que la chemiſe que vous avez actuellement, & la faveur de l'ôter moi-même de deſſus le corps divin qu'elle couvre. Sainte Marie! s'écria la princeſſe; eh que demandez-vous là? La chemiſe, les habits, les diamans & tout ce que je poſſede; je veux bien vous les donner; mais pour la permiſſion de l'ôter, c'eſt autre choſe, vos mains n'iront point en lieu où jamais main d'homme n'a été; en même tems elle paſſa dans ſa chambre, ôta ſa chemiſe & en remit une autre. Enſuite elle revint dans la grande ſalle, où prenant Tiran en particulier, elle lui donna la chemiſe, qu'elle baiſa pluſieurs fois auparavant. Le chevalier la reçut avec une extrême joie, & pria les demoiſelles de la princeſſe, au cas que l'empereur le fît appeler, de dire qu'il étoit allé prendre ſes armes afin d'être plutôt en état de partir.

En effet, il acheva de s'armer, tandis que ſon couſin Diofébo & Richard mettoient les ſoubreveſtes brodées qu'ils avoient fait faire. Tiran mit par-deſſus ſes armes la chemiſe qu'il venoit de recevoir. Elle étoit de ſoie avec de grandes raies couleur de feu, ſur leſquelles il y avoit des ancres brodées, & ces mots : QUI EST BIEN, QU'IL S'Y TIENNE. Du reſte, elle étoit brodée par compartimens, les manches en étoient fort grandes & pendoient juſqu'à terre. Tiran releva la droite ſur ſon épaule, & la gauche juſqu'au milieu du bras, l'attachant avec une cordelière d'or : au-deſſus étoitun S. Chriſtophe portant l'enfant-Jeſus, d'un ouvrage très-riche.

Dans cet état les trois chevaliers allèrent prendre congé de l'empereur & des dames. Ils le trouvèrent qui attendoit ſon général à dîner. Dès qu'il l'apperçut en cet équipage : Eh ! mon dieu, général, lui dit-il, quelle ſoubreveſte avez-vous là ? Si votre majeſté en ſavoit toutes les propriétés, répondit Tiran, ſon étonnement ceſſeroit. La demoiſelle qui me l'a donnée en partant de mon pays, eſt la plus belle & la plus accomplie de l'univers ; la princeſſe & les demoiſelles de la cour me le pardonneront. Il eſt vrai, dit l'empereur, que jamais chevalier n'acheveroit de grandes entrepriſes ſi l'amour ne le ſoutenoit. Je jure à votre majeſté, ajouta Tiran, qu'au premier combat nos amis & nos ennemis la remarqueront bien.

Après quelques discours semblables, l'empereur se mit à table, & fit placer le capitaine à ses côtés, avec l'impératrice & la princesse. Les deux chevaliers qui l'accompagnoient mangèrent avec les dames & les demoiselles. Après le dîner l'empereur passa dans une chambre où toute la cour le suivit. Là, après avoir recommandé au général sa gloire, son repos, & le salut de l'empire, il lui remit ses ordres pour le duc de Macédoine, le grand connétable & tous les autres grands officiers de l'armée. Tiran les reçut à genoux, & baisa la main de l'empereur, pour prendre congé de lui. Il rendit ensuite le même devoir à l'impératrice & à la princesse. Il sortit enfin suivi de Diofébo & de Richard, & montant à cheval, après avoir fait la révérence à l'empereur & aux dames qui s'étoient mis aux fenêtres pour le voir partir, ils prirent le chemin de l'armée, accompagnés de tous les regards & des vœux qu'on faisoit au seigneur pour qu'il leur accordât la victoire. La princesse eut toujours ses beaux yeux attachés sur Tiran, jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue. Alors elle se mit à pleurer, & toutes ses demoiselles l'imitèrent.

Peu de jours après, le général arriva avec toute son armée à une lieue du camp des Maures & de la ville de Pellidas dont ils faisoient le siege. Ceux qui défendoient cette place, pressés par les efforts

des infideles, & ſe voyant hors d'état de leur réſiſter, étoient alors ſur le point de ſe rendre; mais lorſqu'ils apprirent l'arrivée du ſecours, ils changèrent bientôt de penſée, & ouvrirent avec joie leurs portes à leurs libérateurs. Le capitaine entra de nuit & ſans bruit dans la ville, afin que les ennemis ne fuſſent point avertis de ſa venue. Cependant elle ne put être ſi ſecrette qu'ils n'en euſſent le vent. Ils ſurent en général qu'il étoit arrivé du ſecours aux aſſiégés, ſans pouvoir deviner s'il étoit nombreux ou médiocre. Le Grand-Turc en donna avis au ſultan, lui conſeillant de prendre en cette occaſion les meſures les plus convenables : mais ce prince vain, enflé de ſes proſpérités, & comptant déja ſes ennemis vaincus & défaits, mépriſa ces ſages conſeils, & ne prit aucunes précautions contre la ſurpriſe.

Tiran profita de cette ſécurité des infideles, dont il fut informé par ſes eſpions. Après avoir donné à ſes troupes un jour de repos, qu'il employa lui-même à reconnoître le camp des Maures, il ordonna que tout le monde ſoupât de jour, & que les chevaux fuſſent ſellés, & les chevaliers armés prêts à partir à l'entrée de la nuit. Lorſqu'elle fut venue, le général fit ſortir de la ville toutes ſes troupes qu'il rangea en bataille, laiſſant trois mille hommes de pied pour l'arrière-garde, avec les jumens qu'il avoit raſſemblées, comme nous l'avons

dit, avant ſon départ de Conſtantinople, & qu'il deſtinoit à l'uſage qu'il en fit en cette occaſion. Enſuite il marcha aux ennemis.

Lorſqu'il fut à portée de leur camp, il fit ouvrir les gendarmes par la droite & par la gauche, afin de laiſſer un paſſage libre aux jumens, qu'il avoit partagées en deux troupes, & les fit conduire en même tems par les gens de pied, l'une vers le quartier du ſultan, l'autre du côté qu'occupoit le Grand-Turc. Dès que les chevaux du camp les ſentirent, l'un ſe détacha, l'autre arracha ſon licol; tous emportèrent les piquets pour courir de ce côté-là. En un inſtant le déſordre ſe mit dans toute cette grande armée. Alors Tiran jugeant qu'il étoit tems de donner, vint attaquer le camp d'un côté, tandis que le duc de Péra marchoit de l'autre. Ils invoquèrent le grand chevalier monſeigneur ſaint Georges; & dans le moment les Maures furent chargés de toutes parts. On en fit un carnage épouvantable. Aux cris des mourans le Grand-Turc ſortit de ſa tente, & montant ſur le plus vif de ſes chevaux, abandonna ſon camp aux chrétiens. Le ſultan en fit de même & s'enfuit ſuivi des débris de toute l'armée.

Cette bataille fut une des plus ſanglantes qui jamais ſe fût donnée en Grece. Tiran pourſuivit les ennemis pendant trois lieues ſans faire d'abord aucun quartier, juſqu'à une rivière ſur laquelle il

y avoit un pont de bois. Le ſultan le paſſa avec ſa troupe, & le fit rompre après lui, pour ôter aux chrétiens le moyen d'aller plus avant. Ainſi tout ce qui ſe trouva en deçà de la rivière, demeura à la merci du vainqueur. Pluſieurs furent tués, d'autres ſe noyèrent en voulant tenter le paſſage à la nage, le reſte fut fait priſonnier. Quatre mille Turcs s'étoient retirés ſur une haute montagne, déterminés à ſe défendre, Tiran les y fit inveſtir par les gens de pied, & dès la nuit ſuivante ces troupes, qui ſe voyoient ſans vivres & ſans eſpérance de ſecours, ſe rendirent à diſcrétion.

Tiran de ſon côté, après avoir partagé à toute l'armée les richeſſes immenſes qui ſe trouvèrent dans le camp des Maures, partit à la tête de ſeize cens chevaux, & alla reprendre pluſieurs villes & châteaux dont les infideles s'étoient emparés.

Le jour même qui ſuivit le combat, Tiran avoit fait partir Diofébo à la tête d'un gros détachement de cavalerie & d'infanterie pour aller conduire les priſonniers à Conſtantinople. Lorſqu'il approcha de cette ville, tout le monde en ſortit & vint au-devant de lui. L'emprereur lui-même ſe mit aux fenêtres avec toutes les dames, pour voir arriver les priſonniers. Ils étoient au nombre de huit mille trois cens, & marchoient deux-à-deux, traînant les bannières du ſultan & des autres princes vaincus. Ils ſe rendirent ainſi à la grande place, où

Diofébo les quitta, après avoir donné les ordres néceſſaires pour qu'ils fuſſent mis ſous bonne garde. Il monta enſuite au palais, & fit la révérence à l'empereur & aux princeſſes, qui l'accablèrent de careſſes & de complimens. L'empereur le fit déſarmer en ſa préſence, & de peur qu'il ne s'enrhumât, il lui donna une de ſes propres robes brodée de perles; enſuite il le fit aſſeoir, & voulut qu'il lui racontât, en préſence de toutes les dames, ce qui s'étoit paſſé depuis le jour de leur départ. Il eſt aiſé de s'imaginer que Diofébo n'oublia rien de ce qui pouvoit faire honneur à Tiran, & ſervir à rehauſſer ſa gloire. La joie de l'empereur fut extrême, & ſi l'impératrice parut ſatisfaite, la princeſſe le fut encore plus. Diofébo fut ſervi ce ſoir-là par les demoiſelles mêmes des deux princeſſes. Après le ſoupé, l'empereur donna la main à ſa fille; l'impératrice de ſon côté donna le bras au chevalier, & il fut conduit de la ſorte à l'appartement qu'on lui avoit préparé. Alors il ſe mit à genoux pour remercier leurs majeſtés de l'honneur qu'elles lui faiſoient, & toute la cour ſe retira pour lui laiſſer prendre quelque repos. Le lendemain, l'empereur compta les priſonniers, & tira de ſon tréſor quinze ducats pour chacun, qu'il remit à Diofébo, avec ordre de les donner au général.

Lorſque la princeſſe s'imagina que rien ne l'arrêtoit plus à Conſtantinople, elle lui fit dire de

venir la trouver dans sa chambre ; ce qu'il souhaitoit avec passion, sur-tout de parler à Stéphanie, aux charmes de laquelle son cœur n'avoit pu résister. Dès que la princesse le vit entrer : Mon frère, lui dit-elle avec vivacité, quelles nouvelles m'apportez-vous de ce bon chevalier sans peur, que j'ai plus envie de voir que toutes les choses du monde ? Je suis sure qu'il pense souvent à moi, mon amour me le persuade. Ah ! madame, répondit Diofébo, si ce chevalier entendoit ces paroles, il se croiroit transporté au neuvième ciel. Qu'il se tiendroit bien payé de tout ce qu'il souffre pour vos intérêts ! Car vous êtes le seul objet de toutes ses actions ; le jour, la nuit, au milieu des plus grands périls, dans les plus grandes fatigues, il ne pense qu'à vous, il n'invoque que vous, vous occupez sans cesse son cœur & son esprit.

La princesse écoutoit Diofébo avec un extrême plaisir, lorsque Stéphanie interrompant le chevalier : Vous avez assez parlé, lui dit-elle, écoutez-moi donc à mon tour. Ensuite adressant la parole à la princesse : Dites-moi, je vous prie, madame, qui mérite mieux d'être empereur que Tiran ? Quel autre est plus digne de l'honneur de vous épouser ? Vous avez votre bonheur sous la main, & vous refusez de le prendre ! Un tems viendra que vous vous en repentirez. Ce n'est ni pour vos biens, ni pour votre naissance, ni pour votre rang que Tiran

vous aime, c'eſt votre ſeule perſonne, & ce ſont vos ſeules perfections qui le touchent. L'empereur votre père n'a d'autre deſir que de vous voir bien mariée; où pourriez-vous trouver dans tout l'univers quelqu'un qui l'égale? Aimable, jeune, brave entre les plus braves, prudent, libéral, amoureux; il poſſede toutes les vertus. Si Dieu m'avoit fait Carméſine, fille de l'empereur, & vous Stéphanie, je vous jure que je ne lui refuſerois rien. Si vous épouſez quelque étranger, il vous traitera peut-être plus en eſclave qu'en épouſe; ſi vous prenez un mari parmi vos ſujets, ſur qui jetterez-vous les yeux? Sur le duc de Macédoine mon beau-père? Il eſt le premier de l'empire; il faut que je vous parle contre lui. Vous connoiſſez ſon humeur; il aura envie de dormir lorſque vous voudrez cauſer, il ronflera lorſque vous voudrez rire. Prendrez-vous le duc de Péra? Son âge s'accorde trop peu avec le vôtre. Croyez-moi, madame, il n'y a que Tiran qui ſoit votre fait; il ſaura gouverner, défendre & augmenter votre empire. Il ne dormira pas, lui, & ſi toutes les nuits il ne vous fait chercher tous les coins de la chambre, vous vous en prendrez à moi. La princeſſe interrompit ce diſcours par un grand éclat de rire; & Diofébo adreſſant la parole à Stéphanie: Et vous, lui dit-il, ſi Tiran étoit aſſez heureux pour épouſer la princeſſe, de qui voudriez-vous faire le bonheur? Moi? dit Sté-

phanie ; en ce cas-là je prendrois le plus proche parent de Tiran. Adorable Stéphanie, s'écria Diofébo avec précipitation, c'eſt donc moi que ce bonheur regarde, & mon amour m'y donne encore plus de droit que la parenté ; mes ſentimens pour vous ne le cedent point à ceux de Tiran pour votre divine princeſſe ; daignez m'accepter pour votre eſclave, & accordez-moi un baiſer pour arrhes de mon engagement.

Ce que vous demandez-là, répondit Stéphanie, ne ſe peut faire que par l'ordre de la princeſſe, de laquelle je dépends depuis mon enfance, & ſurtout en ſa préſence. Alors Diofébo ſe mit aux genoux de la princeſſe, & la pria plus dévotement qu'il n'auroit fait à aucune ſainte du paradis ; mais il avoit beau prier, Carméſine étoit inexorable. O cœur endurci, ô cœur de rocher, s'écria Stéphanie, que rien n'a jamais pu toucher ! je te verrai quelque jour adouci, le brave Tiran m'en fera raiſon.

Mon frère Diofébo, dit alors la princeſſe, demandez-moi des choſes raiſonnables, mais n'eſpérez pas que je me prête jamais à de pareilles demandes. Ils s'entretenoient de la ſorte, lorſque l'empereur fit appeler Diofébo, & lui donna ſes derniers ordres pour ſe rendre inceſſamment au camp.

Cependant ceux qui faiſoient la garde du côté

de la mer, donnèrent avis à l'empereur qu'il paroiſſoit cinq gros vaiſſeaux du côté du levant. Sur cette nouvelle, ce prince retint Diofébo, & appréhendant quelque ſurpriſe de la part de la flotte Génoiſe, il fit embarquer beaucoup de troupes ſur tous les bâtimens qui ſe trouvèrent dans le port. Mais cette précaution n'étoit pas néceſſaire, car un moment après on ſut que ces cinq vaiſſeaux étoient envoyés par le Grand-Maître de Rhodes. Le bon prieur de ſaint Jean débarqua en effet, ſuivi de pluſieurs chevaliers de la Croix-blanche. Diofébo étoit ſur le bord de la mer, à la tête des troupes rangées en bataille. Ils ſe reconnurent avec plaiſir, & montèrent enſemble au palais, où l'empereur les reçut ſur ſon trône. Le prieur le ſalua, & mettant un genou en terre, lui dit : que le Grand-Maître ayant appris que Tiran étoit ſon général, il lui envoyoit deux mille hommes payés pour quinze mois, pour ſervir l'empereur ſous ſes ordres. L'empereur charmé de ce ſecours, embraſſa le prieur, & donna ordre de le loger & de le défrayer. On leur laiſſa quatre jours de repos; après quoi ils partirent accompagnés de Diofébo, & prirent le chemin de l'armée.

Ils n'en étoient éloignés que de cinq lieues, lorſqu'ils apprirent que Tiran faiſoit le ſiege d'une place très forte. Cette nouvelle fit hâter leur marche, & ils arrivèrent au moment que le général jugeant la

brêche en état, faiſoit donner l'aſſaut. Tiran courut un grand danger en cette occaſion : car s'étant approché trop près des murailles, une poutre lui tomba ſur la tête & le renverſa. Ses gens animés par Richard, le retirèrent du foſſé avec beaucoup de peine ; mais cet accident ne l'empêcha point de retourner un moment après à l'attaque. Les Maures réduits au déſeſpoir, vendirent leur vie bien cher à pluſieurs chrétiens ; mais ils ſuccombèrent enfin. Les chevaliers de Rhodes, arrivés ſi à-propos, ſe diſtinguèrent en cette rencontre. La place fut emportée d'aſſaut, & la toute garniſon paſſée au fil de l'épée.

Après cette victoire, le prieur de ſaint Jean, & tous les chevaliers de ſa ſuite vinrent faire la révérence à Tiran, qui les aſſura qu'il étoit infiniment ſenſible aux attentions du Grand-Maître. On laiſſa la place à la garde des habitans mêmes, que les Turcs avoient ſi fort maltraités, qu'on n'appréhendoit pas qu'ils euſſent envie de retourner ſous leur domination. On reprit enſuite le chemin du camp, où l'on donna aux troupes quelques jours de repos, & Tiran leur fit diſtribuer l'argent que l'empereur lui avoit envoyé pour ſa part de la rançon des priſonniers.

Cependant, quoique dans la dernière rencontre les ennemis euſſent perdu plus de cinquante mille hommes, tués ou faits priſonniers, ils réſolurent

de tenter encore une fois le hazard d'une bataille. Dans ce deſſein, ils ſe rapprochèrent du pont que le ſultan avoit fait rompre lorſqu'il prit la fuite; en ſorte que les deux armées n'étoient ſéparées que par le fleuve de Tranſimène. Celle des Maures étoit compoſée, non-ſeulement des troupes du ſultan & du Grand-Turc, mais encore de celles qu'avoient amenées à leur ſecours les rois d'Aſie, d'Afrique, de Cappadoce, d'Arménie & d'Egypte. Ce dernier étoit regardé comme un des plus braves & des plus adroits chevaliers de ſon tems. Ils avoient auſſi à leur ſolde pluſieurs grands ſeigneurs chrétiens, tels que les ducs de Calabre & de Melfi, les comtes de Salerne & de Caſerte, & pluſieurs autres. Ces troupes réunies montoient à deux cens ſoixante mille combattans, qui vinrent camper vis-à-vis de l'armée chrétienne.

Le premier ſoin du ſultan fut enſuite de faire travailler à raccommoder le pont, dans la réſolution de paſſer la riviere, & d'aller attaquer l'armée impériale. Tiran reconnut ſon deſſein; & prenant quatre hommes avec lui, il remonta le Tranſimène une lieue au-deſſus, juſqu'à un endroit où l'on avoit conſtruit un grand pont de pierre entre deux collines, ſur chacune deſquelles s'élevoit un petit château, dont le ſultan n'avoit jamais pu s'emparer. Celui à qui on en avoit confié la garde, quelques offres que lui euſſent faites les Turcs, avoit

été fidele à ſon Dieu & à l'empereur ſon maître. Il s'appelloit Malvoiſin, & s'etoit réſervé la garde d'un des deux châteaux; ſon fils, nommé Hyppolite, commandoit dans l'autre. Tiran fit parler à ces chevaliers, qui connoiſſant la réputation que le général s'étoit acquiſe, l'aſſurèrent de leur fidélité & d'une prompte obéiſſance à tous ſes ordres. Sur cette aſſurance, il fit couper dans les bois voiſins une grande quantité d'arbres les plus ſecs que l'on put trouver, il les fit lier enſemble avec de groſſes poutres en travers; il fit clouer des planches ſur les poutres, & le tout fut enduit de poix & de goudron. Cette machine occupoit toute la largeur de la rivière. Il la fit attacher au pont de pierre avec de groſſes chaînes de fer, & la fit couvrir de ramée, pour que l'on ne pût reconnoître ce que c'étoit.

Les Turcs, de leur côté, ayant raccommodé leur pont, commencèrent à faire filer leur infanterie avec toutes leurs machines chargées, en cas d'attaque de la part des chrétiens. Tiran, qui étoit revenu à ſon camp, fut auſſi-tôt averti de ce mouvement; & dès qu'ils virent toute l'armée des Turcs preſque paſſée, il fit monter tout le monde à cheval, & vint camper proche le pont de pierre. Les Turcs le voyant décamper, crurent que ce mouvement venoit de la peur qu'ils lui inſpiroient; ils achevèrent de paſſer la rivière avec plus de

courage, & ſe mirent en devoir de le pourſuivre ; mais à une certaine diſtance, Tiran fit paſſer le pont de pierre à ſes troupes, & les attendit à la tête. Lorſque les Maures les virent de l'autre côté de la rivière, ils coururent à leur pont pour le repaſſer, & venir l'attaquer par l'autre côté. Alors Tiran repaſſa le pont encore une fois, & rendit par-là leurs efforts inutiles.

Cette manœuvre dura trois jours de part & d'autre, juſqu'à ce qu'enfin, par l'avis du roi d'Egypte, les Turcs prirent le parti de ſéparer leur armée. Les rois demeurèrent avec une partie dans le camp qu'ils occupoient, & le ſultan repaſſa le pont avec le reſte. On convint que ceux que le ſort favoriſeroit attaqueroient les premiers, & que dès que le combat ſeroit engagé, les autres iroient à leur ſecours.

Lorſque Tiran vit que les ennemis s'étoient partagés, & qu'ils étoient ſéparés par la rivière : Les voilà comme je les demande, s'écria-t-il. En même tems il marcha du côté qu'occupoient les rois, & vint poſter ſon infanterie au pied d'une montagne qui dominoit la droite du pont. Il fit monter enſuite toute la cavalerie ſur cette montagne, à la réſerve de quatre eſcadrons. Le ſultan marcha contre eux, & les obligea de regagner la montagne. Il y eut environ ſoixante chrétiens de tués. Cette eſcarmouche dura juſqu'à la nuit, pendant laquelle

les Turcs ſe tinrent toujours ſous les armes, perſuadés que le lendemain ils prendroient tous les chrétiens, ſans coup férir, & qu'ils les feroient eſclaves.

Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque le duc de Macédoine, jaloux de la gloire de Tiran, fit partir pour Conſtantinople un de ſes écuyers, nommé Albin, après l'avoir inſtruit de tout ce qu'il devoit dire à l'empereur. Lorſqu'il fut arrivé aux portes de cette capitale, il mit pied à terre, & entra hors d'haleine, couvert de pouſſière, & les larmes aux yeux. Le peuple qui l'apperçut en cet état, le ſuivit en foule juſqu'au palais. Lorſqu'il fut arrivé, il s'écria: Où eſt le malheureux prince qui prend le titre d'empereur? Il monta enſuite dans la grande ſalle. En même tems on avertit l'empereur qu'Albin, écuyer du duc de Macédoine, arrivoit, en faiſant de grandes lamentations. Sur cette nouvelle ce prince ſortit de ſon appartement, ſuivi de l'impératrice & de la princeſſe ſa fille. Dès qu'Albin les vit paroître, il ſe laiſſa tomber par terre, s'arracha les cheveux, ſe frappa le viſage, & donna enfin toutes les marques de la plus vive douleur. L'empereur le voyant ſi déſolé: Certainement, dit-il, cet écuyer m'apporte de mauvaiſes nouvelles; Je te prie, continua-t-il, de ne pas me laiſſer plus long-tems dans l'inquiétude. Alors Albin levant les mains vers le ciel: Nous n'avons ſouvent,

dit-il, que ce que nous nous ſommes attirés. Vous avez voulu priver votre général & votre ſujet d'un honneur qu'il méritoit, pour en revêtir des étrangers de peu de naiſſance, & qui vous étoient inconnus; ainſi donc vous en porterez la peine, & vous ſerez maudit de tous vos ſujets, pour avoir privé le brave duc de Macédoine d'un commandement que vous avez donné à un miſérable qui eſt à-préſent perdu, & qui fuit avec toute ſon armée, ſans que nous ſachions le lieu de ſa retraite. Il y a eu tant de chrétiens de tués, que je ne puis en rapporter le nombre. Les Maures ont enfermé le reſte ſur une petite montagne: je me ſuis ſauvé dans la plus vive douleur; & je crois que vous, autrefois empereur, je vous laiſſe dans le même état. O malheureux que je ſuis! s'écria l'empereur, ſe peut-il que la fortune me perſécute avec tant de rigueur? En même tems il rentra dans ſa chambre, & ſe jettant ſur un lit, il s'abandonna aux plaintes & aux regrets. En-vain la princeſſe mit tout en œuvre pour le conſoler, il ne lui fut pas poſſible d'en venir à bout. Cependant le bruit de cette mauvaiſe nouvelle ſe répandit par toute la ville, & la douleur fut générale; chacun regrettoit ſes parens ou ſes amis, & les cris s'élevoient juſqu'au ciel, comme ſi les ennemis euſſent déja été les maîtres de la capitale.

Pendant que cela paſſoit à Conſtantinople, d'un autre

autre côté, Tiran, après avoir fortifié son camp sur le haut de la montagne, sortit par les derrières, & se rendit au château du seigneur de Malvoisin, où il trouva sa machine dans l'état qu'il l'avoit ordonné. On l'avoit chargée de plusieurs grandes auges de bois remplies de poix liquide, d'huile & de soufre préparé, & on avoit jetté par-dessus beaucoup de bois sec, & d'autres matières combustibles. Le général fit alors attacher deux chaînes à la proue de cette espece de bâtiment, il en confia la conduite à deux hommes placés dans une barque de pêcheur, & destinés à diriger la machine, suivant les tours & les détours de la rivière, avec ordre de n'y point mettre le feu, qu'ils ne fussent proche le pont de bois. Mais ses intentions ne furent point exécutées ponctuellement; en sorte que, par l'ignorance ou la précipitation de ces deux hommes, le feu commença beaucoup plutôt qu'il ne l'avoit ordonné. Sans ce contre-tems, de toute l'armée infidelle il ne se seroit pas sauvé un seul homme.

En effet, lorsque les Turcs virent la rivière enflammée, ils se crurent perdus. Le sultan décampa promptement, & toute son armée courut en désordre pour gagner le pont. La vîtesse de son cheval l'y fit arriver un peu avant qu'il fût embrasé, & il le passa; mais plus de la moitié de ses troupes se noya après lui en voulant l'imiter. Enfin le pont fut consumé, & plus de vingt-deux mille Turcs,

ſoit cavaliers ou infanterie, furent obligés de reſter en-deça. De ce nombre furent les fils du duc de Calabre, les ducs d'Andria & de Melfi; les comtes de Bourgièſe & de Montorio, & pluſieurs autres généraux qui n'abandonnèrent point leur camp, les uns par la crainte du feu, les autres par l'envie de faire face du côté des chrétiens, au cas qu'ils ſe miſſent en devoir de les pourſuivre.

Tiran de ſon côté, dès qu'il apperçut que le feu cheminoit ſur la rivière, comme il le ſouhaitoit, remonta à ſon camp qu'il trouva dans une grande joie. Preſque tout le monde étoit monté à cheval, dans le deſſein d'aller piller le camp ennemi; mais le général ne voulut jamais le permettre. A cette heure, dit-il, nous ne pouvons acquérir que de l'honneur; demain nous aurons de l'honneur & du profit. En effet, dès que le ſoleil fut levé, il fit ſonner les trompettes. Toute l'armée marcha, armes & bagages, & alla reprendre le camp qu'elle avoit occupé d'abord. De-là les chrétiens découvrirent ceux des Maures qui n'avoient pu paſſer la rivière. Quelques chevaliers propoſèrent à Tiran de deſcendre dans la plaine, pour les attaquer; mais il leur répondit, qu'il avoit exécuté ſon projet, & qu'il ne leur reſtoit plus que de ſe conduire avec ſageſſe, parce qu'un homme leur étoit plus important que cent ne le pouvoient être aux ennemis.

Cependant Diofébo voyant les Turcs réduits à

cette extrémité, ſongea à en inſtruire l'empereur & la princeſſe ; il envoya donc à Conſtantinople le même Pyrame qui avoit été porter la nouvelle de la première victoire, & lui donna le ſceau du général, pour lui ſervir de lettres de créance. L'écuyer obéit ; mais à ſon arrivée à la ville, il fut fort ſurpris de trouver tout le monde en pleurs. Lorſqu'il fut au palais, il vit des témoignages de douleur encore plus ſenſibles. Tous les domeſtiques & les officiers de l'empereur avoient déchiré leurs vêtemens, & ceux auxquels il s'adreſſa n'eurent pas la force de lui répondre, ce qui lui fit imaginer que l'empereur, l'impératrice ou la princeſſe étoient morts. Il monta dans la ſalle, où il trouva ceux qu'il connoiſſoit le plus, non-ſeulement dans une affliction extrême ; mais priant Dieu à deux genoux, en pleurant amèrement, & maudiſſant tous les François. Il s'approcha de l'un d'eux, & lui demanda tout bas ſi l'empereur étoit mort, ou enfin quelle étoit la cauſe de la douleur dans laquelle il le voyoit plongé. Mais celui-ci redoublant ſes ſanglots, Depuis Judas, s'écria-t-il, aucun ſoi-diſant chevalier n'a été auſſi traître que vous l'êtes tous. Si la religion ne me retenoit, je t'étranglerois de mes propres mains Ote-toi de devant moi, continua-t-il, autrement je jure par tous les ſaints du paradis, qu'après t'avoir jetté par les fenêtres, j'irai en bas pour te couper la tête.

De-là Pyrame passa dans un autre appartement, où appercevant un valet-de-chambre de l'empereur, qu'il connoissoit, il fut à lui; mais celui-ci lui demanda comment il osoit approcher de la chambre de l'empereur. Mon ami, répondit Pyrame, je veux mourir si je sais le sujet de la désolation générale où je vous vois; mais je te conjure de me faire parler au séréniſſime empereur; & au cas qu'il ait quelque chagrin, je puis vous assurer que ce que je dois lui apprendre le consolera. Le valet-de-chambre, sans lui répondre, entra dans l'appartement où étoit l'epereur avec l'impératrice, la princesse & toutes les demoiselles. Les fenêtres en étoient fermées, & chacun y pleuroit amèrement. Seigneur, dit le valet-de-chambre, il y a à la porte un de ces traîtres qui étoient à la suite du chevalier Tiran le Blanc, il se nomme Pyrame, & demande à parler à votre majesté. Dis-lui, répondit l'empereur, qu'il sorte promptement de mes états, & que si je le trouve, lui ou aucun de ceux qui ont suivi son maître, je les ferai prendre & précipiter du haut de la tour la plus élevée de mon palais.

Ces paroles pénétrèrent le cœur de la princesse, qui, malgré tout ce dont on accusoit Tiran, ne pouvoit encore se résoudre à le haïr. Le valet-de-chambre rendit la réponse de l'empereur à l'écuyer, qui jura qu'il ne sortiroit point, protestant que son

maître n'étoit pas capable d'une trahiſon, & ajoutant que ſi l'empereur ne vouloit pas qu'il eût l'honneur de lui faire la révérence, il le prioit d'envoyer la princeſſe à la porte de la chambre, avec promeſſe de lui apprendre des choſes dont elle auroit lieu d'être ſatisfaite. Le domeſtique fut encore obligé de rendre compte à l'empereur du diſcours de Pyrame, & ſur ſes inſtances réitérées, ce prince ordonna à Carméſine d'aller ſavoir de quoi il s'agiſſoit, lui défendant en même tems de faire entrer l'écuyer.

Dès que Pyrame apperçut la princeſſe, il ſe jetta à ſes genoux, & lui baiſant la main; Je ſuis, dit-il, dans un étonnement extrême de l'état où je je vois ici tout le monde; perſonne n'a daigné ſatisfaire ma curioſité. Mais ce qui me ſurprend encore davantage, c'eſt la réponſe que l'empereur m'a fait faire. Daignez, Madame, m'éclaircir ce myſtère; ſi votre alteſſe ne juge plus à-propos que le fameux Tiran le Blanc ſoit général de ſes armées, ni qu'il continue à s'acquérir une gloire immortelle, un ſeul mot de ſa bouche ſuffit pour nous chaſſer de ſes états.

Lorſque la triſte princeſſe entendit le diſcours de l'écuyer, elle lui apprit les nouvelles que celui du duc de Macédoine leur avoit apportées. Au récit d'une ſi grande méchanceté, Pyrame ſe battant la tête: Faites-le prendre, madame, s'écria-t-il,

assurez-vous aussi de ma personne ; je consens à être coupé en quartiers, si Tiran n'est pas vainqueur, s'il n'a pas fait fuir le sultan, si le pont des ennemis n'est pas brûle, & si le général ne tient pas actuellement enfermés plus de vingt mille hommes qui ne peuvent lui échapper. Et pour preuve de ce que j'avance, ajouta-t-il, voici une bague que Tiran m'a confiée. La princesse charmée de ces bonnes nouvelles, courut en faire part à l'empereur. Elles lui causèrent une si grande surprise, qu'on fut obligé d'appeler les médecins, qui purent à-peine le faire revenir. Alors Pyrame entra, & fit le récit dont il étoit chargé. Sur le champ on sonna toutes les cloches de la ville, & la cour se rendit à la cathédrale, en action de graces de la grande victoire qu'on avoit remportée. Au retour, l'écuyer du duc de Macédoine fut arrêté & mis au cachot, & Pyrame, chargé de complimens & d'éloges pour Tiran, reprit le chemin de l'armée.

Le jour même que cet écuyer partit du camp pour Constantinople, les Turcs, auxquels il ne restoit aucun espoir de secours, se voyant sans vivres & hors d'état de hazarder un combat, crurent que de deux partis ils devoient choisir le plus doux. Ils se déterminèrent donc à se rendre prisonniers de guerre. Ils avoient parmi eux un homme si savant & d'un si bon conseil, que le Grand-Turc le regardoit comme son père, & ne faisoit rien sans le

conſulter. C'étoit le plus ſage & le plus éloquent de tous les payens. Il ſe nommoit Abdalla, & avoit mérité par ſes vertus le ſurnom de Salomon. Ce fut lui qu'on chargea de ſignifier au général de l'empereur la réſolution de l'armée. Sur le ſoir, il s'approcha du camp des Chrétiens, & mit un mouchoir au bout d'une lance. Tiran fit auſſi-tôt répondre à ce ſignal; & Abdalla ayant été conduit devant lui, après lui avoir rendu le reſpect dû à ſa dignité, il lui parla en ces termes:

Je ſuis étonné, grand capitaine, qu'étant auſſi habile dans l'art de la guerre, tu n'aies pas fait le ſultan priſonnier avec tous ceux qui l'avoient ſuivi; car juſqu'ici tu nous as prouvé que tu réuſſiſſois dans toutes tes entrepriſes. La fortune ſe joint à tes vertus, que l'on doit redouter. Tu ſais te conſerver toi & les tiens, & ta gloire augmente chaque jour. Tu viens d'en acquérir une nouvelle contre cette malheureuſe troupe qui implore aujourd'hui ta clémence, & qui te repréſente par ma bouche le triſte état où elle eſt réduite. Je ſuis ici en ta préſence pour toucher ta pitié & pour te demander la vie. En nous l'accordant, tu forceras tes ennemis de convenir de ton mérite, & tu profiteras de ta victoire avec la généroſité que tu ſais ſi bien pratiquer.

Après ce diſcours, le général fit conduire l'ambaſſadeur dans une tente avec tous ceux qui l'accompagnoient, & on leur ſervit un repas dont ils

avoient grand besoin. Cependant Tiran prit l'avis de tous les officiers de son armée; & ayant fait appeler l'ambassadeur: Abdalla, lui dit-il, nous ne cherchons que la gloire, & non la destruction de nos ennemis. Puisque j'ai la justice de mon côté, j'espère punir moi-même, avant qu'il soit peu, le sultan & les autres d'une façon proportionnée à ce qu'ils méritent. Cependant, pour faire connoître à ceux qui sont en ma puissance, que je sais user généreusement de mes avantages, je leur ordonne d'apporter eux-mêmes leurs armes dans la prairie, non pas tous ensemble, mais au nombre de cent à la fois; la cavalerie suivra l'infanterie dans le même ordre. A cette condition je leur donne la vie.

L'ambassadeur prit congé du général, & fit exécuter ses ordres. Lorsque toutes les armes furent au milieu de la prairie, Tiran fit marcher du côté de son camp tous les prisonniers charmés de ne pas perdre la vie. On les plaça au bas de la montagne, ensuite on leur donna des vivres, & l'on posta aux environs différens corps d'infanterie, auxquels on en confia la garde. Alors Tiran descendit de la montagne, & ayant fait assembler tous les ducs, les comtes & les chevaliers de cette armée, qui étoient chrétiens, il les fit monter dans son camp, où il leur donna des tentes & tout ce dont ils avoient besoin.

Tiran ne perdoit presque point de vue Abdalla

Salomon, dont la converſation ſage & ſpirituelle lui plaiſoit infiniment. Un jour, après le dîner, tous les ſeigneurs de l'armée proposèrent au général de faire venir ce grand philoſophe. Lorſqu'il fut arrivé, Tiran le pria de leur dire quelque choſe qui pût leur être utile. Abdalla fut d'abord troublé de cette propoſition, & demanda juſqu'au lendemain pour y penſer; mais le duc de Péra l'aſſura que ce qu'il propoſoit n'étoit pas poſſible, & qu'après le dîner ils avoient beſoin de récréation. Tiran fit donc étendre un tapis ſur l'herbe. Le philoſophe de ſon côté, voyant qu'il n'étoit pas poſſible de s'en défendre, monta ſur un banc, & prenant la parole: Puiſque le général l'ordonne, je vais, leur dit-il, vous donner des conſeils que chacun pourra prendre pour ſoi. Dieu eſt grand, Dieu préſide à toutes choſes, & il n'y a point de doute qu'on doit l'aimer & le craindre. Ne ſoyez point ſurpris, bon général & chevalier invincible, de m'entendre parler de la ſorte; Je ſuis à-demi chrétien: mon père étoit Turc, mais ma mère étoit de votre pays, auſſi ai-je toujours eu de l'amitié pour vous.

Abdalla continua ſur le même ton, & parla fort au long des devoirs des princes & des généraux qui commandent de grandes armées, joignant à tout cela des éloges pour Tiran & des avis très-ſalutaires pour tous les autres. Après ſon diſcours, tous les ſeigneurs trouvèrent qu'il avoit ſi bien parlé,

qu'ils prièrent le général d'accorder la liberté à ce ſage Maure, avec un de ſes enfans qui partageoit ſon eſclavage. Tiran y conſentit avec plaiſir, & Abdalla, après lui en avoir fait ſes remerciemens, prit congé de lui & ſe retira au camp des Turcs.

Deux jours après, le général tint un grand conſeil, où il fut réſolu d'embarquer tous les priſonniers dans les vaiſſeaux qui étoient venus apporter des vivres, & de les envoyer à l'empereur. Le grand Connétable & Diofébo furent chargés de les conduire; ils mirent à la voile, & arrivèrent en très-peu de tems à Conſtantinople. L'empereur & les dames étoient aux fenêtres pour voir entrer les vaiſſeaux dans le port. Le connétable fit débarquer tous les priſonniers, & Diofébo les ayant préſentés à l'empereur de la part du général: Je ſupplie votre majeſté, ajouta-t-il, de me mettre en liberté, car celui qui a des priſonniers à ſa garde, eſt priſonnier lui-même; j'eſpère donc que vous aurez la bonté de me donner acte comme quoi je me ſuis acquitté de ma commiſſion, & je prie votre majeſté que la bienheureuſe impératrice, la charmante princeſſe de l'empire grec, la belle Stéphanie de Macédoine, la ſage veuve Repoſée, & l'éloquente Plaiſir de ma vie, veuillent bien le ſigner: ce qui fut exécuté. L'empereur reçut les priſonniers par compte, & les fit conduire dans les plus fortes tours du palais.

Diofébo ſe rendit enſuite chez la princeſſe ; il la trouva avec les dames. Elle alla au-devant de lui ; il ſe mit à genoux, & lui baiſant la main : Ce baiſer lui dit-il, vient de celui que vous tenez plus captif que ceux que j'amene. Il ne put en dire davantage, parce que toutes les demoiſelles l'environnèrent. La princeſſe le prit par la main, & le faiſant aſſeoir auprès d'elle, elle appela Stéphanie : Madame, lui dit-il, je n'ai point d'expreſſions pour vous dépeindre tout ce que reſſent votre brave chevalier, & les maux que votre abſence lui fait ſouffrir. Ne ferez-vous rien pour les ſoulager, Ses exploits, ſes ſervices, ſon amour, n'obtiendront-ils rien de votre alteſſe ? Chevalier, répondit la princeſſe d'un air enjoué, croyez-vous que nous n'ayions pas au fond les mêmes deſirs que vous autres hommes ; Mais nos loix ſont différentes ; la bonne intention ne ſuffit pas pour nous excuſer, c'eſt par nos actions que l'on nous juge, & le monde ne nous fait aucune grace ; vous devez connoître mes ſentimens. L'empereur entra dans cet inſtant, & voyant le chevalier cauſer avec ſa fille : Les choſes vont à merveille, dit-il ; lorſque les dames s'entretiennent de chevalerie les chevaliers en valent mieux. Enſuite il dit à Carméſine de le ſuivre à la grande place ; elle s'y rendit avec l'impératrice, & Diofébo les accompagna. En y arrivant, ils apperçurent un échafaud très-élevé, que

l'empereur avoit fait dreſſer & couvrir de tapis de ſoie, & de brocard d'or. Lorſque les dames furent placées, & que les plus conſidérables de la ville furent aſſis, on amena tous les priſonniers qu'on fit aſſeoir à terre, les Maures comme les chrétiens. Tous obéirent, à la réſerve du duc d'Andria, qui dit qu'étant accoutumé d'être aſſis ſur un trône, il ne prétendoit pas être traité comme les autres eſclaves. Sur ſon refus, l'empereur ordonna aux miniſtres de la juſtice de lui lier les pieds & les mains, & de l'obliger de s'aſſeoir, ce qui fut exécuté. Alors il parut douze chevaliers vêtus de longues robes de deuil, avec leurs chaperons. L'empereur s'habilla de la même façon, & l'on fit monter ſur l'échafaud ceux des priſonniers qui étoient chrétiens. Là on leur lut la ſentence, par laquelle ils étoient déclarés impies & maudits pour s'être mis à la ſolde des infideles & avoir porté les armes contre la chrétienté, & comme tels, condamnés à être dégradés de l'ordre de chevalerie & de toute nobleſſe. Enſuite on procéda à l'exécution, qui ſe fit avec toutes les cérémonies qui ſont d'uſage dans cette rencontre. Voici ce qui ſe pratique alors :

On revêt d'abord le chevalier qui doit être dégradé, de toutes ſes armes, comme s'il alloit à une bataille ou à une fête ſolemnelle. On le fait monter enſuite ſur une grande eſtrade, élevée de façon que tout le monde puiſſe le voir. Sur

cet échafaud, treize prêtres récitent sur lui l'office des morts, & à chaque pseaume ils ôtent au chevalier une piece de son armure, en commençant par l'armet, parce qu'il garantit la partie qui a le plus péché contre l'ordre de chevalerie. On lui ôte ensuite le gantelet de la main droite, parce que c'est elle qui attaque; puis celui de la gauche, parce que c'est elle qui défend. Enfin on le désarme indifféremment de toutes ses autres armes, en les jettant à terre du haut de l'échafaud. Les rois d'armes, les hérauts & les poursuivans doivent nommer chaque piece par son nom, en criant à haute voix: Ceci est l'armet, ceci est le gantelet de ce déloyal, de ce faux chevalier; & ainsi des autres pieces. Après qu'on lui a ôté son armet, on apporte de l'eau chaude dans un bassin d'or ou d'argent, & les hérauts demandent à haute voix comment se nomme le chevalier; les poursuivans prononcent son nom, mais les rois d'armes s'écrient qu'il ne s'appelle pas ainsi, & que c'est un lâche chevalier qui a déshonoré l'ordre. Donnons-lui donc un nom, reprennent les chapelains; & le roi ou l'empereur prenant alors la parole: Que ce faux chevalier, dit-il, soit chassé & banni de mes états, puisqu'il a voulu déshonorer la chevalerie. Aussi-tôt les rois d'armes lui jettent au visage de l'eau chaude qu'ils tiennent dans le bassin, en lui disant: Tu ne porteras dorénavant d'autre nom

que celui de traître. Cependant le prince & douze chevaliers témoignent un grand deuil ; les hérauts continuent de lui jetter de l'eau chaude ſur la tête, à chaque piece de ſon armure qu'ils lui ôtent ; lorſqu'ils ont fini de le déſarmer, ils le deſcendent de l'échafaud, non par l'eſcalier qui lui avoit ſervi pour y monter, lorſqu'il étoit encore chevalier, mais on l'attache ſous les bras pour le laiſſer couler juſqu'à terre. On le conduit à l'égliſe de ſaint Georges, en l'accablant d'injures ; là, proſterné devant l'autel, on récite ſur lui le pſeaume des malédictions ; après quoi le prince & les douze chevaliers, qui repréſentent J. C. & les douze apôtres, lui prononcent ou ſa ſentence de mort, ou ſa condamnation à une priſon perpétuelle, & récitent ſur lui, à haute voix, le pſeaume des malédictions.

Après qu'on eut obſervé ces mêmes cérémonies à l'égard des chevaliers chrétiens qui s'étoient mis au ſervice des Maures, tout le monde reprit le chemin du palais, & Diofébo ſe rendit à l'appartement de la princeſſe. Il chercha d'abord Stéphanie, & la ſaluant avec le plus profond reſpect : C'eſt à vous-même que je m'adreſſe, lui dit-il, pour obtenir la faveur d'être reçu à votre ſervice, & les arrhes de mon engagement, que la princeſſe n'a pas voulu vous permettre de m'accorder. Maintenant qu'elle n'y eſt point, vous ne

dépendez que de vous, vous êtes perſuadée de mon amour; craignez d'être condamnée comme fauſſe & déloyale envers l'amour, comme dépourvue de toute gentilleſſe, & comme digne d'être reléguée dans l'île cruelle des penſées, où les regrets inutiles & le vain repentir ne laiſſent aucun repos. Chevalier, lui répondit Stéphanie ſur le même ton, je crains peu vos menaces, tous les juges ſeroient pour moi; votre diſcours eſt celui d'un homme qui ſe laſſe de ſa chaîne, & vous ne demandez le prix de votre ſervice que pour chercher enſuite un autre maître.

Diofébo ſe préparoit à répondre & à ravir le gage que Stéphanie ne lui refuſoit que malgré elle, quand la princeſſe entra dans ſa chambre, ſans robe, avec une ſimple jupe de damas blanc, & même un peu courte; elle avoit la tête découverte, & ſes cheveux que rien ne retenoit inondoient ſa gorge & ſes épaules; la chaleur étoit très-grande; elle arrivoit du tréſor avec Plaiſir de ma vie. Lorſqu'elle apperçut Diofébo, elle voulut ſe retirer; mais le chevalier l'arrêtant: Eh bien, lui dit-elle, je vous regarde comme un frère, vous êtes ſans conſéquence avec moi. Madame, dit Plaiſir de ma vie à la princeſſe, voyez un peu la rougeur de Stéphanie, elle eſt comme la roſe du mois de Mai; je jurerois que Diofébo ne s'eſt pas tenu à rien faire tandis que nous étions à la tour; nous pou-

vions attendre Stéphanie, elle avoit ici d'autres affaires : elle a ma foi raiſon, & ſi j'avois un amant, je ſaurois employer mon tems tout auſſi bien que vous autres ; mais je ſuis une pauvre délaiſſée, à qui perſonne ne dit un mot. A-propos, continua-t-elle, ſavez-vous, ſeigneur Diofébo, à qui j'ai donné mon amour ? C'eſt à Hyppolite, au page de Tiran ; mais je l'aimerois bien plus encore s'il étoit armé chevalier. Eh bien, je vous promets, répondit Diofébo, qu'à la première bataille il le ſera.

Ils badinèrent encore quelque tems de cette ſorte. Enſuite la princeſſe changeant de diſcours, dit à Diofébo : Il faut que je vous l'avoue, je me ſens pénétrée de douleur lorſque je parcours ce palais ſans y rencontrer Tiran. Que ſa vue me donneroit de joie ! Mais ce bonheur m'eſt interdit, il faut me contenter de penſer que tandis qu'il eſt abſent il ſe couvre de gloire & juſtifie l'amour que j'ai pour lui. On ne parle que de ſa magnificence & de ſa libéralité ; mais comme j'ai penſé que ne poſſédant rien en ce pays, il pouvoit ne ſe pas trouver toujours en état de ſuivre la nobleſſe de ſes ſentimens, je veux lui tenir lieu de père, de mère, de ſœur & de fille, en même tems que de maîtreſſe & d'épouſe ; j'ai cru que c'étoit à moi d'y pourvoir. Vous lui porterez de ma part une demi-charge d'or ; nous venons, Plaiſir de

ma

ma vie & moi, de la tour, pour mettre cette ſomme dans des ſacs; envoyez la chercher pendant le ſouper, une de nous trois vous la remettra. Dites à Tiran qu'il ne l'épargne pas, qu'il ſonge que ma gloire eſt attachée à la ſienne. Quand cet argent ſera dépenſé, je lui en enverrai d'autre. Si je n'avois d'autre moyen pour le ſecourir lui ou les ſiens, que de travailler de mes mains, je m'y réduirois avec joie, je lui donnerois juſqu'à mon ſang.

Diofébo ſurpris & touché d'entendre parler la princeſſe avec tant d'amour, l'aſſura qu'il n'avoit point de termes aſſez forts pour exprimer la joie que ces paroles lui cauſoient. Si quelqu'un peut mériter ces ſentimens, continua-t-il, c'eſt l'amoureux Tiran; mais permettez, au nom de cet amant, comme ſon parent, comme ſon ami, comme celui qui vous parle en ſon nom & au nom de tous les ſiens, permettez qu'en ſigne de dépendance je baiſe vos mains & vos pieds. Alors Stéphanie emportée par ſon amour: Ah! madame, dit-elle en adreſſant la parole à la princeſſe, je ſuis jalouſe de ce que vous faites pour votre chevalier, que ne m'eſt-il permis du moins de ſuivre le mien! Si votre alteſſe l'approuvoit, tout ce que l'on en pourroit dire me toucheroit peu; du moins je ferai tout ce que je puis faire pour lui. En même tems elle ſe leva & alla écrire dans l'autre chambre un billet

qu'elle mit dans ſon ſein ; après quoi elle revint auprès de la princeſſe.

Pendant l'abſence de Stéphanie, Diofébo conjura Carméſine de lui permettre de la baiſer à ſon retour ; mais la princeſſe ne voulut jamais y conſentir. Le chevalier déſeſpéré de ſes refus, lui dit qu'elle ne le traitoit pas en frère, ni en homme qui lui étoit aſſez attaché pour ſacrifier mille vies au moindre de ſes deſirs ; que jamais il ne s'acquitteroit d'aucune de ſes commiſſions pour Tiran, & que dès qu'il ſeroit arrivé au camp, il prendroit congé de lui & retourneroit dans ſes terres. Dans ce moment l'empereur entra ſuivi du connétable, & prenant Diofébo par la main, il les promena pendant quelque tems dans le palais, en les priant de partir inceſſamment, & leur donna ſes ordres.

Lorſqu'ils furent ſortis de chez la princeſſe, elle reſta fort inquiette. Que je ſuis malheureuſe, s'écria-t-elle, d'avoir mis Diofébo dans une furieuſe colère ! Il ne voudra jamais me rendre ſervice, & j'aurai fâché tous les François. Ma chère Stéphanie, ajouta-t-elle, il faudra l'adoucir en ma faveur. Stéphanie lui répondit qu'elle y conſentoit. Plaiſir de ma vie prenant la parole : Mais auſſi, madame, vous êtes bien étrange, lui dit-elle : Comment ! en tems de guerre vous ne ſavez pas mieux ménager l'amitié des chevaliers ? Ils ſacrifient leurs biens & leurs vies pour le ſervice de votre alteſſe & de l'empire, & pour un ſimple baiſer vous faites tant

de façons ? Après tout, qu'eſt-ce qu'un baiſer ? En France, c'eſt comme ſe toucher dans la main. Et quand ce ſeroit vous qu'il voudroit baiſer, quand même il voudroit aller plus loin, il faudroit bien en paſſer par-là. Madame, madame, en tems de guerre on a beſoin des chevaliers, il ne faut pas les effaroucher; après la paix nous ferons les difficiles. La princeſſe preſſant toujours Stéphanie d'aller trouver Diofébo qui étoit dans la chambre de l'empereur : Madame, lui dit Plaiſir de ma vie, il ſeroit plus ſûr d'y aller vous-même, ſous prétexte de dire quelque choſe à l'empereur.

La princeſſe ſuivit ce conſeil ; & après s'être entretenue quelque tems avec l'empereur, elle prit Diofébo par la main, & le pria de n'être plus fâché contr'elle. Le chevalier la ramenant dans ſa chambre, lui répondit qu'il avoit toujours été ſenſible à ce qui pouvoit l'intéreſſer, mais qu'enfin il lui falloit un baiſer de Stéphanie, ou ſon congé. Eh bien, lui dit la princeſſe, il faut donc vous permettre de le prendre ce baiſer ſi deſiré ; ſi pourtant vous aviez voulu attendre le retour de celui que j'aime, il me ſemble que tout auroit été dans les regles. Diofébo, ſans lui répondre, ſe jetta à ſes genoux, & lui baiſa la main ; ſe relevant enſuite légèrement, il s'approcha de Stéphanie, & la baiſa trois fois ſur la bouche, en mémoire de la très-ſainte Trinité. Alors Stéphanie prenant la

parole : Puiſque je ſuis autoriſée par la permiſſion de ma maîtreſſe, vous méritez quelque choſe de plus qu'un ſimple baiſer ; chevalier, je vous rends maître de ma perſonne, mais de la ceinture en haut. Diofébo fut prompt à uſer de ſes droits ; après avoir baiſé & touché ſa gorge, il voulut porter ſes mains juſqu'où il leur étoit permis d'aller ; le papier qu'il y trouva, & qu'il crut une lettre d'un rival, éteignit toute ſon ardeur ; il demeura glacé en le retirant : Liſez, liſez, ſeigneur Diofébo, dit Stéphanie, liſez, & voyez le fondement de vos ſoupçons. La princeſſe prenant le billet des mains du chevalier, y lut ce qui ſuit.

» Me trouvant abſolument maîtreſſe de ma per-
» ſonne, ſans être ſoumiſe à d'autres loix qu'à
» celles de l'honneur, je déclare, moi Stéphanie
» de Macédoine, fille du grand prince Robert, duc
» de ce pays, que de ma pleine volonté, ſans
» être contrainte ni gênée par qui que ce ſoit,
» en préſence de Dieu & ſur les ſaints évangiles,
» je vous promets, à vous Diofébo de Montalto,
» de vous prendre à ſeigneur & mari, vous aban-
» donnant mon corps ſans aucune réſerve. En con-
» ſéquence de ce mariage, je vous donne dès à-
» préſent le duché de Macédoine & toutes ſes dé-
» pendances, avec cent mille ducats vénitiens,
» trois mille marcs d'argent travaillé, des meubles

» & des pierreries ; le tout eſtimé par l'empereur & » ſon conſeil ſacré, quatrevingt-trois mille ducats ; » & moi que j'eſtime encore davantage. Si jamais » je revenois contre cet écrit, je veux être re- » gardée comme fauſſaire, & ne pouvoir jouir » d'aucune des loix de l'empire. Je renonce à tout » droit de chevalerie, & je conſens que jamais » chevalier ne puiſſe prendre les armes pour moi. » Et pour plus grande ſureté, je ſigne de mon » propre ſang ».

Stéphanie n'étoit point fille de ce duc de Macédoine qui étoit alors à l'armée. Son père étoit un grand prince & très-brave chevalier, fort riche & couſin-germain de l'empereur. Il n'avoit laiſſé en mourant que cette fille, à laquelle il avoit ordonné par ſon teſtament, qu'on remît ſon duché de Macédoine à l'âge de quatorze ans. Sa mère avoit été nommée ſa tutrice avec l'empereur ; & pour avoir des enfans, elle avoit épouſé le comte d'Albi, qui prit depuis le titre de duc de Macédoine. Stéphanie avoit alors quinze ans accomplis.

La nuit étant venue, & tout étant diſpoſé pour le départ, Diofébo, le plus content des hommes, envoya à l'heure du ſouper chercher l'argent dont la princeſſe lui avoit parlé. Cependant, tandis que ceux de ſa ſuite étoient occupés à s'armer, il retourna au palais pour prendre congé de l'empereur

& de toutes les dames, ſur-tout de Stéphanie, qu'il pria de ſe ſouvenir de lui pendant ſon abſence. Mon cher Diofébo, lui dit-elle, tout le bien de ce monde ne gît que dans la foi; ne ſavez-vous pas qu'on lit dans l'évangile: Bienheureux ceux qui ne me verront pas, & qui croiront. Vous me voyez, & vous ne me croyez pas. Soyez perſuadé que je vous aime plus que tout ce qui eſt au monde. En même tems elle le baiſa pluſieurs fois en préſence de la princeſſe & de Plaiſir de ma vie. Leurs larmes ſe mêlèrent, & leurs adieux furent touchans. Lorſqu'il fut ſur l'eſcalier, Stéphanie courut après lui, & lui dit: Je vous donne cette chaîne d'or que je porte au cou, pour vous faire ſouvenir de moi; pour moi, s'il y avoit mille heures dans la journée, elles ſeroient toutes employées à penſer à vous. A ces mots elle le baiſa encore une fois, & ils ſe ſéparèrent. De-là Diofébo ſe rendit à ſon logement, fit charger ſes bagages, & partit à deux heures de nuit, accompagné du connétable. Tiran fut charmé de les revoir. Diofébo lui rendit compte de tout ce qui lui étoit arrivé, & lui remit l'argent que la princeſſe lui envoyoit. Ils le pésèrent, & trouvèrent en ducats deux-cent-quarante livres d'or.

Cependant, depuis le départ du connétable & de Diofébo, les Turcs, fort fâchés des deux pertes qu'ils avoient faites, & qui ſe montoient à cent mille hommes tués ou faits priſonniers, tinrent con-

ſeil ſur les moyens de faire périr Tiran, & réſolurent que le roi d'Egypte l'attaqueroit, parce que c'étoit un très-bon chevalier, & le meilleur qu'il y eût dans l'armée des Maures. Ce prince ouvrit lui-même cet avis. Si ce général vit encore long-tems, dit-il, nous ſommes perdus ſans reſſource, & nous n'avons d'autre moyen de nous en défaire, que celui que je vous propoſe. Permettez-moi de lui offrir le combat à toute outrance; ne doutez point qu'il ne l'accepte, car il eſt brave chevalier. Alors, au cas que j'aie l'avantage, je le tuerai; mais s'il arrivoit qu'il fût le plus fort, accablez-le de traits, & faites-le périr, lui & tous ceux qui l'accompagneront. Le conſeil approuva la propoſition du roi. Il entra dans ſa tente pour méditer la lettre qu'il vouloit écrire, & la fit enſuite tenir à Tiran par un trompette. Elle étoit conçue en ces termes:

» Agémanar, par la permiſſion de Dieu, roi
» d'Egypte, vainqueur de trois rois en combat ſingu-
» lier; ſavoir, des rois de Sezza, de Brugia, & du
» furieux roi de Tremiſce: A toi, Tiran le Blanc,
» général des Grecs. Saches que pour la gloire &
» l'honneur de la chevalerie, j'ai réſolu d'éprouver
» lequel de nous deux aura l'avantage ſur l'autre.
» J'ai vu que par-deſſus tes armes tu portes un
» habillement de femme, & je juge ſans peine que
» tu es amoureux. J'ai fait en préſence de ma dame

» un vœu que je compte accomplir en ta perſonne.
» J'ai promis à la ſainte maiſon de la Mecque, où
» repoſe le corps de notre grand Prophete, de me
» battre à outrance contre un roi, ou fils du roi,
» ou le meilleur général des chrétiens, le tout pour
» l'honneur de ma dame. Je te propoſe donc le
» combat pour accomplir mon vœu. Si tu as la
» hardieſſe de l'accepter, je te tuerai, après t'a-
» voir obligé d'avouer que la dame que je ſers
» ſurpaſſe la tienne en beauté & en mérite, ainſi
» qu'en naiſſance, & je lui ferai préſent de ta tête.
» Je ſouhaite que tu aies le courage d'accepter
» ce défi, & que tu eſſaies par-là de te laver du
» reproche honteux que l'on peut faire à ton hon-
» neur, & que tout bon chevalier doit éviter,
» c'eſt d'avoir attaqué deux fois notre camp par
» trahiſon. Je te combattrai, ſoutenant notre bon
» droit, corps-à-corps, à pied ou à cheval, ſelon
» que tu choiſiras pour ton avantage, & en pré-
» ſence des juges dont nous conviendrons. Le com-
» bat ne finira qu'avec la vie de l'un ou de l'autre.
» Fait à notre camp de la rive orientale, le pre-
» mier jour de la lune; & je ſigne. »

Lorſque Tiran eut lu cette lettre, il aſſembla tous les chevaliers du camp, & leur demanda leur avis ſur le parti qu'il devoit prendre. Le duc de Macédoine parla le premier, & dit qu'il devoit ré-

pondre ſur le même ton qu'on lui écrivoit ; que cette lettre contenoit deux chefs, l'un celui de la dame, & l'autre de la trahiſon dont on le taxoit. Il eſt amoureux, ajouta-t-il, de la fille du Grand-Turc, qu'on dit être fort belle, & il doit même l'épouſer après la fin de cette guerre. C'eſt à vous de voir ſi la dame que vous aimez en votre pays eſt conſidérable ; car vous ne devez point accepter le combat ſi la juſtice n'eſt pas de votre côté. Seigneur, dit Tiran ; j'aime dans mon pays une veuve ; ainſi je ne peux pas dire qu'elle ſoit fille. Je l'aime pour l'épouſer, & je crois qu'elle a de l'amour pour moi. Elle m'a donné cette chemiſe, & depuis que je ſuis ſéparé d'elle, je l'ai toujours portée dans les affaires où je me ſuis trouvé.

Le duc de Péra prenant alors la parole, dit que tout ce que Tiran alléguoit n'étoit pas ſuffiſant pour mettre la juſtice de ſon côté : Mais voici, continua-t-il, ce que je vous conſeille ; c'eſt de vous imaginer que vous êtes amoureux de notre princeſſe. Par ce moyen vous ſerez en tout ſupérieur à votre ennemi ; car je ne crois pas qu'elle ait ſa pareille au monde. Je craindrois, répartit Tiran, que l'empereur ne fût offenſé d'une pareille hardieſſe. Comment voudriez-vous, dit le duc de Sinopoli, qu'il s'offensât d'une choſe qui ſe fait pour la juſtice & ſans aucune mauvaiſe intention ? Je ſuis au contraire perſuadé qu'il en ſera très-ſa-

tisfait. Je veux, reprit le général, qu'il ait la bonté d'y consentir. Mais que pensera la princesse? Croyez-vous qu'elle me pardonne cette témérité? C'est une princesse d'un si grand mérite, ajouta le duc de Cassandrie, que, contente d'être aimée des grands & des petits, elle saura distinguer le motif qui vous aura déterminé; & je ne doute pas même qu'elle ne s'en glorifie. Tous les autres seigneurs furent du même avis; & Tiran les ayant priés de le signer, dépêcha son secrétaire à l'empereur, pour l'informer de ce qui se passoit. Ensuite il passa dans sa tente, & fit au roi d'Egypte la réponse suivante:

» La vérité se découvre, malgré les soins que » l'on prend pour établir le mensonge. C'est pour- » quoi moi Tiran le Blanc, général de l'empereur » de Constantinople, vainqueur & destructeur des » troupes du grand sultan de Babylone, & de celles » du Grand-Turc: A toi, roi d'Egypte. Je te » mande que j'ai reçu la lettre qu'un trompette » m'a remise de ta part, dans laquelle tu dis avoir » vu une parure de demoiselle par-dessus mes ar- » mes, & que pour accomplir un vœu que tu as » fait, tu me proposes le combat à toute outrance, » & soutiens que la dame que tu sers est plus belle » que la mienne. Premièrement je dirai que ce vœu » sera tort à ton honneur, & que tu aurois beau- » coup mieux fait de t'engager à passer dix ans à

» la Mecque, pour faire pénitence de tes péchés
» qui ſont énormes devant Dieu & devant les
» hommes ; parce que rien n'eſt plus vrai que
» la dame dont je me déclare le ſerviteur, eſt la
» plus belle, la plus vertueuſe, & du plus haut
» rang qui ſoit dans le monde. Je ſais que tu aimes
» la fille du Grand-Turc, & moi j'adore celle du
» grand empereur que je ſers. Elle a tous les avan-
» tages poſſibles ſur la tienne, qui ne ſeroit pas
» capable de la déchauſſer. Tu me reproches en-
» core d'avoir eu deux avantages ſur vos troupes
» par trahiſon. A cela je réponds que l'empereur
» de Rome a ordonné que lorſqu'on étoit qualifié
» de traître, on devoit en donner le démenti. Je
» te le donne donc, d'autant mieux que tu n'as
» pas dit un ſeul mot de vérité, & que tout ce
» que j'ai fait ne peut être blâmé par les cheva-
» liers inſtruits & par les dames d'honneur, & que
» je n'ai ſuivi que ce que la chevalerie permet en
» de ſemblables occaſions. Si je me conduis mieux
» que vous, quel reproche pouvez-vous me faire ?
» Je te jure par cet écrit, & je te donne parole,
» moi Tiran le Blanc, au nom de Dieu & de ſa
» très-ſainte mère, pour défendre la vérité, mon
» honneur & ma réputation, d'accepter le combat
» que tu me propoſes. Mais d'accord ſur ce point,
» comment convenir entre nous du juge que nous
» choiſirons ? Ce ne peut être ni ton roi, ni mon

» empereur, auxquels nous avons promis fidélité.
» Pour remédier à cet inconvénient, voici ce que
» j'imagine. Tout le monde ſait que je ſuis venu
» attaquer votre armée, pendant que vous teniez
» aſſiégé le grand duc de Macédoine, & que je
» vous ai battus. Vous êtes venus me trouver en-
» enſuite, & j'ai acquis le même honneur. Ainſi
» à-préſent c'eſt à nous à retourner à vous. Je
» promets donc à Dieu, & à la dame que je ſers,
» auſſi bien qu'à l'honneur de la chevalerie, que
» le vingt du mois j'irai vous attaquer avec le plus
» de troupes qu'il me ſera poſſible. Je déclare même
» que ce ſera à la tête de votre camp de la plage
» orientale. Pour-lors tu pourras te ſatisfaire, &
» tu ne m'accuſeras d'aucune trahiſon. J'ai remis
» cette lettre au trompette que tu m'as envoyé. Elle
» eſt écrite de ma main, & cachetée de mon ca-
» chet. Fait au camp de Tranſimène, le cinq août ».

Tiran montra cette lettre aux généraux, qui l'approuvèrent; après quoi il la remit au trompette du roi d'Egypte, & lui fit préſent d'une jaquette garnie de plaques d'argent, en le priant de conduire avec lui un roi d'armes, qu'il envoyoit au ſultan. Ils partirent & arrivèrent au camp des Turcs, où le roi d'armes fit entendre au prince infidele qu'il ſouhaitoit lui parler en préſence de tous les rois & des autres ſeigneurs de ſon armée. Ce prince

les fit assembler sur le champ ; & le roi d'armes adressant la parole au sultan : Le général de l'empire grec, qui représente la personne de l'empereur, lui dit-il, vous fait savoir par ma bouche, que, suivant la pratique des armes, vous ne devez porter aucune bannière, puisque vous les avez perdues, ayant été vaincu deux fois, & que vous ne pouvez garder qu'un étendard. Je viens donc vous avertir des regles de la chevalerie. Si vous y manquez, notre général usera du droit qu'elles lui donnent. Il vous fera peindre sur un écu, avec toute la noblesse dont vous êtes environné ; & non-seulement dans son camp, mais dans toutes les villes, il vous fera traîner à la queue d'un cheval. Avant que vous receviez un tel affront, je viens vous donner cet avis, afin qu'en ma présence vous ôtiez toutes vos bannières. Que maudit soit celui qui a fait une semblable loi, s'écria le sultan. Mais puisque les loix des armes l'ordonnent ainsi, ajouta-t-il, il faut s'y soumettre. Alors il fit plier toutes les bannières, & ne conserva que les étendards.

Le roi d'armes s'adressant ensuite au roi d'Egypte : Mon général, lui dit-il, a fait réponse à la lettre que vous avez écrite ; mais il vous prie de vouloir bien lui mander quelle soubreveste vous porterez le jour de la bataille, afin que dans la mêlée il puisse vous reconnoître. Mon ami, répondit le roi d'Egypte, tu lui diras de ma part, que j'au-

rois fort souhaité que nous nous fussions battus seul-à-seul; mais quoiqu'il refuse d'accepter ce que je lui ai proposé, je veux bien répondre à sa demande. Le jour du combat, j'aurai une jupe cramoisie que ma belle dame a portée; sur la tête un aigle d'or, & cet aigle sera surmonté d'une banderolle sur laquelle cette beauté sera peinte. Si je puis le reconnoître, je lui ferai confesser tout ce que j'ai avancé dans ma lettre; après quoi je le tuerai. Après cette réponse, le roi d'armes revint au camp des chrétiens; & ayant rendu compte à Tiran de tout ce qui s'étoit passé de part & d'autre, on se prépara à la bataille.

L'empereur attendoit avec impatience des nouvelles de son armée, lorsqu'on découvrit en mer six vaisseaux qui arrivoient à pleines voiles vers Constantinople. Ce prince apprit avec plaisir qu'ils venoient de Sicile, & qu'ils portoient sept mille hommes & beaucoup de chevaux, que le nouveau roi de Sicile lui envoyoit. Voici quelle fut la raison de ce secours.

On a vu que le vieux roi de Sicile avoit un fils aîné, qui avoit épousé une princesse du sang de France. Ce jeune prince étoit fort aimable, aussi son beau-père l'aimoit infiniment, & n'avoit jamais voulu permettre qu'il s'éloignât de sa cour. Il en tomba malade de chagrin, & mourut. Le roi de Sicile son père sentit d'autant plus vivement cette perte, que

ſon ſecond fils, qui étoit entré dans un monaſtère, ne put jamais ſe réſoudre à quitter l'habit religieux, pour hériter de ſes états. Il en conçut une douleur ſi vive, qu'il ſe frappa la tête contre le bois de ſon lit, & ſe bleſſa ſi griévement qu'il en mourut, laiſſant ſon royaume à ſa fille que Philippe avoit épouſée. Dès que ce prince ſe vit ſur le trône, il ſe ſouvint des obligations qu'il avoit à Tiran, & réſolut d'aller à ſon ſecours avec le plus de troupes qu'il lui ſeroit poſſible. La reine ſon épouſe étoit alors enceinte, & mit inutilement tout en œuvre pour le détourner de ce deſſein. Elle obtint ſeulement qu'il ne feroit point le voyage cette année. Il ſe contenta donc de faire partir le duc de Meſſine, à la tête de cinq mille hommes de cavalerie & d'infanterie. Par amitié pour Tiran, la reine joignit encore à ces troupes deux mille hommes dont elle donna le commandement au ſeigneur de la Pantelerie.

Le premier homme qu'ils rencontrèrent en mettant pied à terre, fut le ſecrétaire que Tiran avoit dépêché vers l'empereur. Le duc de Meſſine le reconnut d'abord, pour l'avoir vu au ſervice du général; & l'ayant arrêté : Chevalier, lui dit-il, apprenez-moi, je vous conjure, des nouvelles de ce fameux Tiran le Blanc, qui poſſede toutes les vertus. Quelle ville habite-t-il ? Où eſt ce général des Grecs ? Vous le trouverez dans ſon camp, répon-

dit le ſecrétaire. Il n'y a que peu de jours que je l'ai laiſſé en préſence des Turcs, ſur les bords du Tranſimène. Comment y paſſe-t-on le tems, lui dit le ſeigneur de la Pantelerie ? Y a-t-on bonne compagnie ? Sans doute répartit le ſecrétaire. Tout le monde y eſt bien reçu & bien traité ; on y fait tout ce que l'on veut. On y joue, on y danſe, on parle de guerre ; les inſtrumens s'y font entendre ; enfin tous les plaiſirs ſe trouvent réunis chez notre général, qui craint Dieu plus que perſonne au monde, & qui ne ſait craindre que lui.

A ces mots, le ſecrétaire le quitta pour monter au palais, où il trouva l'empereur qui finiſſoit ſon dîner. Ce prince lui demanda avec empreſſement ſi l'on ne manquoit de rien au camp. Seigneur, tout y eſt en abondance, il ne nous manque que de l'amour, répondit le ſecrétaire, ſans en dire davantage. Quand l'empereur fut ſeul avec la princeſſe, il lui rendit ſéparément diverſes lettres dont il étoit chargé. La première fut celle du roi d'Egypte ; enſuite il lui remit l'avis des généraux, au ſujet des conditions du combat. Après que l'empereur l'eut lue, il ſe tourna du côté de ſa fille : Savez-vous ce que l'on me mande ? dit-il ; on veut au camp que Tiran ſoit amoureux de vous. Ce diſcours rendit la princeſſe plus vermeille qu'une roſe, & ſon trouble l'obligea de garder quelque tems le ſilence. Lorſqu'elle en fut un peu remiſe,

elle

elle lui dit; Seigneur, pourvu que vos chevaliers ſoient vainqueurs de vos ennemis, je leur pardonnerai leur amour. Quant à Tiran, vous ſavez quels ennemis lui ont fait les grands ſervices qu'il vous a rendus, & vous devez être en garde contre leur calomnie, & ne pas les en croire ſans examen, ſur-tout dans des choſes qui intéreſſent votre honneur. Ma fille, reprit l'empereur, lis la lettre qu'ils m'écrivent, & tu verras qu'il ne s'agit pas de ce que tu penſes. La princeſſe ayant lu la lettre, la rendit à l'empereur, & s'approchant de Stéphanie: Jamais je n'ai eu tant de frayeur, lui dit-elle, tout mon ſang s'eſt glacé dans mes veines, j'ai cru tout découvert, & qu'on alloit me faire un crime de l'argent que j'ai envoyé à Tiran. Eh bien, madame, dit Stéphanie, eſt-ce-là un ſi grand mal; & ne pouviez-vous pas vous excuſer par votre intention? Ne devez-vous pas aider les amis & les ſerviteurs de votre père?

En ce moment les barons de Sicile entrèrent, & firent la révérence à l'empereur, qui les reçut à merveille. Ils lui apprirent le ſujet de leur arrivée, & lui remirent les anciens traités de paix qu'ils venoient renouveller. Ce prince les reçut, & confirma tout ce qu'ils contenoient. Enſuite il ſortit, & laiſſa ces ſeigneurs avec l'impératrice & la princeſſe, après avoir commandé qu'ils fuſſent bien logés, & qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit néceſſaire.

Tous ces chevaliers nouveaux venus étoient dans l'admiration de la grande beauté de Carméſine. Le ſeigneur de la Pantelerie ſur-tout, ne pouvant ſe laſſer de la regarder : Je reconnois, dit-il, madame, que la nature ne peut rien faire de plus beau que vous, & je juge aiſément en vous voyant, du bonheur des ſaints dans le paradis, dont il eſt parlé dans l'écriture. C'eſt ce qui fait dire au Pſalmiſte, en s'adreſſant à J. C. : Seigneur, celui qui eſt devant vous ne trouve pas mille ans d'une plus longue durée que le jour d'hier. Je crois donc pour moi, madame, que ſi je devois vous voir toute ma vie, j'éprouverois le même ſort. Le bruit de la beauté de votre alteſſe s'eſt répandu dans notre pays, & nous a animés du deſir de la guerre. Mais ce que je vois eſt encore mille fois au-deſſus du récit ; & je ne doute point que vous ne puiſſiez vous faire paſſer pour une déeſſe.

Il en étoit à cette partie de ſa harangue, qu'il auroit ſans doute pouſſée plus loin, lorſque l'empereur rentra ; ainſi la princeſſe évita la réponſe, d'autant plus que le bonhomme ſe mit à leur parler de guerre. Quelque tems après, le duc de Meſſine ſe retira avec toute ſa ſuite au logement qu'on leur avoit préparé, & l'empereur s'adreſſant à ceux qui étoient préſens : Avez-vous jamais lu dans aucune chronique, leur dit-il, avez-vous jamais ouï dire que le général d'un prince ait reçu de ſes parens

ou de ſes amis des ſecours de troupes, qui vînſſent ſervir le prince ſans ſolde ? C'eſt pourtant ce qui m'arrive aujourd'hui. Voilà plus de dix mille hommes qui me viennent ſervir à leurs propres frais, uniquement pour l'amour de mon général. Je dois lui en marquer ma reconnoiſſance, & je veux aller moi-même au camp, être témoin de ſes exploits, & prévenir les complots des ennemis de ſa gloire. Et ſur le champ il donna ordre de préparer tout pour le lendemain. Eh quoi ! ſeigneur, dit l'impératrice, vous irez ainſi ſans eſcorte, avec votre ſeule maiſon ? Madame, répondit l'empereur, j'aurai avec moi les troupes de Sicile.

La nuit ſuivante, Stéphanie alla éveiller la princeſſe, & lui dit : Madame, j'ai vu Diofébò en ſonge, qui me diſoit : O ma chère Stéphanie, que nous ſommes heureux, Tiran & moi, de ce que vous êtes venues nous voir ! votre préſence nous aſſure la victoire. Cette agréable idée m'a réveillée, & je viens vous dire que ſi vous m'en croyez nous profiterons de cette occaſion pour donner une preuve de notre amour à nos amans, & pour faire ceſſer l'abſence qui nous prive de leur vue. Propoſez à l'empereur de vous mener avec lui. Donne-moi ma chemiſe, lui dit vivement la princeſſe, & laiſſe-moi faire. Elle fut habillée & coëffée en un inſtant ; & paſſant dans la chambre de l'empereur, qui n'étoit pas encore levé : Mon père, lui dit-elle,

vous ſavez que les filles ont toujours peur lorſqu'elles entendent parler de guerre. Cependant je vous ſupplie de me permettre de vous ſuivre ; je vous demande cette grace pour deux raiſons. La première, eſt le deſir que j'ai de ne point vous abandonner, non-ſeulement parce que je vous aime plus que qui que ce ſoit au monde, mais encore à cauſe de votre âge. Car enfin, ſi par malheur vous tombiez malade, je vous garderois d'autant mieux que je connois votre tempérament. La ſeconde raiſon eſt que, ſuivant l'ordre de la nature, quoique les choſes arrivent quelquefois autrement, ceux qui naiſſent les premiers doivent mourir de même ; enſorte que ſi j'accompagne votre majeſté, je verrai & j'apprendrai quelque choſe de la guerre, ce qui pourroit me ſervir à l'avenir, & m'empêcher de la redouter.

L'empereur fut d'abord ſurpris du diſcours de la princeſſe. Ma chère fille, lui dit-il, je ſuis très-convaincu de l'amitié & de l'attachement que vous avez pour moi ; mais il n'eſt pas ordinaire de voir aller les filles à la guerre. Cette démarche eſt toujours dangereuſe, & vous êtes ſi jeune, que la vue des ennemis vous cauſeroit peut-être de fâcheuſes impreſſions. Ne craignez rien, reprit la princeſſe, la douleur de me ſéparer de vous me ſeroit beaucoup plus ſenſible que tout ce que j'aurois à redouter en votre compagnie ; & puiſque je ne vous ai point

abandonné dans vos malheurs, trouvez bon que je vous accompagne dans la proſpérité juſqu'au dernier moment de votre vie. Eh bien, ma fille, j'y conſens, dit l'empereur, puiſque vous le ſouhaitez ſi fort. Voyez votre mère, pour ſavoir d'elle ce qu'elle aimera le mieux, ou de reſter ici, ou de me ſuivre, & tenez-vous prêtes à partir, car je compte me mettre en chemin inceſſamment. La princeſſe courut chez l'impératrice, qui lui dit que pour rien au monde elle n'iroit à l'armée; que la ſeule vue du duc de Macédoine, & celle des lieux où ſon fils avoit été tué, la feroit mourir de douleur.

Auſſi-tôt que cette réſolution fut priſe, la princeſſe envoya chercher les plus habiles orfevres de la ville, & ſe fit faire une cuiraſſe légère, avec les braſſards & les gantelets mi-partis d'or & d'argent. Le caſque étoit un ſimple morion d'argent pur, il étoit ſurmonté de la couronne qu'elle portoit ordinairement. Elle demanda à ſon père le commandement des troupes que la reine de Sicile envoyoit à Tiran. Le jour du départ elle ſe mit à la tête de cette troupe, couverte de ſa riche armure par-deſſus une caſaque mi-partie de même, argent & or. Elle montoit un grand cheval blanc comme la neige, & tenoit à la main un bâton de commandant. Elle étoit accompagnée de ſoixante demoiſelles les plus belles de la cour. Elle donna à Stéphanie la charge de connétable, celle de maréchal

de camp à Salandro, fille du duc de Péra; Contéfina eut celle de grand prévôt. Plaiſir de ma vie portoit l'étendard, ſur lequel étoit peinte l'herbe nommée *l'amour vaut*, avec cette deviſe, *Mais non pour moi*; Eliſéo portoit la grande bannière; la veuve Repoſée étoit le capitaine des portes de la chambre. Elles marchèrent en bon ordre juſqu'à la vue des tentes de Tiran; mais en y arrivant elles n'y trouvèrent que des malades, des valets & d'autres gens inutiles que le général y avoit laiſſés. Il en étoit ſorti dès le dix-neuf du mois, au milieu de la nuit, & l'empereur n'y arriva que le lendemain matin, ſur les neuf heures. Sur le champ il en fit donner avis de ſon arrivée au ſeigneur de Malvoiſin, qui ſe rendit auſſi-tôt au camp, l'inſtruiſit des mouvemens du général, & lui propoſa de venir au château, où il ſeroit plus commodément & plus ſûrement. L'empereur ſuivit ce conſeil, & les troupes Siciliennes ſe campèrent le long du fleuve. En même tems Malvoiſin détacha un de ſes gens pour apprendre à Tiran l'arrivée de l'empereur, de la princeſſe & des troupes de Sicile. Le général s'étoit campé à la tête du vallon nommé Eſpinoſa. Cette nouvelle le remplit de joie, mais il n'en fit part qu'au ſeul Diofébo; il craignoit que ſi cette nouvelle ſe répandoit dans l'armée, une partie des officiers ne quittaſſent leurs poſtes pour aller faire leur cour. Il avoit tout diſpoſé pour marcher aux ennemis. Un

peu avant le jour, l'armée se mit en marche. Diofébo conduisoit l'infanterie, accompagné de quatre cens lances avec les chevaux bardés. Tiran ne lui donna pour tout ordre que celui de demeurer derrière une colline hériſſée de roches, à une lieue du camp des Turcs, & de ne faire aucun mouvement, quoi qu'il pût arriver, quand même la bataille seroit perdue, qu'il n'en reçût l'ordre; il prit même son serment pour s'assurer davantage de son obéissance.

Le général continua sa marche avec le reste de l'armée, sans avoir à sa suite un seul homme d'infanterie, pas même un page; car il avoit donné l'ordre de chevalerie à Hyppolite. Enfin au point-du-jour il arriva à une portée de trait du camp de l'ennemi, non du côté des retranchemens, mais par le flanc, dans une plaine absolument rase. Le duc de Sinopoli conduisoit une aîle de son armée, le duc de Péra avoit le commandement de l'autre, & les bannières de l'empereur occupoient le centre. Les Turcs de leur côté, qui avoient passé la nuit sous les armes, parurent en bataille. Au premier rang étoient les lanciers, dont tout le front étoit couvert de pavois & de chevaux de frise; derrière eux étoient les archers & les gens de trait, & à quelque distance de ceux-ci étoient les chrétiens à la solde du Grand-Turc, armés de toutes pieces, avec des grands panaches sur leurs casques, &

leurs chevaux bardés. Les Turcs faisoient l'arrière-garde avec plus de quatre cens machines de guerre.

Telle étoit la disposition des deux armées, lorsque le roi d'Egypte manda à Tiran par un trompette, qu'il le remercioit de lui avoir tenu parole, & qu'en témoignage de sa victoire il feroit faire une statue d'or, qu'il placeroit sur une des principales portes de Constantinople. Tiran lui fit réponse qu'il ne l'éviteroit pas, mais qu'il pourroit bien arriver qu'il eût du regret de cette bataille. Cependant il donnoit ses ordres aux principaux chefs, & les instruisoit du mouvement qu'ils devoient faire pour obliger l'armée infidelle à rompre ses rangs & à se débander. Enfin les Turcs donnèrent le signal, & toutes leurs troupes s'ébranlèrent.

Tiran portoit ce jour-là une petite hache attachée à son bras avec un cordon de soie, & à sa main une petite bannière, avec laquelle il donna le signal de son côté. Dans le moment, le duc de Péra qui commandoit l'aîle droite, faisant un quart de conversion, se replia avec toute sa troupe sur le centre où étoit la bannière de l'empereur, tournant le dos aux ennemis, mais marchant serré, au petit pas & en bon ordre. Le duc de Sinopoli fit le même mouvement à l'aîle gauche. Lorsqu'ils furent repliés le long du corps de bataille, alors ils se mirent au galop, mais sans perdre leurs rangs, & poussèrent vers la colline où étoit embusqué Dio

fébo avec toute l'infanterie. A la vue de ce dernier mouvement, les Turcs s'écrièrent: Les voilà qui prennent la fuite, ils ſont à nous. En même tems l'infanterie abandonna ſes rangs, jettant ſes lances, ſes piques, ſes boucliers & ſes arbalêtes, pour ſe mettre à la pourſuite des chrétiens; la cavalerie, de ſon côté, ſe débanda après eux, & ceux qui avoient des chevaux bardés ſe défaiſoient de leurs bardes pour courir après ceux qu'ils regardoient déja comme vaincus. L'empereur qui du haut de la tour du château de Malvoiſin étoit témoin de tout ce qui ſe paſſoit, ne douta pas un moment que ſon armée ne fût en fuite, & la bataille perdue.

Le général cependant ſe retournoit de tems en tems pour examiner la contenance des infideles. Il les vit tous épars dans la campagne, courant ſans armes, & uniquement occupés du deſir de joindre les chrétiens. Lorſqu'il les vit avancés au-delà de l'embuſcade où Diofébo étoit poſté, il leva la bannière qu'il portoit à la main, & dans le moment toute l'armée s'arrêta. Chaque eſcadron ſe ſépara à la longueur d'un jet de pierre, & en un inſtant Tiran préſenta à l'ennemi un front large & étendu. Ce mouvement ſubit étonna les Turcs, qui commencèrent à s'appercevoir de leur erreur. Cependant le général ordonna au duc de Péra de commencer l'attaque, ce que celui-ci fit, en ſe jettant avec une extrême valeur au milieu des infi-

deles, ſuivi du marquis de Saint-Georges ſon frère. L'eſcadron du duc de Sinopoli donna enſuite; enfin les deux armées ſe mêlèrent, & le carnage devint épouvantable.

Tiran, armé de ſa petite hache, ne portoit aucun coup qui ne fût mortel. Il étoit par-tout, & toujours expoſé aux plus grands dangers. Le roi d'Egypte le reconnut, moins à ſes armes qu'aux grands coups qu'il portoit, & ſe retirant un moment de la bataille avec les rois de Cappadoce & d'Afrique, il les pria de ne penſer qu'à ſe défaire de Tiran. En même tems ils choiſirent chacun une forte lance, après quoi ils rentrèrent dans la mêlée, & ayant joint le général, ils coururent ſur lui tous trois enſemble. Mais les rois d'Egypte & de Cappadoce furent les ſeuls qui le touchèrent. Le choc fut ſi violent, qu'ils renverſèrent homme & cheval. A l'égard du roi d'Afrique, ſon coup porta ſur le duc de Macédoine, qui ſe trouva aux côtés du général, & le perça d'outre en outre. Tiran ſe trouvoit dans un grand péril, il avoit la cuiſſe engagée ſous ſon cheval, la foule étoit grande autour de lui, & ſes armes étoient fauſſées en pluſieurs endroits. Il vint pourtant à bout de ſe relever; mais le roi d'Egypte ayant pris une nouvelle lance, il courut ſur lui, & lui en porta un coup, qui ayant été mal adreſſé, lui emporta ſeulement une partie de ſon caſque: la foule les ſépara, & Hyppolite

voyant ſon maître en cet état, fit de ſi grands efforts pour fendre la preſſe, qu'il le joignit; & ſautant à terre: Monſeigneur, lui dit-il, au nom de Dieu, montez. Mais toi, que deviendras-tu? Pourvu que je vous ſauve, répondit Hyppolite, qu'importe que je meure. La chûte du général, & le grand nombre des infideles qui combattoient en cet endroit, avoit mis quelque déſordre parmi les chrétiens. Tiran jugeant que ſa préſence étoit néceſſaire, ſauta ſur le cheval d'Hyppolite, & rentrant dans la mêlée, il chercha à rejoindre le roi d'Egypte, mais ce fut inutilement. Ce prince avoit été bleſſé par le Seigneur d'Agramont, d'un coup de lance qui lui avoit percé la cuiſſe & l'avoit mis hors de combat.

L'heure de vêpres approchoit, & le combat duroit encore. Diofébo juroit cependant contre Tiran de l'inaction où il le tenoit. Il veut avoir tout l'honneur pour lui, diſoit-il en lui-même, & il m'a laiſſé ici comme ſi je n'étois bon à rien. Par Dieu, j'en veux acquérir à mon tour. Allons, dit-il alors à ſes troupes, ne craignons rien, & donnons droit au milieu. En même tems il ſortit de ſon embuſcade, & vint charger en flanc les ennemis, qui furent découragés à l'arrivée d'un ſi grand nombre de troupes auxquelles ils ne s'attendoient pas. Le ſultan étant bleſſé légèrement, s'étoit retiré de la mêlée; & voyant le nouveau renfort qui arrivoit aux chrétiens, il dit à ſes gens que la fuite valoit

mieux que la mort. Tiran s'apperçut que le ſultan & les ſiens ſe retiroient du combat avec leurs étendards déployés; il courut de ce côté, & leur donna la chaſſe, mettant à mort tout ce qui ſe trouvoit ſur ſa route.

Cette bataille dura depuis le lever du ſoleil juſqu'à trois heures après midi; & jamais ſur cette plage orientale il ne s'en étoit donné une auſſi ſanglante. La victoire fut complette pour les chrétiens, qui pendant trois lieues pourſuivirent les Turcs avec une extrême vivacité. Tiran pouvoit alors à juſte titre être nommé le roi des batailles, & le chevalier invincible. La fortune avoit toujours été favorable aux Turcs juſqu'à ſon arrivée, & ſa ſeule préſence l'avoit fait changer de parti. Enfin, las de tuer, les vainqueurs arrivèrent fort tard devant une ville qui appartenoit au marquis de S. Georges, & qui portoit le nom de ſon marquiſat. Les infideles s'en étoient emparés & en avoient fait préſent au roi d'Egypte, qui dans la crainte de ce qui lui arriva dans la ſuite, l'avoit abondamment pourvue de tout ce qui étoit néceſſaire à ſa défenſe. Ce prince voyant la bataille perdue, avoit pris la fuite comme les autres; mais ſa bleſſure lui cauſoit des douleurs ſi vives, qu'il fut obligé d'abandonner le ſultan, & de s'arrêter dans cette ville. Cet aſyle ne le mit pas long-tems à couvert. Tiran ayant donné ſes ordres pour qu'on prît ſoin des bleſſés, mit d'a-

bord le ſiege devant la place. Dès le lendemain elle ſoutint quatre aſſauts, mais les habitans ayant livré une des portes au marquis de Saint-Georges leur ſeigneur, la garniſon fut paſſée au fil de l'épée; le roi d'Egypte y fut forcé lui-même, & égorgé par le marquis de S. Georges qui l'avoit fait priſonnier.

Malgré un ſuccès ſi éclatant, Tiran n'étoit cependant pas content. Il déclara hautement que ſi Diofébo eût exécuté ſes ordres, il étoit ſûr de tuer le ſultan lui-même, de faire priſonniers tous les ſeigneurs de ſon armée, & de regagner tout ce que les infideles avoient conquis ſur l'empereur.

D'un autre côté, l'empereur paſſa de la douleur où l'avoit réduit l'idée de la bataille perdue, à la joie la plus vive, lorſque le ſeigneur de Malvoiſin lui dit qu'un homme qu'il avoit détaché pour ſavoir des nouvelles du combat, venoit de lui apprendre que Tiran étoit à la pourſuite des ennemis. A cette nouvelle, ce prince ſe mit à genoux pour rendre graces à Dieu de la victoire; & montant à cheval, ſuivi de la princeſſe & des barons de Sicile, il ſe rendit au camp des Maures, que l'on trouva tendu dans le meilleur ordre, & rempli de richeſſes infinies. L'empereur empêcha qu'il ne fût pillé, & en confia la garde aux ſeigneurs de la Pantelerie & de Malvoiſin, avec défenſes d'en rien détourner juſqu'au retour de ceux à qui il appartenoit légitimement par leur victoire. La princeſſe,

qui avoit accompagné l'empereur, ayant apperçu dans une tente un petit eſclave noir qui cherchoit à s'y cacher, elle le prit par les cheveux, & le conduiſant à l'empereur: Je pourrai auſſi me vanter à notre général, lui dit-elle, de m'être comportée en brave chevalière, & d'avoir pris un Turc juſques dans ſon camp. La grace avec laquelle la princeſſe fit cette plaiſanterie réjouit beaucoup l'empereur.

Cependant Diofébo, inſtruit de la colère de Tiran, n'oſoit paroître en ſa préſence. L'empereur n'ayant reçu aucun meſſage de ſa part, comme dans les victoires précédentes, dit à la princeſſe qu'il craignoit fort que Diofébo n'eût été tué, puiſqu'on ne l'avoit point vu en cette occaſion. A ce diſcours Stéphanie ne put retenir ſes larmes. L'amour lui fit imaginer alors tout ce qu'il y avoit de plus funeſte, & pour ſortir de cette cruelle incertitude, elle chargea un homme de confiance d'aller ſavoir des nouvelles du chevalier, & de lui remettre une lettre de ſa part.

L'homme auquel Stéphanie avoit confié cette lettre, arriva au camp, & la remit à Diofébo, qui oublia, en la voyant, la colère où Tiran étoit contre lui, & courut la lui porter. A la faveur de ce paſſeport il fut bien reçu. Le général fit venir le meſſager, de qui il apprit tout ce qui s'étoit paſſé dans le camp; que la princeſſe étoit armée, & qu'elle avoit fait un priſonnier qu'elle gardoit

avec ſoin pour le lui préſenter. Tiran ordonna à Diofébo d'aller à la cour. Il obéit, & ſe rendit ſur le champ auprès de l'empereur. Le bruit de ſon arrivée ſe répandit en un inſtant dans le château. Toutes les demoiſelles ſe parèrent pour aller le recevoir. L'inquiétude de Stéphanie ſe liſoit encore ſur ſon viſage. Elles le trouvèrent dans la chambre de l'empereur, faiſant à ce prince le récit de la bataille, ſans oublier la mort des deux rois, & les bleſſures que Tiran avoit reçues. A ces mots de bleſſures, la princeſſe changea de couleur, & demanda avec précipitation à Diofébo ſi elles étoient dangereuſes. Nullement, madame, lui répondit-il, les médecins ont aſſuré qu'elles n'auroient aucune ſuite.

L'empereur demanda enſuite au chevalier quelle pouvoit être la perte de l'une & de l'autre part. Seigneur, répondit Diofébo, je ne puis dire au juſte quelle eſt celle des Turcs. Ce que je ſais, c'eſt que le grand chemin qui conduit d'ici à la ville de Saint-Georges eſt jonché de corps, que les rois de Cappadoce & d'Egypte ont été tués, que le le ſultan, le Roi d'Afrique, le fils du Grand-Turc lui-même, ſont bleſſés dangereuſement, & qu'ils ont laiſſé plus de cent mille morts ſur le champ de bataille. Pour le nombre des nôtres, je pourrai le dire à votre alteſſe, parce que le général les a fait enlever pour leur donner la ſépulture. Nous

avons trouvé parmi eux le duc de Macédoine percé d'un coup de lance, le marquis de Ferrare, le duc de Babylone, & plusieurs autres, parmi lesquels se trouve le connétable, qui est fort regretté, parce qu'il étoit bon & brave chevalier. Enfin on compte qu'il nous manque douze cens trente-quatre hommes de notre armée. l'empereur parut touché de la mort du connétable; mais il étoit encore plus occupé à chercher comment il pourroit témoigner sa reconnoissance à Tiran. Diofébo, pour avoir un prétexte de demeurer plus long-tems à la cour, fit semblant d'être malade, & l'empereur le fit servir avec les mêmes soins qu'on auroit pu avoir pour la princesse sa fille.

Cependant, en attendant la guérison du général, ce prince voulant profiter de la consternation des ennemis, pria les barons de Sicile de l'accompagner à une expédition pour reprendre plusieurs places dont les Turcs s'étoient emparés. Tiran qui commençoit à se mieux porter, instruit du départ de l'empereur, prit avec lui une partie de l'armée, laissant l'autre sous les ordres du marquis de Saint-Georges, qu'il établit général pendant son absence, & marcha au château de Malvoisin, où la princesse & ses demoiselles étoient demeurées sous la garde de Diofébo. Lorsqu'il en approcha, il détacha Hyppolite, qu'il avoit instruit, & l'envoya à la princesse, qui ordonna sur le champ qu'on le fît entrer.

trer. Alors il ſe mit à genoux, & lui baiſant la main: Madame, lui dit-il, je ſuis envoyé à votre alteſſe de la part de monſeigneur, qui demande ſi elle veut lui donner ſureté, & s'il pourra entrer & ſortir ſans qu'il lui ſoit fait aucune contrainte ni violence, & il en demande un gage. Nouveau chevalier, répondit la princeſſe, le général ne ſait-il pas que nous ſommes ſous ſes ordres? Nous dépendons toutes de lui; il a tout pouvoir ici, que peut-il appréhender? N'a-t-il pas renfermé la crainte dans le camp des Turcs? Elle ne doit habiter que parmi eux.

A ces mots Hyppolite ſe leva & courut embraſſer toutes les demoiſelles, ſans oublier Plaiſir de ma vie; après quoi il alla rendre compte à Tiran de la réponſe que la princeſſe lui avoit faite. Elle ne contenta point le général. Il envoya une ſeconde fois Hyppolite au château, avec ordre de dire de ſa part à la princeſſe, qu'il n'entreroit point ſans un paſſeport écrit de ſa main. Je ne comprends rien à notre capitaine, répondit la princeſſe lorſqu'elle reçut ce nouveau meſſage; en quoi peut-il avoir offenſé l'empereur ou moi, pour avoir beſoin d'un paſſeport? Pourquoi perdre ainſi le tems, lui dit Stéphanie? Donnez-le-lui, puiſqu'il le demande; Voilà de l'encre & du papier. Auſſi-tôt elle écrivit le paſſeport & le remit à Hyppolite.

Tiran l'ayant reçu, entra dans le château, & monta dans la grande ſalle, où il trouva la prin-

ceſſe, qui ſe leva pour le recevoir. Mais d'auſſi loin qu'il l'apperçut : Obſervez votre paſſeport, madame, s'écria-t-il. Mais, général, répondit la princeſſe, perſonne ne vous touche. Madame, reprit Tiran, votre alteſſe m'accable des chaînes les plus péſantes. Jamais priſon n'a été plus forte ni plus cruelle. Eh! madame, dit la veuve Repoſée, la priſon dont il parle eſt toute tapiſſée d'amour, le deuil qu'il porte eſt chamarré d'eſpérance, & la chemiſe dont il eſt paré témoigne le deſir qu'il a d'être avec ſa dame.

La princeſſe comprenant alors ce que Tiran avoit voulu dire, lui répondit : Général, ſi la fortune vous a rendu priſonnier, un tems viendra que vous ſerez en liberté. En même tems prenant le duc de Péra d'une main, & Tiran de l'autre, elle les fit aſſeoir à ſes côtés. Ils s'entretinrent d'abord de ceux qu'ils avoient perdus à la bataille ; & la converſation étant tombée enſuite ſur les conquêtes que faiſoit l'empereur, Tiran & le duc réſolurent de ſe rendre le lendemain devant une place que ce prince attaquoit depuis trois jours, & dont il n'avoit pu ſe rendre maître. La princeſſe proteſta que s'ils partoient elle les accompagneroit. Elle fit venir enſuite ſon priſonnier, & le leur préſentant : Croyez-vous donc, dit-elle, que vous ſoyez les ſeuls qui ſachiez faire des captifs ? Après cela ils ſe mirent à table, où la princeſſe mangea peu ; la vue de Tiran lui ſuffiſoit.

Après le ſouper, le duc lia la converſation avec la dame du château, & la veuve Repoſée, qui écoutoit avec un grand plaiſir le récit des exploits de Tiran; car la bonne mine de ce chevalier l'avoit touchée. La princeſſe n'ayant que Stéphanie auprès d'elle : Chevalier, dit-elle à Tiran, j'ai tout riſqué pour avoir la conſolation de vous voir; c'eſt l'amour ſeul, non la curioſité de voir des combats, qui m'a conduite ici. J'ai trompé l'empereur, peut-être ne tromperai-je pas nos jaloux; mais je m'expoſe à tout, je ne pouvois ſupporter plus long-tems votre abſence. Ah! madame, dit Tiran, vos bontés ne ſervent qu'à redoubler les maux cruels que je reſſens; je n'en puis ſupporter l'excès. La vue de vos beautés me tranſporte hors de moi-même, elle me ravit l'uſage de ma raiſon. Non, madame, votre amour n'approche pas du mien; il eſt tel, cet amour, que ſi j'en avois autant pour Dieu, ſi je le ſervois avec la même ardeur, je ſerois depuis long-tems un ſaint à miracles. Quelles marques me donnez-vous du vôtre? Des diſcours, des paroles que la bouche prononce, & que le cœur peut démentir. Eſt-ce-là ce que vous promettiez à mon départ? Reviens vainqueur, diſiez-vous en préſence de Stéphanie, & tu obtiendras le prix de ton amour. Dieu eſt juſte, ajoutiez-vous, il eſt préſent par-tout; il eſt témoin de ma promeſſe, il en ſera le garant.

Dans ce moment Plaiſir de ma vie s'approchant

d'eux, interrompit leur entretien, & ſe mettant aux genoux de Tiran : Chevalier, lui dit-elle, je ſuis la ſeule qui m'intéreſſe à vous. Comment ! perſonne n'a encore penſé à vous faire quitter vos armes ; & ſi pourtant vous avez-là une chemiſe qui mérite bien d'être changée. O bienheureuſe chemiſe ! continua-t-elle, que je t'ai vue dans un état bien différent ! Tu étois parfumée alors, tu couvrois ce que la nature a formé de plus beau. La princeſſe prenant la parole, dit à Tiran : Chevalier, donnez-moi cette main qui a vaincu des rois. Stéphanie lui prit la main, & la poſa ſur les genoux de la princeſſe, qui ſe baiſſa & la baiſa. Ah ! madame, dit Tiran, que ne m'eſt-il permis de me jetter à vos pieds adorables ! La princeſſe lui prenant alors les deux mains : Eh bien, répondit-elle, je leur donne tout pouvoir ſur moi. En même tems elle ſe leva, car la nuit étoit déja fort avancée, & elle craignoit de donner quelque ſoupçon en reſtant plus long-tems. Tiran, le duc & toute la cour l'accompagnèrent juſques dans ſa chambre, & lui donnèrent le bon ſoir.

Le lendemain dès la pointe du jour, le duc & Tiran s'armèrent & montèrent à cheval, faiſant emporter avec eux les échelles qu'ils trouvèrent dans le château. La princeſſe les accompagnoit, couverte de ſes armes. Ils arrivèrent vers le midi devant une place très-forte, que l'empereur faiſoit attaquer, & qui étoit vivement défendue par les troupes du ſul-

O bienheureuse chemise ! que je t'ai vûe dans un état bien différent !

Maillier Direx. Thomas Sculp.

tan. L'arrivée du général décida de ſon ſort. Après avoir laiſſé la princeſſe hors de la portée des machines, ſous la garde de Diofébo & de quelques troupes, il courut à l'attaque des Siciliens, & faiſant dreſſer les échelles contre le mur, il monta lui-même le premier à l'aſſaut. Il fut renverſé, mais ayant fait apporter d'autres échelles, il attaqua de nouveau, & chargea ſi vigoureuſement les ennemis, qu'il emporta la place, tuant ou faiſant priſonniers tous ceux qui la défendoient.

Après cette expédition, les barons de Sicile préſentèrent à Tiran les lettres de leur roi & de leur reine. Le général les reçut avec tout le reſpect & toute la joie poſſible, témoignant cependant aux commandans de ces troupes la reconnoiſſance qu'il avoit de leurs ſervices. Enſuite ils ſortirent enſemble de la place, & ſe rendirent auprès de l'empereur, qui ayant été témoin de l'accident arrivé à Tiran, & s'étant informé du nom de celui qui étoit tombé du haut de l'échelle, avoit appris avec chagrin que c'étoit ſon général lui-même. Auſſi, lorſque Tiran lui eut fait la révérence, ce bon prince ne put s'empêcher de lui dire: Ce n'eſt point à vous, général, de monter ainſi à un aſſaut; & malgré le bon droit de la cauſe pour laquelle vous combattez, il ne faut point tenter la bonté divine. Où en ſerions-nous, s'il nous arrivoit quelque malheur? Seigneur, lui répondit Tiran, le premier ſoin d'un général doit

être de donner l'exemple aux troupes qui ſont ſous ſes ordres.

L'empereur tint enſuite un grand conſeil ſur le parti qu'il devoit prendre ; & les avis furent fort partagés, les uns propoſant une expédition, & les autres une autre. Enfin le général prenant la parole : Pour moi, ſeigneur, je ſuis d'avis, dit-il, que votre majeſté reprenne, avec les barons de Sicile, le chemin de Conſtantinople, & emmene avec elle tous les priſonniers, qui nous conſomment beaucoup de vivres, & nous occupent ici un grand nombre de troupes employées néceſſairement à les garder. Le duc & moi nous aurons ſoin de conſerver les villes & les châteaux que nous avons pris, & d'étendre plus loin nos conquêtes. Nous prions ſeulement votre majeſté de nous envoyer des vivres pendant que la guerre durera, car c'eſt uniquement par la mer que nous pouvons tirer notre ſubſiſtance. L'empereur trouva l'avis fort bon, & Tiran ayant donné ſes ordres pour qu'on amenât au château de Malvoiſin tous les priſonniers qui étoient dans le camp de Saint-Georges, il s'y rendit lui-même avec tous les barons de Sicile.

En arrivant, l'empereur appela le général & la princeſſe ſa fille avec les demoiſelles qui l'accompagnoient ; puis adreſſant la parole à Tiran, il lui dit : Nous avons perdu le brave comte de Bythinie notre grand connétable, à qui me conſeillez-vous

de donner cette charge ? Tiran ſe mettant à genoux : Seigneur, répondit-il, je vous aurois beaucoup d'obligation, ſi votre majeſté avoit la bonté d'en faire préſent à Diofébo. Je ſuivrai toujours en tout vos deſirs, reprit l'empereur ; & puiſque vous le ſouhaitez, je fais Diofébo grand connétable. Pour vous, général, je vous donne le comté de Saint-Ange, qui appartient à ma fille Carméſine, & dont elle voudra bien que je diſpoſe en votre faveur ; il rapporte ſoixante mille ducats : mais j'eſpère qu'avant qu'il ſoit peu Dieu me fera la grace de pouvoir vous faire des préſens de plus grande conſéquence.

Tiran témoigna vivement ſa reconnoiſſance à l'empereur ; mais il ajouta que deux raiſons l'empêchoient de profiter de ſes bontés : La première, dit-il, parce qu'il y a ſi peu de tems que je ſuis au ſervice de votre majeſté, que je n'ai pas mérité tant de graces ; la ſeconde eſt, que ſi mon père & ma mère apprenoient que j'euſſe accepté aucun titre, ils perdroient l'eſpérance de me revoir jamais, & en mourroient peut-être de douleur. Rien ne peut empêcher, reprit l'empereur, que le comté que je vous ai offert ne ſoit à vous. Si vous ne voulez pas en prendre le titre, acceptez-en du moins le revenu & la poſſeſſion. Je ne veux point ôter à la princeſſe, répliqua Tiran, un bien qui lui appartient. Ce qui m'appartient, interrompit la princeſſe, eſt à la diſpoſition de mon père : & au cas que l'on ait encore

beſoin de mon conſentement, je confirme volontiers la donation qu'il vous fait. L'empereur fit de nouvelles inſtances au général, en l'aſſurant qu'il ne regardoit point ce préſent comme une récompenſe, & que s'il perſiſtoit dans ſon refus, il perſuaderoit à tout le monde qu'il avoit deſſein de le quitter. Tiran l'aſſura qu'il n'en étoit pas capable, pendant qu'il pouvoit lui être utile; ajoutant que, puiſqu'il le vouloit abſolument, il lui rendroit ſa foi & hommage pour ce comté, mais qu'il le donneroit, avec ſa permiſſion, à Diofébo ſon parent. Pourvu que vous l'acceptiez, répondit le prince, je ſuis content, vous pourrez en faire enſuite ce qu'il vous plaira. Alors Tiran ſe jetta aux pieds de l'empereur, & lui baiſa la main, pour le remercier de la grace qu'il lui accordoit. En même tems on convint que la cour reſteroit encore au château de Malvoiſin tout le jour ſuivant, & qu'on célébreroit une grande fête, pour recevoir Diofébo comte de Saint-Ange & grand connétable de l'empire.

Ce chevalier ignoroit ce qui ſe paſſoit. Cependant Tiran ordonna au ſeigneur de Malvoiſin de faire cuire beaucoup de pain pour le lendemain, & de préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour la fête. Diofébo rentrant au château ſur ces entrefaites, & trouvant ſon couſin occupé à donner beaucoup d'ordres, lui en demanda la raiſon, & s'il avoit reçu quelques nouvelles des ennemis. Non, répondit le

général, mais allez remercier l'empereur du comté de Saint-Ange, qu'il vous a donné avec la charge de grand connétable.

Diofébo ſe rendit d'abord à la chambre de la princeſſe, où il ne trouva que Stéphanie avec les autres demoiſelles. La princeſſe entra peu de tems après; & le chevalier ſe mettant à ſes genoux, la remercia de la grace que l'empereur venoit de lui accorder. Elle le releva, & lui donna un mouchoir: J'exige votre parole, mon frère, lui dit-elle, que vous ne regarderez point ce que renferme ce mouchoir, que vous ne ſoyez ſorti de cette chambre. Diofébo le lui promit, & après avoir remercié l'empereur, il revint auprès de Tiran. Il eſt bien juſte, lui dit-il alors en ſe mettant à ſes genoux, que je vous remercie auſſi, puiſque vous vous êtes privé de ce comté pour me le donner. En même tems il ſe mit en devoir de lui baiſer la main; mais Tiran n'y voulut jamais conſentir, & l'embraſſa. Diofébo lui remit enſuite le mouchoir que la princeſſe lui avoit donné. La première choſe qu'ils trouvèrent en l'ouvrant, fut un billet conçu en ces termes: » Je vous prie, mon frère, grand connétable & » comte de Saint-Ange, de me faire le plaiſir d'ac- » cepter ce petit préſent pour la fête de demain; » la ſituation où je ſuis doit vous faire excuſer ſa » médiocrité ». Ce billet étoit accompagné d'une ſomme de deux mille ducats.

Le même jour la princeſſe ayant trouvé moyen de joindre Tiran en particulier, lui demanda pourquoi il avoit refuſé le préſent que ſon père lui avoit offert, & pourquoi elle-même l'en avoit prié inutilement. Mais il l'aſſura qu'il étoit réſolu de n'accepter jamais aucun titre au-deſſous de celui d'empereur. Le lendemain Diofébo fut proclamé en cérémonie comte de Saint-Ange & grand connétable de l'empire grec; l'empereur le fit mettre à table avec lui, pendant que Tiran faiſoit l'office de maître d'hôtel, parce que c'étoit lui qui donnoit la fête. Après le dîner le bal commença, & fut ſuivi d'une magnifique collation de confitures. On s'arma enſuite, & il y eut pluſieurs lances rompues en l'honneur du nouveau connétable.

Le ſouper qui ſuivit fut parfaitement bien ſervi; mais Tiran ayant paru fort triſte pendant toute cette fête, la princeſſe le fit aſſeoir à ſes côtés, & lui dit à l'oreille: Vous êtes changé; ſouffrez-vous? Parlez-moi naturellement. Je ſouffre tellement, répondit-il, d'imaginer que vous partez demain, & que je ne vous verrai plus, que j'en ſuis au déſeſpoir. Qui fait le mal, dit la princeſſe, doit en porter la peine. N'eſt-ce pas vous-même qui avez conſeillé à l'empereur de retourner à Conſtantinople avec les priſonniers? Quel eſt l'homme amoureux qui ait jamais donné un ſemblable conſeil? Tout ce que je puis faire pour vous, ajouta-t-elle, c'eſt de

feindre une incommodité ; je puis obtenir par ce moyen un délai de quinze ou vingt jours ; car l'empereur m'aime trop pour m'obliger à me mettre en chemin, tant qu'il pourra penſer que je ſuis malade. Mais que ferons-nous de ces priſonniers ? dit Tiran. Je ne vois aucun remede à la douleur que j'éprouve, & je vous avoue que je ne ſuis occupé que de fer ou de poiſon, pour ſortir du funeſte état où je ſuis réduit. Allez trouver Stéphanie, dit la princeſſe, voyez avec elle quelles meſures on peut prendre. Sur le champ le général paſſa chez Stéphanie, & ils convinrent avec le connétable que dès que tout le monde ſeroit retiré & les demoiſelles endormies, ils ſe rendroient l'un & l'autre à la chambre de leurs dames, & que là ils verroient ce qu'il y auroit à faire.

Le ſilence régnoit déja dans tout le palais, lorſque la princeſſe, qui pendant la nuit ne gardoit que Stéphanie dans ſa chambre, dit à Plaiſir de ma vie qu'elle n'étoit pas encore en humeur de ſe coucher, & qu'elle pouvoit cependant ſe retirer. Elle obéit ; mais ayant cru, en ſe retirant, ſentir brûler des parfums, elle ne douta pas que ce ne fuſſent les apprêts d'un mariage que l'on vouloit célébrer à petit bruit ; & elle alla ſe mettre au lit, réſolue de s'en éclaircir. L'heure du rendez-vous arrivée, Stéphanie ſortit avec une bougie, pour s'aſſurer ſi toutes les demoiſelles qui couchoient dans l'antichambre de la veuve Repoſée, étoient bien endormies. Plaiſir de

ma vie, attentive à tout, faiſoit la dormeuſe; Stéphanie y fut trompée : elle alla ouvrir aux deux chevaliers qui l'attendoient avec plus d'impatience que les juifs n'en ont de la venue de leur Meſſie. Ils éteignirent la lumière, & ſuivirent ſans bruit Stéphanie, qui les conduiſit dans la chambre de la princeſſe. Ils la trouvèrent vêtue d'une robe brochée d'or avec une broderie de perles. Elle avoit au cou un carcan de feuilles d'or émaillées de vert & entremêlées de diamans & de rubis. Sa tête étoit couverte d'une guirlande de pierreries dont l'œil avoit peine à ſoutenir l'éclat. Tiran fléchiſſant le genou devant elle, lui baiſa les mains pluſieurs fois. Ils paſsèrent la nuit à ſe donner des aſſurances de leur tendreſſe mutuelle, & lorſque le jour fut prêt à paroître, les deux chevaliers ſe retirèrent avec le même ſecret.

Lorſqu'il fut jour, tout le monde ſe leva au château, parce que l'empereur avoit donné ordre que tout fût prêt pour partir de bonne heure. Plaiſir de ma vie, que la curioſité avoit tenue éveillée, entra dans la chambre de la princeſſe, tandis que ſes compagnes dormoient encore. Elle la trouva qui s'habilloit. Stéphanie étoit habillée, & elle achevoit de ſe coëffer, mais avec un air d'abattement & de nonchalance ſi grand, qu'à-peine pouvoit-elle porter ſes mains à ſa tête. Ses yeux battus & chargés avoient perdu leur éclat ordinaire, & ſes regards

languiſſans ſembloient diſtinguer à-peine les objets.

Sainte vierge ! s'écria Plaiſir de ma vie ; eh, ma chère Stéphanie, comme vous voilà ! Vous êtes malade, aſſurément, & même fort malade ; Dites-moi ce que vous ſentez. Il faut appeler les médecins. Non, dit Stéphanie, ce ne ſera rien ; c'eſt une migraine violente, le ſerein qu'il fit hier en eſt cauſe. Croyez-moi, dit Plaiſir de ma vie, ne négligeons point ce mal, il peut devenir dangereux. Dites, n'avez-vous rien ſenti aux talons ? Prenez-y garde ; j'ai ouï dire à d'habiles médecins, qu'à nous autres femmes, nos maladies commencent par des inquiétudes aux ongles des pieds, que de là elles montent dans les jambes, paſſent aux genoux & gagnent bientôt les cuiſſes, d'où elles montent un peu plus haut ; que c'eſt là où elles ſont les plus vives, que de là elles portent droit à la tête, & cauſent des étourdiſſemens qui nous font ſouvent perdre connoiſſance & tomber à la renverſe. Ils ajoutent que, ſuivant Galien, ce mal ne nous prend qu'une fois dans la vie, & quoiqu'il ſoit incurable, on n'en meurt pourtant jamais. Mais voyons un peu votre langue, j'en ſais aſſez pour vous donner conſeil.

Stéphanie embarraſſée du diſcours de Plaiſir de ma vie, & ne ſachant comment elle le devoit prendre, lui montra ſa langue. Ou tous mes principes ſont faux, lui dit cette fille, ou vous avez perdu du ſang cette nuit. Il eſt vrai ; répondit Stéphanie, j'ai

ſaigné du nez. Ou du nez, ou d'ailleurs, c'eſt ce que je ne puis diſtinguer, dit Plaiſir de ma vie; mais toujours je ſuis bien ſure que vous avez ſaigné. Cependant ſoyez tranquille, votre mal ne ſera rien.

Comme elle s'apperçut que la princeſſe ſourioit, en l'écoutant, elle lui dit: Madame, votre alteſſe me permettra-t-elle de lui rendre compte d'un rêve que j'ai fait cette nuit? Mais il faut auſſi qu'elle me promette de ne ſe point fâcher ſi elle ſe trouve mêlée dans mon rêve. Parle, lui dit la princeſſe, je t'accorde toute permiſſion, tu peux dire tout ce que tu voudras, je t'en donne d'avance l'abſolution.

Alors Plaiſir de ma vie prenant la parole: Il m'a ſemblé, madame, dit-elle à la princeſſe, que j'étois couchée dans une même chambre avec mes quatre compagnes, & que Stéphanie eſt venue, avec une bougie, examiner ſi nous dormions. Elle a été enſuite à la porte, & elle l'a ouverte à Tiran & au connétable. Ils étoient légèrement vêtus, leur épée ſous le bras, & avec des ſouliers de feutre pour n'être point entendus. Stéphanie a ſoufflé ſa bougie, ils l'ont ſuivie, & il me ſembloit qu'elle les conduiſoit à votre chambre. Vous étiez habillée & parée avec ſoin pour les recevoir. Un moment après la porte s'eſt fermée, & j'ai cru entendre votre voix qui diſoit: Laiſſe-moi, Tiran, laiſſe-moi. Je ſuis ſortie de mon lit toute en chemiſe, & j'ai couru à la porte. Alors j'ai cru voir Tiran, qui vous portant

entre ſes bras par la chambre, malgré votre réſiſtance, vous accabloit de ſes baiſers. Il vous a mis enſuite ſur ce petit lit de repos. Ah! lit, s'écria Plaiſir de ma vie en ſe tournant du côté où il étoit, que tu es différent de ce que tu étois alors!

Eh bien, lui dit la princeſſe, n'as-tu rien rêvé de plus? Pardonnez-moi, madame, continua cette fille, mon rêve n'a pas fini là. Vous avez pris un livre d'heures, & le préſentant au chevalier, votre alteſſe lui a dit: Tiran, je t'ai fait venir pour donner un peu de ſoulagement à ton amour & au mien; mais promets-moi de ne point paſſer les bornes que je t'ai preſcrites, jure-le-moi ſur ce livre. Le chevalier, les yeux attachés ſur vous, paroiſſoit peu attentif à vos paroles. Vous avez ajouté: Si tu m'aimes, contente-toi de ce que je t'ai permis, n'exige point de mon amour des choſes dont les ſuites ſeroient funeſtes à l'un & à l'autre, tu te perdrois & me perdrois pour toujours. Hélas! avez-vous ajouté, à quoi m'expoſe ma complaiſance pour Stéphanie! En ce moment quelques larmes ont coulé de vos yeux, elles ont touché le chevalier; il vous a répondu: Madame, vous êtes mon unique ſouveraine, c'eſt à vous de preſcrire des loix; quelques dures qu'elles ſoient, je les reſpecterai toujours: mais ſongez que c'eſt contre vous-même & contre l'amour que vous employez le pouvoir abſolu qu'il vous a donné ſur moi.

Ne t'afflige point, Tiran, avez-vous dit alors, je te tiendrai compte du ſacrifice que tu me fais. Je ne te refuſe qu'une ſeule choſe, je t'abandonne tout le reſte. Il vous a prêté le ſerment que vous demandiez, après quoi il m'a ſemblé que vous embraſſant & vous accablant de ſes baiſers, il vous renverſoit ſur ce lit & détachoit les agraffes de votre tobe; alors votre gorge s'étant découverte à ſes yeux, il s'eſt précipité deſſus. Mais bientôt n'étant plus maître de lui-même, il a voulu porter ailleurs une main hardie. Vous vous y êtes oppoſée, & vous avez eu ma foi raiſon; ſi vous l'euſſiez ſouffert, le ſerment étoit en grand danger. Après une petite querelle, il m'a ſemblé que vous étiez réconciliés. Vos viſages étoient collés l'un contre l'autre, vos bras étoient entrelacés. La vigne eſt moins unie à l'ormeau que vous ne l'étiez l'un à l'autre. Vous vous parliez, mais je ne pouvois entendre vos diſcours, vos baiſers mutuels les interrompoient à tout moment.

Cependant mon ſonge continuant toujours, je crus appercevoir quelque choſe ſur cet autre lit. Il me ſembla que j'y voyois Stéphanie avec le connétable; elle ſe débattoit; ſes jambes étant dans un mouvement très-vif, elle paroiſſoit vouloir ſe dérober d'entre ſes bras. Un moment après, je crus l'entendre qui diſoit d'une voix tremblante & interrompue: Ah! ſeigneur, que vous me faites de mal! voulez-

voulez-vous me tuer ? Arrêtez un peu ; au nom de Dieu, épargnez-moi.

Il me ſembla enſuite que Tiran lui diſoit : Ma chère ſœur, retenez vos cris ; à quoi penſez-vous ? voulez-vous nous perdre ? on peut vous entendre. Je la vis, qui prenoit la manche de ſa chemiſe, & qui la mettoit dans ſa bouche, la ſerroit avec les dents ; mais un moment après, elle ne put ſe retenir, elle pouſſa un cri & tomba pâmée, en diſant : Ah ! cruel, vous me tuez, je me meurs.

Je ne puis vous exprimer, madame, ce que cet endroit de mon ſonge me fit reſſentir. Je deſirois en ce moment de me trouver avec mon Hyppolite dans le même état où je vous voyois l'une & l'autre. Je ne connois point encore quelles ſont les douceurs de l'amour, mais il me ſembloit que cet état étoit le dernier terme de la félicité. L'agitation que j'éprouvois étoit extrême, un feu dévorant ſe répandoit par tout mon corps. Je me levai, du moins il me le ſembla dans mon ſonge, j'allai chercher de l'eau, & je m'en ſervis pour appaiſer l'ardeur du feu que je reſſentois.

A mon retour, je crus voir Stéphanie, qui revenue de ſon évanouiſſement, repouſſoit languiſſamment le connétable, & lui diſoit d'une voix foible : Laiſſe-moi, cruel, laiſſe-moi. N'es-tu pas content ? que veux-tu de plus ? N'auras-tu point de pitié d'une fille qui s'eſt confiée à toi ? Sont-ce-là les ſermens

que tu me fis hier sur tous les saints du paradis, de ne me point faire de mal ? Veux-tu les violer encore ? Voyez, a-t-elle ajouté en vous appelant, voyez comme ce barbare m'a traitée. Mais hélas ! malheureuse, a-t-elle continué en versant quelques larmes, de qui dois-je me plaindre que de moi seule ? N'étoit-ce pas à moi à me garder ? Un moment après, il m'a paru que se consolant un peu, & embrassant le connétable, elle lui disoit : Va, je te pardonne tout ce que tu m'as fait souffrir. N'es-tu pas mon époux ? ne t'ai-je pas donné ma foi ? n'es-tu pas devenu mon maître & mon seigneur ? Ai-je quelque chose qui ne soit pas à toi ? que pouvois-je te refuser ? l'amour ne t'a-t-il pas tout donné ? C'est cet amour qui nous a liés l'un à l'autre. Que manque-t-il à notre engagement ? Un écrit, une cérémonie, des danses, des joûtes, des concerts ? L'amour suppléera à tout. Ma mère ni mes parentes ne sont point venues me donner la chemise de noces, elles n'ont point eu besoin de me porter à force sur le lit nuptial, je m'y suis mise de moi-même ; mon époux en sera plus sûr de ma tendresse.

Pendant que Stéphanie parloit, il me sembloit, madame, que Tiran vous exhortoit & vous supplioit de lui rendre son serment. Le connétable, que votre voisinage ennuyoit, vous en pressoit aussi ; mais les coqs chantèrent pour la seconde fois, le jour étoit prêt de poindre. Vous les pressâtes de se

retirer, de crainte d'être découverts. Ils ne purent vous refuſer, & ils ſortirent l'un & l'autre.

Je me réveillai là-deſſus, fort étonnée de me trouver nans mon lit; j'étois encore toute remplie de mon rêve, j'aurois voulu qu'il eût duré éternellement; je penſois à mon cher Hyppolite, je ſouhaitois d'être expoſée aux mêmes peines que Stéphanie. Mon inquiétude & mon agitation furent extrêmes le reſte de la nuit, je ne pus fermer l'œil.

Plaiſir de ma vie finiſſoit ainſi le récit de ſon rêve, lorſque les autres demoiſelles de la princeſſe arrivèrent pour lui aider à s'habiller. L'empereur partit le matin même, avec tous les barons de Sicile, le duc de Péra & les priſonniers. Tiran & le connétable l'accompagnèrent pendant une lieue. Alors ce prince les pria de ne pas aller plus loin. Ils obéirent, mais cette ſéparation fut infiniment ſenſible au général. Après avoir pris congé de l'empereur, & avoir dit adieu aux barons de Sicile, il s'approcha de la princeſſe, & lui demanda ſi elle n'avoit aucun ordre à lui donner. Elle leva le voile dont elle étoit couverte, & ſes beaux yeux ne purent le regarder ſans ſe remplir de larmes. Ce fut ainſi qu'elle lui fit ſes adieux. Sa douleur ne lui avoit point laiſſé l'uſage de la parole, elle ne put que ſoupirer. Tiran de ſon côté, après avoir pris congé d'elle, fut ſi troublé, qu'il ſe laiſſa tomber de cheval. Il ſe releva promptement. L'empereur & pluſieurs ſeigneurs

vinrent à lui, mais ils le trouvèrent faisant semblant de regarder le pied de son cheval, après quoi il se remit en selle, & chacun continua son chemin. La princesse qui étoit alors toute en larmes, apprit de Stéphanie ce qui étoit arrivé à Tiran, & n'attribua cet accident qu'à la douleur qu'il ressentoit de son départ.

Tiran de retour au château de Malvoisin, ordonna au connétable de rester à la garde du camp avec la moitié de la cavalerie & de l'infanterie. Pour moi, dit-il, j'irai au port faire débarquer les vivres qui nous sont venus. En y arrivant, il apprit qu'il étoit entré sept navires Génois dans le port de Beaumont. Cette ville n'étoit éloignée de celle de Saint-Georges que de quatre lieues, & le sultan s'y étoit retiré avec les débris de son armée, croyant y être en sureté. Le général eut avis en même tems que le Grand-Kan de Caramanie arrivoit par mer au secours des Turcs, avec le roi de l'Inde supérieure, & qu'ils étoient suivis d'une armée de plus de cinquante mille hommes. A cette nouvelle Tiran fit partir un brigantin, avec ordre d'aller reconnoître le nombre des vaisseaux arrivés à Beaumont, celui des troupes qui étoient dessus, & de s'informer du tems auquel ils comptoient débarquer leurs vivres. Le brigantin revint le lendemain, & lui apprit qu'il y avoit sept gros navires dans le port, que les chevaux étoient déja débarqués, & qu'on commençoit

à mettre les vivres à terre. Oh, par Dieu, dit le général à ſes troupes, je vous ferai manger de leur bled.

En effet, il fit préparer ſur le champ cinq vaiſſeaux, ſur leſquels il embarqua beaucoup de troupes, ſur-tout des arbalêtiers, & mettant à la voile le ſoir même, il ſe trouva au point du jour devant le port de Beaumont. Ceux qui étoient à terre, voyant les cinq vaiſſeaux de Tiran, & s'imaginant qu'ils étoient du nombre de ceux que le roi de Caramanie conduiſoit, n'en prirent aucun ombrage. Ainſi les vaiſſeaux grecs entrèrent dans le port ſans aucun obſtacle, & chacun s'attachant à un des ennemis, ils s'en emparèrent ſans peine; après quoi ils inveſtirent les deux autres, qui firent auſſi peu de réſiſtance. Cette action ne coûta pas un ſeul homme à Tiran. Ils ſortirent enſuite du port avec leurs priſes. Les vivres dont elles étoient chargées furent d'un grand ſecours pour le camp des chrétiens, qui ne tiroient leur ſubſiſtance que par la mer.

Au retour de cette expédition, le général interrogea les priſonniers qu'il avoit faits ſur les vaiſſeaux, & tous lui confirmèrent l'arrivée des rois de l'Inde & de Caramanie avec une puiſſante armée. Ils ajoutèrent que ce dernier conduiſoit avec lui la princeſſe ſa fille, qui étoit d'une extrême beauté, & qu'il deſtinoit, diſoit-on, au fils du Grand-Turc; qu'elle étoit accompagnée de vingt-cinq autres femmes,

qui venoient épouſer les plus grands ſeigneurs de l'armée, & que leurs vaiſſeaux étoient chargés de richeſſes immenſes. Lorſque nous ſommes arrivés à Beaumont, continua un matelot Génois, on nous apprit que l'empereur grec a fait général de ſes armées un diable de françois qui gagne toutes les batailles; ils le nomment Tiran. Il peut avoir du courage comme on le dit, mais ma foi il porte-là un vilain nom; car Tiran ſignifie uſurpateur, ou pour parler plus juſte, voleur; & je crois pour moi, que ſes actions répondront toujours à ſon nom. Auſſi dit-on que dans une lettre qu'il écrivoit au roi d'Egypte, contre lequel il n'a jamais oſé ſe battre ſeul à ſeul, il ſe diſoit amoureux de la fille de l'empereur; vous verrez qu'il la ſéduira, il en fera autant de l'impératrice, & puis il fera mourir l'empereur pour prendre ſa place: car c'eſt ainſi qu'en uſent ces maudits françois. Vous le verrez un jour empereur, ſi les Turcs & les chrétiens le laiſſent vivre. Ma foi, répondit Tiran, tu as raiſon, tous les françois ne valent rien, & celui-là fera encore pis que tu ne dis. Puiſque vous le connoiſſez ſi bien, & que vous lui reſſemblez ſi peu, reprit le marinier, je prie Dieu qu'il vous faſſe obtenir tout ce que vous deſirez des demoiſelles. Mais enfin, vous connoiſſez un grand traître. Je jure par le baptême que j'ai reçu, que ſi je pouvois le prendre, comme ſouvent j'en ai pris pluſieurs autres, je le pendrois moi-même

au grand mât du vaiſſeau. Dès qu'on fut à terre, Tiran lui donna un habit de ſoie, avec trente ducas & la liberté. On peut juger de l'état où il ſe trouva, lorſqu'il ſut que c'étoit à Tiran lui-même qu'il avoit parlé ainſi; il alla ſe jetter à ſes pieds, mais Tiran lui pardonna & le renvoya, en diſant qu'il falloit donner aux méchans, afin qu'ils diſſent du bien de nous, & aux bons, afin qu'ils n'en diſſent point de mal.

La préſence de Tiran étoit néceſſaire au camp, ſes ordres n'avoient point été ſuivis, & les Turcs avoient remporté un léger avantage, par la faute du marquis de Saint-Georges. Tiran remédia à tout, & donna de nouvelles inſtructions. Il tint enſuite un grand conſeil, dans lequel il propoſa d'attaquer la flotte du Caraman. Elle étoit compoſée de vingt-trois gros vaiſſeaux, les meilleurs qu'euſſent les Génois, & de quelques bâtimens légers. La flotte des Grecs n'étoit que de douze vaiſſeaux de guerre & quatre galères. L'entrepriſe paroiſſoit téméraire; Tiran s'y détermina cependant, malgré la répugnance des autres chefs. Ce pilote Génois auquel il avoit donné la liberté, & qui par reconnoiſſance s'étoit donné à lui, l'avoit inſtruit du moyen qu'il devoit ſuivre pour diſſiper cette flotte.

A la ſortie du conſeil, Tiran donna ordre à Diofébo de lui choiſir les deux mille plus braves gendarmes de l'armée, & deux mille arbalêtiers des

plus hardis. Des plus braves, seigneur! répondit Diofébo; & comment les distinguer? Ne le sont-ils pas tous également avant le combat? Vous n'en savez guère, dit Tiran; faites sonner le boute-selle, comme si les ennemis s'approchoient, & lorsque vos troupes auront pris les armes, examinez les éperons des gendarmes, & regardez comme des lâches tous ceux dont les éperons seront mal attachés; comptez que tous ceux-là ne se sont armés qu'en tremblant. Le prieur de saint-Jean, avec ses chevaliers, vint dans ce moment joindre Tiran, & lui demanda d'être de la partie. Ils se rendirent au port de Transimène, avec les troupes destinées à l'expédition. De là Tiran envoya deux galères au large, avec ordre, l'une de s'attacher au vaisseau du roi de Caramanie, sans jamais l'abandonner, l'autre de lui donner des nouvelles de la flotte infidelle.

Il étoit environ l'heure de vêpres, lorsqu'une des galères revint à rames & à voiles, pour l'avertir de l'arrivée des ennemis, & un moment après, leur flotte parut à la vue du port. Elle étoit d'une grande magnificence, sur-tout le vaisseau du roi de Caramanie; ses voiles étoient de couleur de feu, avec ses armes en broderie; les cordages étoient de soie, & sa pouppe étoit toute couverte de brocard d'or. Le vaisseau du général sortit du port le premier. Les Turcs le virent paroître avec beaucoup de joie, en criant que celui-là étoit déja à eux. Le roi de Ca-

ramanie fit monter ſa fille & les autres dames ſur le pont, pour leur montrer le vaiſſeau qu'ils alloient prendre. Peu de tems après, celui du ſeigneur de la Pantelerie parut, ſuivi d'un autre que commandoit le duc de Meſſine. La joie des Turcs & des Génois redoubla à cet aſpect. Le roi de Caramanie dit à ſa fille : Choiſis de ces vaiſſeaux celui que tu aimeras le mieux, je te le donne. Elle demanda celui qu'elle avoit vu paroître le premier, & il le lui promit. Le navire du ſeigneur d'Agramont précéda celui d'Hyppolite. Enfin le bon prieur de S. Jean, qui faiſoit l'arrière-garde, ſortit preſque à la nuit fermée.

Les Génois furent fort étonnés de voir douze gros vaiſſeaux. Cependant on fit ſortir du port toutes les pinaſſes, les chaloupes des vaiſſeaux & les barques des pêcheurs, auxquelles on avoit attaché une rame qui portoit un fanal qu'elles allumèrent dès que celui du général parut. Tous ces feux réunis repréſentoient une armée de ſoixante & quatorze navires. Les ennemis s'imaginant que la flotte des Grecs étoit en effet auſſi nombreuſe qu'elle leur paroiſſoit, ne doutèrent point que l'armée de Rhodes & celle de Sicile ne fuſſent venues au ſecours de l'empereur. Ils réſolurent donc de prendre le parti de la fuite & de retourner en Turquie, plutôt que de riſquer un combat ſi inégal. Un des vaiſſeaux Génois leva trois fois un fanal. A ce ſignal toute la flotte des infideles

vira de bord, faisant force de voiles, & se dispersa ; mais la galère de Tiran ne perdit pas un moment de vue le vaisseau du roi de Caramanie, qui fit route du côté de Chypre, pour tâcher de gagner de là Alexandrie. Le vaisseau avoit un fanal à sa pouppe, & Tiran suivit ce vaisseau avec sa galère.

Le lendemain au point du jour le général n'apperçut en mer aucun de ses vaisseaux, mais il se trouva en vue de celui que montoit le roi de Caramanie. Il le joignit sur le midi, & les deux navires s'accrochèrent de façon que, quand même ils l'auroient voulu, il ne leur eût pas été possible de se séparer. Alors le combat devint si terrible, qu'à-peine pouvoit-on manœuvrer de part & d'autre. Il dura à plusieurs repriſes pendant le reste du jour, toute la nuit suivante, & le lendemain jusqu'au soleil couchant. Dans cet intervalle il se donna vingt-sept combats entre ces deux vaisseaux. Enfin le roi de Caramanie voyant les chrétiens déja sur son bord, & le nombre de ses gens infiniment diminué, fit apporter sur le pont le coffre où l'argent & les pierreries étoient renfermés. En même tems il fit habiller sa fille de brocard d'or, & l'attachant par le cou avec une corde d'or à ce même coffre, il la précipita dans la mer avec toutes les autres dames qui l'avoient suivie. Après cette funeste exécution, il abandonna le combat, & se retira avec le roi de l'Inde supérieure, dans la chambre que sa fille avoit

occupée. Là ils se jettèrent sur un lit, & se couvrirent la tête pour attendre la mort. Tiran, maître du vaisseau, leur envoya un gentilhomme pour les prier de monter sur le pont. Ils obéirent à regret, sur-tout le roi de Caramanie, & parurent devant le général, qui leur rendit les respects dus à leur rang, & se leva pour les recevoir, quoiqu'il fût fort incommodé d'une blessure qu'il avoit reçue à la cuisse. Il les obligea ensuite à passer sur son vaisseau, ce qu'ils firent avec un extrême chagrin.

Dès que Tiran eut rassemblé le peu de gens qui restoient, il mit à la voile. De mémoire d'homme il ne s'étoit jamais donné un aussi terrible combat sur mer. A l'exception des deux rois, tout avoit péri du côté des Turcs; à l'égard des chrétiens, de cinq cens hommes qu'ils étoient sur le vaisseau, il n'en resta que cinquante-quatre, dont seize étoient blessés. Enfin Tiran se signala également sur mer comme il avoit fait sur terre. A la nouvelle de cet accident, la douleur du sultan & la consternation des Turcs furent extrêmes. Mais leur admiration ne fut pas moindre, en pensant qu'un seul chevalier étranger pouvoit remporter de si grands avantages. Après cette victoire, le général rentra dans le port, où tous ses gens se rendirent l'un après l'autre avec leurs prises, au nombre de dix-huit vaisseaux chargés de richesses immenses. Hyppolite se distingua fort en cette occasion, & à l'exemple de son maître, il

devint par la ſuite un des chevaliers les plus accomplis de ſon ſiecle.

Cependant le ſeigneur de Malvoiſin, inſtruit de ce dernier ſuccès, monta à cheval pour venir en féliciter Tiran, après avoir envoyé porter ces heureuſes nouvelles à Conſtantinople & au camp. Dans cette entrevue il conſeilla au général de préſenter lui-même les priſonniers qu'il avoit faits. Tiran le deſiroit avec ardeur, afin d'avoir une occaſion de jouir de la vue de ſa belle princeſſe. Il mit à la voile dès que le vent lui permit de partir, accompagné de tous ceux qui l'avoient ſuivi dans cette dernière expédition, & arriva en très-peu de tems à la vue de Conſtantinople. On avertit auſſi-tôt l'empereur que le général paroiſſoit avec l'armée navale. Ce prince ne ſachant quels honneurs lui rendre, ordonna que l'on conſtruisît un pont de quatrevingt-dix pas de longueur, & qu'on le couvrît de ſuperbes tapis. Enſuite il fit dreſſer dans la grande place un échafaud très-élevé, couvert de brocard d'or & d'étoffes de ſoie, ſur lequel il ſe plaça avec l'impératrice, la princeſſe, & toutes les dames de la cour & de la ville. Enfin il fit étendre depuis le pont juſqu'à l'échafaud des pieces de velours cramoiſi, afin que le général ne marchât point à terre.

Tiran débarqua au milieu des cris de joie & des applaudiſſemens de la capitale. Il avoit à ſa droite le roi de Caramanie, & celui de l'Inde ſupérieure à

ſa gauche. Les barons de l'empire le précédoient, & tout le peuple l'environnoit, en lui donnant mille bénédictions, comme à un homme envoyé du ciel pour être ſon libérateur. Le clergé vint auſſi le recevoir en proceſſion. Avec ce cortege il arriva à l'échafaud, où il monta. Là il ſe mit à genoux devant l'empereur, & lui baiſa la main. Il dit enſuite au roi de Caramanie de faire de même; mais celui-ci répondit fièrement qu'il n'en feroit rien. Chien, fils de chien, reprit Tiran en le frappant de ſon gantelet ſur la tête, tu la baiſeras; & non-ſeulement la main, mais encore les pieds. Je le ferai par force, répliqua le prince infidele; mais je jure par Mahomet notre ſaint prophete, & par ma barbe, que ſi jamais je ſuis en liberté, je te ferai baiſer les pieds de mes eſclaves noirs. L'empereur irrité de ſa réſiſtance, le fit prendre ſur le champ, & ordonna qu'on l'enfermât dans une cage de fer. A l'égard du roi de l'Inde, ſon compagnon, comme il vit qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion, il ſe mit à genoux de bonne grace, & baiſa la main & les pieds de l'empereur; auſſi ne lui fit-on aucune peine.

L'empereur deſcendit enſuite de l'échafaud, ſuivi de tous ceux qui l'accompagnoient, pour ſe rendre à ſainte Sophie & rendre graces à Dieu de la victoire qu'il avoit remportée. Le général donnoit le bras à l'impératrice, qui charmée de tout ce qui lui arrivoit d'heureux, lui dit: Vous êtes l'homme du monde qui

jouiſſez de la plus haute réputation; car indépendamment de ce que vous avez fait auparavant, vous venez de vaincre deux grands rois, & vous avez donné de grandes preuves de votre valeur & de votre eſprit. Quels éloges ne méritent point de ſi belles actions! Je voudrois qu'un chevalier tel que vous fût venu dans l'empire d'Allemagne, lorſque mon père étoit empereur de Rome. J'étois alors demandée par mille amans; & ſi je vous avois vu, je vous aurois préféré à tous. Mais à-préſent je ſuis vieille, & je n'ai plus d'eſpérance à former. Cette converſation les conduiſit juſqu'au palais, où la princeſſe, qui n'en avoit pas perdu un mot, rit de bon cœur avec Tiran des douceurs que la bonne femme lui avoit dites.

Au retour, l'empereur demanda au général comment il ſe trouvoit de ſes bleſſures. Tiran lui répondit qu'il avoit un peu de fievre. En même tems il ſe retira à l'appartement qu'on lui avoit préparé, où les médecins de l'empereur le viſitèrent. Ils lui défendirent de ſortir du lit, s'il ne vouloit pas demeurer eſtropié d'un bras. Tiran ſuivit leur conſeil. Il étoit viſité ſoir & matin par l'empereur, l'impératrice & la princeſſe; la veuve Repoſée ne l'abandonna pas nonplus d'un inſtant pendant toute ſa maladie, plus par amour que par aucun autre motif. On verra par la ſuite de cette hiſtoire, que cette paſſion cauſa bien des traverſes à Tiran & à Carméſine dans leurs amours.

Fin de la ſeconde Partie.

HISTOIRE

DU VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.

TROISIEME PARTIE.

PENDANT que Tiran ſe rétabliſſoit de ſes bleſſures, l'empereur reçut une lettre que l'armée des chrétiens écrivoit au général. Elle étoit conçue en ces termes :

» O la meilleure épée qui ſoit au monde, ton » courage eſt connu de Dieu & de toute la terre. » Nous craignons qu'il ne nous arrive quelque dé- » ſaſtre dans notre camp, nous te conjurons de » venir promptement à notre ſecours. Après Dieu » c'eſt toi que nous invoquons; notre ſalut dépend » de ton retour. Notre attachement pour ta per-

» ſonne eſt extrême ; ſi tu te laiſſes fléchir à nos » prières, puiſſe ce que tu aimes avoir pitié de toi, » & ne te rien refuſer de tout ce que tu lui de- » manderas ».

Il en falloit moins à l'empereur pour lui faire comprendre l'affreux état où ſon armée étoit réduite. Cependant il demeura trois jours ſans remettre la lettre à Tiran, ne ſachant s'il ne feroit pas mieux d'attendre qu'il fût rétabli. Il la remit à Carméſine, afin qu'elle l'engageât à hâter ſon départ.

La princeſſe s'étant rendue chez Tiran, lui dit en l'abordant : Fleur qui brillez parmi les plus belles, voyez combien tous nos ſoldats vous deſirent, & comment ils s'écrient, où eſt ce brave chevalier ? où eſt ce vainqueur des batailles ? nous n'avons d'eſpérance que dans ſon retour. Voici la lettre qu'ils vous écrivent ; elle eſt adreſſée au meilleur de tous les chevaliers, ce ne peut être qu'à vous. Tiran prit la lettre, la lut, & la montra à l'impératrice & à tous ceux qui l'accompagnoient. Si vous vouliez, brave chevalier, lui dit alors la princeſſe, ſi vous vouliez vous rendre au camp, votre aſpect ſeul feroit trembler nos ennemis, & leur défaite ſeroit aſſurée. Si vous refuſez de partir pour l'amour de nous, faites-le du moins pour la ſatisfaction de votre courage. Tiran lui répondit : Madame, les prières de votre alteſſe & celles de l'empereur ſont des ordres précis. Commandez ſeulement, & je ſuis prêt, s'il

s'il le faut, à donner ma vie. Ayez donc la bonté de dire à l'empereur, que pour ſon ſervice & le vôtre, je ferai tout ce qui dépendra de moi, tant que je reſpirerai. Il prit alors une des mains de la princeſſe, & lui fit une eſpece de violence pour la baiſer.

L'impératrice, après cette converſation, ſe leva, ayant un pſeautier à la main, & fut dans un coin de la chambre dire ſon office avec une demoiſelle, qui lui répondoit. La princeſſe demeura avec Tiran, Stéphanie, la veuve Repoſée & Plaiſir de ma vie. Tiran lui prenoit à tout moment la main & la baiſoit. La princeſſe ne put s'empêcher de lui dire : Je vois que plus je mets d'obſtacles à vos deſirs, plus ils augmentent. Je ne vous accorderai point ce que vous voulez. L'on mépriſe aiſément ce que l'on obtient ſans peine. Je vois, par la façon dont vous me prenez les mains, que vous me déſobéiriez volontiers. Avez-vous oublié que l'impératrice eſt ici, & qu'elle peut nous voir ? Voulez-vous qu'elle vous ordonne de laiſſer ſa fille en repos, & qu'elle nous ôte pour toujours la liberté de nous parler ? Je vois que la prière que je vous fais de la part de mon père déplaît à votre amour ; mais ſongez que cet amour même demande de vous le ſacrifice de votre contentement à votre gloire & au ſalut de l'empereur. Faut-il que je me jette à vos pieds pour vous conjurer d'accorder à l'empereur ce qu'il vous de-

mande ? Ah ! madame, répondit Tiran, croiroit-on que ce ſoit le moyen de hâter ma guériſon, que de me priver de votre vue ? C'eſt-elle ſeule qui peut me faire vivre. Votre abſence eſt pour moi le plus cruel de tous les maux. Je ne connois de gloire & de devoirs que ceux de mon amour. Je ne prétends pas que vous renonciez à cet amour, répondit la princeſſe ; mais il faut qu'il ſe ſoumette aux loix de l'honneur. Croyez-vous que votre abſence ne me ſoit pas ſenſible, & que la ſeule idée des périls où la guerre va vous expoſer ne me faſſe pas frémir ? Hélas ! que deviendrois-je ſi je vous perdois ? Vous ſeul faites mon bonheur ; vous êtes ſans ceſſe préſent à mon eſprit ; mes ſonges mêmes vous offrent ſans ceſſe à mon ſouvenir. Je trouve tout en vous, vous poſſédez ſeul tout ce qui peut me plaire, & il me ſemble que quand Dieu vous fit, j'étois là, & je lui diſois : Seigneur, faites-le moi ainſi, car c'eſt ainſi que je le veux.

Dans ce moment les médecins entrèrent, l'impératrice qui venoit de finir ſon office s'approchant de Tiran, leur demanda quand il pourroit venir au palais. Ils lui répondirent que ce ſeroit dans trois ou quatre jours. Alors l'impératrice & les dames étant ſorties pour le laiſſer en liberté, quelle fut ſon affliction ! Pour la princeſſe, lorſqu'elle fut arrivée dans ſa chambre, la converſation qu'elle venoit d'avoir lui cauſa un ſerrement de cœur ſi violent,

qu'elle tomba évanouie. Toutes les dames jettèrent de grands cris. L'empereur accourut promptement; il fut extrêmement affligé de voir sa fille dans un état si triste ; il se jetta sur un lit, pendant que l'impératrice tenoit la tête de sa fille dans son giron, & poussoit des cris qui furent entendus dans tout le palais ; son visage & ses habits étoient mouillés de ses larmes. Un chevalier courut promptement à la maison de Tiran pour avertir les médecins ; il leur dit tout bas de se hâter, qu'à peine ils retrouveroient la princesse en vie. Les médecins coururent au secours de la belle Carmésine. L'amour avoit d'abord fait imaginer à Tiran que les grands cris qu'il entendoit venoient de quelque accident arrivé à la princesse. A l'instant il se leve & se transporte chez elle ; il la trouva dans son lit & revenue de son évanouissement. L'empereur étoit déja sorti avec l'impératrice, & les médecins qui craignoient les suites de l'inquiétude qu'il avoit eue, l'avoient suivi.

Tiran, semblable à un homme qui sort d'un profond sommeil, s'approcha de la princesse, & lui dit : J'ai cru vous avoir perdue, ma princesse, vous, le seul bien qui puisse me flatter ; je n'ai jamais éprouvé une telle douleur : Dites-moi, je vous supplie, quel mal a souffert votre alteſſe ; si je pouvois le combattre, j'en jure par le baptême que j'ai reçu, il n'oseroit jamais vous attaquer. La bonté divine

a pris pitié de moi, tout pécheur que je ſuis, elle a exaucé mes prières, elle vous réſerve pour être ma récompenſe. Aux cris que j'ai entendus, j'ai d'abord penſé à votre alteſſe; mais je me flattois que vous auriez ſoin de me faire avertir. Vous ne l'avez pas daigné. Qu'eſt devenue cette bonté que vous me témoigniez? Vous ſuis-je devenu odieux? Ah! ſi un pareil malheur me doit arriver, je prie Dieu & ſa très-ſainte mère de m'ôter la vie avant que j'en puiſſe être le témoin, pour me délivrer du péril de perdre l'ame avec le corps. Au nom de Dieu, inſtruiſez-moi de mon ſort. Mon cher Tiran, lui répondit la princeſſe, c'eſt toi ſeul, c'eſt la penſée de ton amour qui a cauſé tout mon mal. Cet amour agit ſur moi plus que je ne le voudrois, pourquoi faut-il que nous ne le puiſſions tenir ſecret juſques à des tems plus heureux? Mais hélas! puis-je t'impoſer des loix que je ne puis obſerver moi-même? Eh quel eſt celui qui peut renfermer du feu dans ſon ſein? Tout ce que je te dis, mon ame & mon cœur le penſent. Va donc, je te prie, trouver l'empereur, afin qu'il ne ſache point que tu m'as vue avant lui. Enſuite elle mit ſa tête ſous la couverture de ſon lit, & ordonnant à Tiran d'y mettre la ſienne, elle lui dit: Baiſe ma gorge pour ma conſolation & pour ton repos; ce qu'il fit de grand cœur. Après qu'il lui eut encore baiſé les yeux & le viſage; l'on aime mieux,

lui dit-elle, donner ces choſes-là que de les poſſéder.

Tiran ſe retira pénétré de ſes faveurs. Lorſqu'il parut dans la chambre de l'empereur, les médecins le blâmèrent de s'être levé ſans leur permiſſion. Il répondit, qu'ayant appris avec quelle précipitation & quelle inquiétude l'empereur étoit ſorti, il ſe ſeroit levé quand il auroit dû lui en coûter la vie. J'étois inquiet de ma fille Carméſine, dit l'empereur; mais heureuſement elle eſt rétablie. Jugez quel a dû être mon état, n'ayant plus d'autre fille qu'elle; car la reine de Hongrie eſt comme perdue pour moi. Le ciel m'a conſervé la vie en ſauvant ma chère fille du trépas. Allez la voir, vous ne ſauriez douter du plaiſir que vous lui ferez. L'entretien roula enſuite ſur différentes choſes, & les médecins ordonnant à Tiran de s'en retourner, il répondit qu'il ne pouvoit avoir de plus grand plaiſir que d'être auprès de l'empereur, quand il ſe flattoit de lui être utile. L'empereur le remercia de la bonne volonté qu'il lui témoignoit, & en le congédiant, il lui dit encore de paſſer chez Carméſine.

Tiran fut charmé des conſeils de l'empereur, il ſouhaitoit bien plus d'être où on l'envoyoit qu'au lieu où il étoit. Par malheur il trouva chez la princeſſe l'impératrice, qui le vit arriver avec grand plaiſir, & lui parla beaucoup de ſes bleſſures. Tiran

voyant bien qu'il ne pourroit parler en liberté à la princeſſe, ſortit, dans la crainte que les médecins ne diſſent à l'empereur qu'il y avoit demeuré trop long-tems. L'aimable Stéphanie le conduiſit juſques ſur l'eſcalier, & lui dit en le quittant : Seigneur, ſecourez-moi, ou donnez-moi la mort ; rien n'approche des maux que je ſouffre ; mais rien ne me tourmente comme la crainte de me voir couverte de honte par les ſuites d'une action qui n'a rien de criminel. Je ne me repens pas de ce que j'ai fait, mais je n'ai plus d'autre bien que mon amour & le bonheur dont les ſonges ou mon imagination me font jouir. Dites-moi, je vous prie, général, ſi je ſerai conſolée de la douleur que j'éprouve. Le chevalier lui répondit : La bravoure & l'habileté du connétable rendent à préſent ſa préſence abſolument néceſſaire au camp ; mais puiſque la princeſſe m'ordonne de joindre l'armée, comme vous l'avez entendu, je vous promets que dès que j'y ſerai arrivé, je ferai tout ce qui ſera poſſible pour vous le renvoyer. Stéphanie fut très-contente de cette réponſe. Tiran s'en alla chez lui, où il trouva les médecins qui l'attendoient. Ils viſitèrent ſes bleſſures, qu'ils trouvèrent en fort mauvais état, car l'amour qu'il reſſentoit l'avoit prodigieuſement échauffé.

Tandis que les chrétiens étoient au déſeſpoir des bleſſures de Tiran, & qu'ils ne comptoient ſur au-

cun avantage pendant ſon abſence, le ſoudan envoya des ambaſſadeurs au camp pour traiter avec Tiran, de la paix ou de la guerre. On donna avis à l'empereur de leur arrivée, il leur manda de venir auprès de lui, en leur promettant toute la sûreté due à leur caractère.

Tiran commençoit à ſe mieux porter, tous les jours il alloit au palais, & l'on ne parloit que de ſon départ, lorſque les ambaſſadeurs arrivèrent à Conſtantinople. Cette nouvelle le ſuſpendit. L'empereur envoya les principaux de la ville & de ſa cour, une lieue au-devant d'eux pour les recevoir. Le général alla juſqu'à la porte de la ville. Quand Abdalla Salomon l'apperçut, quoiqu'il fût ambaſſadeur du ſoudan, il mit pied à terre, & ſe mettant à genoux devant lui, il lui donna les plus grandes marques de reſpect, le remerciant de la liberté qu'il lui avoit rendue. Le général le pria de remonter à cheval; ils furent enſemble trouver l'empereur, qui les reçut avec d'autant plus de cérémonie, que le roi d'Arménie, frère de celui de Caramanie, étoit du nombre des ambaſſadeurs. Abdalla Salomon, comme le plus ſavant d'entr'eux, fut chargé de porter la parole, ce qu'il fit en ces termes:

» Seigneur, nous ſommes envoyés à votre ma-
» jeſté de la part du terrible maître du monde, le
» ſeigneur des ſeigneurs qui profeſſent la loi de
» Mahomet, le grand ſoudan de Babylone; & de

» la part du Grand-Turc, des ſouverains de l'Inde, » & des autres rois qui ſe trouvent dans leur camp, » pour vous propoſer trois choſes. Mais auparavant ils m'ont chargé de ſavoir de vos nouvelles, & de vous préſenter leurs ſaluts. Le premier ſujet de notre ambaſſade, c'eſt que l'on » faſſe une trève de trois mois par mer & par » terre. La ſeconde, c'eſt que le brave général à » qui vous avez confié vos troupes, ayant par la » force de ſon bras vaincu le roi de Caramanie, » & celui de l'Inde, nous voulons ſavoir ſi vous » voulez, pour la rançon du premier, que l'on » vous donne trois fois ſon péſant d'or, & quand » les balances ſeront égales, nous les ferons pencher à force de pierreries : pour le roi de l'Inde, » nous offrons ſon poids du même métal, & la » moitié au-delà. Le troiſième article, c'eſt que ſi » votre majeſté veut faire une paix ſincère, le ſoudan lui demande ſa fille Carméſine, à condition » que les mâles qui naîtront de leur mariage ſeront » élevés dans la loi de Mahomet, & les filles dans » celle de J. C. en laiſſant à la mère le libre exercice de ſa religion. Par ce moyen nous pouvons » terminer nos malheurs. Le ſoudan, en faveur de » ce mariage, rendra toutes les villes & les châteaux de l'empire, dont il s'eſt emparé, & fera » non-ſeulement la paix avec votre majeſté, mais » encore il vous défendra contre tous ceux qui voudront vous attaquer ».

L'empereur, après avoir entendu les propoſitions, ſe leva, & paſſa dans une autre chambre avec le général & tous ceux qui compoſoient ſon conſeil. Ils convinrent unanimement qu'à cauſe des incommodités de Tiran, on accepteroit une trêve de trois mois. On fit entrer les ambaſſadeurs pour leur dire qu'en conſidération du Soudan & du Grand-Turc on acceptoit la trêve de trois mois, & que l'on réfléchiroit ſur les autres articles.

La trêve fut publiée de part & d'autre. L'empereur conféroit ſouvent avec ſes conſeillers, dont le plus grand nombre étoit d'avis de faire le mariage de la princeſſe, pour avoir une paix durable. On juge facilement quelles devoient être les alarmes de Tiran. Un jour qu'il étoit dans la chambre de Carméſine, il ne put s'empêcher de dire devant pluſieurs demoiſelles : Que je ſuis malheureux d'être venu ici ! Pourquoi ne pas mourir, puiſque l'empereur & ſon conſeil conſpirent également contre une princeſſe ſi accomplie, & qu'ils veulent la livrer à un maure ennemi de Dieu & de notre ſainte religion ? Le ciel l'a-t-il formée avec tant de charmes & tant de vertus, pour être la proie d'un barbare ? O cruel ambaſſadeur ! ſi j'avois prévu tous les maux que tu me cauſes, je ne t'aurois aſſurément pas donné la liberté. O cruel Abdalla ! je veux que tu ſaches par toi-même quels ſont les maux que l'amour fait ſouffrir. Tu fais le malheur de la princeſſe

& le mien. Puis s'adreſſant aux demoiſelles : Dites-moi, je vous conjure, leur dit-il, ſi on ſouffre plus dans l'abſence de ce que l'on aime, qu'en ſa préſence. Les deſirs me brûlent & m'enflamment à la vue de la princeſſe ; mais ce feu me conduit aux larmes ; & ſi je vois partir votre alteſſe, continua-t-il en s'adreſſant à elle, l'état auquel je ſerai réduit ne ſe peut concevoir. Que pourrais-je faire autre choſe que de mourir ? La princeſſe lui répondit : Tiran, ſi tu peux diſpoſer de toi, n'ai-je pas la même autorité ſur moi-même ? Et comment peux-tu croire que je me ſoumette à un maure, ni que je le puiſſe aimer, lui qui a autant de femmes qu'il lui plaît, ſans en épouſer aucune, & que rien n'empêche de les abandonner au premier caprice ; moi qui ai refuſé tant de grands rois, qui m'ont demandée ? Si l'empereur & ſon conſeil prennent cette réſolution, ne crains pas de me voir balancer, je ſaurai leur réſiſter avec fermeté. Que ton amour eſt foible, s'il a une autre idée de mon courage ! Comptes ſur ta Carméſine, elle ſaura ſe conſerver pour toi ; elle ſaura défendre les droits de ton amour, comme tu as défendu ſes états. Je te fais mon ſeigneur ; commande, & j'exécuterai tes ordres. L'empereur vint troubler leur converſation ; ſon arrivée les embarraſſa ſi fort, qu'ils ne purent lui dire de quoi ils s'entretenoient. Tiran s'étant un peu remis, lui dit cependant qu'ils parloient des ambaſſadeurs,

& de la folle hardieſſe avec laquelle ils avoient demandé la princeſſe en mariage pour un chien, fils de chien, qui reniant le véritable Dieu tous les jours, n'auroit que de mauvais procédés pour elle. Mais ſi par haſard il l'obtient, continua Tiran, & qu'il la traite mal, qui pourra la défendre? A qui demandera-t-elle du ſecours? Pour moi, lorſque j'y penſe je répands des larmes de ſang; il me prend des ſueurs froides; & je vous avoue que j'aime mieux mourir que de voir préférer un maure à tous les chevaliers de la chrétienté.

L'impératrice approuva le diſcours de Tiran, & ajouta ces mots avec vivacité : Ces ambaſſadeurs viennent ici pour nous inſulter; laiſſez-les faire, laiſſez tenir à l'empereur tous les conſeils qu'il tient, nous ſavons bien, ma fille & moi, le parti que nous devons prendre; & puiſque vous êtes de notre ſentiment, généreux chevalier, rapportez-vous-en à moi. Si l'on pouſſe ma patience à bout, je vous jure que ceux qui auront donné de mauvais conſeils s'en repentiront d'une façon à épouvanter tous les autres. Mais ſi ce malheur arrivoit, il y a cent façons de mourir que je choiſirois plutôt que d'en être témoin. De plus, qui m'empêcheroit d'aller avec ma fille en pays étranger, où nous pleurerions jour & nuit, puiſque nous ne pourrions apporter de remede à nos maux? Laiſſons tous ces diſcours, pourſuivit-elle; ils m'affligent ſi fort, que je ne puis

parler. Mais enfin, brave général, vos ſentimens ſont dignes de la bonne chevalerie, & j'aimerois mieux donner ma fille à un chevalier dont je connoîtrois les ſentimens, quelque pauvre qu'il fût, qu'au maître du monde qui auroit le cœur mal placé. Ne croyez donc pas que rien puiſſe me ſéparer d'elle, que je n'aie trouvé un chevalier d'une extrême valeur, occupé de ſon bonneur & de celui des ſiens. La princeſſe lui dit: Mais madame, que ſert la hardieſſe que vous ſouhaitez à un bon chevalier, ſi elle n'eſt pas accompagnée de prudence? Il eſt bien vrai que l'une & l'autre ſont fort eſtimées dans le monde; mais la prudence eſt plus utile aux grands ſeigneurs que la hardieſſe.

L'empereur arriva dans cet endroit de leur converſation; il en demanda le ſujet. Le général lui dit: Seigneur, nous agitons une queſtion qui mérite bien d'être examinée. L'impératrice dit, que ſi elle avoit un fils, elle aimeroit mieux qu'il eût la hardieſſe en partage que toute autre qualité. La princeſſe convient que c'eſt en effet une grande vertu & fort à deſirer; mais qu'elle eſtime plus la prudence. C'eſt à votre majeſté à décider. L'empereur leur répondit qu'il ne pouvoit le faire ſans entendre les parties, & dit à la princeſſe de commencer. Elle s'en défendit long-tems, ne voulant pas parler devant l'impératrice ſa mère; mais enfin elle obéit. L'impératrice parla enſuite en faveur du courage,

& ne manqua pas de citer l'exemple des grandes choſes dont Tiran étoit venu à bout par ſon courage. La princeſſe répliqua en faveur de la prudence. Le bon empereur fut charmé de l'avoir entendue raiſonner ſi bien. L'impératrice répondit encore quelque choſe à l'avantage du courage, & cita tout ce que l'on dit ſur le cœur & la façon dont il eſt placé, pour preuve de ſon autorité. Enſuite elle pria l'empereur d'avoir la bonté de juger. Il lui répondit qu'on ne pouvoit pas mieux parler qu'elles avoient fait l'une & l'autre, ſans rien oublier de tout ce qui pouvoit être à l'avantage de leurs ſentimens; que le lendemain il leur rendroit réponſe après avoir entendu les chevaliers & les docteurs. Alors il ſortit de la chambre, & paſſant dans une autre, il aſſembla un conſeil de chevaliers & de gens de loi, qui diſputèrent long-tems entre eux ſur le courage & ſur la prudence, ſans pouvoir s'accorder. Enfin après avoir fait compter les voix, & écrire l'arrêt, l'empereur parut le lendemain dans la grande ſalle à l'heure qu'il avoit indiquée. Toutes les dames s'y trouvèrent. Il ſe plaça ſur la chaiſe impériale, l'impératrice à ſes côtés, la princeſſe devant lui, & tous les barons & les chevaliers ſe placèrent pour entendre le jugement que l'on alloit prononcer. Quand on eut fait ſilence, l'empereur ordonna à ſon chancelier de publier la déciſion. Alors le chancelier ſe leva, mit un genou en terre, & lut:

Au nom du Père, du Fils, & du Saint-Eſprit. Nous, Henri, par la grace de Dieu, empereur de Conſtantinople. Ayant entendu les raiſons de part & d'autre, ſur la diſpute qui s'eſt élevée entre l'impératrice & la princeſſe ma fille ; ayant la grandeur de Dieu préſente à l'eſprit, dans le deſir de juger avec équité. De l'avis de la plus grande partie de notre conſeil, ſans avoir aucun égard à l'amour que nous avons pour chacune d'elles, mais dans la ſeule vue de l'équité & de rendre la juſtice à qui elle appartient. Sur ce, conſidérant que la prudence eſt le plus grand préſent que Dieu ait fait aux hommes, & qu'elle eſt comme le ſoleil, de qui tous les autres corps empruntent leur éclat ; mais que cependant il eſt néceſſaire d'avoir du courage, ſans quoi la prudence ne ſeroit d'aucune conſidération. Nous avons eſtimé qu'un chevalier qui joint la prudence à la valeur eſt accompli, & digne de la royauté. C'eſt pourquoi nous ordonnons à l'impératrice, qui a pris le parti du courage, de nommer la prudence auparavant quand elle en parlera, & que ce ſoit ſans aucune aigreur, afin que la mère & la fille ne ſoient point déſunies. Quand la ſentence fut lue, les parties lui donnèrent des louanges, & preſque tous ceux qui étoient préſens dirent à l'empereur que d'un bon arbre il en venoit de bon fruit, & d'un bon chevalier un bon conſeil. Les ambaſſadeurs du ſoudan, les rois de Cara-

manie & de l'Inde ſupérieure ſe trouvèrent à cette lecture. L'empereur tint un conſeil avec ſon général & les autres chevaliers, dans lequel il fut réſolu que l'on feroit une grande fête, après laquelle on donneroit réponſe aux ambaſſadeurs. L'empereur donna le ſoin à Tiran d'ordonner des armes, des danſes, & de tout ce qui pouvoit être néceſſaire. Tiran fit publier la fête pour le quinzième jour ſuivant.

Mais Stéphanie voyant que tous les grands ſeigneurs étoient revenus à cauſe de la trève, & que le connétable demeuroit au camp, lui écrivit une lettre infiniment tendre, par laquelle elle le conjuroit de venir la voir au plutôt. Le connétable lui répondit ſur le champ, en lui donnant toutes les aſſurances de ſon amour & de ſa reconnoiſſance; mais que ſon devoir le retenoit au camp, qu'il ne pouvoit quitter ſans congé, & qu'auſſi-tôt après la fête que l'empereur avoit fait publier, il feroit tout ſon poſſible pour ſe rendre auprès d'elle. L'écuyer qui lui avoit porté la lettre ſe chargea de la réponſe. A ſon retour à Conſtantinople, il trouva Stéphanie qui s'entretenoit avec la princeſſe. D'abord qu'elle l'apperçut elle ſe leva & lui dit: Comment ſe porte ce que j'aime? L'écuyer, ſans lui répondre, fut baiſer la main à la princeſſe; enſuite lui en fit autant, & lui donna la lettre, qu'elle leva vers le ciel, comme pour la lui offrir. Après

en avoir fait la lecture, elles s'entretinrent sur le chagrin qu'elle avoit de ce que le connétable ne seroit point à la fête.

La veille du jour marqué pour la célébrer, le connétable vint à une lieue de la ville, & se tint caché très-soigneusement. Stéphanie ne vouloit pas absolument s'y trouver, puisque celui qu'elle aimoit ne devoit point y être. La princesse la pria si fort de l'accompagner, en l'assurant que si elle ne venoit pas, elle n'y iroit pas non-plus, qu'elle fut obligée de la suivre. Quand les messes furent dites avec beaucoup d'appareil, on fut à la place du marché, que l'on trouva couverte par le haut, de draps rayés de blanc, de vert & de tanné. Les côtés étoient cachés par des étoffes d'une grande richesse. Il y avoit des tables dressées tout autour de la place. Le côté destiné pour l'empereur étoit beaucoup plus riche, il étoit tendu de brocard d'or. L'empereur se mit au milieu de la table, & fit placer les ambassadeurs d'un côté, & de l'autre l'impératrice & sa fille Carmésine. Les rois de Caramanie & de l'Inde supérieure mangèrent à terre, parce qu'ils étoient prisonniers : Toutes les demoiselles & les dames d'honneur occupoient des tables à la droite de l'empereur. Les dames de la ville les servoient. Stéphanie étoit assise la première à cette table, à la gauche de l'empereur, & vis-à-vis d'elle tous les ducs & les grands seigneurs. On

avoit

avoit dreſſé vingt-quatre buffets. Sur le premier on avoit placé toutes les reliques de la ville ; ſur le ſecond, tout l'or des égliſes. Il y en avoit dix autres remplis de toutes ſortes de corbeilles & de paniers d'argent, que l'on avoit tirés du tréſor, & qui tous étoient remplis de monnoie d'or. Dans les autres il y avoit des coupes d'or & des pierres précieuſes, des plats & des ſalières de vermeil ; car tout ce qui étoit blanc ſervoit ſur les tables. Tout l'argent monnoyé étoit dans des vaſes au pied des buffets, chacun deſquels étoit gardé par trois chevaliers, auxquels Tiran en avoit confié le ſoin. Les chevaliers étoient vêtus de robes de brocard traînantes juſqu'à terre, avec une baguette d'argent à la main. En un mot, l'empereur montra ce jour-là de très-grandes richeſſes. Dans l'eſpace renfermé pour les tables, étoit une lice préparée pour les joûtes. Le général, le duc de Péra & le duc de Sinopoli étoient ce jour-là les tenans. On commença les joûtes pendant le repas. Le duc de Péra parut le premier avec des paremens de brocard d'or d'Alexandrie. Le duc de Sinopoli les portoit également de brocard, mais ils étoient verds & gris ; Tiran les avoit ſimplement de velours verd ; mais couverts de ducats pendans, chaque ducat en valoit plus de trente, de façon que ſes paremens étoient d'un grand prix.

Un des jours de la fête, Tiran vint à la porte

de la princeſſe, il y trouva plaiſir de ma vie, à laquelle il demanda ce que faiſoit ſa maîtreſſe ? Elle répondit : Pourquoi voulez-vous le ſavoir ? Si vous étiez venu plutôt vous l'auriez trouvée dans ſon lit, & ſi vous l'aviez vue comme moi, vous euſſiez goûté la gloire du paradis. Si vous voulez, continua-t-elle, vous la trouverez qui vient de prendre ſa robe, & qui va ſe peigner ; car nous autres nous nous grattons la tête quand les talons nous demangent. Mais à propos, pourquoi n'avez-vous pas mon Hyppolite avec vous ? Je le vois ſouvent triſte, & cela m'afflige..... La princeſſe eſt-elle ſeule, dit Tiran ? N'y a-t-il ni eſpions, ni ennemis ? Puis-je entrer ſans péril ? demoiſelle, je vous demande aide & conſeil. Entrez ſans rien craindre, répondit Plaiſir de ma vie. Fiez-vous à moi, je courrois autant de riſque que vous, s'il y avoit quelque choſe à craindre ; je connois les ſentimens de la princeſſe, elle ne veut pas que votre amour demeure toujours ſans récompenſe ; & pour moi j'ai tant de pitié de ce que vous ſouffrez, que je ſerai toujours prête à vous aſſiſter. Tiran entra dans la chambre, & trouva la princeſſe qui rattachoit ſes beaux cheveux. Elle lui dit en le voyant : Qui t'a donné permiſſion d'entrer ici ſans mon conſentement ? Si l'empereur vient à le ſavoir, il ne te pardonnera pas ta témérité. Va-t-en, je t'en conjure. Tiran ne s'embarraſſant pas de ces paroles, s'appro-

cha d'elle, & la prenant dans ſes bras, lui baiſa mille fois les yeux, la bouche & la gorge. Les demoiſelles voyant que Tiran jouoit ainſi avec la princeſſe, étoient attentives autour d'eux ſans remuer ; mais quand il vouloit ſe ſervir de ſes mains, elles venoient toutes au ſecours de leur maitreſſe ; elles entendirent venir l'impératrice : mais Tiran & la princeſſe n'étoient occupés que d'eux ſeuls dans le monde. Quand l'impératrice fut préciſément à la porte, Tiran ſe jetta par terre & les filles mirent ſur lui tous les habits qu'elles trouvèrent. La princeſſe s'aſſit ſur lui en ſe peignant, ſans faire ſemblant de rien. L'impératrice ſe mit à côté d'elle, & peu s'en fallut qu'elle ne s'aſsît ſur la tête de Tiran. Elles s'entretinrent des fêtes, & demeurèrent en cet état juſques à ce qu'une demoiſelle apporta les heures de l'impératrice, qui s'en alla les dire dans un coin de la chambre. La princeſſe ne ſe remua point, dans la crainte que ſa mère ne s'apperçût de quelque choſe ; mais quand elle eut achevé de ſe peigner, elle paſſa la main ſous la robe qui le couvroit, & carreſſoit ſon cher Tiran, qui lui baiſoit la main. Enfin pour ſortir de cet embarras, toutes les demoiſelles ſe mirent devant l'impératrice, & ſans faire le moindre bruit, Tiran ſe leva & s'en alla avec le peigne de la princeſſe qu'il lui avoit pris.

Quand il fut hors de ſa chambre, il ſe crut en

sûreté ; mais à l'inſtant il apperçut l'empereur qui venoit chez la princeſſe avec un ſeul valet de chambre. Il retourna promptement ſur ſes pas, & dit à la princeſſe : Que ferez-vous de moi ? Voici l'empereur qui vient. Que je ſuis malheureuſe ! lui répondit-elle, nous évitons un inconvénient pour tomber dans un autre. Je vous le diſois bien que vous preniez mal votre tems. Auſſi-tôt elle fit remettre les demoiſelles devant l'impératrice, & fit paſſer Tiran derrière elles pour gagner une autre chambre. Là il ſe mit par terre, & on le couvrit de pluſieurs matelats, afin de le cacher aux yeux de l'empereur, qui ſouvent entroit dans cette pièce.

L'empereur demeura chez ſa fille juſques à ce qu'elle fût coëffée ; après quoi l'impératrice ayant fini ſon office, il ſortit avec elle, ſuivi de toutes les demoiſelles, pour aller à la meſſe. Quand elles furent toutes ſorties, la princeſſe demanda ſes gants, & dit qu'elle les avoit mis dans un endroit où nulle autre qu'elle ne les pourroit trouver. Par ce moyen elle entra dans la chambre où étoit Tiran & le dégagea. Tiran ſe leva, prit la belle Carméſine dans ſes bras, la porta par la chambre, & la baiſant mille fois, il ſe récrioit ſur les charmes de ſon corps & de ſon eſprit, & qu'il ne s'étonnoit pas que le ſultan eût tant d'envie de la poſſéder. Elle lui répondit que l'amour lui faiſoit illuſion ſur ſa beauté ; que lorſqu'on aimoit bien, on vouloit en-

core plus aimer ; & que l'amant généreux ſe contentoit de la vue. Mérite donc toujours de conſerver ta réputation, ajouta-t-elle, autrement tu ſeras plus cruel que Néron. Baiſe-moi, & laiſſe-moi aller trouver l'empereur qui m'attend. Tiran n'eut pas le tems de lui répondre ni de rien faire de plus, car les demoiſelles défendoient leur maîtreſſe, dans la crainte qu'elle ne fût décoëffée ; mais voyant que la princeſſe s'éloignoit & qu'il ne la pouvoit plus toucher avec les mains, il étendit la jambe, la gliſſa ſous les jupes, & porta le pied juſques au lieu dont on lui avoit défendu l'approche ; alors la princeſſe ſortit & fut trouver l'empereur, & la veuve Repoſée fit ſortir Tiran par la porte du jardin, ſans que perſonne l'apperçût.

A peine Tiran fut arrivé dans ſa chambre, qu'il quitta le bas & le ſoulier qui avoient eu le bonheur de toucher la princeſſe, il les fit richement broder avec des perles & des rubis qui valoient plus de vingt-cinq mille ducats, & les mit le jour indiqué pour les joûtes, mais ſans aucune armure à cette jambe ; il avoit pour cimier, au-deſſus de ſon armet, quatre petites colonnes d'or qui portoient un ſaint Graal, pareil à celui que conquit Galaſſe le bon chevalier ; au-deſſus étoit le peigne que la princeſſe lui avoit donné, avec ce mot écrit, que tout le monde ne pouvoit pas lire, *point de vertu qui ne ſoit en elle.*

Au milieu de la lice étoit un ſuperbe échafaud couvert de brocard, & au milieu de cet échafaud un fauteuil plus ſuperbe encore, poſé ſur un pivot; la ſage Sybille y étoit aſſiſe magnifiquement parée, elle tournoit continuellement, de façon que tout le monde pouvoit la voir; les déeſſes étoient aſſiſes à ſes pieds, le viſage couvert, parce qu'au ſentiment des payens elles avoient des corps céleſtes. Autour des déeſſes on avoit placé les femmes qui avoient bien aimé, comme la reine Genievre qui avoit aimé Lancelot; la reine Yſeult, maîtreſſe de Triſtan de Léonois, Pénélope, Hélène, Briſéis, Médée, Didon, Déjanire, Ariane, Phédre, & pluſieurs autres qui finirent par être trompées dans leurs amours; elles avoient toutes un fouet à la main. Les chevaliers qui étoient renverſés par terre du premier coup, on les conduiſoit ſur l'échafaud, & la ſage Sybille les condamnoit à la mort, en leur diſant qu'ils avoient été des amans perfides. Mais les autres déeſſes ſe mettant à genoux, obtenoient que cette peine fût changée en celle du fouet. Alors on déſarmoit publiquement le chevalier, après quoi elles le frappoient de toutes leurs forces, en le faiſant deſcendre de l'échafaud.

Ceux qui devoient joûter entrèrent dans la lice avant le jour. On ne laiſſoit joûter que ceux qui avoient des paremens de ſoie ou de brocard, brodés de brillans d'or & d'argent. Le connétable, averti

de la fête, avoit préparé tout ce qui lui étoit néceſſaire pour y venir ſans être connu. Au milieu du dîner de l'empereur, il entra dans la grande ſalle, vêtu de la ſorte : ſes paremens étoient de deux couleurs, une partie de brocard & le fond cramoiſi, l'autre de damas violet, brodé d'épics qui étoient formés par de groſſes perles, & dont les tiges étoient d'or. Son armet étoit couvert de la même étoffe. Il marchoit à la tête de trente gentilshommes qui portoient un manteau cramoiſi doublé moitié de martres zibelines, & moitié d'hermines. Les deux chevaliers qui l'accompagnoient avoient des robes de brocard. Toute la ſuite avoit le viſage couvert de chaperons que l'on porte à cheval. Il avoit avec lui ſix trompettes, & il ſuivoit une demoiſelle magnifiquement parée, qui portoit une chaîne d'argent qu'elle tenoit d'un bout, & qui de l'autre étoit attaché au cou du grand connétable. Il menoit avec lui douze mulets, dont les bats étoient cramoiſis, & les ſangles recouvertes de ſoie de la même couleur : l'un portoit ſon lit, un autre étoit chargé d'une groſſe lance couverte de brocard ; il y en avoit ſix portées avec la même cérémonie. Enfin, avec ſes mulets chargés de ſon équipage, il fit le tour de la lice. Il ſalua profondément l'empereur, auſſi bien que tous ceux devant leſquels il paſſa. L'empereur leur voyant à tous le viſage couvert, envoya demander le nom de ce chevalier fameux. On lui ré-

pondit que c'étoit un chevalier qui cherchoit les aventures, ſans vouloir dire autre choſe. Puiſqu'il ne veut pas ſe nommer, dit l'empereur à celui qu'il avoit chargé de la commiſſion, c'eſt un bon priſonnier d'amour. Va demander, continua-t-il, à la demoiſelle qui le tient enchaîné, quel eſt l'amour qui l'a ſoumis. Si elle ne te répond rien, lis ce que le chevalier porte ſur ſon bouclier. Le valet de chambre ayant apporté pour toute réponſe, que le ſort du chevalier venoit d'une demoiſelle qui l'avoit réduit à ce point en conſentant à ſa volonté. Mais as-tu lu, lui demanda l'empereur, ce qu'il y a d'écrit ſur ſon bouclier? Seigneur, lui répondit-il, il y a en eſpagnol & en françois : Maudit ſoit l'amour qui me l'a fait ſi belle, s'il ne la rend ſenſible à mes peines.

Le connétable étoit déja dans la lice avec la lance ſur la cuiſſe, demandant avec qui il joûteroit? On lui répondit que ce ſeroit avec le duc de Sinopoli. Ils firent pluſieurs belles courſes; à la quatrième le connétable le rencontra ſi vigoureuſement, qu'il le fit ſauter de la ſelle par terre, d'où il fut conduit ſur l'échafaud, condamné par la Sybille, & fouetté par les dames comme trompeur en amour. Cette cérémonie étant achevée, le connétable recommença à courir contre le duc de Péra, qu'il rencontra dans la viſière à la deuxième courſe, & le renverſa lui & ſon cheval. Quel chercheur d'aven-

tures ! dit Tiran ; il a déja abattu mes deux meilleurs amis. Il monta ſur le champ à cheval, prit ſon armet & vint dans la lice avec une groſſe lance. Pendant ce tems on porta le duc, qui avoit repris ſes eſprits, à l'échafaud de la ſage Sybille ; il lui arriva la même choſe qu'au duc de Sinopoli. Quand le connétable ſut que Tiran s'étoit mis ſur la lice, il dit qu'il ne vouloit plus joûter. Les juges déclarèrent qu'il devoit faire les douze carrières, comme on étoit convenu. Les dames & tous les ſpectateurs rioient de ce que le chevalier inconnu avoit renverſé les deux ducs. Attendez, leur dit l'empereur, il ſe pourroit bien faire qu'il renverſât auſſi notre général. C'eſt ce qu'il ne fera pas, reprit la princeſſe, la ſainte Trinité le garantira de ce malheur, & s'il le fait tomber de cheval, il pourra bien ſe dire un chevalier de bonne aventure. Sur mon Dieu, répondit l'empereur, je n'ai point vu de mon tems abattre deux ducs en deux carrières, & ſe trouver en auſſi bonne diſpoſition que ce chevalier ; car enfin, aucun des miens n'en peut faire autant ; il faut que ce ſoit quelque roi ou fils de roi. Je meurs d'envie de ſavoir ſon nom ; car je crains qu'il ne s'en aille ſans nous le dire, pour ne pas faire de peine aux deux ducs. Il ordonna donc à deux demoiſelles des plus belles & des mieux parées, d'aller trouver le chevalier de la part de la princeſſe, & de lui demander ſon nom,

qu'elle desiroit fort savoir. Les deux demoiselles furent lui faire le compliment. Vous pourrez dire, leur répondit-il, à la princesse, que je suis de l'extrémité du couchant. Les demoiselles rapportèrent cette réponse.

Le connétable fut ensuite obligé de courir contre le général Tiran; mais après avoir mis la lance en arrêt, il la porta toujours haute. Tiran le voyant venir à lui en cet état, leva sa lance aussi pour ne le pas rencontrer, ce qui l'affligea beaucoup : il s'en expliqua même en termes piquans, que le héraut rapporta au connétable. Celui-ci le chargea de dire à Tiran qu'il n'en avoit usé de la sorte que par honnêteté; mais qu'il prît garde à lui, qu'il alloit à présent lui faire le même parti qu'aux autres. Il demanda pour lors la plus grosse de ses lances, qu'il leva encore comme la première fois. Tiran, furieux de ne pouvoir venger ses amis, jetta de colère sa lance par terre. Ceux que l'empereur avoit envoyés saisirent promptement les rènes du cheval du connétable pour l'empêcher de s'en aller. Les juges vinrent à lui, & le conduisirent, en lui rendant toute sorte d'honneurs, à l'échafaud de la Sybille, devant laquelle ils lui ôtèrent son armet. Les déesses le reçurent à merveille. Quand elles le reconnurent pour le grand connétable, elles le firent asseoir dans le beau fauteuil de la sage Sybille, où elles le servirent à l'envi. L'une le peigna, une

autre lui eſſuyoit le viſage. Enfin chacune d'elles étoit empreſſée autour de ſa perſonne. Ces attentions devoient durer juſques à ce qu'un autre eût mieux fait que lui. L'empereur fut charmé d'apprendre que c'étoit le connétable. Le bruit qui ſe répandit de ſon nom cauſa une ſi grande joie à Stéphanie, qu'elle s'en trouva très-mal. Auſſi Ariſtote dit que la joie qui vient d'un grand amour eſt auſſi dangereuſe aux filles que la plus grande douleur. Les médecins, qui n'étoient pas loin, la ſecoururent promptement. L'empereur lui demanda ce qui lui avoit fait mal : Elle lui répondit que ſon habit étoit trop ſerré.

Le connétable demeura tout le jour dans le fauteuil ; car il ne ſe trouva perſonne qui pût l'en faire ſortir. Quand la nuit fut venue, on joûta aux flambeaux. Les danſes, les farces, & les intermedes qui ſuccédèrent au ſouper, rendirent la fête ſuperbe, & la firent durer juſqu'à trois heures après minuit. L'empereur & ſa maiſon furent alors ſe coucher. Il avoit fait accommoder un bel appartement dans le marché, où il ſe retira avec toutes les dames, afin de ne point quitter un moment les fêtes. Elles durèrent pendant huit jours. Le lendemain il y eut pluſieurs chevaliers qui firent des efforts inutiles pour avoir le fauteuil du connétable. Il ſe préſenta un chevalier bien armé, parent de l'empereur, qui ſe nommoit le Grand-noble : il portoit ſur la croupe

de ſon cheval une demoiſelle debout, qui avoit les bras ſur ſes épaules, & dont la tête excédoit ſon armet. Il avoit écrit ſur ſon bouclier en lettres d'or : que tous ceux qui ſont amoureux, la regardent bien, ils n'en ſauroient trouver de meilleure. Il en étoit venu un autre auparavant, qui portoit une demoiſelle, comme ſaint Chriſtophe porte J. C. ſur l'épaule. Il avoit écrit ſur les paremens & ſur la tête de ſon cheval : Je l'aime & je l'honore, rendez-lui tous honneurs ; car elle eſt la meilleure de toutes. Tiran joûta avec le Grand-noble. Ils firent enſemble les plus belles courſes, & ils ſe rencontrèrent enfin d'une façon qui penſa leur coûter la vie ; car Tiran ayant touché le haut du bouclier, le coup gliſſa & frappa ſi fort dans l'armet, qu'il le renverſa pardeſſus la croupe de ſon cheval. Comme ſa taille étoit péſante, il fit une chûte ſi violente, qu'il ſe caſſa deux côtes ; pour lui, il rencontra Tiran au fort de l'écu ; & comme la lance étoit fort groſſe, elle ne put ſe rompre, le cheval de Tiran recula trois pas, & donna des genoux en terre. Tiran ſe ſentant tomber, défit promptement ſes étriers ; mais il fut obligé de porter la main droite à terre : le cheval mourut ſur le champ. Le Grand-noble fut conduit à l'échafaud, malgré la douleur qu'il reſſentoit, & fut fouetté comme les autres, moins fort cependant, à cauſe de l'état où il étoit. Pour Tiran, parce qu'il étoit tombé avec ſon cheval,

qu'il avoit perdu les étriers, & qu'il avoit mis une main à terre, les juges le condamnèrent à joûter dans la ſuite ſans paremens, ſans éperons & ſans gantelet du côté droit. Tiran voyant qu'il avoit reçu cét affront par la faute de ſon cheval, fit vœu de ne joûter jamais que contre un roi ou contre un fils de roi. Le connétable ſortit de ſon fauteuil, & tint les joûtes à la place de ſon couſin. Les fêtes furent auſſi belles le huitième jour qu'elles l'avoient été le premier. L'on fut ſervi avec la même abondance, & tous les plaiſirs ſe répétèrent avec un égal ſuccès.

Le lendemain du jour que Tiran eut abandonné les joûtes, il parut avec un riche manteau de velours noir, brodé & couvert de brillans en forme de feuilles de ſycomore, avec la même chevelure dont on a parlé. Mais avant que de ſortir de chez lui, il envoya le plus beau & le meilleur de ſes chevaux avec les paremens & tout ce dont il s'étoit ſervi dans les joûtes, en préſent, au Grand-noble, ce qui fut eſtimé quarante mille ducats. Tiran s'entretenoit & ſe divertiſſoit continuellement avec l'impératrice & les ſeigneurs de la cour ; mais il étoit encore plus ſouvent avec les dames. Il changeoit tous les jours d'habit, ſans quitter ſon bas & ſon ſoulier favori. La princeſſe lui dit le jour que les fêtes furent terminées, en allant à la ville de Péra, devant Stéphanie & la veuve Repoſée : Qu'eſt-

ce donc que cette mode ? de quel pays vient-elle ? l'apportez-vous de France ? Il lui conta la vérité & le bonheur qu'avoit eu ſon pied, bonheur qu'il croyoit que ſes péchés l'empêchoient d'obtenir. La princeſſe lui répondit qu'elle s'en ſouvenoit à merveille. Mais il viendra un tems, continua-t-elle, où les deux jambes auront le même droit. Tiran pénétré de cette promeſſe, ſauta au bas de ſon cheval, ſous prétexte que ſes gants étoient tombés, & baiſa la jambe de la princeſſe à travers ſa robe.

Lorſqu'ils furent arrivés à la ville de Péra, & qu'ils prenoient leurs armes, on dit à l'empereur qu'il paroiſſoit neuf galères. Il ordonna que l'on ne commençât point le tournois, ſans ſavoir ce que c'étoit. On ne fut pas long-tems dans l'incertitude : on apprit avec beaucoup de joie que ces bâtimens étoient François, & commandés par un couſin de Tiran, à qui le roi de France, dont il avoit été page, avoit donné la vicomté de Branches. Sur le bruit des exploits de ſon couſin, il avoit deſiré de le voir & de ſervir ſous lui. Pluſieurs chevaliers & gentilshommes ayant eu le même deſſein, le roi leur avoit donné cinq mille archers, pour montrer à Tiran le cas qu'il faiſoit de ſes belles actions. Ces francs-archers avoient un écuyer & un page. Ils avoient reçu leur paie pour ſix mois. Le couſin de Tiran vint d'abord en Sicile, où le roi, qui le connoiſſoit, le reçut bien, & lui fit

préſent de pluſieurs chevaux. Tiran étant informé de l'arrivée de ſon couſin, monta dans une petite barque avec le connétable, & pluſieurs autres François, pour aller au-devant d'eux. Ils s'embraſsèrent tendrement, & furent enſemble ſaluer l'empereur. Les dames & toute la cour, & juſques aux ambaſſadeurs, qui n'étoient point encore partis, s'empreſsèrent, par rapport à Tiran, à bien recevoir ces nouveaux venus. L'empereur remit le tournois au lendemain.

Dès le matin ils s'armèrent tous, auſſi bien que Tiran; car l'empereur lui demanda cette grace, en l'aſſurant qu'il le pouvoit ſans aller contre ſon vœu, parce que ce n'étoit pas une joûte. Le vicomte de Branches parut ſuperbement armé: il demanda un cheval à ſon couſin pour le tournois, dans lequel il vouloit abſolument paroître, malgré tout ce qu'on lui put alléguer des fatigues du voyage. Tiran le voyant ainſi déterminé, lui envoya dix de ſes meilleurs chevaux. L'empereur lui en fit préſent de quinze magnifiques. L'impératrice lui en donna un pareil nombre, & la princeſſe, par ordre de ſon père, lui en envoya auſſi dix. Le connétable en joignit ſept à tous ceux-là. Enfin tant de comtes & de ducs lui en envoyèrent, qu'en un moment il s'en trouva quatre-vingt-trois des meilleurs de la ville. Il parut avec un parement que le roi de France lui avoit donné; il étoit brodé par-tout de lions qui avoient

de fort groſſes chaînes au cou ; ces lions étoient terraſſés par des amours qui portoient des ſonnettes d'argent, ce qui formoit aux moindres mouvemens du cheval une eſpece de carillon tout-à-fait ſingulier. Il entra dans le camp huit cents chevaliers à l'éperon d'or. Ils convinrent que l'on ne recevroit que ceux qui auroient reçu l'ordre de chevalerie, & qui auroient des paremens de ſoie, de brocard, ou de broderie d'or & d'argent ; ce qui fut cauſe qu'un grand nombre, pour être du tournois, ſe firent recevoir chevaliers. Le vicomte ſachant le réglement, & n'étant pas chevalier, pour ne pas contrevenir aux ordres de l'empereur, mit pied à terre, quand tous les autres furent dans le camp ; & montant ſur l'échafaud de l'impératrice, il la ſupplia de lui donner l'ordre de chevalerie. La princeſſe prit la parole, & lui dit, qu'il ſeroit plus convenable que l'empereur lui accordât cette grace. Madame, lui répondit-il, j'ai fait vœu de ne le recevoir jamais de la main d'aucun homme. J'aime une femme mariée, c'eſt pour elle que je ſuis venu ici ; j'ai trouvé tant d'honneur en elle, qu'il faut abſolument que ce ſoit une dame qui m'arme chevalier.

L'impératrice fit ſavoir à l'empereur cette propoſition ; il vint avec les ambaſſadeurs, & lui dit d'accorder la demande, ce qu'elle exécuta. Elle envoya chercher une épée d'or de l'empereur, qu'elle lui

lui ceignit. L'empereur fit apporter enſuite des éperons d'or, où dans chaque pointe il y avoit un diamant, un rubis, ou un ſaphir; il les remit entre les mains de deux filles du duc; avec ordre de n'en chauſſer qu'un, parce que celui qui veut être armé par les dames, étant obligé de porter moitié or & moitié argent, ne pouvoit porter qu'un éperon de ce métal. L'épée peut être d'or, & la robe brodée; mais les bas & les paremens doivent être or & argent. C'eſt l'uſage que la dame baiſe le chevalier qu'elle a reçu, auſſi l'impératrice le baiſa-t-elle. Enſuite le vicomte deſcendit de l'échafaud & entra dans le camp. Le duc de Péra commandoit la moitié de ceux qui s'y trouvoient, & Tiran étoit à la tête de l'autre moitié. Pour ſe reconnoître ils portoient ſur leurs têtes des banderoles blanches & des banderoles vertes. Tiran fit d'abord marcher deux chevaliers; le duc envoya contre eux un pareil nombre, qui commencèrent à ſe charger vigoureuſement. Ceux-là furent ſuivis de vingt, & ceux-ci de trente; de façon, que peu-à-peu les troupes ſe mêlèrent, & chacun combattoit de ſon mieux. Tiran regardoit combattre ſa troupe. Quand il s'apperçut qu'elle avoit du deſſous, il ſe jetta dans le fort de la mêlée, & rencontra un chevalier qu'il renverſa avec ſa lance. Alors il mit l'épée à la main, & frappant de tous côtés, tout le monde étoit dans l'admiration des grands coups qu'il portoit, & du

grand courage qu'il témoignoit. L'empereur étoit charmé de voir ces beaux faits d'armes. Quand ils eurent duré l'espace de trois heures, l'empereur monta à cheval, & se mit au milieu des combattans, que la colère emportoit, & dont il y avoit plusieurs de blessés. Après que tous les chevaliers furent désarmés, ils se rassemblèrent pour se divertir, & s'entretinrent de leur combat. Tous les étrangers convinrent qu'il étoit le plus beau que l'on eût vu, soit par la magnificence, soit par la façon dont les chevaux étoient conduits. L'empereur se mit à table avec tous les chevaliers qui avoient été au tournoi.

Après le dîner on vint dire à l'empereur qu'il étoit arrivé dans le port un vaisseau tout couvert de noir. Dans le tems qu'on en parloit, quatre demoiselles entrèrent dans la salle, elles parurent de la plus grande beauté, quoique dans le plus grand deuil. Leurs noms étoient admirables. La première se nommoit Honneur, & son maintien répondoit à un si beau nom; la seconde, Chasteté; la troisième, Espérance, parce qu'elle avoit été baptisée dans le Jourdain; & la quatrième se nommoit Beauté. Elles vinrent toutes saluer l'empereur; l'Espérance étoit à leur tête, qui lui parloit ainsi:

La grandeur & la réputation de votre majesté, nous ont engagées à venir implorer vos bontés. La fortune ennemie qui nous a condamnées à un éter-

nel exil, nous a impoſé des loix cruelles & barbares, qui ne nous permettent de jouir d'aucun repos. Nous arrivons ici avec notre maîtreſſe à l'ombre de votre grandeur, dans l'eſpérance d'y trouver ce roi fameux, qui ſe fait nommer dans le monde le grand Artus, roi de l'île d'Angleterre, pour demander à votre majeſté ſi elle n'a point entendu dire en quel lieu il peut être. Il y a déja quatre ans que nous voyageons avec ſa ſœur Urgande la déconnue. Nous avons couru toute la mer noire, & vous voyez devant vous des demoiſelles de ſa cour qui pleurent ſans ceſſe. L'empereur ne lui donna pas le tems d'en dire davantage. Dès qu'il ſut que la ſage Urgande, ſœur du roi Artus, étoit arrivée, il ſe leva de table, & prit le chemin du port avec tous les chevaliers. Il montèrent dans le vaiſſeau, où ils trouvèrent Urgande ſur un lit noir & vêtue de velours noir, la tenture de tout le bâtiment étoit de la même couleur. Elle avoit auprès d'elle cent trente demoiſelles, toutes d'une grande beauté & qui n'avoient que ſeize ou dix-ſept ans.

L'empereur fut reçu avec tout le reſpect qui lui étoit dû. Quand il fut aſſis, il dit: Conſolez-vous, généreuſe reine, dans peu vous reverrez ce que vous cherchez avec tant d'inquiétude. Je ſuis charmé de votre arrivée, je pourrai vous rendre tous les honneurs que vous méritez. Il eſt venu chez moi;

quatre demoiſelles de votre part, qui m'ont demandé des nouvelles du roi des Anglois. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que j'ai en ma puiſſance un chevalier de haut état, que perſonne ne connoît, & dont jamais je n'ai pu ſavoir le nom. Il a une épée très-particulière, qu'il appelle Scalibor, & qui me paroît très-bonne; il eſt accompagné d'un vieux chevalier qui ſe fait appeler Foi-ſans-pitié. Quand la reine Urgande eut entendu ces paroles, elle ſe leva promptement, & ſe jettant à ſes genoux, elle le conjura de lui permettre de voir ce chevalier. L'empereur le lui promit, & l'ayant relevée, il lui donna la main pour aller au palais. Lorſqu'ils y furent arrivés, il la mena dans une chambre où il y avoit une très-belle cage d'argent.

Dans ce moment le roi Artus qui étoit enfermé tenoit ſon épée nue ſur ſes genoux, & la tête baiſſée, il la regardoit avec une extrême attention. La reine Urgande le reconnut d'abord; mais quelque choſe qu'elle lui pût dire, il ne voulut pas lui répondre. Foi-ſans-pitié la reconnut aiſément, il courut aux bords de la cage pour lui faire la révérence, & lui baiſa la main. Le roi Artus, toujours dans la même ſituation, dit:

Le devoir des rois eſt d'inſpirer la vertu, les biens de l'autre vie ſont les ſeuls deſirables. Les ſaints docteurs & les philoſophes conviennent égale-

ment que qui poſſede une vertu, les a toutes, & que c'eſt n'en poſſéder aucune, que de manquer d'une ſeule. Je vois donc ce malheureux monde tourner & aller de mal en pis. Je vois des hommes pervers qui trompent en amour, & qui ſont dans la proſpérité; des dames & des demoiſelles qui aimoient autrefois avec loyauté, & qui ſe rendent à l'or & à l'argent. Mais, lui dit le chevalier Foi-ſans-pitié, à l'inſtigation de la princeſſe, n'y a-t-il perſonne au monde qui aime véritablement? & puiſque votre majeſté voit tout dans ſon épée, que doit aimer une demoiſelle? Je vais le voir, répondit le roi, puis je le dirai. Et s'étant tû quelque tems, il répondit ainſi: Amour, haîne, deſir, eſpérance, déſeſpoir, crainte, honte, hardieſſe, colère, plaiſir & triſteſſe; voilà tout ce que doit penſer une noble & chaſte demoiſelle. Foi-ſans-pitié lui demanda enſuite quels étoient les défauts des hommes. Lorſqu'il eut regardé dans ſon épée, il dit: Sage ſans bonnes œuvres, vieux ſans honneur, jeune ſans obéiſſance, riche ſans miſéricorde, évêque ſans ſoin, roi ſans bonté, pauvre ſans humilité, chevalier ſans vérité, fourbe ſans remords, peuple ſans loix. L'empereur lui demanda quels étoient les biens de nature? Le roi répondit qu'il y en avoit huit; grande poſtérité, grandeur & beauté de corps, grande force, grande légèreté, ſanté, bonne vue, jeuneſſe & gaieté. L'empereur voulut

ſavoir enſuite quels ſont les devoirs d'un ſouverain. Le roi répondit : Il doit conſerver la paix & l'union dans ſes états ; avoir toujours la juſtice pour l'objet de toutes ſes actions ; éviter toute eſpece de tyrannie ; ne rien faire que dans la vue de Dieu ; aimer ſon peuple comme ſon propre fils ; avouer qu'il eſt fils de l'égliſe, la défendre de toutes ſes forces, & travailler à l'augmentation de la foi ; il doit être bon, fidele & véritable envers ſes ſujets, punir les méchans, protéger les malheureux, & tous ceux qui aiment la vertu.

Après diverſes queſtions auxquelles il répondit avec la même ſageſſe, on ouvrit les portes de la cage, où entra quiconque le voulut. On ôta au roi ſon épée, & dans le moment il ne ſe ſouvint plus de tout ce qu'il avoit dit. L'empereur la lui fit rendre pour lui demander ce que c'étoit que l'honneur, choſe que jamais ne lui avoit pu dire, ni chevalier, ni docteur. Le roi Artus regarda ſon épée, & dit : Rien de plus néceſſaire dans une haute naiſſance, que de connoître l'honneur. Ceux qui ont des ſentimens nobles l'aiment & le recherchent ſans ceſſe. Comment pourroient-ils l'acquérir, s'ils ne le connoiſſoient pas ? L'empereur pria enſuite Foi-ſans-pitié de lui demander ce qui étoit néceſſaire à l'homme d'armes ? Il doit, dit-il, pouvoir ſoutenir le harnois, ſupporter la faim, la ſoif, les veilles, les inſomnies, & toutes ſortes de maux &

de fatigues ; il doit expoſer continuellement ſa vie pour la juſtice & pour le bonheur des hommes ; par ce moyen il ira en paradis, tout autant que s'il étoit vierge ou qu'il eût été religieux ; qu'il voie répandre ſon ſang ſans émotion ; qu'il ſoit adroit à ſe défendre & à attaquer ; qu'il ait honte de fuir. Un autre lui demanda comment on pouvoit acquérir la ſageſſe ? Le roi répondit qu'il y avoit pluſieurs moyens, la prière, l'étude, & une continuelle attention. L'empereur voulut ſavoir après cela quels étoient les biens de la fortune. Il lui fut répondu que c'étoient les richeſſes, les honneurs, une femme belle & vertueuſe, un grand nombre d'enfans ; enfin le bonheur de plaire à tout le monde. Le même fut curieux de ſavoir les parties de la nobleſſe. L'épée inſpira au roi que le chevalier noble devoit chercher les actions illuſtres, être vrai, courageux, reconnoiſſant envers Dieu. Il répondit à la queſtion de l'empereur qui vouloit ſavoir ce que devoit penſer un chevalier vaincu. Que Dieu donnant la victoire à qui il lui plaît, il doit s'humilier devant lui, mais ſe conſoler en penſant que les plus grands princes ont été vaincus, que ſes péchés méritoient une plus grande punition, & que la fortune l'a voulu ainſi par ſon inconſtance. L'empereur, dans la crainte de le fatiguer, fit ôter l'épée ; & le roi Artus ne voyoit & ne diſcernoit aucun objet.

Mais la reine Urgande tira de ſon doigt un rubis qu'elle lui paſſa devant les yeux, il reprit incontinent l'uſage de ſes ſens, & la vint embraſſer avec tendreſſe. Alors elle lui dit : Mon frère, rendez graces à l'empereur, & témoignez-lui votre reconnoiſſance, ſaluez l'impératrice & la princeſſe ſa fille. Le roi Artus s'en acquitta avec toute la politeſſe imaginable, & tous les chevaliers vinrent lui baiſer la main.

On paſſa enſuite dans la ſalle où tout étoit préparé pour le bal. L'empereur pria beaucoup la reine Urgande de danſer, puiſqu'elle avoit retrouvé la ſeule choſe qu'elle deſiroit. Pour obéir, elle envoya chercher dans ſon vaiſſeau des habits convenables, & paſſa dans une chambre avec ſes demoiſelles ; elles ſe parèrent toutes avec des habits de damas blanc doublé d'hermines, les jupes étoient de même parure. La reine ſortit la dernière ; elle avoit une jupe de ſatin gris découpé & brodé de fort belles perles, ſon habit étoit de damas verd couvert de brillans d'or, & portoit pour deviſe, de ces roues que les chevaux tournent pour faire monter l'eau dans les jardins, les vaſes des roues étoient d'or & percés par-deſſous, les cordes étoient auſſi d'or, mais émaillé ; on liſoit ces mots, écrits avec de groſſes perles : *C'eſt un travail perdu, parce qu'on n'en connoît pas le défaut.* En cet état, la reine vint ſaluer l'empereur, & lui dit : C'eſt un grand effort que ce-

lui d'arriver à une fontaine & de ne pas boire quand on eſt bien altéré ; ſans dire autre choſe, elle prit Tiran par la main, & ils dansèrent enſemble pendant long-tems. Le roi Artus ſe leva & danſa avec la princeſſe.

Quand les danſes furent finies, la reine Urgande pria l'empereur de vouloir bien venir avec le roi ſon frère ſouper dans ſon vaiſſeau ; elle accompagna cette prière de beaucoup d'éloges, que l'empereur la pria de ſupprimer. Il lui répondit que touché de ſes vertus & de la tendreſſe qu'elle avoit témoignée pour le roi ſon frère, en le cherchant avec tant de fatigues, il ſe feroit toujours honneur de lui obéir : ainſi l'empereur, l'impératrice & la princeſſe Carméſine ſe levèrent, toute la compagnie les ſuivit & prit le chemin du vaiſſeau. L'empereur donna le bras à la reine, le roi Artus à l'impératrice, & Foi-ſans-pitié à la princeſſe : ils entrèrent en cet ordre dans le navire qu'ils trouvèrent paré de brocard d'or & parfumé des odeurs les plus agréables. Tous les chevaliers & toutes les dames ſe mirent à table, ils furent magnifiquement ſervis. Après le ſoupé l'empereur & ſa compagnie prirent congé de la reine & du roi ſon frère, ſans pouvoir revenir de l'étonnement où le ſoupé qu'on venoit de leur donner les mettoit ; car cette fête avoit tout l'air d'un enchantement. L'empereur s'aſſit ſur le bord de la mer, toute ſa cour ſe mit autour de lui pour at-

tendre Tiran qui étoit demeuré ſur le vaiſſeau avec tous ſes parens; ils ſe mirent dans une chaloupe pour arriver à terre. L'impératrice qui le vit venir, dit à la princeſſe & aux demoiſelles: Voulez-vous que nous faſſions une plaiſanterie à Tiran? Ordonnons à un de ces eſclaves maures qui le doivent porter à terre, de le faire un peu tomber dans l'eau, & de mouiller au moins ce bas brodé qu'il porte depuis quelque tems ſans le quitter: je vous avoue que je ſuis curieuſe de ſavoir s'il le porte par amour ou par déſeſpoir; & le voyant mouillé, il lui échappera peut-être quelque choſe qui ſatisfera notre curioſité. Cette idée fut approuvée, & le maure, ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu, marcha dans l'eau juſqu'auprès de la chaloupe, mit Tiran ſur ſon cou, & quand il fut près de la terre, il le laiſſa tomber, comme ſi le poids eût été trop fort, & quoiqu'il eût deſſein de ne lui mouiller que les jambes, il le baigna tout entier. Tiran en ſe relevant s'apperçut que l'impératrice, la princeſſe, & toutes les dames faiſoient de grands éclats de rire; il ſe douta que cette plaiſanterie étoit faite par leur ordre. Il prit le maure par les cheveux, & le pria doucement de ſe mettre par terre; ce qu'il fit, parce qu'il ſentit qu'il l'y obligeroit aiſément. Alors Tiran lui mit ſur la tête le pied du ſoulier brodé, & jura dans ces termes: Je promets à Dieu & à la dame que je ſers de ne jamais dormir dans aucun lit, & de ne point

mettre de chemiſe juſqu'à ce que j'aie tué ou fait priſonnier un roi ou fils de roi. Pour lors il lui mit ce même pied ſur la main droite, & lui dit : Tu m'as fait un affront, mais je ne m'en offenſe point, parce que c'eſt en préſence de l'impératrice. Le vicomte de Branches arriva dans ce moment, & mettant le pied ſur le corps du maure : Ce que tu as fait, lui dit-il, ne mérite pas d'être puni, parce que tu as ſuivi les ordres qui t'ont été donnés ; mais je promets à Dieu de ne retourner jamais dans ma patrie qu'après m'être trouvé dans une bataille où il y ait plus de quarante mille maures, que je n'en ſois vainqueur, ſoit en commandant les chrétiens, ſoit en combattant ſous les bannières de Tiran. Le connétable s'approcha enſuite, & mettant le pied ſur la tête du maure, il dit : L'attachement & l'extrême amitié que j'ai pour Tiran me donnent envie de plus en plus de ſignaler mon courage ; je fais vœu à Dieu & à la belle dame dont je ſuis l'eſclave, de porter ma barbe & de ne point manger de viande aſſis que je n'aie pris la bannière rouge du grand ſoudan ſur laquelle l'hoſtie & le calice ſont repréſentés. Hyppolite vint après, qui mit ſon pied ſur le cou du maure, & dit : J'ai réſiſté aux efforts des Turcs pour augmenter ma réputation & pour me rendre digne d'un maître tel que Tiran & de la dame que je ſers ; je jure donc de ne manger ni pain ni ſel, & de prendre tous mes repas à genoux & ſans jamais dormir dans

un lit, que je n'aie, de mes propres mains & ſans le ſecours de perſonne, tué trente maures; & prenant le maure par les cheveux, il lui ſauta ſur les épaules, & dit: J'eſpère vivre long-tems; & montrant ſon épée: elle ſatisfera bientôt mon deſir. Quand Tiran eut vu que ſes parens s'engageoient pour l'amour de lui, il ôta tous les diamans, les perles & les rubis qu'il portoit à ſon ſoulier & à ſon bas, & les donna au maure avec un riche manteau & tout ce qu'il avoit ſur lui, à la réſerve de la chemiſe, du bas & du ſoulier. Le maure ſe racheta.

Les ambaſſadeurs du ſoudan furent étonnés de la magnificence de ces fêtes; mais quand ils entendirent les vœux que Tiran & ſes parens venoient da faire, ils ne comptèrent plus ſur la paix. En conſéquence de cette idée, Abdalla-Salomon dit à l'empereur que s'il y avoit sûreté pour eux ſur le chemin, ils partiroient ſans attendre aucune réponſe. L'empereur, ſans lui rien dire, retourna avec les dames & les chevaliers qui l'accompagnoient, à Conſtantinople. Le lendemain après la meſſe, la même compagnie ſe rendit au marché qui ſe trouva paré comme les jours précédens, & l'empereur répondit aux ambaſſadeurs du ſoudan en préſence de tout le peuple: C'eſt avec bien du regret que j'ai entendu des paroles qui ont autant offenſé Dieu que les vôtres, & pour rien au monde je ne voudrois les répéter; je me contente d'avoir prouvé ma pa-

tience en les écoutant. Mais comme je ne veux rien faire qui puiſſe déplaire à Dieu, ni qui ſoit oppoſé à la ſainte foi catholique, je ne puis donner ma fille à un homme qui n'eſt pas de notre religion. Pour répondre à une de vos propoſitions, je vous dirai que je ne puis donner la liberté au roi de Caramanie & à celui de l'Inde ſupérieure, quelque ſomme d'argent que vous me propoſiez, à moins que par uue paix ſincère ils ne me rendent tous mes états. Les ambaſſadeurs, après cette réponſe, ſe levèrent & prirent leur congé, & retournèrent vers le ſoudan.

Fin du premier volume.

TABLE

DE CE VOLUME.

PRÉFACE de l'éditeur. page v
Avertiſſement de l'éditeur. xxj
Avertiſſement du traducteur. 25
Hiſtoire de Tiran le Blanc. Première partie. 49
Seconde partie. 198
Troiſième partie. 335

INDICATION DES PLANCHES.

Il m'eſt aiſé, mon père, de ſatisfaire votre curioſité, je m'appelle Tiran le Blanc, *page* 63

O bienheureuſe chemiſe ! que je t'ai vue dans un état bien différent ! 308

A SENS,
De l'Imprimerie de la veuve TARBÉ, imprimeur du Roi, 1787.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA AT LOS ANGELES
THE UNIVERSITY LIBRARY
This book is DUE on the last date stamped below

JUN 30 1969
LD-URL JUN 14 1965

AM 7-4 4-9 10 PM
MAY 30 1965
LD-URL
RECEIVED
DISCHARGE-URL
A NOV 1 1982
AUG 25 1982

Form L-9
20m-1,'41(1122)

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

3 1158 00811 0685

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

A 001 426 642 3